LE

ROLE SOCIAL DE LA MUSIQUE

—

CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES

La musique est d'essence et d'origine populaires. Elle est, sinon le plus ancien, du moins le plus populaire de tous les arts, plus populaire que le théâtre et la poésie, parce qu'elle repose sur un langage moins local, plus universel. On peut même dire qu'elle préexiste à l'humanité, car elle est cosmique : on ne conçoit guère le monde sans le rythme qui est précisément l'élément originel de la musique. L'instinct rythmique est sans doute le premier instinct esthétique qui se soit éveillé chez l'homme. Il est très développé chez des peuplades presque dépourvues de sens artistique et dont l'idiome se réduit à des articulations rudimentaires.

Partout où il y a foule, il a rythme et il y a chant. Voici, dans les plaines de l'Egypte, les esclaves des Pharaons qui construisent les pyramides colossales ; voici, le long de la Volga, les haleurs qui tirent le lourd vaisseau chargé de bois ou de blé ; voici les bateliers de Hué, sur les rivières de l'Annam ; voici, dans les îles Baléares, les cueilleurs d'olives et les gardiens de pressoirs ; voici, sur la route, une troupe de soldats en marche : le rythme allège les efforts en les coordonnant ; il unifie les gestes ; il adoucit le travail, et le temps devient une sorte de conquête. Le chant s'élève, mélopée d'abord, tendue sur quelques accents

comme la toile sur les piquets de tente ; mélodie ensuite, et qui n'a plus besoin de retomber pour trouver un appui, car elle est soutenue par l'âme même qui continue sa vie malgré la peine du corps.

La musique est l'ordre du mouvement, l'action libérée du poids. Elle est au principe de la vie. Elle révèle l'*ineffable*. Voilà pourquoi elle est universelle, car elle est le seul art, sinon intelligible à tous, du moins communicable à tous. Individuelle dans la mesure où elle traduit des sentiments dont le compositeur garde le secret, elle est universelle en ce sens que tous les hommes, sans distinction de race, de langue ou de pays, peuvent y trouver la matière de leur rêve et le symbole de leur activité intérieure.

Qu'on ne me reproche pas de remonter au déluge, et même plus haut que le déluge, pour traiter un sujet actuel. Je crois nécessaire de rappeler les origines pour mieux évaluer le chemin parcouru, et examiner avec plus d'ampleur et de recul la situation où nous en sommes. Je n'ai d'ailleurs pas l'intention de m'interroger sur la *nature* de la musique ; je n'ai pas la prétention d'en refaire la métaphysique, ni de disserter sur la question de savoir si elle correspond, comme le dit Leibniz, à l'exercice inconscient d'une arithmétique mentale (1), ou si elle nous restitue, comme le prétend Schopenhauer, le monde indéfini de la volonté, mais le simple dessein d'étudier les conditions de son développement, à seule fin de juger si le rôle qu'elle joue aujourd'hui est digne des ressources dont elle dispose.

Voilà donc le chœur créé. La musique sert de *lien* entre les hommes. Que va-t-elle exprimer ? Non pas, comme la poésie, la sculpture ou la peinture, la représentation que l'artiste se fait de l'objet, mais les sentiment généraux, très larges et très simples, que cet objet suggère, indépendamment de tout concept comme de toute imitation. Qu'il s'agisse

(1) Mot à mot : l'exercice secret d'arithmétique de l'esprit ignorant qu'il calcule (*exercitium arithmeticæ occultum nescientis se numerare animi*). Cf : la théorie pythagoricienne des nombres.

d'un chant populaire, d'un cantique de Bach, d'une sonate de Beethoven ou d'un nocturne de Chopin, il est facile de remarquer que ces sentiments gravitent vers deux pôles élémentaires : joie et douleur, plaisir et peine, allégresse et désespoir. La musique exprimera les nuances de ces deux sentiments, leur lutte intime, leurs efforts et leurs triomphes alternatifs ; elle les mêlera l'un à l'autre selon des dosages subtils et variés ; elle sera spécialement apte à chanter l'amour, la foi collective, l'élan religieux des peuples, les aspirations unanimes. Il n'est pas de courants sociaux, de bouleversements historiques, de civilisations qui ne se soient formulés dans des chants.

La musique fait office de consécration. Il y a dans toute musique l'offrande pure, le don généreux de l'âme, le désir d'une libération supérieure. La musique *délivre l'être*. C'est grâce à elle que Prométhée espère, malgré ses chaînes et malgré le vautour.

LES GRANDES ÉPOQUES DE SYNTHÈSE : L'ART GREC ET L'ART CHRÉTIEN

Si nous nous reportons aux époques où le génie humain atteignit au plus haut degré de beauté, nous verrons que ce sont précisément celles où la musique s'est conformée au rôle que je viens de caractériser. Les Grecs ne concevaient pas la musique sans la poésie, ni la poésie sans la musique, ni l'art dramatique sans le concours de l'une et de l'autre. La parole et le chant sont ici indissolubles ; la musique relie constamment la scène à l'orchestre, et les auditeurs au drame : c'est elle qui crée le synchronisme nécessaire. Bien plus, les musiciens, choristes et instrumentistes, ne sont pas, comme chez nous, immobilisés à part ; ils évoluent sans cesse et dessinent, par le mouvement et la plastique, la *strophe* qui est à la fois verbale et musicale. Imaginez en outre le cadre où a lieu la représentation, le théâtre de Dionysos, par exemple, avec ses trente mille places ; la foule sur les gradins de pierre uniformes et

concentriques, dans la lumière du jour qui, elle aussi, intervient pour tout polir de sa caresse ; la parfaite convergence des regards vers le spectacle proposé. L'architecture a réglé l'optique et la séance. La synthèse est complète ; elle réalise l'accord de la pensée avec l'objet, de la liberté avec la géométrie ; elle rassemble et unifie la multitude dans une idée d'harmonie et de beauté ; elle devient l'expression supérieure d'un style. La musique est l'ordonnatrice vivante de la fête, l'image sonore et mobile de la relation.

Le moyen âge chrétien créa, lui aussi, une unité : celle d'une foi, d'un mysticisme collectifs. Tous les arts, de nouveau, concourent à une même fin, mais la fête s'est amplifiée. Sous la haute nef le peuple prend la parole ; d'assistant, il devient acteur. Les voix de l'orchestre sont groupées dans l'orgue symbolique. Séparée du jour par le vitrail qui « décante » (1) la lumière et la spiritualise, l'assemblée chante dans le milieu où elle s'est retranchée. L'hymne monte le long des colonnes ; il s'infléchit selon la courbe des ogives. Ici, plus clairement que dans l'art grec, nous pouvons découvrir une curieuse parenté entre deux arts qui s'opposent, en apparence, l'un à l'autre. L'architecture, étrangère au temps, se rapproche de la musique, étrangère à l'espace, par l'analogie de la symétrie et du rythme (2). Toutes les deux *rassemblent*, et de même qu'il n'est pas dans l'assistance un fidèle qui ne participe par son chant à la célébration de l'office divin, il n'est pas une pierre de l'édifice qui n'ait sa profonde nécessité. Art unique et total, qui englobe tous les arts, liés entre eux par l'idée commune et

(1) « La lumière profane change, mais non point celle que je décanterai, sous ces voûtes, — Pareille à celle de l'âme humaine . » (P. Claudel, *L'Annonce faite à Marie*, Prologue.)

(2) Cf. le mot de Gœthe : « L'architecture est une musique figée », rapporté dans les *Entretiens d'Eckermann* (II, 88), et commenté par Schopenhauer dans *Le Monde comme Volonté et comme Représentation* (III, 39). L'analogie qu'ils relèvent l'un et l'autre entre les deux arts reste assez métaphorique ; je crois qu'elle est en réalité plus profonde qu'on ne le pense, non pas en ce qui concerne les moyens, mais en ce qui regarde les fins.

subordonnés à elle ; discipline supérieure, où le meilleur de l'activité humaine est régi par la musique ; où chaque heure, chaque jour, chaque fête a sa place et son programme dans la liturgie ; où l'âme la plus humble trouve son principe d'élévation dans la certitude qu'elle n'est point inutile.

Ces considérations rétrospectives vont nous permettre d'apprécier plus justement la musique actuelle, par comparaison avec ce qu'elle était alors.

L'ÉPOQUE MODERNE

a) *Le « Debussysme »*. — Certes, depuis le moyen âge, depuis la Renaissance, depuis Rameau, Bach, Beethoven et Wagner, depuis Debussy même, elle a fait des progrès considérables ; elle a enrichi, de jour en jour, sa technique, assoupli son écriture, perfectionné son harmonie, et l'on peut dire son outillage ; mais il est à observer que, peu à peu, d'une façon presque insensible, et à part quelques épanouissements exceptionnels qui n'ont pas duré, elle a abandonné son rôle primitif et perdu de sa puissance d'action. Ce n'est pas que ses moyens aient diminué, puisqu'elle n'en a jamais eu autant ni d'aussi variés à sa disposition, mais elle a dévié dans un chemin qui se rétrécit de plus en plus, et où ses richesses l'encombrent à tel point qu'elle s'en débarrasse comme elle peut. Nul autre art n'en prodigue davantage à des fins plus limitées et plus pauvres.

Sous l'impulsion de Berlioz, de Franck et de Saint-Saëns, à laquelle il convient d'ajouter l'influence de Wagner et des Russes, la musique française a éclaté en une floraison abondante et magnifique. Personne ne niera qu'une école qui compte des représentants aussi divers et aussi personnels que G. Fauré, Cl. Debussy, H. Duparc, Emm. Chabrier, P. Dukas, A. Bruneau, G. Charpentier, et, plus récemment, M. Ravel, F. Schmitt, A. Roussel (je ne puis les nommer tous), ne se classe parmi les plus belles et les plus fécondes de notre histoire. Il apparaît qu'à aucune époque,

sauf peut-être à celle de la Renaissance, nous n'avons assisté à autant de recherches, à une telle activité dans la plupart des genres musicaux. Je dis la plupart, et non pas tous, car je vais essayer de montrer que ce débordement de vitalité a comme contrepartie un inquiétant gaspillage, et que le jeu même des écoles et la diversité des tempéraments, au lieu d'aboutir à la création d'un style, comme pour la littérature du XVIIe siècle, ont provoqué une crise dont la musique se ressent encore et qui nuit à sa santé.

Un grand, un incomparable artiste, malheureusement mort trop tôt, domine de sa personnalité la période qui s'étend de 1885 à nos jours. Je ne prétends pas que ce soit à lui seul que nous devions réserver notre admiration et notre reconnaissance, mais c'est lui qui a marqué la musique contemporaine de l'empreinte la plus caractéristique. Claude Debussy a fort malmené les grands maîtres ; il a eu des mots durs et injustes pour Wagner et pour Beethoven. Tous les novateurs sont coutumiers du fait, et l'on ne saurait lui reprocher d'avoir nié beaucoup, puisqu'il a beaucoup créé. Il eut raison d'arracher notre musique au wagnérisme qui menaçait de la dénaturer à tout jamais, et à l'italianisme qui l'avait corrompue depuis Rameau. Il lui a rendu le même service que Verlaine à la poésie : il a « tordu le cou » à l'éloquence et à l'emphase. Il a allégé l'orchestre de tout empâtement inutile et l'a doté, en outre, de timbres savoureux, de sonorités inattendues. Il a battu en brèche la scolastique musicale. Par l'emploi de tonalités nouvelles, ou, plutôt, par le retour à d'anciens modes grecs et médiévaux, qu'on avait éliminés peu à peu au profit d'une gamme unique, il a régénéré la mélodie et l'harmonie à la fois, en les rendant plus propres à exprimer aussi bien les nuances les plus subtiles du sentiment et du rêve, que les correspondances sonores les plus délicates de la lumière et des teintes. Mais il a, par contre, engagé la musique dans une impasse aussi dangereuse que celle où les sym-

bolistes avaient engagé la poésie, et les impressionnistes la peinture (car à quelques années de distance les arts ont suivi là une évolution parallèle).

Il a parlé de *poussière*, d'*atmosphère* musicale, termes singulièrement évocateurs. On peut dire que son art est symbolique au second degré. Toute musique l'est, nécessairement, puisqu'elle ne peut que *suggérer* sans *définir ;* Debussy renchérit encore sur cette symbolique première, en noyant les sons dans leur écho même, de telle façon que l'auditeur doit d'abord interpréter celui-ci pour comprendre ceux-là. Il a une prédilection pour l'enveloppement sonore, pour l'estompe et le flou ; d'autre part,ses timbres, pourtant si riches, produisent à la longue un papillotage fatigant, un miroitement qui lasse. Il recherche, en somme, l'analyse plutôt que la synthèse, ou plus exactement, et à l'imitation des impressionnistes, il décompose l'ensemble pour nous en donner l'illusion. Il procède par touches successives. Il renouvelle les moyens expressifs de la musique au profit de son contenu sensible, mais au détriment de son architecture générale et de sa faculté d'expansion. Loin de moi l'idée d'enfermer du coup une personnalité aussi rare et aussi complexe dans une définition rigide. Je ne fais qu'en dégager un trait dominant. La musique debussyste — et je pense en ce moment à l'admirable *Pelléas*, comme aux *Nocturnes*, à la *Mer* ou au *Prélude à l'après-midi d'un Faune* — traduit avec une souplesse sans égale ce que Bergson appelle la « durée intérieure », donnée essentiellement changeante et relative. On rencontre dans *Pelléas* tels accents qui sont les plus justes, les plus humainement vrais qu'on ait jamais fait entendre au théâtre, mais cet art, qui atteint aisément les profondeurs les plus secrètes de l'âme et y propage des vibrations indéfinies,est limité dans une autre dimension qu'il néglige, je veux dire la largeur. Il nous restitue la richesse du moment, la variété de tout ce que nous avons en nous de discontinu : il isole ainsi chaque auditeur dans un rêve spécial, sans soumettre

l'auditoire à un sentiment impérieux. Il creuse plutôt qu'il ne construit ; il divise plutôt qu'il ne rassemble.

Cette tendance comporte de si réels dangers que Debussy tout le premier réagit contre elle. *Le Martyre de Saint Sébastien* indiquait un retour significatif vers une ligne continue. Parallèlement à Debussy, Paul Dukas, dans sa *Sonate* pour piano et dans son drame *Ariane et Barbe-bleue*, s'efforçait de rendre à la musique une armature plus solide et un rythme plus actif. Maurice Ravel, dans *Ma mère l'Oye*, dans le *Trio*, revient lui aussi à une forme plus limpide, à un dessin plus net, sans renier aucun de ses dons naturels qu'il harmonise avec un goût, un sentiment très classiques de l'équilibre et de la mesure. Florent Schmitt élève sur des fondements massifs son *Quintette* puissant et touffu. D'un autre côté, Alfred Bruneau et Gustave Charpentier renouvellent la sève musicale au contact de la vie contemporaine. *Messidor*, *l'Ouragan*, *Louise* contiennent à cet égard de précieuses leçons qui ne doivent pas être perdues, et dont je me servirai plus loin. A l'opposé de Debussy, le dogmatisme intransigeant de Vincent d'Indy asservit la musique à un code rationnel, et l'art de la composition à un formulaire inflexible. Il serait curieux de comparer à ce point de vue sa *Symphonie sur un Chant montagnard* et sa 2e *Symphonie*, conçues l'une et l'autre dans la forme « cyclique », mais dont la valeur est liée à celle de leur thème initial. De même l'intellectualisme d'Albéric Magnard subordonne l'inspiration à une conception mentale, et non à des émotions directes. Isolé dans sa souriante sagesse, Gabriel Fauré sait par contre accorder la grâce et la fantaisie de son tempérament au souci nécessaire de la structure. Je me borne ici à indiquer des courants généraux, sans entrer dans le détail de la production. On remarquera d'ailleurs que tous ces musiciens sont réunis par leur époque bien plus que par leurs œuvres, car leurs efforts divergent, au lieu d'être solidaires.

b) *L'Elément choral.* — Une autre caractéristique, et non la moindre, est l'élimination de plus en plus sensible de l'élément choral, qui tient pourtant dans l'histoire de la musique une place si importante. Depuis Franck, les chœurs n'interviennent plus dans la symphonie qu'à titre exceptionnel ou épisodique. Debussy les traite d'une façon purement instrumentale dans le 3e *Nocturne* (*Sirènes*). Ses *Trois Chansons de Charles d'Orléans* a capella, naïves et raffinées, se classent en dehors de la catégorie qui nous occupe. On citera la *Symphonie en mi* de Guy-Ropartz, la *Croisade des Enfants* de Gabriel Pierné, le *Requiem* de Fauré ou les *Evocations* d'A. Roussel, mais ce ne sont là que des cas à part, et l'on ne trouve dans la musique moderne aucune œuvre d'envergure qui fasse suite aux *Béatitudes* ou aux grands oratorios classiques, sauf quelques compositions de jeunes musiciens sur lesquelles je me propose de revenir ultérieurement. Cette absence de partie chorale a des conséquences assez graves. Examinons-les une à une.

Il est bien entendu, dès l'abord, que je ne prétends pas juger le compositeur à la seule mesure de ses œuvres chorales. Je déplore simplement qu'il ait, de gaieté de cœur, abandonné un genre qui, sous le nom d'oratorio, nous a valu autrefois des chefs-d'œuvre complets, comme le *Messie* de Hændel ou les *Passions* de J.-S. Bach, et qui, adapté aux nécessités de notre temps, enrichi de toutes les acquisitions modernes, dirigerait certainement vers un *style* des efforts aujourd'hui dispersés et ouvrirait aux musiciens des horizons amples et vivifiants. L'écriture chorale — je crois que les musiciens ne me contrediront pas sur ce point — plie le compositeur à la *composition* ; il l'oblige au respect des lignes, à l'ordonnance et au développement harmonieux des parties ; il l'assujettit à un plan rigoureux, à une progression et à une continuité sans lesquelles tout art, aussi bien la musique que la poésie, finit par dépérir et s'étioler.

En ce qui regarde le public, le chant choral renforce l'action de la musique et accroît sa portée. Il exerce sur l'assistance un véritable pouvoir de rassemblement; il établit entre elle et l'œuvre la communion indispensable. En d'autres termes (et pour rester fidèle à mon sujet et à mon point de départ), il permet à la musique de remplir sa fonction *sociale*. Qu'on n'aille point interpréter ce mot à contresens. J'ai montré plus haut que la musique est, originellement, un art populaire et collectif. Je ne fais, à présent, que m'énoncer d'une autre façon, sans attribuer aucune signification politique ou morale à une épithète par laquelle je désigne non pas le contenu de la musique, ni ses intentions, mais, exactement, l'étendue de son royaume qui m'apparaît plus grand et plus divers que celui des autres arts. Il n'y a pas plus de musique sociale que de poésie sociale si l'on entend par là un genre de musique ou de poésie qui soit le tributaire d'un parti et l'instrument d'une propagande, mais il me semble que c'est restreindre arbitrairement le pouvoir de la musique — laquelle se mêlait autrefois à tous les actes de la vie collective — que d'en faire une distraction raffinée à l'usage de quelques amateurs. Elle est mieux et plus qu'un art « d'agrément » et, si l'on veut que de nouveau elle se hausse au grand rôle dont elle a déchu, il faut lui rendre ce qu'on lui a enlevé, c'est-à-dire les voix. J'en atteste Beethoven qui, écrivant la *IXe Symphonie* pour célébrer la joie, sent qu'il ne pourra pleinement l'exprimer qu'à la condition de faire appel aux voix humaines et de réintroduire le chœur dans l'orchestre.

L'adjonction de l'élément choral est le moyen le plus propre à réaliser, plus intimement encore que dans le drame lyrique, la fusion de la musique et de la poésie, et d'une façon plus générale, cette large synthèse que nous admirons dans l'art grec et dans l'art chrétien. Il se trouve que les progrès de la technique ont placé les arts modernes à l'opposé du point où ils étaient alors. Ils ne sont

pas exactement contemporains. Bien loin d'être concentriques à une même idée qui provoquerait l'instauration d'un style, ils vivent à part les uns des autres et semblent s'ignorer mutuellement. La plupart des artistes s'enferment dans leur art, ce qui est la pire manière de créer, car ils s'abstraient ainsi volontairement de la vie qui seule fournit à l'art la sève dont il a besoin. L'on m'objectera que chaque art est régi par des lois spéciales, et doit conserver son autonomie. J'en suis convaincu, mais je constate précisément que cet individualisme se manifeste de nos jours par un continuel besoin d'annexion vis-à-vis des arts voisins, et que ce genre d'acquisitions ne fait en somme qu'altérer le caractère originel de chacun d'eux.

Chaque art, en effet, travaille à part, mais, comme il se rend compte que ses moyens sont limités, il cherche instinctivement à sortir des limites que ces moyens lui assignent. Il veut à lui seul suppléer tous les arts. La dissémination anarchique des efforts se substitue ainsi à la division normale du travail. La peinture veut être de la sculpture. La poésie recherche des effets plastiques ou musicaux. Partant de cette vue très profonde et très juste que le mot n'a plus qu'une valeur pratique d'échange et qu'il est devenu dans la plupart des cas une abstraction sans correspondance avec les qualités concrètes de l'objet qu'il désigne, Mallarmé demande à la poésie de suggérer cet objet par des moyens indirects, de telle sorte que le lecteur ne puisse le retrouver que par une suite de déchiffrements. A pousser jusqu'au bout cette esthétique, nous passons naturellement de la poésie à la musique, et nous voyons que la poésie mallarméenne rejoint la musique debussyste. D'autre part, certaines pages de Stravinsky semblent réduire la musique à une sorte de scansion nue ou, si l'on veut, de déclamation instrumentale; et voici la musique assimilée à un langage rythmé. Ces constatations ne diminuent en rien l'admiration que j'ai pour Mallarmé, Debussy ou Stravinsky; je ne requiers pas la primauté de tel ou tel

art. Je demande simplement à chaque art de se fédérer aux autres, tout en restant autonome, pour la création d'un art total. C'est par une stricte appropriation de leurs moyens naturels à leur fin véritable que les arts peuvent redevenir solidaires les uns des autres et reformer la synthèse souhaitée.

LA MUSIQUE ET LA VIE MODERNE

La crise dont souffrent la musique en particulier, et tous les arts en général, me semble provenir de la trop grande importance qu'on accorde depuis quelques années à la technique. Il ne se passe pas de jour que l'on n'en remette en question les problèmes les plus oiseux à propos des œuvres les plus insignifiantes; on ne juge l'artiste que par ses procédés, et l'on s'imagine avoir renouvelé l'art quand on a trouvé un nouvel accord ou une nouvelle alliance de timbres, sans se rendre compte qu'une innovation dans la forme n'a de valeur et ne se justifie que si elle répond à une nécessité interne, et non pas au besoin d'innover coûte que coûte.

De pauvres imitateurs de Debussy croient « faire du Debussy » avec la gamme par tons, la trompette bouchée, les enchaînements de neuvièmes ou de quintes. Ils oublient que Debussy apportait autre chose, lui-même. Vous me dites, musicien, que vous avez remplacé la polyphonie par la polytonie, et que vous avez découvert des superpositions tonales inouïes. Soit, mais je vous avoue que tout cela m'est indifférent, que je ne mesure pas l'originalité d'un homme à une recette, et qu'une trouvaille, quelle qu'elle soit, ne crée pas automatiquement de la beauté. Vous m'annoncez, poète, que vous avez inventé un vers de dix-sept pieds, et une syntaxe entièrement neuve. Peu m'en chaut, si vous n'avez rien à dire. Il ne s'agit là que de caractéristiques, dont on ne peut, *a priori*, rien inférer quant à la valeur de ce qu'elles caractérisent. Voici une femme qui a de beaux yeux : je pense que ces *mêmes* yeux seraient

moins beaux, si l'intervalle qui les sépare avait un demi-centimètre de plus ou de moins. Leur beauté résulte du rapport qui existe entre eux et l'ensemble du visage, plus encore que de leur couleur ou de leur éclat particuliers.

C'est donc l'ensemble qui importe et l'équilibre. Lorsqu'on a quelque chose de vraiment nouveau à exprimer, en musique comme en poésie ou en peinture, la forme suit naturellement le fond, le contenant s'adapte au contenu, et le problème de la technique se résout de soi par la convenance de l'un à l'autre. Vous vous demandez si la brique est supérieure à la pierre, ou le fer au ciment, mais vous ne savez pas encore quel édifice vous allez construire. Faites-en le plan d'abord, vous choisirez ensuite vos matériaux : ce ne sont pas, aujourd'hui, les matériaux qui manquent. Ne séparez pas l'idée de la structure. Si votre idée est claire, vous arriverez rapidement à la sérénité technique, dont dépend l'établissement du style.

Or, je crois que cette unité indispensable serait vite réalisée, si tous les artistes se rejoignaient dans un même *sentiment de la vie moderne*, sentiment qu'on retrouve chez la plupart des poètes qui ont débuté aux environs de 1906 (1).

Vous qui écrivez dans votre chambre, entre quatre murs, un poème ou une symphonie ; qui cherchez ce que vous pourriez bien inventer de nouveau pour être original ; vous qui vous dites, à bout de trouvailles, que depuis que l'homme marche avec ses pieds, la manière la plus indiscutablement nouvelle est de marcher sur la tête ; vous qui ne connaissez la vie que par les livres, les conversations, les journaux ou les écoles ; vous qui n'êtes pas contemporains d'une époque à laquelle vous tournez le dos ; ouvrez les fenêtres ; ouvrez-les, je vous en prie : il est temps. Regardez, écoutez, *percevez* le monde tel qu'il est. Regardez la rue, la plaine, le port ; écoutez les bruits de la ville, les cris des trains, la

(1) « Le reproche général que l'on fait au symbolisme, et qui le résume tout en un mot, c'est d'avoir négligé la vie. Nous avons rêvé : ils veulent vivre et dire ce qu'ils ont vécu, *directement*, simplement, intimement, lyriquement. » (H. de Régnier, *Figures et Caractères*, p. 344.)

rumeur des hommes; assistez à l'arrivée du printemps; évoquez par delà l'horizon l'immense travail humain, le déroulement des étendues, le grondement des multitudes, la grande pitié du royaume du monde, et répondez-moi si cette vie-là ne mérite pas d'être chantée.

Reprenez de la sève, au contact de la terre. Assez d'œu- vres où la raison froide remplace le cœur, où l'esprit tient lieu de génie ; assez de « petites pièces montées » ou pas montées, dont toute la nouveauté gît dans le titre ; assez de « fox-trot » et de « two-step », et de petits divertissements à l'usage des bars mondains et des snobs cosmopolites ; élevez l'art au-dessus de la mode, du caprice ou des frissons superficiels : l'heure est venue de chanter l'homme moderne, comme dit Whitman, et de donner enfin à notre époque un art qui lui soit conforme, un art *total* qui réponde aux as- pirations d'une humanité meilleure que ceux qui la dirigent, un art ample et sain, qui ne sente ni le renfermé des chambres, ni le renfermé des flacons. Ouvrez les fenêtres, et laissez pénétrer l'air du dehors !

NOUVELLES TENDANCES

Je me hâte de dire qu'on en a déjà ouvert quelques-unes et que certaines œuvres récentes nous fournissent de pré- cieux témoignages sur le renouvellement de la musique dans le sens que j'ai indiqué. Je signalerai deux tendances qui, dans la confusion actuelle, me paraissent dignes d'intérêt.

On a beaucoup parlé du groupe des « Six » (1). Ne leur reprochons pas le tapage un peu indiscret qu'on a organisé autour d'eux, le snobisme qui a favorisé leur succès et de puériles extravagances qu'ils rachètent par d'indéniables qualités. Ils ont sans doute le tort de s'imaginer qu'un seul poète fait toute la poésie, et que le caprice d'une mode peut suffire à l'éclosion d'un genre. On trouve de la verve

(1) Georges Auric, Louis Durey, Arthur Honegger, Darius Milhaud, Francis Poulenc, Germaine Tailleferre. Les *Six* se réclament en littérature de M. Jean Cocteau, et en musique de M. Erik Satie, dont j'aurais parlé ici même, si je ne savais qu'il ne tient pas à ce qu'on parle de lui.

chez Poulenc, de l'émotion chez Honegger, de la concision chez Durey, de la force chez Milhaud. Ils ont opéré, les uns et les autres, de fructueuses recherches dans la région des sonorités. Ils ont tous le goût de la clarté, le dédain de la rhétorique, le souci de l'expression juste. Milhaud, en particulier, s'exerce à une musique plus musclée, plus dynamique, débarrassée des vains développements formels, *cinégraphique*, au sens propre du mot, parce qu'elle engendre et enregistre un mouvement, musique qui dégénère parfois (1) en un bruit à peine ordonné, en une « mise en scène » plus vériste que vraie, mais qui, lorsque l'expérience et la maturité auront assagi l'auteur, peut produire au théâtre des effets puissants et donner naissance à un nouveau mode d'expression.

Mais je fonde encore plus d'espoir sur la tendance affirmée par des œuvres comme le colossal *Psaume XLVI* de Florent Schmitt, les âpres *Lamentations de Jérémie* de M. Le Boucher, le généreux *Chant Triomphal* d'Albert Doyen, lesquelles, bien que très différentes de facture et d'inspiration, me semblent plus conformes aux exigences modernes, et plus proches de l'art que je réclamais plus haut. L'alliance de l'orchestre et des chœurs, l'activité convergente des instruments et des voix, la participation de la foule à l'action, la netteté mélodique et rythmique du chant rendent ici à la musique le pouvoir de rayonnement que d'autres soucis lui avaient fait perdre. En resserrant ainsi, d'une façon de plus en plus étroite, l'union de la musique et de la poésie, du chœur et de l'orchestre, on peut créer au théâtre un drame véritablement moderne, dont Wagner et Moussorgsky nous ont donné d'admirables modèles avec les *Maîtres Chanteurs de Nuremberg* et *Boris Godounoff* ; et, ailleurs, un genre plus libre et plus large, qui, rejetant la servitude et les conventions de la scène, correspondrait au type rajeuni de l'oratorio, c'est-à-

(1) Par exemple dans la 3e partie, *Présages*, des *Choéphores d'Eschyle* (trad. P. Claudel).

dire à une sorte de *fête stylisée*, ayant le grand avantage de s'adapter aux aspirations de l'époque et d'opérer entre l'art et le public un rapprochement auquel ils ne peuvent que gagner l'un et l'autre. C'est ce dernier genre que nous avons essayé de réaliser, Doyen et moi, dans *le Chant de Midi*, où l'action est réduite à un schéma essentiel, servant d'armature, et les personnages à des types généraux se détachant de la masse du chœur. Et j'en arrive ainsi, logiquement, aux *Fêtes du Peuple*, fondées par Doyen en décembre 1918 dans le double dessein d'assurer à l'art la diffusion dont il a besoin, et de fournir aux artistes l'occasion de le renouveler par la production d'œuvres appropriées.

« LES FÊTES DU PEUPLE »

L'idée est trop belle pour que je n'insiste pas. Elle est susceptible de donner à la musique en particulier, et à l'art en général, une salutaire et normale impulsion, en même temps qu'elle crée un organisme dont le rôle peut devenir considérable, à la condition d'être secondé par l'effort parallèle des artistes et du public. Enfin elle apporte à la thèse que je viens de développer une confirmation d'ordre pratique qui me permettra de conclure avec plus d'assurance.

L'œuvre d'art est individuelle, mais l'art n'est viable que s'il puise sa sève à la vie même, et s'il reste en contact étroit avec les hommes. Tout art qui néglige cette condition fondamentale est éphémère (1).

L'association des *Fêtes du Peuple* a précisément pour objet de rétablir entre l'art et le peuple ce contact qui est nécessaire à l'un autant qu'à l'autre.

Par art, je n'entends pas l'article à bon marché que l'on

(1) « L'art n'a point été donné à l'individu, mais aux sociétés ; et quoiqu'il peuple la solitude de celui qui lui enchaîne son amour, il ne peut pourtant pas naître du trop faible souffle de l'homme isolé. Celui-ci possède virtuellement en lui les facultés de l'artiste ; mais elles s'évaporent sans le confluent d'autres sources vives. L'enthousiasme des sociétés est nécessaire à l'art pour recevoir et porter la semence qu'y jettent l'inspiration et le génie. » (F. Liszt.) Cf. aussi R. Wagner, *une Communication à mes amis*, Lettre sur la Musique, *passim*.

a l'habitude d'offrir au peuple sous la désignation courante d'art populaire ou d'art social. L'art dont il s'agit, c'est l'art sans épithètes, celui de Beethoven comme celui de Hugo, celui de Racine comme celui de Baudelaire ou de Debussy. Nulle concession.

Par peuple, je n'entends pas une classe sociale, mais la multitude même des hommes, l'être collectif dans lequel chaque individu oublie son rang, son état et sa besogne quotidienne, pour communier avec ses semblables dans le même culte du beau.

Présenter au peuple les belles œuvres, les lui faire non seulement entendre, mais exécuter ; le mettre ainsi en mesure de contribuer à la vie artistique du pays ; lui redonner le goût de la beauté dont il a besoin pour atteindre au véritable affranchissement : voilà l'objet que Doyen s'est proposé. Voici les moyens dont il dispose.

Le premier élément des *Fêtes du Peuple* est une Chorale qui comprend, à l'heure actuelle, deux cents membres recrutés parmi des gens de bonne volonté. On sait combien la France est en retard de ce côté sur la plupart des pays, notamment sur l'Allemagne et la Suisse : c'est donc prendre les intérêts de notre musique que d'employer à l'étude du chant choral, qui brilla chez nous avec tant d'éclat au temps des Janequin, des Lejeune et des Josquin Després, une compagnie de chanteurs, que l'application, la discipline et la camaraderie font homogène et cohérente. On se rendra compte du travail accompli en quelques mois, lorsque j'aurai dit que ces choristes, qui pour la plupart ne possédaient au début aucune notion musicale, sont aujourd'hui capables d'exécuter, avec une sûreté qui a surpris plus d'un connaisseur, la scène finale des *Maîtres Chanteurs* et les chœurs de la *IXe Symphonie*.

A la chorale s'est adjoint un orchestre de professionnels. J'ajoute que cette action peut s'étendre à tous les arts sans exception, qu'elle implique la collaboration de tous ceux qui savent créer du beau avec une plume ou un outil, qu'elle

vise enfin à l'union de toutes les forces vives de l'époque en une œuvre commune d'ennoblissement.

Dans l'espace de seize mois, l'association des *Fêtes du Peuple* a donné une trentaine de fêtes. Celle du 31 mai 1919, pour la commémoration du centenaire de Walt Whitman ; celles du 31 juillet, du 13 décembre 1919 et du 24 avril 1920, au Trocadéro, marquèrent d'une empreinte ineffaçable l'âme d'un auditoire religieux. Fêtes actives, où les assistants s'associent par leur ferveur et leur recueillement aux œuvres qu'ils écoutent ; fêtes complètes, ou la poésie a sa place à côté de la musique, où Hugo, Tolstoï et Whitman siègent avec Franck, Schumann et Beethoven (1).

D'octobre à avril ont eu lieu à la Bourse du Travail des matinées de musique de chambre et de poésie, précédées d'une causerie explicative. J'y ai pris plusieurs fois la parole. Vildrac et Duhamel, qui y ont également parlé, pourraient affirmer, comme moi, qu'il est difficile de rencontrer un public plus attentif, plus désireux de connaître, d'apprendre et d'aimer. La constatation n'est pas sans valeur, et si je mentionne les noms de quelques-uns des artistes qui ont prêté leurs concours à ces fêtes : MMmes Louise Albane, Schultz-Gaugain, Geneviève Lorrain, Genev. Dehelly, Mellot Joubert, Doyen, Mayrand, Blanche Albane, Ventura, Méthivier, le quatuor Poulet, MM. G. Mary, G. Valmier, Winkopp, Bacqué, Chambreuil, Gerbault, Hervé, etc..., ce

(1) L'ensemble des programmes exécutés d'avril 1919 à ce jour comprend pour la musique les noms de : J.-S. Bach, Balakirew, Beethoven (5e, 6e, 7e, 8e, 9e *Symphonies*, *Ouv. de Coriolan*), Berlioz, Bizet, Borodine (*Symph*. en *si min.*), Brahms, A. Bruneau, Chabrier, G. Charpentier, F. Chopin, Daquin, A. Doyen (*Chant triomphal*), Duparc, C. Franck, Gluck, Gossec, Gretchaninow, Grieg, Hændel, Haydn, Humperdinck, Janequin, M. Le Boucher, Méhul, Moussorgsky, Mozart (*10e Sonate p. pian. et viol.*), Rameau, Rimsky-Korsakoff, D. Scaplatti, Schubert (*La Belle Meunière*, *Quintette de la Truite*), Schumann (*Les Amours du Poète*, *Quintette*, *1er Trio*), Wagner (*Ouv. des Maîtres Chanteurs*, du *Vaisseau-Fantôme*, *Marche funèbre du Crépuscule des Dieux*...), Weber (*Ouv. du Freyschütz*, *d'Euryanthe*), Widor, plus le *Chants des haleurs de la Volga* et des *Noëls*, du moyen âge. — La partie littéraire réunit les noms de S. Andreieff, Baudelaire, Dostoïevsky, A. France, Gorki, Hugo, La Fontaine, Lamartine, Lamennais, Leconte de Lisle, R. Rolland, Tolstoï, J. Vallès, Verhaeren, Vigny, Whitman, Zola, — G. Chennevière, G. Duhamel, J. Romains, A. Spire, Ch. Vildrac.

n'est pas pour le vain plaisir de me livrer à un recensement, d'ailleurs très incomplet, mais afin de convaincre le lecteur par des faits après lui avoir exposé des idées. Je me suis étendu plus particulièrement sur l'œuvre de Doyen, parce qu'elle est la première et la seule entreprise sérieuse qu'on ait tentée jusqu'ici pour arracher la musique à de stériles préoccupations et au funeste gouvernement des coteries, en la replantant dans le terrain d'où elle tirera vigueur et richesse.

§

Je rappellerai, pour conclure, que je n'ai pas eu l'ambition, dans cette brève étude, de résoudre toutes les questions que soulève un aussi ample sujet et d'ajouter à l'histoire de l'art musical un chapitre qui lui manque ; je ne me flatte même pas d'y avoir résumé ce qu'on pourrait dire de notre école contemporaine : mais, remontant aux origines de la musique, et m'autorisant du rôle qu'elle a joué à certaines époques, particulièrement significatives, de la civilisation, j'ai voulu simplement montrer les dangers qu'elle court depuis qu'on l'en a fait déchoir, et la force qu'elle peut récupérer dès qu'on le lui fera reprendre. Sans trop préjuger de l'avenir, à l'élaboration duquel participent des éléments que nous ne connaissons pas encore, on peut avancer dès maintenant qu'il est nécessaire de rétablir entre l'art et le peuple, tels que je les ai plus haut définis, ces mutuels échanges, cette circulation indispensable à la santé de l'organisme total. On n'arrive à créer un style que par l'acceptation de cette discipline commune, qui, loin d'appauvrir l'art, lui permet au contraire de coordonner des efforts que leur dispersion annule. Les Grecs ont eu leur temple et leur théâtre ; le moyen âge, sa cathédrale. Le jour où ces efforts couvergeront au lieu de diverger, les aspirations modernes trouveront du même coup leur expression supérieure dans une forme d'art nouvelle qui ne le cédera en rien à ce que nous admirons du passé.

GEORGES CHENNEVIÈRE

L'ILE MAURICE
ET LA SOCIÉTÉ MAURICIENNE

—

L'île Maurice est à l'ordre du jour : on sait que notre ancienne île de France veut être réunie de nouveau à sa mère-patrie d'origine ; elle a nommé des délégués chargés d'obtenir de l'Angleterre sa rétrocession à la France. Les journaux quotidiens ont publié de nombreux articles où le problème mauricien était envisagé surtout au point de vue politique, historique, ethnique ou sentimental. Nous parlerons à nos lecteurs des mœurs et des coutumes sociales à Maurice et l'on verra que cet aspect de la question n'est pas moins intéressant que les autres.

I

Thiers a dit, en parlant de Maurice, qu'elle était « l'Athènes de la mer des Indes » ; un de ses gouverneurs anglais, sir George Bowen, en faisait la « Malte de l'Océan indien » ; le regretté François de Mahy, député de la Réunion, à qui nous devons Madagascar, disait qu'elle était le « joyau des Mascareignes ». Ces appréciations montrent en quelle estime est tenue l'île de France par ceux qui la connaissent.

Les Franco-Mauriciens. descendants des pionniers qui ont fondé la colonie, sont restés, sous le rapport de l'énergie et de l'esprit d'initiative, les dignes continuateurs des valeureux corsaires et des vaillants féodaux, leurs pères ; leur activité a passé du domaine militaire, où s'étaient illustrés leurs ancêtres pendant tout le dix-huitième siècle, dans le domaine politique et intellectuel. L'île voisine de Bourbon exceptée, il n'existe pas de colonie aussi exiguë dont le niveau intellectuel égale celui de l'île de France ; elle a produit sous l'administration française comme sous

la domination britannique une suite non interrompue d'esprits éminents dont toute nation eût été fière et, si l'on considère que le nombre de ses habitants de descendance ou d'origine européenne n'a jamais dépassé le chiffre de 60.000, sur une population totale de 385.000 (1), on est amené à reconnaître que la moyenne des hommes d'élite à Maurice atteint au moins celle de n'importe quel autre pays.

Maurice ne peut, il est vrai, comme l'île sœur, offrir à l'admiration de l'Europe des Pierre Bouvet, des de Villèle, des Hubert-Delisle, des Parny, des Leconte de Lisle, des Lacaussade, des Edouard Hervé, des François de Mahy, des Léon Dierx, des Ballot-Beaupré, des amiral Lacaze, des Joseph Bédier et des Roland Garros; mais le général Charles-Ile-de France d'Houdetot, le naturaliste Nicolas Céré, disciple et émule de Pierre Poivre, Lislet Geoffroy, Prosper et Adrien d'Epinay, Eloi Mallac, ministre du Gouvernement de Juillet, l'historien Désiré Laverdant, Félicien Mallefille, Tholozan, Brown-Séquard, Alfred Bonsergent, Nemours-Godré, l'historien d'O'Connell, le compositeur Francis Thomé, le sculpteur José de Charmoy lui appartenaient ; et, à cette heure même, Maurice est fort bien représentée en France, à des degrés divers, par le général Henri Coutanceau, les docteurs Joseph Rivière, créateur et propagateur de la physicothérapie, et Charles de Spréville, chef de clinique d'ophtalmologie à l'hôpital Rothschild ; les peintres Le Sidaner et Sérendat de Belzim, le naturaliste Paul Carié, à qui le gouvernement français confia d'importantes missions scientifiques à Madagascar et dans les Mascareignes ; l'écrivain Ange Galdemar, les frères Bouchor, le poète Jean Blaise, etc. Parmi ceux qui ont évolué sur

(1) Le reste est composé d'environ 265.000 Hindous importés de l'Inde pour la culture de la canne à sucre, 45 à 50.000 noirs africains ou Malgaches descendant des anciens esclaves, 5 à 6.000 Chinois qui ont monopolisé la vente de l'épicerie, 3 à 4.000 Arabes faisant surtout le trafic du sucre et du riz entre l'Inde et Maurice, enfin quelques centaines d'Anglais, fonctionnaires ou négociants, des Français de France, et des échantillons de la plupart des races asiatiques.

place là-bas, et dont la renommée est venue jusqu'en Europe, citons : Charles Baissac, l'auteur de plusieurs œuvres remarquables, dont l'une, la *Grammaire du Patois Créole*, fut couronnée par l'Académie Française ; sir Henri Leclézio et M. Anatole de Boucherville, leaders politiques de grand talent ; l'entomologiste Donald d'Emmerez de Charmoy, dont M. Bousquet, l'éminent membre de l'Institut, a présenté plusieurs travaux à l'Académie des sciences ; le chimiste Pierre de Sornay, dont les recueils techniques de Paris publient souvent de savantes études ; enfin, M. Léoville L'Homme, le poète national mauricien.

Qu'eût-ce été si tant d'autres talents étouffés par l'exiguïté du cercle où ils se mouvaient avaient pu trouver une arène plus vaste qu'un rocher pour se développer ? Soumis à un gouvernement ombrageux, obligés de contracter, si l'on peut dire, l'évolution naturelle de leurs facultés et l'élan de leur pensée, forcés de faire leurs études dans une langue étrangère, ils ont toujours vu leurs aspirations déjouées et leurs efforts gênés ou contraints.

Dans un article publié par la *Revue des Deux Mondes*, le 15 janvier dernier, le docteur Joseph Rivière esquisse une comparaison saisissante, à ce point de vue, entre la situation faite aux Bourbonnais par la France et celle qui pèse sur les Mauriciens :

La Métropole, dit-il, a été très généreuse pour Bourbon... Elle a fait les plus grands sacrifices pour son instruction publique. Saint-Denis a été doté d'un lycée de tout premier ordre, d'où sont sortis et sortent sans cesse des pléiades de Bourbonnais, appelés à occuper dans la Métropole les plus hautes situations : à l'Institut, dans la Magistrature, au Collège de France, au Parlement. On peut aussi dire que le lycée de la Réunion est devenu la pépinière des administrateurs coloniaux et même des gouverneurs français de colonies. Vis-à-vis de Bourbon, Maurice demeure dans des conditions réelles d'infériorité au point de vue de l'instruction. D'autre part, le Mauricien n'a aucun avenir national possible. Heureusement, il a su conserver les vertus et

maintenir l'énergie de ses ancêtres et finalement compenser, par ses qualités pratiques et son amour du travail, l'infériorité de sa situation politique.

N'est-il pas surprenant que, dans de telles conditions, le Mauricien ait gardé aussi pures ses traditions littéraires françaises ? Des sept journaux quotidiens qui se publient dans l'île, six sont rédigés entièrement en français et un seul mi-partie en français et mi-partie en anglais ; ce dernier est l'organe des négociants et armateurs anglais de Port-Louis. Il existe, en outre, plusieurs publications périodiques, de caractère scientifique ou littéraire, toutes rédigées en français. Au cours de la guerre, il a été déposé aux archives de la colonie quarante-trois volumes : trente-cinq de ceux-ci étaient écrits en français et, des huit autres, cinq étaient des documents officiels.

En vain l'île a-t-elle été intentionnellement inondée d'un flot énorme d'étrangers : Hindous, nègres, Arabes, Chinois, etc., destinés à noyer la population française ; en vain le Bureau Colonial de *Downing street* s'est-il efforcé de transformer l'île de France en île d'Angleterre, en essayant de substituer aux colons français des *settlers* anglais, nantis de gros capitaux ; en vain a-t-il, contrairement aux stipulations formelles de la capitulation, substitué l'anglais au français comme langue officielle ; en vain a-t-il tenté d'angliciser le Mauricien par une propagande religieuse dont le résultat a été, au contraire, de le resserrer davantage autour de son église nationale ; en vain l'obstination de Downing street s'est-elle exaspérée de la vanité de ses efforts !... Le franco-mauricien est toujours debout, défiant la fortune adverse et dominant le pays par son intelligence, son énergie et son activité : le sol même est jusqu'ici presque tout entier entre ses mains. C'est là un des exemples les plus étonnants de la force de résistance d'une race qui ne veut pas désespérer de l'avenir.

Dans une conférence faite à la Société de Géographie, le

11 avril 1919, M. Paul Carié exposait ainsi l'état actuel de la propriété foncière à Maurice :

> Il existe actuellement 52 usines, dont 28 appartiennent à des compagnies locales, 5 à des compagnies dont le siège est en Angleterre, 17 à des propriétaires français ou d'origine française, une à un Anglais et une à un Asiatique. Dans cette industrie le vieil héritage agricole de notre race attachée au sol a survécu et la presque totalité des administrateurs est d'origine française. Il se sont fait une telle réputation dans cette spécialité qu'on les fait appeler de l'Afrique du Sud et même d'Australie pour y prendre la direction d'usines... La production du sucre pour l'année 1916, à la suite d'un cyclone survenu en mai, époque exceptionnelle-ment dangereuse, a été réduite à 208.000 tonnes, mais celle de 1917 a dépassé 250.000 tonnes.

Les propriétés sucrières portent pour la plupart des noms français : *Argy*, *Bagatelle*, *Bar-le-Duc*, *Chamonix*, *Chamarel*, *Choisy*, *Clarens*, *Cluny*, *Colmar*, *Côte-d'Or*, *Ferney*, *Fontelle*, *Fressanges*, *Forbach*, *Hermitage*, *La Bourdonnais*, *La Villebague*, *Le Plessis*, *Luchon*, *Minissy*, *Plaisance*, *Richelieu*, *Saint-Antoine*, *Saint Aubin*, *Saint-Avold*, *Saint-Félix*, *Saint-Hubert*, *Saint-Julien*, *Tria-non*, *Verdun*, etc. ; d'autres rappellent le souvenir de vic-toires françaises : *Alma*, *Magenta*, *Sébastopol*, *Solférino*, etc. ; d'autres, enfin, portent des noms de personnes ou tirent leur dénomination de particularités géographiques : *Beauchamp*, *Beaubois*, *Beauvallon*, *Bellevue*, *Pieterboth*, *Rivière-Créole*, *Rivière profonde*, etc.

On cultive également à Maurice l'aloès, la vanille, le café, mais aucune de ces exploitations n'a pu détrôner le roseau rival, qui reste la culture maîtresse du pays.

II

La classe dirigeante des Franco-Mauriciens, où dominent les éléments normands et bretons, est une véritable aristo-cratie dans le sens étymologique du terme. Issu d'un noyau primitif de colons choisis par Mahé de La Bourdonnais dans

les élites de toutes les classes sociales, auquel sont venus s'adjoindre plus tard des cadets de familles animés de l'esprit d'aventure, puis des officiers de terre et de mer qui se fixèrent dans l'île au moment de la Révolution et dont les descendants s'y retrouvent en grand nombre, les Mauriciens ont conservé vivantes les traditions d'autrefois et le souvenir des longues luttes toujours ouvertes avec le vainqueur.

A côté du sens pratique acquis par le frottement quotidien avec les Anglais, on trouve chez eux la générosité française, l'esprit chevaleresque, en même temps que l'urbanité des classes raffinées et comme une réminiscence des mœurs patriarchales des anciens colons: courtoisie, simplicité, tact, franchise, cordiale hospitalité, rondeur et bonhomie n'excluant pas la distinction, sentiment très vif du point d'honneur, voilà les qualités caractéristiques du Franco-Mauricien :

Je dois dire, écrivait Lady Barker, femme d'un gouverneur anglais, dans ses *Letters from Mauritius*, en 1878, je dois dire que j'aime beaucoup Maurice... La société y est parfaitement raffinée et agréable grâce principalement au mélange d'un profond élément français dans le pêle-mêle de sa composition... Vous pouvez vous imaginer facilement que la société est ici bien au-dessus de ce que l'on trouve dans la plupart des colonies.

Trente ans plus tard, sir Charles Bruce, qui, après avoir occupé les fonctions de recteur du Collège Royal du Port-Louis, était revenu à Maurice, comme gouverneur, de 1901 à 1904, écrivait dans son recueil de souvenirs, *The broad stone of Empire* :

L'élément anglais (à Maurice) est très faible, et on peut dire qu'il occupe la même position sociale vis-à-vis de l'élément français que les éléments analogues de la société canadienne. L'influence prédominante est celle de ces familles qui, d'après une phrase de S. M. George V, à la suite de sa visite en 1901 dans la colonie, sont « douées des traits charmants de la vieille France ». Elles jouissent du respect qu'on garde en Angleterre, et

même dans la France républicaine, vis-à-vis d'un petit groupe social dans lequel les traditions de naissance s'associent à des vertus personnelles qui trouvent leur expression dans : « noblesse oblige » (en français dans le texte).

L'influence de la race et du génie français est telle que tous les nouveau-venus se francisent rapidement : la population de couleur et les noirs sont déjà francisés depuis longtemps ; les Indiens, nés dans le pays, suivent la même pente ; il en est de même des fils de Chinois, d'Arabes et même d'Anglais. Aussi lady Barker ne pouvait-elle s'empêcher de s'écrier :

Une chose dont je ne pense pas que vous vous fassiez une idée en Angleterre, c'est combien ce pays est complètement français.

Quant à la langue, ajoutait-elle, « la connaissance du français est ici la première nécessité de la vie ». Plus récemment, à un bal officiel, la femme d'un officier anglais, arrivée depuis peu dans la colonie, disait avec dépit au Consul de France : « Ne trouvez-vous pas choquant, Monsieur le Consul que, dans une colonie britannique je doive apprendre le français pour me faire comprendre ! »

Tout ce que l'on vient de lire ne s'applique pas seulement à la population d'origine purement européenne, mais aussi à une grande partie de la population de couleur, de descendance française métissée des divers éléments ethniques qui existent dans la colonie. Longtemps ce groupe social témoigna d'une réelle hostilité contre les blancs et, par esprit d'opposition, affectait une anglophilie exagérée, sans jamais cependant renier ses origines françaises. Le *Bureau Colonial* encourageait cette hostilité, fidèle à ce principe que connaissaient déjà les Romains : *Divide ut imperes.* Mais, au fur et à mesure que l'élite de la population de couleur haussait sa culture et développait son ascension sociale, elle comprenait mieux le rôle de dupes qu'on lui avait fait jouer et aujourd'hui c'est elle qui, côte à côte avec les meilleurs éléments blancs, mène le branle et conduit la

propagande en faveur de la rétrocession. Elle a des représentants parmi les planteurs et fournit aux professions libérales des personnalités éminentes.

Les noirs, la plupart d'origine malgache, descendants des anciens esclaves, ont suivi la même évolution. Chez eux c'est la religion qui a servi à maintenir le lien avec la France. A l'extérieur, et surtout dans les anciennes colonies françaises dont les habitants passés sous un joug étranger se considèrent comme en exil, on ne sépare pas l'idée confessionnelle de la nationalité : à Maurice, catholique et Français ne fait qu'un, et protestant veut dire Anglais. C'est à ce point que les Franco-Mauriciens incroyants, il en existe, n'attaquent jamais l'Eglise, parce qu'ils ont le sentiment que par-dessus le clergé ils atteindraient la France. Gambetta voyait juste quand il disait que « l'anticléricalisme n'est pas un article d'exportation ». Or, à Maurice, les catholiques sont 128.000 et les protestants moins de 7.000. La plupart de ces derniers sont des fonctionnaires ou des négociants venus d'Angleterre, et l'on peut dire que, parmi les populations de couleur ou noire, les protestants sont une infime minorité : les préférences du noir vont donc à la France, parce qu'il est catholique.

Nous avons dit que les classes dirigeantes mauriciennes parlent le français, un français très pur, qui a même gardé un charmant parfum XVIIIe siècle, grâce aux termes de cette époque qu'elles ont conservés dans leur langage. Le noir parle un patois dérivé du français, où tous les mots sont français. Ce patois joue là-bas le rôle de la langue franque sur les bords de la Méditerranée, en ce sens qu'il est le seul moyen de communication entre les divers groupes de cette population de près de 400.000 âmes, où tout le monde est obligé, pour s'entendre, de se rencontrer sur ce terrain commun. L'Anglais qui veut se faire comprendre de l'Indien, le Chinois qui désire parler au nègre, l'Arabe en conservation avec le blanc sont forcés d'employer le patois mauricien.

Le mécanisme de la construction des phrases dans ce patois est d'une simplicité élémentaire : il consiste à accoler les uns aux autres, selon leur succession normale, les mots français transformés par la phonétique malgache, et à laisser tomber toutes les articulations. Si le noir veut dire, par exemple : « *Le* père *de* M. Paul *est un* grand propriétaire *du* quartier *de* Moka », il dira : « Papa missié Pol grand zhabitant quartier Moka ». C'est le type des phrases du patois.

Ce langage naïf a emprunté à l'idiome malgache sa douceur de tons ; on y trouve peu de consonnes dures, pas de chuintantes, pas de voyelles ouvertes ou longues : ainsi *sûr* est *sir* ; *muraille* est *miraille* ; *changer* est *çanzer*, un *chat* est *éne çatte* ; un *maître* est *éne méte*, etc. D'autre part, ce parler s'étant formé uniquement par l'audition des sons, on y relève des bizarreries telles que l'agglutination de l'article avec le nom pour y former ensemble le mot correspondant à ce nom ; ainsi *lacloce* signifie non pas *la cloche*, mais seulement *cloche* : « une cloche » *éne lacloce*, « cette cloche », *ça lacloce-là*, « une grande glace », *éne grand laglace* ; « un chien » est *éne licien*, « un rat » *éne lérat* ; « une eau » *éne dileau* ; « un bon miel », *éne bon dimiel*, etc. Cette règle a cependant des exceptions ; on vient de voir que « chat » se dit *çatte*, un « chemin » se dit *éne cimin*, « un lièvre » *éne yéve*, etc.

Le noir est grand amateur de contes et surtout d'énigmes, qu'il nomme des *sirandanes*. Voici un spécimen de ces sirandanes qui complétera les indications précédentes quant au patois mauricien :

Acote mo allé li sivré
  moi ? Mo lombe !
Mille tourou dans éne
  tourou ? Ene lédé coude !
Tapis léroi zamé tourve
  so boute ? Grand cimin !
Touzours li marce latéte
  en bas ? Coulou soulier !

Où (de quelque *côté* que) j'aille, il
  me suit ? Mon ombre !
Mille trous dans un trou ?
  Un dé à coudre !
Le tapis du roi jamais on n'en
  trouve le bout ? Le grand chemin !
Toujours il marche la tête
  en bas ? Un clou de soulier !

Le noir, qui était laboureur au temps de l'esclavage, a, dès son émancipation, abandonné la culture de la terre comme indigne de sa nouvelle condition; il a adopté les métiers manuels, il s'est fait charpentier, maçon, ébéniste, forgeron; mais l'indolence native de sa race l'emportant sur l'esprit de prévoyance, il travaille juste assez pour sa subsistance quotidienne et celle de sa famille ; aussi est-il généralement misérable.

Le pis est que, pour cultiver les champs qu'il abandonnait, on a dû faire venir de l'Inde des coolies qui le supplantent peu à peu même dans ses spécialités.

III

L'immigration indienne fut établie régulièrement à Maurice en 1835, au moment où se décidait l'émancipation des esclaves. Malheureusement cette immigration ne fut pas maintenue dans des bornes raisonnables et actuellement les Indiens comptent pour plus des deux tiers de la population totale du pays : 265.000 environ sur 385.000 âmes. Cet envahissement désordonné a produit un encombrement véritable dans une île comprenant une superficie de 1922 kilomètres carrés. Maurice est un des pays les plus peuplés du globe : elle a près de 200 habitants par kilomètre carré et c'est une des causes de l'insalubrité de toutes les terres basses de l'île.

Dès le début, les planteurs avaient prévu cette fâcheuse conséquence et, pour y obvier, avaient proposé de renvoyer dans leur pays ces coolies, une fois le terme de leur engagement révolu; mais le Bureau Colonial s'y opposa, peut-être avec l'arrière-pensée que cette race sobre, économe et industrieuse arriverait par sa masse à supplanter l'élément français que n'avaient pu déplacer les Anglais d'Angleterre. Ce résultat n'a pas été atteint; mais, les Indiens étant devenus la majorité de la population, les Mauriciens sont menacés d'être rattachés politiquement et économiquement à l'Empire indien, ce qui serait la fin de leur pré-

pondérance ethnique dans leur propre pays. C'est même l'un des arguments des rétrocessionistes pour demander le retour de leur île à la France.

L'Indien, nous l'avons dit, est industrieux et économe : un peu de riz et de lentilles fortement additionné de piment suffit à sa nourriture quotidienne ; il ne dépense pas vingt centimes par repas. La plupart des coolies ne mangent jamais de viande, ni de rien de ce qui a vécu : hindous, sectateurs de Brahma, ils croient en la métempsycose et craindraient de dévorer le corps d'un frère ou d'un ancêtre ; seuls, les parias, que l'on appelle *tchamars* à Maurice, mangent de la viande ; encore beaucoup s'abstiennent-ils de bœuf.

Sur les propriétés sucrières ils demeurent dans des « camps » faits de longs hangars bordés et recouverts de paille de cannes et séparés en logements (cases) où habitent le laboureur et sa famille. Chaque hangar contient une demi-douzaine de ces « cases ». Le nom donné à cette agglomération de huttes vient de ce que, dans les premiers temps de l'établissement des Français et jusqu'à l'arrivée de La Bourdonnais, les soldats étaient logés dans des camps construits de cette façon ; bien que la destination ait changé, le nom est resté.

Une grande propriété sucrière loge de 700 à 1.000 hommes engagés ; si l'on ajoute à ce nombre celui des femmes et des enfants, on trouve qu'un camp d'Indiens contient une moyenne de plus de 3.000 âmes, c'est-à-dire un chiffre supérieur à celui de beaucoup de bourgs et même de communes en France.

A Maurice, la charrue, inconnue il y a trente ans, est encore peu employée, même aujourd'hui, en raison de la nature rocheuse du sol. L'Indien se sert pour labourer d'une pioche, sorte de houx emmanchée d'un bâton très court, 60 centimètres au plus. Courbé en deux, le bras gauche rapproché du ventre, le coude droit appuyé sur le genoux, il pioche ainsi tout le jour, la tête découverte et rasée, vêtu

d'un morceau de toile, *langouti*, dont il se drape... sommairement et qui lui laisse nus le torse et les jambes.

Quand il a pu s'amasser un petit pécule, il achète un lopin de terre qu'il cultive pour son propre compte. Si le terrain est petit, il fait du jardinage, y plante des fleurs ou des légumes, qu'il envoie au marché ou colporte lui-même dans de grands paniers, de maisons en maisons. Quand il peut étendre sa propriété, il la plante de cannes à sucre qu'il fait passer à l'usine la plus proche ; certains propriétaires tirent le plus clair de leurs revenus de ces « petits passeurs ». Enfin, il y a des Indiens colporteurs de merceries, boutiquiers en lingerie, etc. ; mais en très petit nombre.

Une propriété sucrière comporte un personnel important d'administration et de surveillance : administrateur, employé en chef, employé d'usines, des champs, contrôleurs, etc. ; enfin des « sirdars », contre-maîtres indigènes, chargés de la surveillance de leurs « bandes » aux champs. Tous les employés sont logés sur la propriété, chacun ayant sa maison distincte non loin de l'usine ; certaines demeures d'administrateurs sont de vrais châteaux, entourés de jardins, de potagers et de parcs des essences les plus diverses, mais généralement utiles : manguiers, goyaviers, letchis, longaniers, avocatiers, jamalaquiers, jaquiers, et, le long des cours d'eaux, des jamrosiers, — tous arbres de haute futaie et produisant des fruits savoureux. Près du potager, où les allées sont généralement bordées de plants d'ananas aux fruits exquis, se trouve le verger où l'on cultive l'oranger et le pêcher et une prune à pépin acclimatée de Chine. La plupart des fruits d'Europe ne viennent pas sous ce climat tropical ; c'est à peine si l'on peut obtenir de modestes pommes et de maigres raisins de treille.

IV

Ces maisons de campagne, généralement placées sur des points dominants, s'ouvrent sur des horizons superbes. L'île

Maurice n'a pas le pittoresque grandiose de Bourbon, l'île sœur, massif granitique dont certains sommets dépassent 3.000 mètres, surplombant d'anciens cratères, aujourd'hui luxuriants de végétation, tels les cirques admirables de Salaziés, de Cilaos et de Maffatte. Ici, le paysage est moins tourmenté, mais combien plus gracieux ! L'île Maurice est un pays de plaines où se dressent seulement trois massifs montagneux, dont le plus haut sommet n'atteint pas 900 mètres. Le sol s'élève progressivement du rivage vers le centre en ondulations douces légèrement ravinées de cours d'eau et se terminant à un pic central, le *Piton du Milieu de l'île.*

Une excursion que font souvent les touristes est l'ascension de la Montagne du Pouce. Le Pouce est, avec le Pieter-Both et la Montagne Orry, l'un des points culminants de la chaîne du Port-Louis ; son nom lui vient de ce que sa masse affecte assez exactement la forme d'un poing fermé au-dessus duquel se dresserait le *pouce*. Cette montagne, qui sépare le Port-Louis des régions centrales de l'île, était autrefois presque infranchissable, ses abords abrupts ne laissant place à aucune trace de voie praticable. La Bourdonnais y fit ouvrir sur la croupe occidentale, près du plateau supérieur, à 800 mètres d'altitude, une « coupée » en plein granit pour permettre le passage des troupes de relève venant des autres garnisons vers la capitale. Les débris du rocher ont servi à aplanir la « chaussée » et à l'élargir. Sur la haute tranche rocheuse se dressant à droite on voit une foule de petites entailles rondes allongées, traces des trous qu'y creusèrent les ingénieurs à coup de barre à mine pour faire éclater ensuite le rocher au moyen de la poudre à canon.

Quand on arrive au sommet du piton du Pouce, on voit se développer vers le midi l'immense plaine de Moka et de Flacq où quelques buttes font à peine bosseler le terrain. Des rivières l'arrosent de leur cours tranquille, tantôt à ciel découvert — et elles brillent alors d'un éclat métallique aux

rayons du soleil, — tantôt cachées sous des massifs de grands arbres au feuillage de sinople sombre, abritant leurs rives. De cette hauteur, il est facile d'en suivre tous les méandres gracieux. La plaine semble un vaste damier aux casiers vert-clair séparés par des lignes grises ; ce sont les champs de canne à sucre avec leurs chemins d'exploitation, s'étendant à perte de vue ; çà et là des maisons de campagne, entourées de parcs, de vergers et d'avenues ; enfin des usines aux bâtiments trapus d'où issent de longues cheminées blanches terminées par un panache de fumée. Voici l'*Agrément*, *Circonstance*, *Mon Désert*, *Côte-d'Or*, *l'Alma*, *Bonne Veine*, l'*Hermitage*, *Minissy*, *Trianon*, etc. Voici encore les villages de *Saint-Pierre*, du *Camp-de-Masque*, du *Quartier Militaire*, de la *Nouvelle Découverte*, des *Quatre Bornes*, de *Phœnix*, de *Beau Bassin ;* la ville de *Curepipe ;* le château du *Réduit*, résidence des gouverneurs, dans son cadre enchanteur de verdure, et, vers la gauche, le Chasser Villemain, grande forêt vierge, encore respectée de la hache. Puis, là-bas, tout au fond, l'horizon est borné, en face, par les montagnes dentelées du Grand-Port et de la Savance ; à droite par celles de la Rivière-Noire, qui laissent entre elles des échappées ravissantes sur l'Océan ; à gauche, enfin, c'est la mer, la mer d'un bleu de saphir et chatoyante, s'étendant des rivages de Flacq et du Grand-Port jusqu'à l'horizon, et barrée par le haut pic du Pieterboth, dont la pointe est surmontée d'un gros rocher surplombant.

Quand l'on s'est rassasié de ce panorama superbe, on ramène ses regards vers le plateau supérieur de la montagne que domine le piton et qui ne présente aux yeux que les cimes de la forêt ; de leurs masses moutonneuses surgissent ces essences si caractéristiques des tropiques: les fougères-arbres aux larges parasols vert-clair déliés et graciles, les flamboyants étalant leurs innombrables pétales de pourpre comme des flaques de sang, les palmiers aux panaches onduleux, les ravenales aux feuilles vastes comme des draperies de sinople.

Si l'on regarde vers le Nord, c'est le Port-Louis, la capitale, qui s'étale paresseusement au pied du mont, dans un vaste cirque fermé à l'est par la montagne Longue et à l'ouest par la montagne des Signaux. Au premier plan, le Champ-de-Mars, grande étendue verte où se dresse le tombeau Malartic, obélisque de 20 mètres de haut dressé sur un large piédestal polygone ; à droite, un monticule, la citadelle. On perçoit aussi fort bien les larges artères de la ville, portant presque toutes des noms français : les rues de l'Hôpital, de la Corderie, de l'Eglise, Bourbon, Pope Hennessy (jadis de Paris), Saint-Denis, du Pouce, d'Orléans, de Lapérouse, d'Entrecasteaux, La Bourdonnais, Dauphine, Desforges, Royale, etc. ; enfin la place d'armes avec la statue de La Bourdonnais et, au fond, la rade et le port avec sa forêt de mâts, abrité des vents et des vagues du large par l'île aux Tonneliers et la chaussée Tromelin, — spectacle magnifique qu'embellit encore la lumière crue et le miroitement des eaux sous le soleil ardent.

Et les souvenirs historiques se lèvent en foule dans l'esprit de qui connaît les annales glorieuses de la colonie : c'est de ce port qu'en 1744 partit La Bourdonnais pour aller mettre le siège devant Pondichéry et Madras, avec des vaisseaux construits au Trou Fanfaron, que voici là, devant nous ; c'est sur ce « versant oriental de la montagne qui s'élève derrière le Port-Louis de l'île deFrance » que Bernardin de Saint-Pierre place la scène de son *Paul et Virginie ;* voici la Rivière des Lataniers et la Montagne Longue ; plus loin, c'est le cap Malheureux et la baie du Tombeau ; plus loin encore, le haut îlot basaltique du Coin de Mire, cause du naufrage du *Saint-Géran*, parce que le capitaine de ce navire croyait y être quand il donna sur les roches de l'île d'Ambre ; c'est dans cette rade que firent escale Bougainville, Lapérouse, d'Entrecasteaux et Dumont d'Urville, en route pour leurs randonnées mondiales ; c'est d'ici que mirent à la voile les escadres de Duperré, de Bouvet, d'Hamelin pour courir sus aux Anglais dans les bras-

ses du Bengale, et, plus tard, pour les battre à l'île de la Passe ; d'ici encore que Surcouf partait sur son corsaire l'*Entreprenant* pour ses expéditions aventureuses et héroïques ; c'est du fond de cet horizon qu'apparut, le 28 novembre 1810, la flotte anglaise de 76 voiles portant 25.000 hommes de troupes pour venir conquérir une place défendue par 900 soldats et 3.000 volontaires ; c'est de ce fort Dumas, dont on voit les ruines comme une petite tache grise sur ce monticule, que le colonel Dabbadie, avec six canons et 24 artilleurs, arrêta l'élan des Anglais et leur interdit l'entrée de la ville ; c'est dans cet hôtel du gouvernement, là-bas, face à la place d'Armes, que fut signée la glorieuse capitulation du 13 décembre 1810, qui garantissait aux colons leurs biens, leurs lois, leur religion, leurs coutumes et leur langue...

Ici tout vibre du souvenir de la France, et ce ne sont pas les noms de lieux seulement qui sont restés français, c'est l'âme même du pays en communion intime avec celle de ses habitants...

H. DE RAUVILLE.

POÈMES

—

Quel caprice insensé de tes désirs nomades,
Mon cœur, ô toi, mon cœur, qui devrais être las,
Te fait encore ouvrir la voile au vent des rades
Où ton plus fol amour naguère appareilla ?

Tu sais bien qu'au lointain des mers aventureuses
Il n'est point de pays qui vaille ton essor,
Et que l'horizon morne où la vague se creuse
N'a d'autres pèlerins que les oiseaux du Nord.

Tu ne trouverais plus à la fin de ta course
L'île vierge à laquelle aspirent tes ennuis ;
Des pirates en ont empoisonné les sources,
Incendié les bois et dévoré les fruits.

Voyageur, voyageur, abandonne aux orages
Ceux qui n'ont pas connu l'amertume des eaux.
Sache borner ton rêve à suivre du rivage
L'éphémère sillon que tracent les vaisseaux.

★

Le ciel incandescent d'un million d'étoiles
Palpite sur mon front d'enfant extasié.
Le feu glacé des nuits s'infuse dans mes moelles
Et je me sens grandir comme un divin brasier.

Les parfums de juillet brûlent dans le silence
D'une trop vaste et trop puissante volupté.
Vers l'azur ébloui, comme un oiseau, s'élance,
En des battements fous, mon cœur ivre d'été.

Que m'importe, à présent, que la terre soit ronde
Et que l'homme y demeure à jamais sans espoir ?
Oui, j'ai compris pourquoi l'on a créé le monde :
C'était pour mon plaisir exubérant d'un soir !



Vaisseaux, nous vous aurons aimés en pure perte ;
Le dernier de vous tous est parti sur la mer.
Le couchant emporta tant de voiles ouvertes
Que ce port et mon cœur sont à jamais déserts.

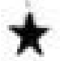
La mer vous a rendus à votre destinée,
Au delà du rivage où s'arrêtent nos pas.
Nous ne pouvions garder vos âmes enchaînées ;
Ils vous faut des lointains que je ne connais pas.

Je suis de ceux dont les désirs sont sur la terre.
Le souffle qui vous grise emplit mon cœur d'effroi,
Mais votre appel, au fond des soirs, me désespère,
Car j'ai de grands départs inassouvis en moi.



Le vent de l'océan siffle à travers les portes
Et secoue au jardin les arbres effeuillés.
La voix qui vient des mers lointaines est plus forte
Que le bruit de mon cœur qui s'attarde à veiller.
O souffle large dont s'emplissent les voilures,
Souffle humide d'embrun et brûlant de salure,
O souffle qui grandis et recourbes les flots
Et chasses la fumée, au loin, des paquebots !

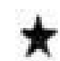
Tu disperses aussi mes secrètes pensées
Et détournes mon cœur de ses douleurs passées.
L'imaginaire mal que je croyais en moi
N'ose plus s'avouer auprès de ce vent froid
Qui creuse dans la mer et tourmente les bois.



Mon désir a suivi la route des steamers
Qui labourent les flots d'une proue obstinée
Dans leur hâte d'atteindre à l'horizon des mers
Où ne persiste d'eux qu'une vaine fumée.

Longtemps il s'attarda, compagnon des voiliers
Indolents et déchus, qu'un souffle d'aventure
Ranime par instants en faisant osciller
Le fragile appareil de leur haute mâture.

Mais la nuit vient trop vite et ne me laisse plus,
Pour consoler encor mon âme à jamais lasse,
Que les cris de dispute et les chants éperdus
Des marins enivrés dans les auberges basses.



La mer est infinie et mes rêves sont fous.
La mer chante au soleil en battant les falaises
Et mes rêves légers ne se sentent plus d'aise
De danser sur la mer comme des oiseaux soûls.

Le vaste mouvement des vagues les emporte,
La brise les agite et les roule en ses plis ;
Jouant dans le sillage, ils feront une escorte
Aux vaisseaux que mon cœur dans leur fuite a suivis.

Ivres d'air et de sel et brûlés par l'écume
De la mer qui console et qui lave des pleurs,
Ils connaîtront le large et sa bonne amertume ;
Les goëlands perdus les prendront pour des leurs.



Je me suis embarqué sur un vaisseau qui danse
Et roule bord sur bord et tangue et se balance.
Mes pieds ont oublié la terre et ses chemins ;
Les vagues souples m'ont appris d'autres cadences
Plus belles que le rythme las des chants humains.

A vivre parmi vous, hélas ! avais-je une âme ?
Mes frères, j'ai souffert sur tous vos continents.
Je ne veux que la mer, je ne veux que le vent
Pour me bercer, comme un enfant, au creux des lames.

Hors du port qui n'est plus qu'une image effacée,
Les larmes du départ ne brûlent plus mes yeux.
Je ne me souviens pas de mes derniers adieux...
O ma peine, ma peine, où vous ai-je laissée ?

Voilà ! Je suis parti, plus loin que les Antilles,
Vers des pays nouveaux, lumineux et subtils.
Je n'emporte avec moi, pour toute pacotille,
Que mon cœur... Mais les sauvages en voudront-ils ?

JEAN DE LA VILLE DE MIRMONT.

POURQUOI PLATON N'AIMAIT PAS LES POÈTES

—

« Un jour, disait Socrate à ses juges, Chéréphon, mon ami d'enfance, partit pour Delphes. Il osa demander à l'oracle s'il y avait au monde un homme plus sage que moi. La Pythie lui répondit qu'il n'y en avait point.

« Que voulait dire l'oracle? Je savais que je n'étais point sage, si peu que ce fût. Je savais par contre que la Divinité ne saurait mentir. Je fus longtemps perplexe, jusqu'au moment où je m'avisai de tenter l'épreuve que voici :

« J'allai trouver un de nos plus grands politiques. Tout le monde le croyait sage. Lui-même n'en doutait point. Je m'efforçai de lui faire voir qu'il n'était pas tel qu'il se croyait. Je me rendis odieux à ses yeux. Je me dis, en le quittant : Socrate est décidément plus sage que cet homme, non pas parce que Socrate sait quelque chose, mais parce que Socrate est convaincu qu'il ne sait rien, tandis que ce grand homme, qui ne sait rien, croit tout savoir.

« J'allai trouver ensuite les poètes, et ceux qui font des poèmes dithyrambiques et les autres. Je m'attendais bien à ce qu'ils me convainquissent d'ignorance. Je pris ceux de leurs ouvrages qui me parurent les plus travaillés et je les priai de me les expliquer. Athéniens, oserai-je vous dire la vérité ? Il n'y en a pas un parmi vous qui ne pût, mieux que le poète lui-même, rendre raison de l'œuvre que le poète avait faite. Je vis dès lors que les poètes n'étaient point guidés par la sagesse, mais par je ne sais quel mouvement de l'âme, par un enthousiasme semblable à celui des prophètes et des devins, lesquels disent tous de fort belles choses, sans rien comprendre à ce qu'ils disent. Je

vis en même temps qu'ils se croyaient, pour tout le reste, à cause de leur poésie même, les plus sages des hommes. Et je les quittai, persuadé que je leur étais supérieur en sagesse comme j'étais, et pour la même raison, supérieur en sagesse aux hommes d'Etat.

« J'allai trouver enfin les artistes et artisans. Evidemment je n'entendais rien à leur profession. Ils connaissaient beaucoup de choses que j'ignorais, mais aucun d'eux, si grand qu'il fût, n'échappait au défaut des poètes. Parce qu'habile en son art, il s'imaginait qu'il était en toutes choses le plus sage.

« Et tous ceux que j'ai convaincus ainsi d'ignorance me poursuivent. Ils m'accusent d'être un scélérat, un infâme qui corrompt les jeunes gens. Ils me jettent à la face ces bas reproches qu'on fait ordinairement aux philosophes : de rechercher ce qui se passe dans les cieux et dans le sein de la terre, de ne point croire aux dieux et de rendre bonnes les plus méchantes causes. Et maintenant ils ont détaché contre moi : Mélétos, Anytos et Lycon. Mélétos prend fait et cause pour les poètes, Anytos pour les politiques et Lycon pour les orateurs. »

Pourquoi, semble-t-il, irait-on chercher ailleurs que dans ce passage de l'*Apologie* une explication de la haine inintelligente dont Platon, jusqu'à la dernière heure de sa vie, poursuivit les poètes ? Les poètes, comme les rhéteurs et comme les démagogues, ont condamné Socrate : Platon enveloppera dans une haine commune la poésie, la rhétorique et la démocratie.

Il mettra au service de son ressentiment vengeur les subtiles qualités de son esprit. Ses ennemis ont cru tuer Socrate et enfermer dans la tombe sa voix railleuse, mais Socrate parlera toujours ; il parlera même mieux, étant mort, qu'étant vivant. Son âme survivra en son disciple. Rajeunie, idéalisée, elle va déployer maintenant toutes les puissances que comprimaient alors un corps vieilli ou des ennemis trop acharnés.

Malheur à vous, poètes, littérateurs et politiciens qui avez condamné Socrate le Juste ! Ou plutôt, malheur à l'Idée dont vous êtes les représentants, c'est-à-dire à la Poésie, à la Rhétorique, à la Démocratie. Le philosophe des Idées, dans la hiérarchie des valeurs conceptuelles qu'il est chargé d'établir, vous donnera la place que vous méritez !

Si Platon, dans son épopée métaphysique, s'était contenté de mettre les ennemis de Socrate en mauvaise place, comme plus tard Dante, dans son épopée théologique, jettera dans les plus mauvais coins de son Enfer les Guelfes détestés ; si Platon s'était contenté, dans un moment de mauvaise humeur, de chasser le poète de sa République idéale, ou de le faire marcher dans les chœurs célestes à un rang peu honorable (1), après le devin, qui ne comprend rien à ce qu'il dit, et juste avant le laboureur, qui ne comprend rien à ce qu'il fait, cette vengeance, plus malicieuse que méchante eût paru naturelle, même portée jusque dans les sphères éthérées et sereines de la Métaphysique. Mais il y a plus, ses attaques contre la poésie, tout comme ses attaques contre la démocratie, ne sont pas des malices ou des boutades passagères ; ce sont des attaques continues, systématiques, dialectiquement menées. La haine de Platon n'est pas une haine de circonstance, mais une haine de principe. Si Socrate n'avait pas été condamné par le groupe des poètes, des rhéteurs et des démagogues, alors tout puissant, Platon n'en aurait pas moins condamné la poésie, la rhéthorique et la démocratie.

Après l'affaire de la mutilation des Hermès, due à une sorte de complot, où quelques disciples de Socrate, sous la direction d'Alcibiade, jouèrent un rôle certain, après l'affaire de la révélation des mystères d'Eleusis, signe révélateur non équivoque d'une jeunesse sceptique et contemp-

(1) Platon, *Œuvres complètes*. Trad. Emile Saisset (Charpentier). *Phèdre*, p. 336. Toutes les citations de cet article sont faites d'après cette traduction. Pour la *République* seulement, on a fait usage de la traduction d'A. Bastien (Garnier).

trice des traditions nationales, le devin et interprétateur d'oracles Diopeithès fit passer sa fameuse loi ainsi conçue : « Sera traduit (devant les Cinq cents et l'Assemblée du peuple) quiconque ne croit pas aux dieux ou donne un enseignement sur les choses célestes. » Cette loi permettait de poursuivre non plus seulement les actes d'impiété, les profanations du culte, mais surtout la pensée impie des philosophes, cause plus ou moins immédiate de ces profanations. C'est cette loi qui valut l'exil à Anaxagore, à Protagoras, et la mort à Socrate.

Sait-on que Platon, dans la législation de sa cité idéale, a repris précisément et non sans quelques habiles aggravations la loi de Diopeithès ? Sait-on que les dispositions en sont si sûrement établies qu'un nouveau Socrate non seulement n'aurait jamais atteint sa soixante-dixième année avant d'y être condamné à mort, mais encore, à moins d'un miracle, n'aurait pu y prendre naissance ?

Rien n'est plus dangereux, lit-on dans les *Lois* (1), que le changement et dans les saisons et dans les vents et dans le régime du corps et dans les mœurs de l'âme. — Il y a peu de chose qu'il faille plus appréhender que de causer la plus petite innovation dans l'ordre établi. — On ne peut pas toucher aux règles de la musique sans ébranler les lois fondamentales de l'Etat (2). Un simple changement dans les jeux suffit pour compromettre la stabilité des lois (3).

Pour maintenir cette immobilité absolue, qu'il rêve dans les mœurs et qu'il regrette ne point trouver dans les vents, Platon ne recourt pas à un jury de cinq cents membres à l'humeur variable, aux décisions violentes mais passagères. Pour la défaite de l'impiété, disons même de l'hérésie (l'anachronisme n'étant que verbal), il ne dédaigne pas les lois impitoyables qui répriment le mal, mais il

(1) Livre VII, p. 22-33.
(2) *Rép.*, IV, p. 142.
(3) Les tsars n'ont pas pensé différemment qui emprisonnèrent le grand linguiste Baudoin de Courtenay, coupable d'avoir voulu supprimer les lettres inutiles dans l'orthographe.

compte beaucoup plus sur les mesures rigoureuses qui le préviennent. Il sait « que l'homme presque en tout n'est qu'un automate » (1). Il sait que le mensonge le plus inconsistant, répété froidement aux jeunes générations, finit par devenir, dans ces mêmes générations vieillissantes, la vérité la plus dure :

Si on a réussi, dit-il, à rendre croyable la fable absurde de Cadmus, qui raconte que des hommes armés sortirent des dents d'un serpent, il n'y a rien qu'un législateur ne puisse parvenir à persuader à la jeunesse (2).

C'est donc par une éducation minutieuse, étroitement surveillée, où le mensonge salutaire aura une large place, qu'il réussira à éviter tout changement dans l'ordre établi et à créer, jusque dans les jeux, l'automatisme rêvé.

Ayant ainsi façonné les jeunes gens « dans l'amour de ce qui est ancien et l'horreur de ce qui est nouveau », il n'aura pas à réprimer les écarts de langage des poètes, « parce qu'on ne connaîtra d'autre poésie que les hymnes sacrés » (3) ; il n'aura pas à réprimer les fantaisies des artistes, « parce que les chants, les danses, la musique seront consacrés » (4), de sorte que toute modification apportée y apparaîtra sacrilège ; il n'aura pas à réprimer non plus l'audace de pensée des philosophes, parce qu'il n'y aura plus d'autres sages que ceux qui auront appris la dialectique platonicienne.

Dans la cité de Platon, moitié caserne, moitié couvent, il n'y aura pas de martyr. Il n'y a de martyr que là où la discipline est mal faite, comme à Athènes, là où le régime tolère les esprits toujours en quête de nouveautés : les poètes, les artistes, les penseurs. Est-ce que le régime de Sparte, que Platon admire beaucoup, parce qu'à défaut d'art et de poésie la vertu y règne, est-ce que le régime

(1) *Lois*, VIII, p. 126.
(2) *Lois*, II, p. 126.
(3) *Rép.*, X, p. 412.
(4) *Lois*, II, p. 24.

de l'Egypte, que Platon admire plus encore, « parce que la moindre innovation n'y est pas tolérée et que *depuis plus de dix mille ans on y contemple les mêmes ouvrages de peinture et de sculpture, on y entend la même musique* (1) », est-ce que ces régimes ont fait des martyrs ? Les lois à la mode de Diopeithès seront donc inscrites au prologue de la constitution platonicienne, mais elles n'auront pas à fonctionner. Il y a des plantes qui ne poussent pas dans les endroits trop abrités, et la cité platonicienne sera si bien abritée qu'aucune des plantes qui vivent des vents et des tempêtes ne saurait s'y développer. Il n'y aura rien à couper, parce que rien n'y aura germé. La vie est-elle d'ailleurs si digne d'intérêt ? Comme les mystiques de tous les temps, le sage platonicien ne voit « dans la vie qu'une préparation à la mort » (2). Pour l'âme « qui traîne misérablement son corps comme l'huître sa prison » (3), la mort n'est-elle pas une délivrance ? Le véritable philosophe doit se dire :

Tant que j'aurai mon corps et que mon âme sera embourbée dans cette corruption, jamais je ne posséderai l'objet de mes désirs qui est la Vérité (4).

En aucun point de vue l'union de l'âme et du corps n'est plus avantageuse à l'homme que leur séparation (5).

Vraiment Platon avait quelques raisons de trouver assez naturelle la mort du Maître. Aussi bien ni lui, ni Xénophon ne s'en indignent ; ils semblent accepter le fait non pas comme une injustice contre laquelle on se révolte, mais comme une fatalité à laquelle on se résigne.

Si donc le Philosophe des Idées a dressé contre la poésie son implacable réquisitoire, c'est pour d'autres motifs que le besoin de se venger des accusateurs de Socrate. Ce n'est pas à la haine aveugle pour certains groupes qu'il

(1) *Lois*, II, p. 108.
(2) *Phèdre*, p. 22.
(3) *Phèdre*, p. 339.
(4) *Phèdre*, p. 25.
(5) *Lois*, VIII, p. 79.

faut attribuer son inconcevable étroitesse de jugement sur la poésie, mais à cet esprit qui, là comme ailleurs, trop sûr de la vérité et de la méthode dialectique qui y conduit, lui a fait méconnaître tout ce qui avait vie et prendre un squelette articulé pour un être vivant. Cette condamnation était dans la logique même de son système moral, politique, théologique et métaphysique, et c'est ce qui explique pourquoi elle fut sans appel et sans atténuation. Dans les esprits étroitement systématiques, les haines de personnes ne sont rien, à côté des haines d'idées. — C'est précisément parce que les hommes comptent pour peu de chose que les théoriciens, quand ils sont les maîtres de l'heure, les sacrifient si aisément. On ne tue jamais les hommes plus froidement ou plus tranquillement que quand on les tue en vertu d'un principe. « Qu'importe le bonheur de l'individu, dit Platon, pourvu que l'Etat soit heureux »,— qu'importe l'Art, la Vie, l'épanouissement des êtres en des formes multiples, harmonieuses et variées, qu'importe tout cela, qui fait que les groupes humains ressemblent à une forêt vivante et non à un champ de pieux fichés en terre, symétriques et parfaitement alignés ? Qu'importe, pourvu que la Vertu et la Vérité, grands concepts vides et comme désincarnés, règnent dans la cité platonicienne, immobiles, tout comme les momies desséchées dans les nécropoles égyptiennes.

§

En quoi les poètes empêcheraient-ils la Vérité et la Vertu de régner ? Poésie et philosophie n'évoluent-elles pas sur des plans différents? Le heurt est-il possible ? Un musicien peut-il entrer en dispute avec un géomètre ?

I. — POÉSIE ET MÉTAPHYSIQUE

Il y a trois espèces de lits, dit Platon (1). La première espèce se trouve dans la pensée divine, elle est une de sa nature, c'est le lit en soi, le lit-Idée, le lit essentiel, le seul

(1) *Rép.* x, p. 395.

vrai lit, essence que Dieu a tirée de lui-même, sans imitation, et que le philosophe contemple, grâce à cette dialectique qui, du lit particulier aux formes grossièrement sensibles et d'une multiplicité désordonnée, l'a élevé jusqu'au lit toujours semblable à lui-même : le lit en général, aux formes schématiques, aussi éthérées et impalpables qu'une âme de revenant. Nous appellerons Dieu : le créateur du lit.

La seconde espèce de lit est le lit du menuisier. Ce lit n'est qu'une imitation du lit essentiel. C'est, si l'on veut, le lit essentiel incarné. Le lit divin ou philosophique est au lit du menuisier ce que l'âme est au corps, lequel n'a réalité et vie que par l'âme. Le menuisier ne fait donc rien de réel, puisqu'il ne fait qu'imiter l'essence subtile et divine, qui seule est réelle. Nous appellerons le menuisier non pas créateur du lit, mais artisan du lit.

La troisième espèce de lit est celle du peintre.

Prenez un miroir, présentez-le de tous côtés, en moins de rien vous ferez le soleil et tous les astres du ciel, la terre, vous-même, et tous les ouvrages de l'art, — vous ferez tout cela, mais seulement en apparence. Eh bien, le peintre est un ouvrier de cette espèce. Il fait aussi un lit en quelque façon, mais seulement la reproduction du lit que fait le menuisier, lequel est déjà une reproduction du lit essentiel. Le peintre est donc éloigné de la vérité de trois degrés. Nous appellerons le peintre : imitateur et avec lui tout auteur d'une production éloignée de la vérité de trois degrés. »

Or le poète est comme le peintre un imitateur.

Ainsi, en qualité d'imitateur, le poète est éloigné de trois degrés du philosophe et de la vérité.

Le philosophe platonicien, véritable représentant de Dieu dans ce monde visible, ayant seul accès dans le sanctuaire divin des essences, devient donc le grand architecte, qui donne le modèle, ou apprécie la façon dont le modèle est exécuté. Quant à l'artisan (que ce soit le cordonnier, le

charpentier, le juge, le commandant d'armée, l'homme d'Etat), il ne fait qu'exécuter ce modèle. Le peintre ou le poète en sont réduits, rôle inférieur et sans grande utilité, à imiter l'artisan, en pastichant le philosophe.

Cette théorie des trois lits constitue, pour employer le langage de Platon, l'essence même de sa métaphysique. On ne la cite jamais, parce qu'elle donne à la pensée du divin Platon un aspect quelque peu misérable, mais il n'y a dans cette théorie rien de plus ni rien de moins que dans la fameuse allégorie de la Caverne, qu'on cite toujours.

Seulement celle-ci cache, sous la magie des mots et du décor, la bizarrerie d'une conception qui est mise à nu par l'autre. Et il importe, pour l'édification des jeunes métaphysiciens, que le charme métaphysique ne soit pas rompu, qu'ils continuent à étudier avec la plus absolue gravité les hautes conceptions qu'un exposé trop simple laisserait voir puériles ou vides. Voyez, lit-on dans je ne sais quel conte, combien le vêtement du roi est fin. Et tous les courtisans de se presser et d'admirer la finesse du vêtement royal, jusqu'à ce qu'un enfant se fût écrié dans sa naïveté. « Mais le roi est nu ! »

Il y a, continue Platon, trois arts qui répondent à chaque chose, l'art qui s'en sert, celui qui le fait et celui qui l'imite. A celui qui se sert de la chose appartient la science et le droit de diriger l'ouvrier dans son travail. L'ouvrier qui travaille sur la foi du premier, à défaut de science, a une opinion juste sur les bonnes ou mauvaises qualités de la chose. Mais l'imitateur n'a ni science, ni opinion juste sur ce qu'il y a de bien ou de mal dans les choses qu'il imite (1).

Il est trop évident que l'art qui se sert des choses, c'est l'art du philosophe, lequel se sert de tout et n'exécute rien, parce que son rôle, comme le rôle de la divinité, est de tout diriger du haut de son immobile contemplation. La vérité métaphysique donne donc au philosophe le droit exclusif de parler de tout, parce qu'il sait, et au poète le de-

(1) *Rép.*, x, p. 403.

voir de ne parler que dans la mesure où le philosophe le lui permettra. De par le droit divin, la poésie doit être mise en servitude métaphysique.

Le métaphysicien de Platon comme le théologien du moyen âge est le roi de la pensée. Il n'admet pas de partage. L'obéissance étant la première des vertus dans une cité qui considère l'immobilité comme un idéal, le poète, non moins que les autres, devra se soumettre aux fonctions limitées que le philosophe lui assignera, ou il devra disparaître. La cité platonicienne n'y perdra rien. L'art n'y est utile qu'autant qu'il aide la philosophie à gouverner. Les poètes qui n'auraient d'autre dieu que leur art seraient aussi dangereux que les intempérants qui n'auraient, comme dit Platon, « d'autre dieu que leur ventre » (1).

Nous n'admettons dans l'Etat d'autres ouvrages de poésie que les hymnes en l'honneur des dieux et les éloges des grands hommes (2).

Ainsi le poète n'aura d'autre mission que d'être le versificateur officiel des cérémonies religieuses ou des concours isthmiques. S'il sort de ces fonctions pour empiéter sur celles du philosophe, il ébranle la base même de l'Etat qui est la Justice, « chose sur laquelle nous n'avons cessé de discourir et qui consiste, comme nous l'avons dit souvent, à s'occuper uniquement de ses affaires sans se mêler de celles d'autrui » (3).

Le grand crime, aux yeux du philosophe Homme d'Etat de Platon, c'est de sortir de sa compétence.

Notre Etat, dit-il avec satisfaction, est le seul où le cordonnier est complètement cordonnier, et non pas pilote avec cela ; le laboureur, laboureur, et non pas juge en même temps ; le guerrier, guerrier, et non pas encore commerçant et ainsi des autres (4).

Qu'aucun ouvrier en fer, dit-il dans les *Lois*, ne travaille en

(1) *Phèdre*, p. 56.
(2) *Rép.*, x, p. 412.
(3) *Rép.*, IV, p. 155.
(4) *Rép.*, III, p. 105.

même temps le bois (1) ; si quelque étranger exerce deux métiers à la fois, qu'il soit condamné à la prison.

Obliger chacun à ne pas sortir de sa spécialité, c'est en effet pour l'Etat un merveilleux moyen de fixation. Les grands Etats nettement et logiquement traditionalistes, comme l'Egypte et l'Europe au moyen âge, l'ont bien compris qui ont maintenu si sévèrement les castes et les corporations. Déranger l'ordre voulu par Dieu dans la société devient dès lors un aussi grand crime que de déranger l'ordre voulu par Dieu dans la nature. Philippe II, roi d'Espagne, défendait, sous peine de mort, de parler du projet de creusement de l'isthme de Panama, parce que, si Dieu avait voulu qu'il y eût un canal, il l'aurait fait lui-même, et Bossuet disait que « condamner l'esclavage ce serait condamner le Saint-Esprit, qui ordonne aux esclaves par la bouche de saint Paul de demeurer en leur état » (2).

Ces deux faits dérivent de la même conformation d'esprit. Platon ne pensait pas différemment, seulement il mettait le mot Nature là où les autres mettaient Dieu.

Si celui, dit-il, que la nature a destiné à être artisan ou mercenaire, enorgueilli de ses richesses, de son crédit et de sa puissance, entreprenait de s'élever au rang des guerriers, et les guerriers au rang des magistrats, cela entraînerait la ruine de l'Etat. La confusion de ces trois ordres et le passage de l'un à l'autre sont ce qui peut arriver de plus funeste. On peut dire que c'est un véritable crime. L'Etat *est juste quand chacun de ces trois ordres se tient dans les bornes de son emploi.*

Sa cité idéale, dont les Grecs n'ont pas voulu, ne s'est-elle pas trouvée presque en tous points réalisée au moyen âge ?

Si Platon s'émeut quand un artisan s'occupe des affaires qui intéressent le guerrier, ou le forgeron des affaires du menuisier, combien ne s'indignera-t-il pas qu'un poète puisse s'occuper des affaires qui intéressent le philosophe ?

(1) *Lois*, VIII, p. 117.
(2) Ed. Lachat, 5e avertissement aux Protestants, pp. 467-468.

Qu'entendons-nous dire tous les jours, se demande-t-il, de ces poètes et en particulier d'Homère (1) ? Qu'ils sont très versés dans tous les arts, dans tout ce qui intéresse le vice et la vertu et même en tout ce qui concerne les dieux, comme si dans ces ouvrages éloignés de trois degrés, où il n'y a que des fantômes, il n'était pas aisé de réussir, sans connaître la vérité.

Si le poète était réellement versé dans la connaissance de ce qu'il imite, croit-on qu'il ne préférerait pas s'appliquer à faire des ouvrages plutôt qu'à imiter ceux d'autrui ? Ne demandons pas à Homère ou à tel autre qui parle de médecine s'il était médecin ou seulement imitateur du langage des médecins. Ne l'interrogeons pas sur ses connaissances concernant les autres arts. Mais, pour ces matières si importantes et si belles, dont Homère s'avise de parler : telle que la guerre, la conduite des armées, l'administration des Etats, l'éducation de l'homme, il faut le faire comparaître et lui dire : « Cher Homère, s'il n'est pas vrai que tu sois un ouvrier éloigné de trois degrés de la vérité, incapable de faire autre chose à l'égard de la vertu que des fantômes (car telle est la définition que nous avons donnée de l'imitateur), si tu es un ouvrier du second degré, si tu es capable de connaître quelles sont les institutions qui peuvent rendre meilleures ou pires les Etats et les particuliers, dis-nous quel Etat te doit la réforme de son gouvernement ? quel pays parle de toi, comme un sage législateur ? L'Italie et la Sicile ont eu Charondas. Nous autres, Athéniens, nous avons eu Solon, mais toi, quel peuple te reconnaît pour son législateur ? » Homère pourrait-il en citer un seul ? Cite-t-on de lui quelques-unes de ces découvertes qui caractérisent le génie dans le domaine des arts et des métiers, comme on le dit de Thalès de Milet et du Scythe Anacharsis ? Non, on ne cite de lui rien de semblable.

On voit, n'est-ce pas, que le mathématicien qui, à la première d'*Athalie*, demandait : « Qu'est-ce que cela prouve ? » avait un ancêtre dans le divin Platon.

Croit-on, continue Platon (2), que si Homère et Hésiode avaient eu une connaissance parfaite des choses dont ils parlaient, leurs contemporains les auraient laissés seuls courir les villes pour

(1) *Rép.*, x, p. 398.
(2) *Rép.* x. p. 401.

y réciter leurs vers ? Croit-on, s'ils avaient pensé pouvoir en tirer des leçons salutaires de vertu, qu'ils n'auraient pas tout tenté pour les retenir près d'eux ou les suivre en tous lieux comme des disciples fidèles ?

Je ne crois pas que les Grecs, et surtout les Homérides, aient fort goûté cette ironie lourdement cruelle à l'égard de leur vieil aède national. Quelques-uns n'ont pas manqué, sans doute, de la retourner contre les socratiques. Si, en effet, le succès immédiat est la seule preuve de la valeur et de l'utilité d'une œuvre, que pouvait donc valoir une philosophie qui n'eut d'autre succès que de mériter à son fondateur une coupe de ciguë ? Mais qui sait, ce qui paraît une attaque de Platon n'est peut-être qu'une riposte où Platon ne crut pas devoir mettre plus de noblese d'âme ou plus de largeur de vue qu'il n'y en avait dans l'attaque.

Disons donc, dit-il (1), de tous les poètes, à commencer par Homère, que, lorsqu'ils traitent de la vertu ou de quelque autre matière dans leurs fictions, ils ne sont que des imitateurs de fantômes et qu'ils n'atteignent jamais la réalité. Seulement le poète sait si bien, par une couche de mots et d'expressions figurées, donner à chaque art, sans y rien entendre, sinon comme imitateur, les couleurs qui lui conviennent que, soit qu'il parle du métier de cordonnier, soit qu'il traite de la conduite des armées ou de tout autre sujet, son discours, soutenu de la mesure, du nombre et de l'harmonie, persuade à ceux qui l'entendent et qui ne jugent que sur les vers, qu'il est parfaitement instruit des choses dont il s'agit, tant il y a naturellement de charme dans la poésie ! Car on sait quelle figure font les vers quand on leur ôte ce coloris qu'ils empruntent à la musique et qu'ils sont réduits à eux-mêmes. Ne ressemblent-ils pas à ces visages qui n'ont d'autre beauté qu'une certaine fleur de jeunesse, et qui deviennent désagréables, lorsque cette fleur vient à se ternir ?

Voulez-vous voir l'application de ces principes au détail du texte ? Lisez l'*Ion*. Si la critique littéraire de Platon n'y brille pas par la finesse des aperçus, elle y brille par la

(1) *Rép.* x, p. 402.

subtibilité imprévue du raisonnement et la lourdeur non moins imprévue des conclusions.

Récite-moi donc, dit Socrate au rhapsode Ion, les paroles de Nestor à son fils Antiloque lorsqu'il lui donne des avis sur les précautions qu'il doit prendre pour éviter la borne, dans la course des chars, aux funérailles de Patrocle.

Penche-toi, lui dit-il, sur ton char bien travaillé, du côté gauche, en même temps presse du fouet et de la voix le cheval qui est à droite, en lui tenant les rênes lâches. Que le cheval gauche s'approche de la borne, en sorte que le moyeu de la roue paraisse y toucher, et cependant évite de la rencontrer.

Cela suffit. — Qui jugera mieux, Ion, si Homère parle juste ou non dans ces vers, le médecin ou le cocher ? — Le cocher sans doute. — Mais quoi ! Lorsque Homère dit qu'Hécamède, concubine de Nestor, donna à Machaon blessé une potion à boire et qu'il s'exprime ainsi : « Du vin de Pramme, sur lequel elle râcla du fromage de chèvre avec un couteau d'airain, et elle servit aussi de l'oignon pour exciter à boire », est-ce à l'art du médecin ou à celui du rhapsode qu'il appartient de juger si Homère parle bien en cet endroit ou non ? — C'est à la médecine.

Et quand Homère dit : « Elle s'élança dans l'abîme comme le plomb qui, attaché à la corne d'un bœuf sauvage, se précipite au fond des eaux portant la mort aux poissons voraces », dirons-nous que c'est à l'art du pêcheur plutôt qu'à celui du rhapsode de juger de ces vers, et si ce qu'ils expriment est bien ou mal rendu ? — Il est évident, Socrate, que cela regarde l'art du pêcheur (1).

Ainsi le rhapsode est incapable de juger si Homère a bien ou mal parlé dans ces endroits, parce qu'il n'est ni cocher, ni médecin, ni pêcheur, mais entendez aussi que le poète, qui est le premier anneau de la chaîne aimantée dont le rhapsode est le second, a d'abord mal fait d'en parler, parce qu'il est incapable de parler juste sur toutes ces choses, puisqu'il n'est ni cocher, ni médecin, ni pêcheur.

Renan se moque finement quelque part de ceux qui boivent le parfum qu'on leur donne à sentir. — Platon ne boirait-il pas, lui aussi, les parfums ?

(1) *Ion*, p. 232.

II. — POÉSIE ET THÉOLOGIE

Pour que la poésie ne nous accuse pas de rusticité, dit Platon dans sa *République*(1), disons que ce n'est pas d'aujourd'hui que la poésie est en discussion avec la philosophie. Témoins ces traits : Cette chienne hargneuse qui aboie contre sa maîtresse. — Cette troupe de sages qui s'élève au-dessus de Jupiter. — Ces contemplatifs subtils à qui la pauvreté aiguise l'esprit, et mille autres choses qui témoignent que depuis longtemps ils ne s'entendent pas.

La querelle est, en effet, ancienne. Deux siècles avant Platon, le philosophe Héraclite, un des maîtres de la pensée platonicienne, aurait voulu « qu'Homère et Hésiode fussent bannis des séances publiques et fouettés de verges ». Son contemporain, le philosophe à allure de prophète, Xénophane, reproche à Homère « d'avoir rapetissé les dieux à la taille humaine, physiquement et moralement, d'avoir enseigné aux hommes le vol, l'adultère, la tromperie, d'avoir fait comme auraient fait les bœufs et les chevaux qui, s'ils savaient peindre et sculpter, représenteraient les dieux sous forme de bœufs ou de chevaux ». D'ailleurs, il n'en a jamais été autrement ; les dieux ont toujours été taillés à la taille de leurs adorateurs. C'est parce que les dieux furent partout créés à l'image de l'homme que les anciens ont cru si facilement que les dieux avaient créé les hommes à leur image.

Si la poésie et la philosophie ont pu entrer en conflit, c'est que la poésie et la philosophie n'étaient pas, chez les Grecs, c'est-à-dire à leur naissance, ce qu'elles étaient aujourd'hui. Le monde de la pensée, comme le monde de la matière, est sorti d'un chaos primitif, où toutes les formes appelées à naître étaient dans la plus intime confusion. Vivre, c'est faire effort pour se séparer et s'individualiser. La pensée humaine a pris d'abord, chez tous les peuples, la forme religieuse. Les grands livres sacrés, comme les Védas, le Zend-Avesta, la Bible, contiennent, dans un chaos

(1) Livre x, p. 413.

plus ou moins organisé, tout le savoir humain de l'époque où ils ont été rédigés. Or, cette tentative d'organisation, qui marque le premier effort de systématisation des connaissances, a été partout l'œuvre de la classe sacerdotale, c'est-à-dire des théologiens. Chez les Grecs seuls, le peuple le plus admirablement doué au point de vue de l'art, cet effort de systématisation a pris immédiatement la forme poétique. Homère et Hésiode devinrent la Bible d'un peuple qui n'en eut jamais d'autre.

Aussi, même au temps de Socrate, ce n'est pas seulement des leçons de beau langage qu'on demandait aux poètes, mais des leçons de vie et de croyance. Ils n'étaient pas seulement des artistes, mais des thaumaturges. Dans les discussions d'idées, l'opinion d'Homère, d'Hésiode, de Pindare, de Simonide avait plus de valeur que l'opinion d'aucun des philosophes anciens, comme au moyen âge la citation d'un texte d'Isaïe prouvait plus, pour distinguer les facultés de l'esprit, qu'un texte de Cicéron, de Sénèque ou même d'Aristote.

De n'avoir eu que des poètes comme théologiens, dira-t-on jamais assez combien cela fut profitable aux Grecs ? Si la liberté est la chose du monde la plus précieuse pour le développement de la pensée, on peut dire que la pensée humaine est fort redevable à la poésie grecque de la liberté que cette poésie lui a value. L'art peut, sous prétexte de n'adorer que le Beau, prendre avec le Vrai des libertés qu'on pardonne. Les artistes du moyen âge ont inscrit jusque dans les pierres des cathédrales des critiques qui eussent valu à des penseurs le bûcher. Euripide s'est permis vis-à-vis des croyances religieuses des audaces qui ont valu la mort à Socrate et l'exil à son ami Protagoras. Le peuple le plus éclairé de l'antiquité est précisément celui qui s'est le moins soucié de savoir si ce qu'il disait était vrai, mais seulement si c'était beau. En cherchant le Beau, il a découvert la meilleure route qui conduit au Vrai, c'est-à-dire l'évidence rationnelle.

La Grèce doit à ses poètes-théologiens d'avoir eu une théologie souriante, sans amertume, sans raideur dogmatique, sans prétentions au vrai définitif, absolu. L'unique souci de bien dire s'allie difficilement à une pensée intolérante. Au moyen âge ce ne fut pas sans une lutte âpre, longue, parfois souillée de sang, que la philosophie moderne s'est séparée de son ancienne maîtresse la théologie. Chez les Grecs, la lutte entre la poésie et la philosophie fut courte. Quand la philosophie voudra vivre de sa vie propre, son ancienne maîtresse fera bien quelque résistance (on ne se laisse jamais déposséder de bonne grâce), mais cette résistance sera de pure forme.

Les poètes abandonneront d'autant plus facilement leur prétention à détenir la vérité absolue qu'ils ne l'ont jamais émise. On la leur a donnée par excès d'admiration. Les admirateurs d'Homère disaient, suivant Platon, « que ce poète avait formé la Grèce, qu'il méritait qu'on le relise sans cesse, pour apprendre à gouverner et à bien conduire les affaires humaines, et pour conformer la vie entière à ses divines poésies ». Platon, apparemment, exagère. Le procédé qui consiste à exagérer les dires de ses adversaires pour les discréditer plus aisément était, dans l'antiquité, un procédé plus habituel et plus facile à utiliser qu'aujourd'hui. Le peu que nous savons des sophistes, par exemple, car si l'œuvre entière de Platon nous est parvenue, il ne nous est resté d'eux et des autres philosophes, et pour cause, que de pauvres fragments, le peu cependant que nous en savons suffit pour que nous nous tenions en garde contre les dires de Platon. Aristote agira de même vis-à-vis de lui; on cherche encore vainement, dans l'œuvre de Platon, quelques-unes des théories qu'Aristote lui a trop généreusement prêtées.

Si les poètes, plus théologiens qu'ils n'auraient voulu, n'émettent aucune prétention dogmatique, par contre les philosophes platoniciens, qui se posent avant tout en théologiens, sont si sûrs de leur fait et de l'incomparable va-

leur de leurs trouvailles métaphysiques, qu'ils préparent une série de mesures et un arsenal de lois coercitives, propres à mettre les humains dans la nécessité de profiter, bon gré mal gré, de ces heureuses trouvailles.

Sous prétexte que Platon s'attaque aux anciennes croyances religieuses et qu'il use dans ces attaques d'une certaine raillerie, il ne faudrait pas lui croire l'âme d'un Lucien ou d'un Voltaire. Le scepticisme de Platon n'est qu'un scepticisme d'attitude. Le scepticisme était le bon ton de l'époque. Les Jésuites ne prennent-ils pas volontiers les airs détachés et badins de l'homme du monde, sans que le fonds de leur esprit perde rien de sa raideur dogmatique ? Ne s'agit-il pas avant tout de dominer ? Or les croyances dominent de deux manières, par opposition violente ou par infiltration. La première manière, plus hautaine, était peut-être celle de Socrate, il en est mort. La seconde manière, plus insinuante, est celle de Platon.

Si Platon écarte les anciennes croyances religieuses vagues, inconsistantes, mobiles, c'est précisément pour les remplacer par d'autres plus fermes, immuables, cristallisées d'une façon définitive en dogmes. Si Platon s'indigne qu'on puisse croire aux récits des poètes, racontant les malheurs conjugaux de Jupiter, il s'indigne plus encore contre ceux qui ne croient à rien. Le philosophe Anaxagore, qui soutient que le soleil n'est pas un dieu, mais une pierre incandescente, semble un être aussi dangereux pour la cité platonicienne que le vieil Homère parlant des dieux qui se querellent et qui s'enivrent. Platon ne veut point dans sa cité de dieux qui ne savent pas se tenir, mais il veut des dieux.

Un rire inextinguible éclata parmi les dieux bienheureux,
Lorsqu'ils virent Vulcain s'agiter en boitant
Dans la salle du festin.

Nous supprimerons, dit Platon (1), ce passage d'Homère sur les dieux. Il ne faut pas que nos jeunes gens soient portés au

(1) *Rép.*, III, p. 91.

rire, car un rire excessif est presque toujours la marque d'une agitation excessive dans l'âme.

Dans l'Etat de Platon, les Dieux ne riront plus et on ne rira plus des dieux. Avec Platon, la gravité religieuse de l'Orient fait son entrée dans le monde occidental, apportant avec elle sa rigidité intolérante, sa haine de tout individualisme et le besoin de domination, qui constitue l'esprit théocratique.

A côté des rites sans valeur morale ou métaphysique, n'engageant pas plus l'âme des individus qu'aujourd'hui nos formules de politesse, il y avait chez les Grecs des mystères, comme les Mystères Eleusiniens et Orphiques, d'importation étrangère, orientale. N'était pas initié qui veut à ces mystères. On y gardait comme une chose précieuse, à l'abri de toute indiscrétion, les croyances qui ouvraient le royaume des cieux. Platon fera de sa dialectique comme un mystère qui exigera une initiation et qui ouvrira aussi le royaume des cieux. Mieux encore que la vérité des mystères, la vérité dialectique ne donnera pas seulement aux initiés dialecticiens le droit d'entrer dans les demeures célestes, elle leur donnera le droit exclusif de gouverner les humains.

Il manquait à la Grèce ce que Platon admirait en Egypte, une caste sacerdotale. Dans la cité idéale la caste des dialecticiens en tiendra lieu; ils n'auront d'autre préoccupation que de cultiver la vertu et la philosophie, et d'autre occupation que d'assurer la direction intellectuelle et politique du pays. Seulement, à la différence des prêtres égyptiens, ils ne seront pas soumis à des rites. Si d'ailleurs la religion pouvait se concevoir sans rites, la philosophie de Platon serait beaucoup plus une religion qu'une philosophie.

La première loi (1) (nous dirions aujourd'hui le premier dogme) que nous porterons sur les dieux, dit Platon, prescrira

(1) *Rép.*, III, p. 80.

de reconnaître dans les discours ordinaires et les compositions poétiques que Dieu n'est pas l'auteur de tout, mais seulement du bien.

Si quelque poète représente sur la scène les malheurs de Niobé, des Pélopides, des Troyens ou tout autre sujet semblable, il ne faut pas lui laisser dire que ces malheurs sont l'ouvrage de Dieu, ou, s'il le dit, il faut qu'il en trouve une raison comme celle que nous cherchons maintenant, il doit dire que Dieu ne fait rien que de juste et de bon, et que ce châtiment a tourné à l'avantage de ceux qui l'ont reçu. Dire que Dieu, essentiellement bon, est auteur de quelque mal, voilà ce qu'il faut combattre à toute outrance, si nous voulons que l'Etat soit bien réglé, et nous ne permettrons ni aux vieux, ni aux jeunes de dire ou d'entendre de pareils discours, soit en vers, soit en prose, parce qu'ils sont impies, nuisibles, absurdes.

Les théologiens du moyen âge parlaient-ils d'une façon moins catégorique, avec un choix d'épithètes moins décisives ?

Platon est bien décidé à prendre au tragique, comme tous les croyants, le moindre écart de langage, et ce ne sera pas dans la mesure où on s'écartera de la vérité pure qu'on sera incriminé, mais dans la mesure où on s'écartera de la vérité édifiante.

L'être parfait est ce qu'il y a de moins exposé au changement. Or Dieu est parfait. Donc c'est l'être qui peut le moins recevoir plusieurs formes. Qu'aucun poète ne s'avise de nous dire comme Homère que les « Dieux, prenant figure de voyageurs de divers pays parcourent les villes sous des déguisements de toute espèce » ni de nous débiter des mensonges sur Protée et Thétis (1).

Et voici la seconde loi sur les dieux ou le second dogme :

Défense dans les discours ordinaires ou dans les compositions poétiques de représenter les dieux comme des enchanteurs, qui prennent différentes formes et nous trompent en parole ou en action.

Quand un poète parlera ainsi des dieux, nous le repousserons

(1) *Rép.* III p. 81.

avec indignation, nous ne lui permettrons pas de faire représenter son œuvre, et nous ne souffrirons pas non plus que les maîtres s'en servent pour l'éducation de la jeunesse, si nous voulons que les gardiens de l'Etat soient des hommes religieux et semblables aux dieux (1).

Aux dogmes sont toujours liées des sanctions et célestes et terrestres. Or voici les sanctions que l'Etat platonicien prendra contre les impies, contre ceux qui nient les dieux, ou leur Providence, ou leur justice inflexible, avec obligation pour chacun de *dénoncer* les coupables aux magistrats, et pour les magistrats de condamner sous peine de se voir accusés eux-mêmes d'impiété (2).

Parmi ceux qui nient Dieu, les uns mènent une vie honnête, détestent les méchants et fréquentent les gens de bien. « On emploiera seulement contre eux la réprimande et la prison (3). » Mais il en est d'autres, et de beaucoup les plus nombreux, qui joignent à la perversité de leur âme une grande pénétration d'esprit. C'est d'eux en particulier que sortent les devins et les sophistes. « Ceux-là méritent non seulement une, mais plusieurs morts. »

Quant à ceux qui nient la Providence de Dieu ou l'inflexibilité de sa justice « pour la première fois, on les condamnera à 5 ans de prison, pendant lesquels aucun citoyen n'aura commerce avec eux ; seuls les magistrats (en l'espèce les philosophes dialecticiens) iront les entretenir pour leur instruction et le bien de leur âme (4) ; à la récidive ils seront condamnés à mort ».

Suivent encore quelques lois non moins rigoureuses contre les sorciers ou ceux qui construisent chez eux des autels particuliers.

Avait-on tort de dire précédemment que la loi de Diopei-

(1) *Rép.* III, p. 85.
(2) *Lois*, X, p. 237.
(3) *Lois*, livre X, p. 238 à 243.
(4) Les Inquisiteurs du moyen âge procédaient d'identique façon. Ils s'efforçaient de convertir l'accusé, pour le bien de son âme, et quand, n'ayant pas réussi, ils le brûlaient, c'était encore pour le plus grand bien de cette âme.

thès était une loi anodine, d'efficacité douteuse, à côté des lois savamment impitoyables qu'imaginait Platon contre l'impiété ?

Et l'œuvre d'épuration théologique, de réformation religieuse du divin Platon est loin de s'arrêter là. On peut supposer, par ce qui va suivre, jusqu'où il aurait pu aller, si son grand rêve du Philosophe-roi s'était réalisé.

Tantôt, lit-on encore (1), le bon Hésiode et Homère disent que les dieux récompensent les justes en multipliant leurs troupeaux, en donnant la fertilité à leurs champs. Musée et son fils enchérissent sur eux et de la part des dieux ils promettent aux justes des récompenses encore plus grandes. Ils les conduisent, après la mort, dans les Champs-Elysées, les font asseoir, couronnés de fleurs, aux banquets des hommes vertueux, et là, tout le temps se passe à s'enivrer, comme si la récompense de la vertu était une ivresse éternelle.

Ne croirait-on pas déjà entendre les premiers chrétiens reprochant aux Juifs les récompenses grossières que leur promet la loi du Sinaï ? Ou encore les chrétiens du moyen âge s'indignant des délices sensuelles du paradis d'Allah ?

Tantôt, continue-t-il, ils disent que les dieux n'ont souvent pour les hommes vertueux que des maux et des disgrâces, tandis qu'ils comblent les méchants de prospérités. De leur côté, des sacrificateurs mendiants et des devins qui assiègent les portes des riches, leur persuadent qu'ils ont obtenu des dieux, par des sacrifices et des enchantements, le pouvoir de leur remettre, au moyen de jeux et de fêtes, des injustices qu'ils ont pu commettre, eux ou leurs ancêtres. Pour preuve que les hommes peuvent apaiser les dieux (2), ils prennent Homère à témoin et disent : « Les dieux eux-mêmes se laissent fléchir avec des sacrifices, d'agréables prières, des libations, et la fumée des victimes. »

Pour les rites des sacrifices, ils produisent une foule de livres composés par Musée et Orphée, et sur ces autorités ils persuadent non seulement à des particuliers, mais encore à des Etats qu'il y a pour les vivants et pour les morts des absolutions et des purifi-

(1) *Rép.*, 1, p. 54.
(2) *Rép.*, 1, p. 56.

cations accompagnées de sacrifices et de jeux solennels, qui ont la vertu de nous délivrer des tourments des enfers, ils disent qu'on ne peut les négliger sans s'attendre à de terribles supplices.

N'y aurait-il vraiment rien de nouveau sous le soleil ? Tout cela ne rappelle-t-il pas l'affaire des indulgences qui souleva Luther et la moitié de l'Europe contre des rites sans valeur morale ? C'est qu'à côté de la poésie homérique, plus littéraire que religieuse, il y avait, ces textes nous l'indiquent, une poésie plus religieuse que littéraire, connue surtout de ceux qui étaient initiés aux mystères. Ces poèmes, désignés aujourd'hui sous le nom de « poèmes orphiques », ne nous sont parvenus que par des fragments de l'époque néo-platonicienne. Mais des découvertes récentes, à Thurium et à Pétilia en Grande Grèce, à Eleutherma en Crète, ont confirmé et l'origine plus ancienne de ces fragments, et l'influence considérable des poèmes orphiques sur les croyances religieuses de l'époque de Platon.

L'orphisme répondait mystiquement aux deux grandes questions qui préoccupaient la philosophie grecque depuis ses origines : l'explication du monde et la destinée de l'homme.

Les premiers philosophes, ceux qu'Aristote appelle les physiciens, avaient cherché à résoudre ces questions, sinon scientifiquement, du moins rationnellement. Platon abandonne cette direction, elle doit conduire tôt ou tard à l'indifférence ou à l'incrédulité. Il préfère les solutions irrationnelles proposées par les mystères. Seulement c'est en conservant la méthode rationnelle des premiers philosophes qu'il présentera ces solutions. De même que les théologiens du moyen âge ont systématisé par la méthode rationnelle les expériences religieuses des grands mystiques du Christianisme, Platon a systématisé par la méthode rationnelle ou dialectique les solutions mystiques des initiés aux mystères. Il ne faut donc pas s'étonner si Platon nous apparaît rationaliste et mystique tout à la fois. Son immense succès

vient précisément de ce qu'il a introduit un demi-rationalisme dans les riches excroissances mystiques de son époque. Aussi ce n'est pas contre les mystères qu'il s'élève, mais contre ceux qui trafiquent de ces mystères, contre ceux dont se moque Aristophane dans les *Grenouilles*, quand il les représente « se promenant avec un âne chargé d'ustensiles sacrés, traînant partout une liasse de livres saints, promettant une expiation facile pour les crimes des vivants et des morts ». Mais il estime assez ces mystères pour leur emprunter les fameux mythes du *Phèdre*, du *Gorgias*, du *Phédon* et de la *République*.

Platon n'a pas seulement formulé des dogmes, en opposition aux croyances trop peu définies des poètes, il a prévu l'institution de séminaires propres à dresser la pensée de jeunes gens choisis à l'acceptation de ces dogmes. Il a des promesses de salut spéciales pour ceux qui seront soumis à ce bienfaisant dressage.

L'idée du Bien, dit Platon (1), est la plus sublime des connaissances ; si nous ne connaissions pas cette idée, lors même que nous connaîtrions tout le reste, ces connaissances ne nous serviraient de rien.

C'est à peu près la parole mystique de Paul de Tarse : « Si je n'ai pas la charité (c'est-à-dire l'amour de Dieu), le reste ne me sert de rien. » L'idée du Bien assure donc le salut à l'âme. Comment connaître cette idée ? Par la dialectique, science toute spirituelle,

mais qui peut cependant, dit-il (2), être représentée par l'organe de la vue, laquelle essaie d'abord, comme nous l'avons dit, de regarder les animaux, puis s'élève vers les astres, et enfin jusqu'au soleil lui-même. Ainsi celui qui s'applique à la dialectique s'élève sans aucune intervention des sens, par la raison seule, jusqu'à l'essence des choses. Il continue ses recherches, jusqu'à ce qu'il ait saisi par la pensée l'essence du Bien. Il arrive ainsi au terme de l'ordre intelligible, comme celui qui voit le soleil est arrivé au terme de l'ordre visible.

(1) *Rép.*, VI, p. 258.
(2) *Rép.*, VII, p. 298.

Et comme la dialectique, qui assure le salut de l'âme, est la science du Philosophe, le Philosophe, comme le prêtre, est chargé de guider les âmes vers les Champs-Elysées, où d'ailleurs il se donne, ainsi que l'indique le *Phèdre*, la première place.

La tempérance, lit-on encore dans le *Phédon* (1), la justice, la force, la sagesse elle-même sont des purifications, et il y a bien de l'apparence que ceux qui ont établi les purifications n'étaient pas des personnages méprisables, mais de grands génies qui, dès les premiers temps, ont voulu nous faire comprendre par toutes ces énigmes que celui qui arrivera dans les enfers, sans être initié et purifié, sera précipité dans la fange et que celui qui y arrivera, après avoir accompli les expiations, sera reçu parmi les dieux ; car, comme disent ceux qui président aux mystères : beaucoup portent le thyrse, mais peu sont possédés par le Dieu. Et ceux-là ne sont, à mon avis, que *ceux qui ont bien philosophé*.

Ceux qui ont fait leur Dieu de leur ventre entrent dans des corps d'âne. Les tyranniques, qui aiment l'injustice, la rapine, dans le corps des loups, des éperviers. Ceux qui ont été justes et tempérants, par habitude et par exercice, mais sans le secours de la philosophie et de la réflexion, entrent dans le corps d'animaux pacifiques : les abeilles, les guêpes, les fourmis ; mais pour ce qui est d'approcher de la nature des dieux, c'est ce qui n'est nullement permis à ceux qui n'ont pas philosophé toute leur vie. Cela n'est réservé qu'au *véritable philosophe*.

Il ne suffit donc pas d'être vertueux pour entrer, du moins dans les meilleures conditions, dans le paradis platonicien ; il faut être vertueux dialectiquement, tout comme pour le paradis des théologiens, il faut être vertueux théologiquement. On n'y entre pas, si on n'est doué que d'une vertu simple, humaine et non de ces vertus dites théologales, qui sont la foi, l'espérance, la charité.

Il ne faut pas s'attendre évidemment à ce que Platon laisse sa précieuse dialectique, condition de gouvernement sur cette terre et de salut dans l'autre, à la portée du premier

(1) *Phédon*, p. 32.

venu. La Philosophie est aujourd'hui encombrée d'indésirables.

De nouveaux adhérents surviennent. Les uns n'ont aucune valeur et les autres qui forment le plus grand nombre sont des hommes de rien, des misérables. Ils quittent leur petit métier, vulgaires artisans dont le travail servile a usé, dégradé l'âme, comme il a déformé le corps (1).

Il n'en sera plus ainsi grâce au séminaire platonicien, chargé de créer une aristocratie intellectuelle.

Platon prendra vis-à-vis de ceux qui doivent être initiés à la dialectique exactement les mêmes précautions que l'Eglise prendra plus tard vis-à-vis de ses clercs. Elle les choisit, elle opère parmi eux une sélection savante et les initie aux raisonnements dialectiques à un âge où la pensée est déjà réduite à l'état d'habitude. La seule différence, je crois, est que Platon, à l'encontre de ce qu'a fait l'Eglise, admettait les femmes aussi bien que les hommes à cette étude sacrée.

Il ne faut admettre, dit-il (2), aux exercices de la dialectique que des esprits graves et solides, au lieu d'y admettre comme aujourd'hui le premier venu, même quand il n'y apporte aucune disposition. On reconnaîtra le dialecticien à ceci : qu'il saisit le point de vue général.

C'est après *trente ans* seulement qu'on initiera les jeunes gens choisis pour cette étude royale.

On en formera une élite nouvelle pour leur accorder les plus grands honneurs, on distinguera encore, en les éprouvant par la dialectique, ceux qui, sans le secours de leurs yeux, ni des autres sens, pourront s'élever jusqu'à la connaissance de l'être, par la seule force de la vérité, et c'est ici qu'il faut prendre les plus grandes précautions. Ne remarques-tu pas le mal dont l'étude de la dialectique est atteinte de nos jours et les progrès qu'il fait (3) ?

Et ce mal vient précisément de ce que les questions cap-

(1) *Rép.*, VI, p. 243.
(2) *Rép.*, VII, p. 310.
(3) *Rép.*, VII, p. 307.

tieuses des mauvais esprits, de ceux plus tard qu'on appellera les hérétiques, font douter du juste, de l'honnête, du bien, introduisant, comme diraient des théologiens modernes, un affreux scepticisme dans l'âme.

C'est déjà, dit Platon (1), une excellente précaution que celle qui consiste à leur interdire la dialectique avant *trente ans*. Les jeunes gens, lorsqu'ils ont pris les premières leçons de la dialectique, s'en servent comme d'un amusement et se font un jeu de se contredire sans cesse comme de jeunes chiens, ils se plaisent à harceler et à déchirer avec le raisonnement tous ceux qui les approchent. Ils finissent par ne plus croire à rien et ils donnent aux autres une occasion de les décrier, eux et la philosophie tout entière. Dans un âge plus mûr on ne versera pas dans cette manie. On cherchera à imiter ceux qui veulent faire sérieusement de la dialectique et découvrir la vérité plutôt que ceux qui veulent s'amuser et contredire.

Dans toutes les épreuves que tu leur feras subir, tu observeras s'ils demeurent fermes ou s'ils fléchissent un peu (2).

Comme on le voit, il s'agit bien d'un dressage ; ceux qui s'écartent de la vérité enseignée sont suspects; on devra les surveiller comme des êtres pouvant devenir dangereux.

Ces épreuves dureront *quinze ans*. Il sera temps alors de conduire au terme ceux qui, à *cinquante ans*, seront sortis purs de ces épreuves et les contraindre à diriger l'œil de l'âme vers l'être qui éclaire toutes choses, à contempler l'essence du bien et à s'en servir désormais, comme d'un modèle, pour gouverner, chacun à leur tour, l'Etat, s'occupant presque toujours de l'étude de la philosophie.

Et comme il n'a pas confiance dans le bon esprit de ses contemporains, gâté par les poètes, les mauvais philosophes et les savants, il n'hésite pas à recourir aux grands moyens.

On reléguera à la campagne tous les citoyens qui seront au-dessus de 10 ans, pour soustraire les enfants à l'influence des

(1) *Rép.*, VII, p. 309.
(2) *Rép.*, VII, p. 310.

mœurs actuelles, et on les élèvera suivant les principes que nous avons exposés (1).

Je ne sais plus quel pape au moyen âge interdisait l'étude du droit romain, parce que cette étude pouvait détourner les jeunes gens de la théologie. Platon déjà n'admettait les autres sciences que dans la mesure où elles pouvaient servir à sa dialectique.

On ne doit pas, dit-il (2), s'appliquer au *calcul* pour le faire servir, comme les marchands, aux ventes et aux achats, mais pour faciliter à l'âme les moyens de s'élever de la sphère des choses périssables vers la Vérité de l'Etre.

Il en est de même pour la *géométrie*.

Vraiment leur langage est plaisant, ils ne parlent que de carrer, de prolonger, d'ajouter. Or la géométrie a pour objet la connaissance de ce qui est toujours et non de ce qui naît et périt. La géométrie conçue ainsi forme cet esprit philosophique, qui élève nos regards vers les choses d'en-haut, tandis que nous avons le tort de les abaisser vers les choses d'ici-bas.

Et *l'astronomie*, condamnée si nettement, comme impie, par Socrate ? Il faut l'étudier, dit Platon, mais uniquement pour honorer les dieux avec vérité, car les astres sont des dieux.

Il faut que les divers événements du ciel visible soient l'image du ciel intelligible et servent à notre instruction comme seraient, pour un géomètre, des dessins tracés et exécutés avec un art incomparable par Dédale ou par tout autre sculpteur ou peintre. Quant aux rapports du jour à la nuit, des jours aux mois, des mois aux années, enfin des autres astres entre eux ou avec le soleil, ne regarde-t-il pas comme une extravagance de s'imaginer que ces rapports soient toujours les mêmes, et de chercher par tous les moyens à découvrir dans ces phénomènes la vérité même de ces rapports (3).

(1) *Rép.*, VII, p. 312.
(2) *Rép.*, VII, p. 287.
(3) *Rép.*, VII, p. 295. C'est précisément cette croyance en la stabilité des rapports, c'est-à-dire au déterminisme des phénomènes, qui constitue le postulat indispensable de la science moderne.

Ainsi nous « abandonnons l'astronomie comme la géométrie, notre but étant de nous servir des données qu'elle fournit ».

Et la *musique* ?

On borne cette science à la mesure des tons et des accords sensibles, travail sans fin comme celui des astronomes. Ne parlons pas de ces braves musiciens qui ne laissent aucun repos aux cordes, les mettent pour ainsi dire à la question et les tourmentent au moyen de chevilles. Parlons des Pythagoriciens. Eux aussi cherchent les nombres d'où résultent les accords, mais ils ne vont pas jusqu'à ne voir dans ces accords que de simples données pour découvrir quels sont les nombres harmoniques et ceux qui ne le sont pas, ni d'où vient cette différence. Leurs recherches conduisent à la découverte du beau et du bon, mais si on se livre à cette étude dans une autre vue, elle ne sert de rien.

En effet, Pythagore a rencontré la Physique sur son chemin, mais il s'en est détourné de suite, ce dont le félicite Platon, pour aller vers la mystique des nombres (1). Il découvrit, par le monocorde, la loi des intervalles musicaux, et la possibilité d'exprimer ces intervalles par des rapports numériques. Il en conclut immédiatement que le nombre était non seulement l'essence de l'harmonie, mais l'essence de toutes choses. Dieu avait fait la nature comme aujourd'hui nous faisons des messages chiffrés ; toute la science de l'homme consistait à découvrir le chiffre. C'est ainsi qu'il trouva que l'amour et l'amitié étaient identiques au nombre 8, parce qu'ils équivalaient à l'harmonie dont la plus parfaite expression est l'octave. De ce que le nombre 10 est le plus parfait des nombres, parce qu'il est la somme des deux premiers nombres pairs et des deux premiers nombres impairs (1+3+2+4), il conclut qu'il y avait 10 planètes. On n'en

(1) On sait l'usage étonnant que les Pères de l'Eglise ont fait de la mystique des nombres. Saint Hilaire, saint Ambroise, saint Jérôme disaient que Dieu n'avait pas prononcé bonne l'œuvre du second jour, parce que le nombre 2 est néfaste, il exclut l'unité et marque l'union charnelle. Il y a 4 évangiles, dit saint Irénée, parce qu'il y a 4 points cardinaux. Saint Augustin avait pour principe que, seuls, les nombres permettaient de comprendre pleinement l'Ecriture (*De doct. Christ.*, IV, 16).

voyait que 9, il est vrai, mais les yeux du corps étant inférieurs aux yeux de l'âme, il affirma, malgré les yeux du corps, l'existence d'une 10e planète, qui fut l'Anti-Terre (1).

Il est inutile de se demander si, dans une telle organisation où tout l'effort intellectuel est tourné vers la dialectique et l'utilisation mystique des sciences, il reste une place pour la poésie. S'il lui en reste une, elle ne peut être autre que celle attribuée à la musique. La poésie devra se mettre entièrement au service du contemplateur d'essences, en « chantant les hymnes des dieux ».

Cependant, à côté de cette poésie de commande, il y a place, semble-t-il, pour une poésie plus haute. L'objet de cette haute poésie sont les essences ; elle ne peut donc se trouver ailleurs que dans l'âme du dialecticien ; qu'on lise dans le *Phèdre* (2) :

> La pensée des dieux est plongée dans le ravissement, quand elle contemple la Justice en soi, la Sagesse en soi, la Science en soi, non pas cette science qui est sujette aux changements comme la nôtre qui s'occupe des différents êtres, mais la science qui a pour objet l'Etre des Etres.

Le poète, dit-il, est un être ailé, inspiré par un délire divin, mais il ne faut pas s'y méprendre :

> La poésie du philosophe, s'attachant aux essences auxquelles Dieu lui-même doit sa divinité, a seule des ailes. Seul il devient véritablement parfait. Détaché des soins qui agitent les hommes et n'ayant plus souci que des choses divines, la multitude prétend le guérir de sa folie et ne voit pas qu'il est inspiré.

Et que peut valoir l'inspiration de poètes, comme Homère ou Hésiode, à côté de l'inspiration d'une âme dialecticienne ? A peu près ce que vaut l'inspiration de la Pythie, dont les paroles incohérentes ont besoin de l'interprétation intelligente d'un collège sacerdotal.

(1) Aristote, *Métaphysique*, livre I.
(2) *Phèdre*, p. 334.

III. — POÉSIE ET MORALE

C'est un grand combat et plus grand qu'on ne se l'imagine que celui où il s'agit d'être vertueux ou méchant. Ni la gloire, ni les richesses, ni les dignités, ni enfin la poésie ne méritent que nous négligions pour elles la justice et les autres vertus. Il faut prendre des précautions pour résister aux enchantements de la poésie et ne pas retomber, comme la plupart des hommes, dans la passion que nous avons ressentie pour elle dans notre jeunesse. Tout homme qui craint pour le gouvernement intérieur de son âme ne doit l'écouter qu'avec précaution (1).

C'est qu'en effet, si la poésie est dangereuse pour la *vérité*, elle n'est pas moins dangereuse pour la *vertu*,

la race des poètes, dit Platon, étant pour l'ordinaire incapable de distinguer le bon du mauvais (2). Quand un poète est assis sur le trépied des Muses, il n'est plus maître de lui ; semblable à une fontaine, il laisse couler tout ce qui lui vient à l'esprit (3).

De même que dans l'Etat il y a trois ordres, il y a dans l'individu, suivant Platon, trois âmes : l'âme raisonnable, l'âme irascible, l'âme concupiscible. L'Etat est juste quand chacun des trois ordres reste dans ses attributions ; l'âme est juste quand chaque âme accomplit la tâche, et celle-là seule, qui lui est imposée.

L'injustice de l'homme ne peut être autre chose qu'une sédition entre les trois parties de l'âme, un empressement à se mêler de toutes choses, une usurpation de l'emploi d'autrui, une révolte d'une partie de l'âme contre le tout pour se donner une autorité qui ne lui appartient point (4).

Les dieux, dit Platon, ont placé l'âme raisonnable dans la tête, parce qu'elle doit commander, ils ont donné à cette tête la forme sphérique, parce que la forme sphérique est la plus parfaite des formes. Ils ont mis l'âme irascible dans la poitrine, en la séparant de la tête au moyen du cou, pour indiquer que cette âme devait être subordonnée à la première, mais le plus près possible

(1) *Rép.*, x, p. 415.
(2) *Lois*, VII, p. 30.
(3) *Lois*, I, p. 242.
(4) *Rép.*, IV, p. 173.

de la tête, cependant, pour que cette âme puisse facilement et rapidement recevoir les ordres de la raison. Ils ont mis l'âme concupiscible en dessous du diaphragme, pour bien marquer la subordination de cette âme aux deux autres, et le plus loin possible, pour que ses mouvements violents et désordonnés ne viennent point troubler le gouvernement de la raison. Afin de venir en aide à cette troisième âme, les dieux lui ont donné le foie, qu'ils ont fait poli et brillant, pour qu'il puisse réfléchir comme un miroir les pensées de l'intelligence, et pour que l'homme ne tombe pas dans la gloutonnerie, si nuisible à la philosophie, ils ont enroulé l'intestin en circonvolutions nombreuses et ralenti ainsi le passage des aliments (1).

Laissons de côté la question de savoir si la psychologie de Platon est à la hauteur de sa physiologie. Toutefois, en vertu de la loi des corrélations nécessaires, on peut dire, en passant, qu'une physiologie aussi fantaisiste et aussi puérile ne préjuge pas une phychologie d'une profondeur révélatrice. Mais en quoi cette psychologie est-elle une raison de plus de condamner la poésie ?

C'est que, dit-il (2), la poésie ne s'appuie pas sur la partie la plus saine de l'âme, celle qui prend conseil de la raison, mais sur la partie qui nous porte aux lamentations, celle qui est déraisonnable, lâche et timide.

Un caractère sage, tranquille, toujours semblable à lui-même est très difficile à imiter. Le génie du poète imitateur s'accommode bien mieux des caractères passionnés et mobiles, parce qu'ils sont faciles à imiter.

Nous avons donc une juste raison de le condamner et de le mettre dans la même classe que le peintre. Le poète a ceci de commun avec lui de ne composer que des ouvrages sans valeur, si on les rapproche de la vérité ; il lui ressemble en ce qu'il travaille pour se mettre en rapport avec cette autre partie de l'âme, qui n'a pas non plus grande valeur, et non avec ce qu'il y a de meilleur en elle. Ainsi nous sommes bien fondés à refuser au poète imitateur l'entrée d'un Etat qui doit être gouverné par de

(1) *Timée*, p. 257.
(2) *Rép.*, x, p. 408.

sages lois, puisqu'il réveille et remue la mauvaise partie de l'âme et qu'en la fortifiant, il détruit l'empire de la raison.

On voit que cette condamnation de la poésie pour des raisons de psychologie morale atteint aussi la peinture. Elle atteint également la musique :

On doit bannir de la musique les modes plaintifs (1), le mixolydien, l'hyperlydien et quelques autres semblables (2). Nous ne garderons que les modes qui imiteront parfaitement les accents de l'homme sage et courageux. La musique comme la peinture doit être vertueuse. Nous ne nourrirons pas dans notre Etat des ouvriers pour fabriquer tous ces instruments à cordes multiples et à multiples harmonies. Nous supprimerons la flûte. Nous ne laisserons que la lyre et le luth pour la ville et le pipeau pour la campagne. Nous éviterons également dans le rythme la variété et la multiplicité que nous avons prohibées dans l'harmonie. Nous ne devrons rechercher que les rythmes qui conviennent à une vie sage et courageuse. Nous assujettirons le nombre et la mélodie aux paroles et non les paroles au nombre et à la mélodie.

La simplicité partout.

Dans la musique la simplicité rend l'âme sage, dans la gymnastique elle rend le corps sain (3).

On contraindra donc les poètes à nous offrir dans leurs vers un modèle de bonnes mœurs, sinon de renoncer parmi nous à la poésie ; on surveillera aussi les autres artistes et on les empêchera de nous offrir dans la peinture, dans l'architecture une imitation vicieuse, sans correction, sans noblesse et sans grâce, et tout artiste qui sera incapable de se conformer à cette règle se verra interdire l'exercice de son art.

Comme il a enrôlé les poètes au service du bien, il enrôle les artistes.

Nous chercherons par contre des artistes habiles, capables de

(1) *Rép.* III, p. 107.

(2) Ce sont précisément les modes mixo et surtout hyper que l'Eglise a supprimés quand elle a utilisé pour son plain-chant les mélodies grecques.

(3) *Rep.*, III p. 110.

suivre à la trace la nature du beau et du gracieux, capables de donner à nos jeunes gens de salutaires impressions (1).

Il n'y a pas de place pour l'art dans une âme vertueuse, il n'y en a pas non plus dans une société austère.

Nos citoyens se nourriront de pâtes, d'orge, de froment. Ils coucheront sur des lits de branchages ou de myrte. Ils se couronneront de fleurs, chanteront les louanges des dieux et passeront leur vie les uns avec les autres dans le bonheur et dans la joie.

Pour stabiliser ce bonheur et éviter que des convives trop nombreux viennent s'asseoir à une table plus étroite, les pythagoriciens vivaient dans la chasteté. Platon oblige les individus « à restreindre le nombre de leurs enfants » par crainte de la famine et de la guerre.

Maigre et dure vie, fait remarquer l'interlocuteur de Socrate.

Alors c'est un Etat gorgé de délices que vous voulez ? Jetons un coup d'œil sur cet Etat malade et gonflé d'humeurs, sur cet Etat injuste.

On ne se contente donc pas de ce régime, on ajoute des lits, des tables, des meubles de toutes espèces, des parfums, des odeurs, des courtisanes. On va mettre en œuvre la peinture avec ses mille couleurs. Il faut de l'or, de l'ivoire, il faut remplir cet Etat d'une foule de gens que le luxe et non plus le besoin a introduits dans les Etats, tous ceux dont l'art consiste à imiter par des figures, des couleurs et des sons, de plus tous les musiciens, les poètes avec leur cortège ordinaire, les rhapsodes, les acteurs, les danseurs.

Et le pays qui suffisait auparavant à l'entretien de ses habitants deviendra trop petit, nous empiéterons sur le pays voisin. Nous lui ferons la guerre. Nous avons ainsi découvert l'origine de ce fléau si funeste aux Etats et aux particuliers.

On ne s'attendait guère à ce que les artistes et les poètes en fussent responsables.

On s'est souvent étonné que Platon ait chassé le poète

(1) *Rép.*, III p. 111.

de sa République ; il a fait pis, il l'a *censuré*. Au mérite d'avoir été le premier penseur grec à formuler des dogmes, Platon joint incontestablement le mérite d'avoir été le premier à vouloir soumettre les écrivains à la censure. On peut lui attribuer sans conteste cette regrettable paternité. Par les quelques exemples qui vont suivre, on jugera si les ciseaux de la censure platonicienne ne pouvaient pas travailler avec autant de précision et d'inflexibilité que ceux qu'on a connus dans la suite.

Nous effacerons tous les passages des poètes qui représentent la vie dans l'au delà comme moins avantageuse que la vie présente. Il ne faut pas, pour maintenir leur courage, que nos guerriers trouvent moins d'avantages à mourir qu'à vivre (1).

Je préférerais à l'empire des morts la condition
d'esclave et de laboureur chez un homme esclave lui-même.

Ce n'est pas que ces passages ne soient poétiques, mais plus ils sont beaux, plus ils sont dangereux (2).

Nous prierons Homère et les autres poètes de ne pas nous représenter Achille, le fils d'une déesse, « tantôt couché sur le côté ou sur le dos, ou la face contre terre, parce que son ami est mort ». Il faut laisser aux femmes et aux lâches les pleurs et les gémissements.

Nous n'approuverons pas ce vers :

Ivrogne qui a les yeux d'un dogue et le cœur d'une biche

et ceux qui les suivent et toutes les injures que les poètes et les autres écrivains font dire par des inférieurs à leurs supérieurs (3).

Les poètes et les conteurs de fables se trompent grandement lorsqu'ils disent que les injustes sont heureux et les justes malheureux. Nous leur interdirons de semblables discours et nous leur prescrirons de dire à l'avenir le contraire en vers et en prose (4).

Quant à la tragédie et à la comédie, nous les supprimerons. Nous ne voulons pas d'un Etat « théâtocratique » comme à Athè-

(1) C'est pour cette même raison que Platon se félicite dans les *Lois* « d'avoir une cité qui sera éloignée de 80 stades de la mer, et ne pourra avoir ainsi ni port, ni marine ». — « Des gens qui peuvent regagner leurs vaisseaux ne voient plus rien de déshonorant dans la fuite. » (*Lois*, IV, p. 215.)

(2) *Rép.*, III, p. 87.

(3) *Id.*, p. 92.

(4) *Id.*, p. 97.

nes. « Un homme de caractère, lorsqu'il raconte ce qu'a dit ou fait un homme de bien peut l'imiter, mais il n'imite jamais ceux qui valent moins que lui : les femmes, les esclaves, les timides, les forgerons, les bouffons. De plus, les facultés humaines étant partagées en fractions très petites, on ne trouve pas chez nous d'hommes qui réunissent les talents de deux ou plusieurs hommes, soit en réalité, soit par imitation (1).

Si donc un homme habile à prendre toutes sortes de formes et à tout imiter venait dans notre Etat pour faire admirer sa personne et ses poésies, nous lui rendrions hommage comme à un être sacré, merveilleux, ravissant, mais nous lui dirions qu'il n'y a pas d'homme comme lui dans notre Etat, qu'il ne peut y en avoir et nous le congédierions, après lui avoir versé des parfums sur la tête et l'avoir orné de bandelettes.

Ne vous fiez pas trop à ces louanges et à ces marques de respect. La loyauté et la sincérité ne sont pas des vertus qu'estime par-dessus tout Platon. Personne n'a exposé aussi cyniquement la théorie du mensonge salutaire. Il en a fait une institution d'Etat. L'hypocrisie est pour lui un indispensable moyen de gouvernement. Mais on peut laisser parler les textes, ils sont curieusement explicites.

Le législateur, dit-il dans les « Lois » (2), ne saurait apporter trop d'attention à rechercher la meilleure manière d'*épurer* un Etat. Il y a plusieurs moyens, les uns doux, les autres violents. S'il est maître absolu, le législateur fera usage de ces derniers, les plus efficaces. En politique, comme en médecine, les meilleurs remèdes sont les plus douloureux. La purification plus douce se pratique de cette manière : on congédie, avec les plus *grandes démonstrations de bienveillance,* ceux qui n'ayant rien sont tout prêts à s'emparer des biens de ceux qui ont quelque chose ; on s'en défait, dis-je, comme d'un mal engendré dans l'Etat, en couvrant ce renvoi du prétexte honnête de fonder ailleurs une colonie !

Nos magistrats, dit-il encore dans la *République* (3), seront souvent obligés de recourir au *mensonge* et à la *tromperie* pour

(1) *Rép.*, p. 101.
(2) *Lois* v, p. 269.
(3) v, p. 192.

le bien des citoyens, et, s'il y a une occasion où le mensonge puisse être permis, c'est surtout dans ce qui regarde le mariage et la reproduction de l'espèce. Il faut, selon nos principes, rendre les rapports très fréquents entre les hommes et les femmes d'élite et très rares entre les sujets inférieurs. De plus, il faut élever les enfants des premiers et non ceux des seconds. Il faut aussi que toutes ces mesures *restent cachées*, excepté aux magistrats, pour qu'il y ait moins de discorde parmi les guerriers. On fera tirer les époux au sort, mais avec une *telle adresse* que les sujets inférieurs accusent la fortune et non les magistrats du lot qui décide de leur union.

On voit qu'on peut aimer la Vérité en soi et ne pas mésestimer le mensonge ; qu'on peut aimer la Vertu en soi et ne pas sentir l'indélicatesse de certains procédés. Croit-on maintenant que les bandelettes dont Platon entoure le front d'Homère ou les parfums qu'il verse sur sa tête soient de meilleur aloi que les démonstrations de bienveillance vis-à-vis des miséreux dont il redoute les violences possibles et qu'il éloigne de l'Etat sous les plus spécieux prétextes ?

Cependant, pour que le grand métaphycisien, dont tant de gens se réclament, depuis les théosophes, les occultistes jusqu'aux philosophes et aux théologiens, pour que ce grand métaphysicien ne paraisse pas avoir jugé de la poésie comme un béotien, on cite toujours avec complaisance le fameux passage de l'*Ion*... Platon y célèbre la poésie en plaçant son essence non pas dans l'art ou le métier, mais dans l'inspiration.

Le poète, dit-il (1), est un être léger, ailé, sacré. Il est incapable de composer, à moins que l'enthousiasme le saisisse. Jusqu'au moment de l'inspiration tout homme est incapable de faire des vers, de prononcer des oracles. Ce n'est point l'art, mais l'inspiration qui préside à son travail.

N'est-ce pas, dit-on, la même théorie qu'ont soutenue après Platon, Horace, Quintilien, Boileau et tous nos romantiques ?

(1) *Ion*, p. 226.

« Mon premier point est qu'il faut déraisonner », dit Musset.

N'attachons pas un sens trop moderne aux mots de Platon. Ce n'est pas précisément vanter beaucoup le poète que de le mettre au rang des Pythonisses, des prophètes et des devins, qui eux aussi sont inspirés. C'est prendre pour une élévation en dignité ce qui n'est qu'une relégation. Dans le *Phèdre*, où il reprendl e même couplet sur le poète inspiré des dieux, c'est au sixième rang qu'il le place, précisément après le devin. Faire ainsi du poète un être sacré, c'est une sorte d'honneur qu'au temps de nos rois on ne refusait pas aux princes jugés incapables de faire quoi que ce soit, sinon d'entrer dans l'intimité de Dieu, en s'enfermant dans un cloître.

Qu'on lise d'ailleurs la suite de ce fameux passage, il laisse assez nettement entendre que les meilleurs poètes ne sont pas précisément les plus intelligents ou tout au moins que l'intelligence ne leur sert de rien, puisque la divinité est là pour y suppléer. On ne demande pas à un instrument d'être intelligent, on lui demande d'être docile :

Le but, dit-il, pour lequel le dieu, après leur avoir ôté le sens, se sert d'eux comme ministres, ainsi que des prophètes et des autres devins inspirés, c'est qu'en les entendant nous sachions que ce n'est pas d'eux-mêmes qu'ils disent des choses si merveilleuses, puisqu'ils sont hors de leur bon sens, mais qu'ils sont des organes de la divinité qui nous parle par leur bouche. Tymnichus de Chalcide en est une preuve bien sensible. Nous n'avons de lui aucune pièce que l'on daigne apprendre par cœur, si ce n'est son « Péan », que tout le monde chante, la plus belle ode peut-être qu'on ait jamais faite, et qui, comme il le dit lui-même, est réellement « une production des Muses ». Il me semble que la divinité a voulu nous montrer en lui un exemple frappant, afin qu'il ne nous restât plus aucun doute si tous ces beaux poèmes sont humains et faits de mains d'homme, mais que nous fussions assurés qu'ils sont divins et l'ouvrage des dieux. C'est pour nous rendre cette vérité sensible que le dieu a chanté tout exprès la plus belle ode du monde par la bouche du poète le plus médiocre.

Le poète est un inspiré, comme le devin, mais qui interprétera les paroles souvent obscures du devin?

C'est à l'homme sain, dit Platon dans le *Timée* (1), qu'il appartient d'examiner les paroles prononcées dans le sommeil ou la veille, quand l'esprit est transporté par la divination ou l'enthousiasme, et de mettre à l'épreuve du raisonnement les visions et les apparitions. Celui qui a été dans le délire, et dont le délire dure encore, n'est pas en état de juger ses propres visions et ses propres paroles. Il n'y a que le sage qui agisse bien, se connaisse soi-même et ce qui le concerne.

Et là encore, comme partout ailleurs, c'est le dialecticien qui fait sentir son autorité suprême. Il ne faut pas que le poète, parce qu'il est saisi par l'enthousiasme divin, se croie libre comme la divinité. Les mystiques de l'Eglise, parce qu'ils se sentaient en contact direct avec Dieu, avaient quelque tendance à échapper à toute autorité humaine ; l'Eglise a su les discipliner. Le dialecticien de Platon devait discipliner également tous les inspirés, depuis la Pythie jusqu'au poète.

Platon tient toute prête une législation sévère. Le poète est un être ailé, mais le philosophe laissera à ses ailes la longueur qu'il lui plaira de laisser. Il ne faut pas que d'un vol trop puissant il vienne troubler l'air immobile de la cité sépulcre, la cité des 5.040 citoyens (2) (pas un de plus pas un de moins), et troubler, sinon les morts, du moins ceux qui n'ont d'autre préoccupation que « de se préparer à la mort ».

On ne connaîtra pas chez nous d'autres chants que les chants assignés et consacrés aux dieux et les vers en forme d'éloge ou de critique, composés par des hommes vertueux, *quand ils auront été jugés propres à remplir cet objet* (3).

On ne laissera pas à tout poète indifféremment le soin de composer ces éloges et ces critiques, mais il faut en premier lieu

(1) *Timée*, p. 260.

(2) Ce nombre de 5.040 est choisi intentionnellement pour des raisons mystiques. Il a l'avantage d'être divisible par les dix premiers chiffres.

(3) *Lois*, VII, p. 81.

que le poète n'ait pas moins de *cinquante ans*, en second lieu qu'il ne soit point de ceux qui, avec du goût et du talent pour la poésie, ne se sont d'ailleurs jamais fait honneur par aucune action mémorable...

On choisira entre les poètes ceux qui sont respectés par leurs vertus dans l'Etat, qui ont fait de belles actions, et *leurs vers seront chantés, de préférence, fussent-ils, du reste, moins parfaits.*

Ce choix appartiendra au magistrat instituteur de la jeunesse et aux autres gardiens des lois ; ils donneront à certains poètes le *privilège de faire parler leur muse en toute liberté.*

Ils feront en même temps *défense* aux autres de se mêler de pareille composition et aux citoyens de chanter aucune pièce de vers qui n'aurait point eu l'*approbation* des gardiens des lois, quand même elle serait supérieure aux hymnes de Thamyras ou d'Orphée.

On défendra au poète de montrer ses ouvrages à aucun particulier, qu'auparavant ils n'aient été *vus* et *approuvés* des gardiens des lois et des *censeurs* établis pour les examiner (1).

§

Pourquoi Platon n'a-t-il pas aimé les poètes ! On le comprend maintenant.

Est-ce qu'on aime les poètes dans les casernes ou dans les couvents ? Dans la caserne une seule chose importe : le courage. Dans le couvent une seule chose importe : la vie avec Dieu.

Est-ce qu'on aime les poètes et les artistes dans une cité où tous sont soumis à la plus sévère discipline, où rien n'est laissé à l'arbitraire individuel, où la pensée est surveillée par une censure inexorable et mesquine, où l'emprise de l'Etat s'affirme jusque dans les rapports conjugaux, où l'uniformité est considérée comme une condition d'ordre et de bonheur et la diversité comme un désordre ou un malheur ?

Rien n'est si beau, dit Platon, qu'une cité qui ressemblerait de loin à une seule maison.

(1) *Lois*, VII, p. 30.

Est-ce qu'on peut aimer les poètes qui chantent la joie de vivre et les rêves de l'imagination, est-ce qu'on peut aimer les artistes qui poursuivent passionnément la beauté dans l'affinement des sens, quand on ne conçoit pas la vie autrement que comme une épreuve pour l'âme, dans une prison misérable, qui est son corps ?

Un véritable philosophe ne travaille qu'à se séparer de son corps, pour ne s'occuper que de son âme (1).

Est-ce qu'on peut aimer des poètes et des artistes, quand on est persuadé qu'on tient la vérité absolue, et que de la connaissance de cette vérité dépend le bonheur de l'Etat et le bonheur de chacun ? En dehors de la connaissance des essences, il n'y a rien. En dehors de la dialectique qui conduit à cette connaissance, il n'y a que fántômes. Hormis cela, tout est vanité.

Il n'y a de vraie poésie que dans et par la dialectique.

Seule l'âme du philosophe à des ailes (2).

Il n'y a de vertu que dans et par la dialectique.

Avec elle on a tout : force, tempérance, justice, la vertu n'est vraie qu'avec la sagesse (3).

Il n'y a d'amour que dans et par la dialectique.

L'âme ne retourne au séjour divin qu'après un exil de dix mille ans, à moins qu'elle n'ait cultivé la philosophie avec un cœur sincère ou aimé les jeunes gens d'un amour philosophique (4).

Il n'y a d'éloquence vraie et de vraie rhétorique que dans et par la dialectique.

L'art oratoire n'est autre chose que l'art de conduire les âmes, il faut que celui qui veut devenir orateur sache combien il y a d'espèces d'âmes et leurs qualités respectives. Peut-il le savoir autrement que par la dialectique ? Laissons donc les rhéteurs nous dire qu'il ne faut pas vanter si fort notre dialectique et

(1) *Phédon*, p. 23.
(2) *Phèdre*, p. 338.
(3) *Phédon*, p. 31.
(4) *Phèdre*, p. 337.

qu'avec tout cet attirail méthodique nous ne saurions prendre notre essor (1).

Sans la dialectique il n'y a pas non plus de science vraie.

J'appelle ignorance cette disposition de l'âme qui fait qu'elle se révolte contre la raison, l'esprit fût-il vif et brillant. On doit réserver le nom de savants et admettre aux premières charges ceux-là seuls qui sont dans une disposition opposée, quand bien même, selon le proverbe, ils ne sauraient ni lire ni nager (2).

Sans la dialectique il n'y a pas non plus d'Etat bien dirigé. Seule la dialectique donne la science du vrai gouvernement et par suite au dialecticien seul le droit de gouverner.

Me voici arrivé, dit-il, à ce que nous comparions à la vague la plus terrible, mais le grand mot sera prononcé, dût-il comme un flot béant me submerger en me couvrant de ridicule et de honte. Ecoute ce que je vais dire. Tant que les *philosophes ne seront pas rois* dans les Etats ou que ceux qu'on appelle aujourd'hui rois et souverains ne seront pas vraiment et sérieusement philosophes, tant que la puissance politique et la philosophie ne se rencontreront pas dans le même sujet, tant qu'une loi supérieure n'écartera pas la foule de ceux qui se dirigent exclusivement vers l'une ou l'autre, il n'est point de remède pour les Etats ni, je pense, pour l'espèce humaine (3).

Si le dialecticien n'est pas tout, il n'est rien. Seul il connaît le Vrai, le Bien, le Beau. Seul il doit avoir la direction intellectuelle morale, artistique et politique du pays. Le poète a osé se dresser contre ces légitimes prétentions, qu'il disparaisse.

Mais enfin pourquoi celui qui a parlé avec un enthousiasme délirant du Beau en soi attaque-t-il, avec tant de passion mesquine, les poètes et les artistes, qui n'ont précisément d'autre but que de rendre ce Beau sensible?

C'est qu'on peut aimer les grands concepts et dédaigner les réalités sensibles d'où on les a sortis. Il n'y a rien de si

(1) *Phèdre*, pp. 387 et 389.
(2) *Lois*, III, p. 180.
(3) *Rép.*, V, p. 214.

fréquent que la honte de ses origines. On aime mieux descendre de Dieu que de monter de la matière, descendre, en dégénérant, d'une famille royale que de monter, en progressant, d'une famille de mercenaires. Le jour où l'esprit réfléchi des Grecs se rendit compte que, sous la diversité des choses, il y avait une identité commune et fondamentale, qui permettait par un même mot de les désigner tous, que par exemple sous les aspects multiples de l'homme, qu'il soit esclave ou roi, il y avait un fonds commun qu'on pouvait désigner d'un mot et qui était l'idée ou le concept d'humanité, il se trouva un métaphycisien pour renverser orgueilleusement l'ordre généalogique de ses concepts (1) et dire : bien loin que le concept naisse des choses, ce sont les choses qui naissent du concept.

Ce concept n'a pas été élaboré péniblement dans l'esprit de l'homme, mais il est descendu de Dieu dans l'homme. Si le lit existe, c'est parce que le concept du lit préexistait dans la pensée divine ; si les choses sont belles, c'est parce que le concept de Beauté est descendu en elles.

Si quelqu'un vient me dire, dit Socrate dans le *Phédon* (2), quelques instants avant sa mort, que ce qui fait qu'une chose est belle, c'est la vivacité des couleurs ou la proportion de ses parties et d'autres choses semblables, je laisse là toutes ces raisons qui ne font que me troubler et je réponds que toutes les belles choses sont belles par la présence du beau, de même que les choses sont grandes par la présence de la grandeur et les choses

(1) Quand on dit de Platon qu'il fut le Philosophe des Idées, on ne désigne pas évidemment, par ce mot Idées, autre chose que les concepts, et non pas les Idées au sens où l'on dit par exemple avoir des idées neuves, c'est-à-dire saisir des rapports ou des relations inaperçues jusque-là entre les choses. On peut assurer qu'en ce sens le Philosophe des Idées a eu très peu d'idées. Le but de sa dialectique n'a jamais été que de trouver l'essence ou la définition exacte de chaque chose. Le principal effort de la pensée fut pour lui de coller sur chaque chose une étiquette précise. Il ne craint pas, dans *la Politique*, d'employer trente pages à diviser et à subdiviser, pour aboutir à cette définition de la science politique, d'une précision étrange : science spéculative, de commandement direct, ayant pour objet des êtres animés, vivant en troupeaux, terrestres, marchant, sans cornes, qui ne se mêlent pas, bipèdes, sans plumes, en un mot des hommes.

(2) *Rep.*, v, p. 218.

petites par la présence de la petitesse. Tant que je m'en tiendrai à ce principe, je ne crois pas pouvoir me tromper !

Est-ce que Platon aurait jamais eu l'idée de la Beauté, s'il n'avait contemplé les belles statues, les beaux monuments d'Athènes et lu ses beaux chefs-d'œuvre littéraires ? Mais, quand il eut cette idée, il brisa avec une joie de néophyte, dans sa cité idéale, les statues, démolit les monuments, brûla les chefs-d'œuvre littéraires, avec la même satisfaction qu'on pourrait avoir à brûler de trop modestes archives de famille pour se faire de nouveaux titres de noblesse. C'est à Dieu désormais qu'il rapporta cette idée de Beauté, et il ne voulut plus voir qu'elle.

Il y a des gens, dit-il (1), avec un certain dédain, dont la curiosité est toute dans les yeux et dans les oreilles, qui aiment les belles voix, les belles couleurs, les belles figures et tous les ouvrages où il entre quelque chose de semblable, mais leur intelligence est incapable d'apercevoir et d'aimer le beau lui-même. Vit-il, celui qui, sans doute, connaît de belles choses, mais n'a aucune idée de la Beauté en soi ?

Il n'y a pas de Beau en soi ou de Beau absolu. Les concepts sont des résumés d'expériences, des signes représentatifs d'acquisitions sensibles, ils ne sont riches de contenu que dans la mesure où ils rappellent à chacun de nous des acquisitions personnelles et riches. Quand nous considérons ces concepts comme une richesse réelle et non figurative, nous jouons avec des valeurs de papier qui ne représentent rien, qui n'ont aucun fonds de garantie. Notre pensée n'est plus dès lors constituée que d'assignats intellectuels. Et en ce sens la spéculation métaphysique n'est pas plus une richesse pour l'esprit que la spéculation tout court n'est une richesse pour une nation. Il y a des gens qui, après avoir aimé d'abord ces valeurs pour les choses qu'elles étaient censées représenter, finissent par aimer ces valeurs pour elles-mêmes. Stuart Mill n'expliquait pas autrement la folie de l'avare. L'avare a commencé par aimer

(1) *Rép.*, v, p. 218.

éperdument l'argent pour les biens qu'il représentait et, finissant par prendre le moyen pour la fin, il a aimé éperdument l'argent pour lui-même.

C'est à cette même déviation psychologique qu'il faut attribuer les conceptions de Platon et son mépris de la réalité. Il est devenu un halluciné du concept, comme l'avare est devenu un halluciné de l'argent. Or, on sait que les hallucinés sont beaucoup plus convaincus de la réalité de leur hallucination que les gens normaux ne sont convaincus de la réalité de leurs perceptions. Et le succès, dans les époques de moindre critique, est assuré non pas dans la mesure où on dit vrai, mais dans la mesure où on est convaincu que ce qu'on dit est vrai. C'est pourquoi les mystiques et les métaphysiciens, plus convaincus de la réalité surnaturelle ou supra-sensible que de la réalité même, ont un succès qui ne décroît que très lentement.

Il y eut au moyen âge des théologiens qui parlaient avec enthousiasme de la Vérité et qui menaçaient de mort ceux qui leur prouvaient péremptoirement la circulation du sang ou le mouvement de la terre ; qui parlaient avec enthousiasme de l'amour divin et considéraient l'amour humain comme une déchéance, de la Justice et ne s'étonnaient point des injustices sociales ; qui parlaient avec enthousiasme de la Beauté des choses célestes et laissaient les admirables statues de Rome et d'Athènes dans la poussière des ruines ou leurs chefs-d'œuvre littéraires dans la poussière des réduits.

C'est à l'école de Platon que ces théologiens se sont formés. Lui aussi parla avec enthousiasme du vrai en soi et dédaigna la vérité scientifique naissante. C'est de lui et non de Démocrite que la légende aurait dû dire qu'il se creva les yeux pour mieux se concentrer dans la recherche des idées. Il parla avec enthousiasme du Bien en soi, du Juste en soi, et tout son système tendit à consolider les injustices sociales. Il parla éperdument du Beau en soi et méprisa la Beauté sous toutes ses formes sensibles.

Il n'aima pas la poésie et l'art pour la même raison qui lui fit dire :

Je n'aime pas les champs et les arbres, parce que les champs et les arbres n'ont rien à m'apprendre (1).

On songe à quelque alchimiste qui, à force de triturer des fleurs pour en extraire les essences parfumées, ne saurait plus les admirer, mais parlerait cependant avec un enthousiasme délirant des essences qu'il a dégagées. Puis il s'étonnerait que des humains trouvent encore quelque plaisir à contempler les fleurs et leurs jolies couleurs, et abaissent parfois leur visage sur leurs corolles pour en savourer les délicats parfums.

ÉLEUTHÈRE MARTIN.

(1) *Phèdre*, p. 299.

LA MYSTIQUE
SYNDICALISTE ET SOCIALISTE

—

On s'est appliqué, depuis l'échec de la tentative de grève générale du 1[er] mai, à observer s'il n'aurait pas pour conséquence une volte-face dans l'orientation syndicaliste. On a enregistré des résolutions votées par les Congrès de diverses corporations et les changements qui y furent consécutifs dans le personnel des dirigeants, et l'on continuera probablement... Oserons-nous dire que ces manifestations et cette documentation ne nous paraissent pas de nature à fournir les éléments d'une indiscutable certitude ? Nous pensons, en effet, qu'il convient de n'accepter qu'avec scepticisme le verbalisme des résolutions et des ordres du jour corporatifs. La prudence nous y convie et l'expérience a démontré que le renouvellement des états-majors n'était pas un sûr garant de l'évolution de la doctrine, ce qui seul évidemment importe. On pourrait en donner de nombreux exemples. Il en est au moins un qui est impressionnant.

En 1906, au Congrès d'Amiens, le syndicalisme s'affranchit de la tutelle politique que prétendait lui imposer le Parti socialiste. Le divorce fut concrétisé dans la formule : « Le syndicalisme se suffit à lui-même ». Or, depuis cette époque, si le Parti socialiste et la C. G. T. ont fait chacun bande à part, si celle-ci ne manqua jamais une occasion d'affirmer sa volonté de ne s'occuper que des intérêts économiques, nous l'avons vue pourtant lancer le syndicalisme dans de multiples actions politiques. Elle reconnut elle-même que la tentative de grève générale du 1[er] mai, à laquelle elle accorda son appui, et qu'elle s'efforça de développer intensément, n'avait aucun caractère corporatif. En

cette grave circonstance, la C. G. T. s'est donc replacée dans l'orbe politique du Parti socialiste, — qui s'empressa d'ailleurs de soutenir les grévistes, — et elle s'est mise en contradiction avec la formule du Congrès d'Amiens.

Nous savons bien que la C. G. T. a argué qu'elle s'était trouvée en face du fait accompli et débordée par les extrémistes. Disons que c'est une excuse d'une valeur fort relative et qui s'inscrit contre la puissance dont se targuent les dirigeants cégétistes. Si la C. G. T. possède réellement, comme elle l'affirme, la direction effective du syndicalisme, elle doit savoir, et pouvoir, au besoin, résister aux entraînements et aux excitations susceptibles de rendre cette direction illusoire. Les chefs qui obéissent aux ordres de leurs troupes n'ont qu'un simulacre d'autorité. Au surplus, si la grève du 1er mai n'avait pas été déclanchée, est-ce que la C. G. T. avait cessé de menacer de recourir à une interruption générale du travail pour imposer au gouvernement et aux Chambres le projet de nationalisation industrialisée des chemins de fer préparé par son Conseil économique du Travail ? Il n'a pas fallu grand effort pour qu'elle se décidât à céder aux injonctions des extrémistes.

Certes, nous n'ignorons pas, non plus, que le politique et l'économique se pénètrent intimement et qu'il appartient au politique de faire passer dans la loi les transformations économiques. En vertu de quoi le Parti socialiste s'efforce à la conquête du pouvoir politique afin de réaliser la révolution sociale,...tout en poussant les masses prolétariennes à l'action directe et insurrectionnelle. Raison qui explique également que le syndicalisme soit enclin à exercer une pression sur les pouvoirs publics. Preuve, néanmoins, de la vanité des formules. En tout cas, au regard de la question qui nous occupe, nous constatons que la différence des méthodes du syndicalisme et du socialisme est seulement d'apparence, et que la prétention du premier à lutter exclusivement sur le terrain économique est démentie par les faits.

C'est que, en réalité, le syndicalisme et le socialisme ont pour même idéal la révolution sociale. Fatalement, l'identité des buts crée, à certains moments, la convergence des tactiques. Par suite, il n'est pas étonnant qu'en beaucoup de circonstances le syndicalisme soit amené à adopter les procédés d'action du socialisme révolutionnaire.

On voit donc qu'il convient de n'accorder complète créance au verbalisme des formules et des résolutions votées par les Congrès corporatifs, de même qu'aux changements dans le personnel des dirigeants, que sous bénéfice d'inventaire. Autrement dit, il faut attendre les actes. Une orientation nouvelle du syndicalisme et du socialisme ne saurait être le fruit que d'une transformation de la mentalité ouvrière. Ah, alors, les dirigeants suivraient nécessairement les dirigés, et il se peut, après tout, que cette mentalité ouvrière évolue de telle sorte qu'elle impose définitivement silence aux extrémistes. Mais on est forcé, en attendant, de se demander quelles sont, présentement, ses caractéristiques.

§

Nul doute que le syndicalisme n'ait été influencé par le déséquilibre dans tous les ordres de l'activité nationale qui est une des conséquences de près de cinq ans de bataille. Déséquilibre concomitant à l'appauvrissement de l'humanité, lequel a provoqué le déséquilibre social. La guerre a certainement diminué notre goût de l'effort, émasculé l'aménité et la probité de nos mœurs, amoindri notre sens de la solidarité nationale, en nous façonnant une âme plus avide de jouissances matérielles, moins scrupuleuse, moins altruiste, moins encline à la discipline sociale. Tous phénomènes logiquement explicables.

L'étranger nous reconnaît volontiers le don de la sensibilité, qui est la marque distinctive de notre affinement intellectuel et de notre sociabilité. Or, la guerre a mis la sensibilité française à une très cruelle et rude épreuve. Chaque atrocité et chaque crime de la barbarie teutonne furent

pour elle autant d'injures et de provocations, autant de blessures, et il est impossible de les compter. D'autre part, la lutte a revêtu un caractère de férocité extrême dans des conditions qui ramenaient le combattant à l'humanité primitive. Les « poilus » qui, pendant plus de quatre ans, avaient vécu une vie hors de la civilisation dans un enfer d'horreurs, et à qui la nécessité de leur sauvegarde apprit l'inutilité et le danger d'une émotion mal contenue, ont rapporté des tranchées, sinon tous le goût de la violence, du moins en général un besoin instinctif de défiance contre leurs impulsions affectives, une certaine sécheresse de cœur et de raison, une âme moins sensible. Les civils eux-mêmes, qui avaient terriblement souffert dans leurs sentiments et leurs intérêts, qui comprirent que le droit et les meilleures intentions sont souvent impuissants hors du secours de la Force, se sont trouvés inclinés à plus d'égoïsme ou à un altruisme moins expansif, à moins d'aménité dans leurs rapports, à un esprit de combativité sociale, ce qui s'est répercuté sur leur mentalité, sinon pour la cuirasser d'indifférence, en tous cas pour l'imprégner de quelque rudesse. Le syndicalisme a subi l'empreinte commune.

Par ailleurs, n'est-il pas aussi logiquement explicable que, en relation avec la cherté grandissante de toutes choses, les revendications des travailleurs soient devenues de plus en plus exagérées ? Profiter des circonstances pour obtenir des salaires sans cesse accrus était, au surplus, une tactique fort compréhensible, car, outre qu'elle répondait à une nécessité, ses bénéficiaires peuvent se persuader que les avantages ainsi obtenus le sont d'une façon définitive, encore qu'ils ne représentent pas une plus grande somme de possibilités de jouissances. Ici, comme toujours, il faut réserver la part de l'égoïsme humain.

Il est loisible, également, d'expliquer par la lassitude morale et physique, consécutive à l'effort extraordinaire fourni pendant les hostilités, l'affaiblissement du goût au labeur, les réclamations du prolétariat manuel en vue de la

diminution légale de la durée de la journée de travail et la décroissance du rendement, dans tous les métiers. Il convient cependant de ne pas oublier que la célèbre formule des trois huit figurait avant la guerre au programme syndicaliste et que la décroissance de la production avait été constatée depuis longtemps déjà. Le Congrès international des mineurs, tenu à Genève, a même récemment posé le principe de la réduction de la journée de travail à six heures. La formule de la C. G. T. : « Le maximum de salaires, dans le minimum de travail, par le maximum du rendement », paraît devoir de plus en plus se transformer en celle-ci : « Le maximum de salaires, dans le minimum de travail, par le minimum de rendement ».

Peut-être, aussi, le moindre goût à l'effort est-il, en partie, adéquat aux gaspillages de la richesse nationale par l'Etat. Peut-être, pour une autre part, correspond-il à une protestation contre les fortunes scandaleuses édifiées grâce à la spéculation, ou le prélèvement, par les mercantis, de bénéfices exorbitants sur la consommation publique. Cependant, pour être juste, il faut l'avouer, les spéculateurs et les mercantis, que l'Etat ni la justice n'ont su ni pourchasser ni atteindre, ont été singulièrement favorisés par le consommateur lui-même, qui s'est avéré totalement incapable de s'organiser et de se défendre. Mais la psychologie du consommateur mériterait une étude spéciale, qui n'entre pas dans le cadre de notre sujet.

On pourrait enfin se demander si les mécomptes de la paix ne se répercutent pas sur la mentalité ouvrière comme sur celle de la nation tout entière pour augmenter leur désarroi et leur déséquilibre. Eh quoi, nous avons vaincu l'Allemagne et nous ne parvenons pas plus à la faire payer qu'à la faire réparer ! Non seulement les nations victorieuses n'arrivent pas à reconstruire l'Europe sur le plan des principes dont elles avaient prôné l'application, mais encore s'entendent-elles désormais au sujet de l'Idéal supérieur qui les unissait ? Certaines sacrifient cet Idéal à la

satisfaction de leurs égoïsmes nationaux. On dirait que d'autres méconnaissent délibérément l'immédiate justice et les nécessités impérieuses de l'avenir. Les Etats-Unis défaillent aux engagements de leur Président et se soustraient aux garanties qu'il avait souscrites pour la sécurité de la France en échange des gages territoriaux qu'elle avait revendiqués et auxquels elle eut le tort de renoncer, trop généreusement confiante dans les promesses qu'on lui prodiguait ! Par particularisme, ces mêmes Etats-Unis répudient toute participation à la Ligue des nations, dont M. Wilson fut pourtant le promoteur, qui est l'indispensable complément du traité de Versailles, dont la faillite équivaudrait à celle de la pacification mondiale et enlèverait à la victoire la justification des sacrifices consentis par les peuples civilisés ! Mais alors....?

Il y a une sensibilité collective comme une sensibilité individuelle. Les grands bouleversements affectent l'émotivité des peuples comme celle de chaque citoyen. L'effondrement de l'espoir de justice universelle atteint la confiance individuelle. Que sert de tant lutter et souffrir si la victoire ne conduit pas nécessairement au but poursuivi ? Rien n'est plus démoralisant que la découverte de l'inutilité du sacrifice.

Quoi qu'il en soit, la mentalité syndicaliste fut influencée individuellement, à n'en pas douter, par les événements extraordinaires que nous avons traversés. Seulement, si l'on étudie attentivement les manifestations par lesquelles ce phénomène se traduit, on est frappé également de l'exaltation collective qui les domine, et l'on est conduit à croire que cette exaltation n'est pas uniquement fonction du déséquilibre issu de la guerre. Il faut donc préciser l'état d'esprit révélé par ces manifestations.

§

Le syndicalisme cégétiste est devenu essentiellement agressif et autoritaire. Il ne formule plus des revendica-

tions, il pose des ultimatums. Il exige de ses adhérents la discipline la plus étroite. Il traite les non syndiqués, ou ceux qui font partie de syndicats indépendants, comme des coupables sur lesquels il a le droit de haute et basse justice. Au cours de la grève du 1er mai, des ouvriers non syndiqués, et qui continuaient de travailler, furent roués de coups et leurs femmes molestées. Quelques-uns furent séquestrés et traduits devant un tribunal syndicaliste, sorte de Sainte-Vehme qui leur infligea les pires avanies morales. Il y a désormais un crime d'hérésie ou de lèse-majesté cégétiste.

Cette tyrannie et cette violence dénotent que le syndicalisme cégétiste est pénétré d'un orgueil démesuré. Il se croit au-dessus de la loi. Il s'exagère sa puissance et il n'admet qu'on parle de ses responsabilités. Il prétend forcer les employeurs à n'engager que des affiliés à son obédience. La liberté n'est plus pour lui qu'un mot vide de sens.

Ne faites pas observer qu'en admettant qu'elle compte 500.000 cotisants, la C. G. T. ne représente qu'une minorité dans le monde des travailleurs et de la Nation. N'objectez pas que la liberté du travail est un des fondements de la dignité ouvrière, et qu'elle-même, la C. G. T., pratique rigoureusement, dans sa vie intérieure, la loi des majorités. On vous répondrait que le travailleur « conscient et organisé », c'est-à-dire cégétiste, ne relève que de son bon plaisir et n'est pas tenu de s'accommoder des vérités « bourgeoises ».

C'est de cette intransigeance dogmatique que s'inspire la C. G. T. à l'égard de l'Etat. Non seulement elle tend de plus en plus à imposer ses directions et ses volontés aux chefs des administrations, dans leur rapports avec leurs employés et ouvriers syndiqués cégétistes, mais elle vise à les supplanter dans la conduite des services. Bien mieux, elle ne cache pas son dessein de se substituer aux pouvoirs publics réguliers. Et, ici, son intransigeance se double d'une prétention stupéfiante à l'infaillibilité. L'aventure de son projet de nationalisation industrialisée des chemins de fer, qui

fut le prétexte de la tentative de grève générale du 1er mai, n'en est-elle pas l'irrécusable démonstration ?

On sait que ce projet avait été préparé par le Conseil économique du Travail qu'elle a créé pour se renforcer du concours de techniciens. Eh bien, comment présenta-t-elle ce projet ? Non pas comme un ensemble de suggestions traduisant les vues du syndicalisme cégétiste, et qu'elle avait le droit, ainsi que toutes les organisations économiques, Chambres de commerce ou autres, de soumettre à l'attention du gouvernement et du Parlement, seuls chargés, par délégation du suffrage universel, c'est-à-dire par la souveraineté nationale, de présenter, discuter et voter les lois. Il lui était loisible de demander à un député de le déposer sur le bureau de la Chambre. Non. Elle proclama, dès l'abord, que ce projet *devait* être accepté par le gouvernement, présenté par lui, et que, naturellement, le Parlement *devait* l'adopter. En sorte que le Conseil économique du Travail de la C. G. T. n'est plus un Conseil, mais un Concile possédant la science infuse, pouvant promulguer des dogmes économiques infaillibles en vertu de la grâce syndicaliste et révolutionnaire. La formule du Congrès d'Amiens doit, par suite, être modifiée. Il ne faut plus dire « le syndicalisme se suffit à lui-même », mais « le syndicalisme suffit à tout ».

Est-il besoin d'insister sur l'aberration d'une telle mentalité ? De toute évidence la C. G. T. commettait ici trois erreurs. D'abord elle oubliait que personne, sans ridicule, ne saurait se targuer de posséder la vérité intégrale. En second lieu, elle niait que la liberté de discussion est l'essence même des régimes démocratiques. En troisième lieu, elle faisait litière de la souveraineté nationale, Si, demain, les syndicats patronaux confédérés créaient, de leur côté, un Conseil économique du Travail qui émît les mêmes prétentions que celui de la C. G. T., nous aboutirions à la confusion des pouvoirs, au désordre et à l'anarchie.

Une autre caractéristique de la mentalité syndicaliste

cégétiste est sa méconnaissance absolue de l'intérêt général. Quoi qu'elle en ait dit, son projet de nationalisation industrialisée des chemins de fer, préface de la nationalisation industrialisée des autres grands services publics, est uniquement conçu en vue de servir ses buts politiques et l'intérêt corporatif des cheminots. Si, par impossible, il était adopté, c'est elle, la C. G. T., qui serait la véritable maîtresse des transports ferroviaires de la France, puisque le Conseil supérieur dont il propose la création comprendrait une majorité de représentants du syndicalisme cégétiste ou de ses affiliés. Nul doute que cette majorité ne servît les buts politiques de la C. G. T. et ne gérât ce service public et national au profit de la corporation des cheminots. La collectivité, qui n'y serait représentée que par une minorité, se trouverait inévitablement sacrifiée, mais, en revanche, elle payerait les déficits de l'exploitation. Le syndicalisme ne possède aucun secret magique pour changer l'égoïsme humain, et l'expérience du communisme intégral en Russie prouve que les ouvriers, maîtres des usines et des administrations, y ont fait supporter par la collectivité les avantages abusifs qu'ils se sont octroyés. Il n'en irait pas autrement en France.

La méconnaissance, par la C. G. T., de l'intérêt collectif, ne s'est-elle pas, d'ailleurs, affirmée par la grève du 1er mai? Elle savait que l'arrêt des transports ferroviaires, aggravé par l'arrêt généralisé de la production, devait entraîner des pertes incalculables pour la Nation tout entière. Mais c'est une éventualité douloureuse qui n'a suscité en elle aucune anxiété sociale et patriotique. Elle l'a envisagée avec la plus complète sérénité. Bien mieux, lorsqu'elle comprit que la grève générale était vouée à un échec certain, elle n'hésita pas à faire appel à l'Internationale syndicale, et à lui demander de boycotter la France, c'est-à-dire de la priver de son ravitaillement en denrées alimentaires et en matières premières. Elle signifiait ainsi qu'elle ne reculait pas devant une catastrophe nationale pour imposer ses volontés et

qu'elle n'éprouverait aucune honte ni aucune tristesse à tirer sa victoire du pire. Du même coup, sollicitant l'intervention de l'étranger dans les affaires intérieures de la France, elle reconnaissait que l'internationalisme est toujours à ses yeux un légitime instrument de la révolution sociale.

Eh bien, cette collusion internationale, il était fatal que la C. G. T., imitant en cela le socialisme, s'y livrât également au sujet de nos affaires extérieures, car elle est exactement dans leur ligne révolutionnaire et elle s'avère, par surcroît, en corrélation avec la prétention cégétiste de se substituer aux pouvoirs publics et de s'arroger leurs attributions légales. C'est pourquoi la C. G. T. n'a cessé de réclamer la reconnaissance officielle du régime des Soviets et a protesté contre l'envoi de secours à notre alliée la Pologne. Mais cette collusion internationaliste découle d'une conception qu'il est intéressant de préciser, parce que cela permet de fixer un nouveau trait caractéristique de la mentalité du syndicalisme cégétiste et du socialisme révolutionnaire.

Au regard de la saine raison, il faut manquer du simple bon sens pour soutenir l'excellence du régime des Soviets. Tous ceux qui ont pu pénétrer dans la Russie bolcheviste, ou ont eu la chance d'en revenir, sont unanimes à déclarer que l'expérience du communisme intégral russe est une criminelle folie qui doit logiquement sombrer dans une immense faillite. Il n'est pas jusqu'à MM. Cachin et Frossard, pèlerins préalablement décidés à trouver tout parfait dans le paradis soviétiste, qui, par leurs récits tendancieux, n'aient révélé l'horreur de la situation du peuple russe et fourni une certitude du désastre qui se prépare. Les conditions posées par Lénine pour entrer dans la IIIe Internationale ont dégoûté et effrayé les révolutionnaires qui conservent leur sang-froid et du cœur. Sur la foi des délégués des Travaillistes anglais, qui sont allés à Moscou, le Congrès de la IIe Internationale, tenu à Genève, a répudié

le bolchevisme, enfer du prolétariat, destructeur de toute richesse et incapable d'une organisation susceptible de permettre à une société de vivre. Or, par suite de quelle contradiction le socialisme et la C. G. T. s'acharnent-ils à réclamer la reconnaissance de ce régime d'assassinat, de famine, d'asservissement, de désolation et de misère, cause de la détresse épouvantable du peuple russe ?

C'est que le bolchevisme représente à leurs yeux une entité communiste dont l'existence même sert l'idée révolutionnaire. C'est aussi que le syndicalisme cégétiste et le socialisme ont avec lui des affinités qui les attirent, puisque Lénine professe que la révolution peut être seulement catastrophique et conditionnée par la guerre civile, et qu'il importe peu de soumettre les peuples aux pires désastres collectifs et les individus aux pires tortures physiques et morales, pourvu qu'on les convainque de la beauté de la révolution mondiale. « Il faut, disent les dictateurs de Moscou, que le prolétaire conscient sache non seulement combattre, mais souffrir, en vue de son « avenir socialiste ». Ce fut évidemment le point de vue de la C. G. T. et du socialisme dans la tentative de grève générale du 1er mai, puisque tout arrêt de la continuité de la vie sociale pèse plus lourdement sur le travailleur dont les ressources dépendent de son labeur comme la facilité de sa vie dépend de l'abondance des produits, et puisque tout mouvement de cette nature peut, en cas d'insuccès, se terminer par des sanctions graves contre les grévistes. C'est la mentalité des inquisiteurs suppliciant les hérétiques, afin qu'ils gagnent leur salut éternel. Et M. Frossard ne déclara-t-il pas dédaigneusement, au début de la première conférence qu'il donna à Paris après son retour de Russie, que l'éducation sociale du Français était encore loin d'être suffisante pour lui permettre de comprendre la magnificence des conceptions de Lénine ?

On saisit ici l'aspect le plus curieux et assurément l'une des plus décisives caractéristiques de la mentalité syndica-

liste cégétiste et socialiste. Cet enthousiasme pour le bolchevisme, contradictoire avec la répudiation prononcée à Genève, n'est pas uniquement inspiré par une habileté de tactique révolutionnaire. Il est dominé par une cause d'ordre psychologique : il procède directement d'une sorte d'envoûtement de nature religieuse. Il est l'hallucination de croyants exaltés, et les considérations que nous venons de développer ne permettent-elles pas d'affirmer précisément qu'il y a une mystique syndicaliste, socialiste, révolutionnaire ? Groupons-en les traits révélateurs.

Agressive, violente, orgueilleuse, intransigeante, dogmatique, telle est la mentalité syndicaliste cégétiste et socialiste. Elle vise à l'universalité et à l'infaillibilité : elle est, par certains côtés, contradictoire et n'admet pas la contradiction ; elle s'exalte avec perversité jusqu'à prétendre tirer le bien et sa réussite des maux et des catastrophes qu'elle provoque en complète conscience et en toute sérénité. Mais n'est-ce pas la mentalité classique du mystique ? Au surplus, il est facile, et il ne nous semble pas inutile de déterminer le processus de la mystique syndicaliste et socialiste.

§

Le socialisme et le syndicalisme tendent, en définitive, à la réalisation du paradis social. Ils sont une espérance de bonheur terrestre immédiat au cœur du prolétariat. Ils possèdent, à ce titre, les éléments constitutifs d'une religion laïque. Mais, par cela seul que cette religion doit chercher à triompher sur le plan social, elle se heurte nécessairement à la nature de l'homme et à la société telle que l'ont construite les générations millénaires. Sans doute, elle profite de l'acquis des progrès accumulés par ces générations, ce qu'on appelle la civilisation. Seulement, comme le progrès est affaire d'étapes et d'évolution lente, et comme toute société porte en soi un incoërcible instinct de conservation, qui est en même temps un instinct de résistance et de défense, la religion socialiste et syndicaliste est naturelle-

ment entraînée à méconnaître les lois biologiques et sociologiques et à orienter son action vers la révolution. Comme toute religion ne va pas sans mystique, et comme toute mystique se concrétise en une formule, la religion socialiste et syndicaliste en a trouvé une, dès l'abord et sans effort, dans la solidarité de tous les déshérités du sort. L'homme évoluant dans un milieu localisé, le socialisme et le syndicalisme ont incité le prolétaire à se révolter contre celui en qui il devait voir son ennemi personnel : de là est née la lutte des classes procédant de la haine du salarié contre le salariant. La solidarité de métier sur un point déterminé en est sortie. Puis est survenue la solidarité nationale des salariés du même métier, ensuite la solidarité du prolétariat national qui s'est élargie à la solidarité prolétarienne internationale.

A parler vrai, on peut soutenir que les théoriciens du socialisme sont allés du premier coup jusqu'à la conception intégrale de la doctrine. Dans la pratique, la propagande de cette doctrine n'a pas échappé aux lois habituelles de l'évolution des idées. M. Frossard a tenté d'assimiler la mystique du socialisme à celle du christianisme. Nous croyons que c'est une erreur. La mystique du christianisme s'aiguillait sur le royaume des cieux et la conquête du bonheur éternel par la vertu : celle du socialisme et du syndicalisme s'aiguille sur la conquête du bonheur terrestre par la satisfaction de l'égalité absolue des besoins matériels. Il n'y a donc pas évidence d'assimilation entre les deux. Ce qu'elles ont de commun, c'est l'idéalisme qui est le fonds spirituel de toute religion et de toute doctrine de bonheur social, mais ce fonds spirituel était l'essence même du christianisme, au lieu que, dans le socialisme et le syndicalisme, il s'efface, il disparaît devant les préoccupations matérielles. L'idéalisme chrétien en appelait, en outre, à la justice divine, qui ne peut pas se tromper, tandis que l'idéalisme syndicaliste et socialiste en appelle à la justice humaine éminemment faillible et contingente.

Opposition entre salariés et salariants dans la localité et le métier, haine et lutte des classes au nom du concept de la solidarité ouvrière, locale d'abord, nationale ensuite par métier, puis par classe, internationale enfin, telles furent donc, croyons-nous, les étapes successives de la formation de la mystique socialiste et syndicaliste. Mais, jusqu'en 1918, il lui manquait une formule de rayonnement plus capable de frapper l'esprit des masses que celle, assez complexe, de la solidarité nationale et internationale. Le bolchevisme la lui apporta avec « la dictature du prolétariat ».

Le communisme intégral russe était lui-même plus qu'une formule : il était la réalisation de l'idéal mystique prolétarien ; il était, à la portée de la main du prolétariat, la matérialisation de son rêve. Il en fut exalté et halluciné. Du coup, sa mystique s'exaspéra jusqu'au délire sacré. Il se solidarisa avec le bolchevisme jusque dans ses crimes. Il en admira le développement tyrannique et catastrophique comme sa marche dans « les voies impénétrables » de la Providence prolétarienne et la condition inévitable de sa réussite. Si, tout de même, à Genève, sous l'influence inconsciente des sentiments qu'ils doivent à une civilisation avancée et qui les ont faits plus compréhensifs que les moujiks, les dirigeants réprouvent les méthodes du bolchevisme, ils restents « enthousiasmés », ainsi que le déclarait M. Cachin, illuminés, c'est le vrai mot, par la mystique soviétiste, et tout en s'inscrivant contre ses procédés et ses résultats actuels, ils demeurent convaincus de la beauté du régime des Soviets, et, sans se préoccuper de la contradiction dans laquelle ils versent, ils ne cessent de réclamer sa reconnaissance officielle comme une consécration de sa doctrine.

Tout, d'ailleurs, en France, a préparé le prolétariat à cette aberration mystique : la faiblesse des pouvoirs publics à l'égard des exigences croissantes et des empiètements incessants du syndicalisme, leur quasi-complicité sous le couvert d'une fausse idéologie démocratique qui dissi-

mulait mal leur incessante capitulation, la mollesse de la justice pour les violations de la loi et les atteintes à la liberté personnelle, l'abus de l'amnistie pour les délits de grève, la tolérance pour la négation de l'intérêt de la collectivité, autant de fautes qui ont laissé la civilisation et la société à peu près incapables d'exercer leur droit de légitime défense. Ajoutons-y, en toute sincérité, l'incompréhension de l'évolution sociale par ce que l'on est convenu de dénommer « les classes dirigeantes », et qui ne sont, en réalité, que les troupes d'avant-garde du progrès et les élites sorties du prolétariat lui-même.

Voilà pourquoi nous pensons qu'on se leurrerait inutilement en se persuadant d'une orientation nouvelle du socialisme et du syndicalisme par le seul verbalisme des résolutions adoptées dans les Congrès corporatifs et les changements concomitants dans le personnel des dirigeants. Ce sont là assurément des manifestations qu'il convient d'enregistrer comme les symptômes d'une mentalité ouvrière en voie peut être de saine évolution. Avant de célébrer cette évolution, il est sage d'attendre les actes. Nous avons confiance que la mystique bolcheviste ne contaminera pas le bon sens du peuple de France. Les révolutionnaires, socialistes et syndicalistes, sont, d'ailleurs, une minorité dans la Nation dont l'état économique, politique et social s'oppose, historiquement et psychologiquement parlant, aux catastrophes soviétiques. Mais cela ne veut pas dire que la Société, les pouvoirs publics et les bons citoyens doivent opposer aux folies de la mystique bolcheviste la seule force de l'inertie.

LOUIS NARQUET.

L'ÉDUCATION D'UNE JEUNE FILLE

AU DÉBUT DE LA TROISIÈME RÉPUBLIQUE [1]

—

— Nous allons donner un bal masqué.

Cette phrase éclata comme un coup de fusil, tuant le grand silence de l'hiver qui pesait sur la maison.

Le colonel Rageac, assis au coin droit de la cheminée, demeura caché derrière *l'Echo de la Dordogne* et ne tressaillit même pas. Celui qu'on appelait toujours *mon commandant* ne commandait rien chez lui depuis longtemps, s'isolant de plus en plus de ce qui intéressait les autres.

Mme Gabrielle Rageac, enfouie dans le fauteuil de gauche, regardait fixement le feu, semblait puiser ses inspirations mondaines aux rubis allumés sur le velours de la suie revêtant l'immense plaque de fonte où se profilait un quelconque Napoléon.

Magui triait des laines, sur la table, un monceau de laine à tapisserie qu'elle devait arranger par nuances, aligner par écheveaux allant du clair au foncé, cela tous les soirs, après dîner, sous la clarté vague d'une lampe suspension qui brûlait encore à l'huile. Tous les matins, avant le déjeuner, Mme Rageac dérangeait de nouveau la belle ordonnance des couleurs, fourrageant dans le tas et mêlant, comme à plaisir, le clair et le foncé, car elle n'était jamais bien fixée sur la réalisation de son propre ouvrage.

La jeune fille se tourna vers sa mère avec inquiétude.

— Un bal masqué ! En l'honneur de quoi ? murmura-t-elle hésitante, comme regrettant de rompre le silence à son tour.

(1) Voir *Mercure de France* du 15 janvier 1920, n° 518 : *Un Scandale militaire sous le Second Empire.*

— En l'honneur de tes quinze ans. Tu vas les avoir, ma fille ! Tu n'y penses pas ? Tu ne penses jamais à rien de sérieux.

— Ah ! c'est ça la surprise, fit Magui, de son accent martelé, détachant les syllabes comme si elle en eût été priée à un cours de diction. Tu n'as pas peur qu'il n'y vienne personne par le temps qu'il fait ?

— Nous devons essayer de réagir contre le temps et l'indifférence de ton père ! Nous ne pouvons pas nous laisser enterrer comme ça sous ces avalanches. Non, ça ne peut pas durer, c'est une existence impossible !

— Mais, maman, il faudra que tes invités la traversent, eux, la neige.

— Elle aura fondu. Nous avons besoin de quelques semaines pour préparer les costumes.

Mme Rageac parlait comme en rêve, les yeux suivant les étincelles, frappant les bûches de ses pincettes et souriant à son projet.

Elle avait bien changé, la belle Gabrielle, en ces longues années de tribulations familiales. De sa cruelle attente, durant la guerre de 70, elle conservait une sorte de nervosité qui la dévorait *en dedans :* « Je me ronge ! » disait-elle. Son profil, au nez aquilin, s'était amaigri jusqu'à l'intaille coupante d'un camée. Elle portait, négligemment, des robes de chambre à traîne, garnies de fourrures beaucoup trop luxueuses pour la vie qu'elle menait, et partageait ses loisirs entre son piano et son métier à tapisserie, abandonnant la conduite intérieure de la maison à sa fille, dont l'âge ne se proportionnait pas du tout aux responsabilités domestiques.

Magui, très calme, continuait à trier inlassablement ses laines. Elle montait et descendait la gamme des verts, des bleus, des rouges, des jaunes. Le grand métier était près d'elle, lui tendant ses bras rigides et sa tapisserie commencée, où on découvrait des fruits et des fleurs excessivement Louis XIII. Un matin, sa mère se levait décidant d'entre-

prendre les tentures d'un salon au petit point, mais le soir elle changeait d'avis et le salon se réduisait à une *chauffeuse*. Il arrivait souvent que la chaise en question différât totalement, du siège au dossier, de dessin ou de style. Alors, Magui, très ordonnée, rétablissait l'équilibre, s'attaquait, l'aiguille en main, au surgissant problème.

La salle à manger, sombre, où on se tenait après le repas du soir, parce qu'elle était la pièce la plus chaude de la maison, se meublait d'une armoire Louis XV dont le fronton se perdait dans la nuit, d'une console Régence d'un galbe admirable et de sièges lourds en reps vert. Le papier vert à dessins havanes et bruns assombrissait encore l'atmosphère. Il n'y avait qu'une porte-fenêtre donnant sur une terrasse pour éclairer, le jour. Le soir, les laines, aux nuances éclatantes, un aquarium, sur le marbre de la console, où tournaient une famille de cyprins sous des algues de caoutchouc, étaient à peu près les seuls détails fleurissant le décor.

— Qui invitera-t-on ? demanda Magui pour dire quelque chose, parce qu'elle sentait qu'un mauvais esprit fermentait.

— Ton grand-père, bonne maman, les Vial d'Aram, le maire, le sous-préfet, *C'est-la-plus-moindre*...

— Alors qui dansera, sans jeunes gens ?

— Tout le monde. On te fera danser.

— Je ne sais pas. Quant à essayer avec *C'est-la-plus-moindre*, ça, jamais ! Ce Monsieur-là me dégoûte.

— Tu apprendras. Tu as sauté et tourné avec tes sales petits paysans, tout l'été, aux noces et aux frairies, pourtant.

— Ce n'est pas la même chose.

— Ne m'agace pas avec tes raisonnements à perte de vue. Je donne un bal masqué en l'honneur de tes quinze ans et tu devrais t'en réjouir au lieu de me contrarier.

— Crois-tu que papa sera de la fête ? demanda encore Magui allongeant devant elle des aiguillées de laine rose, de deux tons.

— Mais, son costume est tout prêt. Il n'a qu'à tirer du camphre son dolman du 12e chasseurs. Il aura l'air déguisé, certainement.

Ces mots: *12e chasseurs*, avaient peut-être résonné plus fort que les autres à l'oreille du *sourd*. Il laissa tomber son journal. Alors on aperçut le masque tragique du colonel Rageac et on ne pouvait plus voir que lui malgré la fraîcheur des laines roses, le gai chatoiement, sur la console, des cyprins, tournant, roses aussi, dans l'ombre de l'aquarium.

Il gardait ses traits réguliers d'homme de bronze, mais perforés, charcutés, gravés par les affreuses traces d'une implacable petite vérole noire, un typhus gagné, là-bas, à Hambourg, durant sa captivité de prisonnier de guerre. Après la forteresse française qui l'avait rendu sourd à toutes joies, en temps de paix, il y avait eu la prison prussienne, qui réduisait la noble régularité de son visage à la sauvage raideur d'un masque d'épouvante. Seule, filtrant encore sous des paupières épaisses, subsistait cette lueur verte qui, jadis, domptait les chevaux ombrageux sur le terrain de manœuvre, mais elle rendait plus sinistre cette face d'homme vaincu, outragé dans sa dignité de guerrier classique, et le forçait à une rigidité de manières qui n'était peut-être plus de la courtoisie.

— Vous disiez ? interrogea-t-il froidement.

Magui baissa la tête sur ses laines roses et Mme Rageac haussa imperceptiblement les épaules. Sans s'inquiéter davantage d'une réponse, le colonel Rageac dirigea ses yeux sur un énorme cadran, au-dessus de la cheminée, un cartel en ébène dont le gros disque blanc semblait trouer la nuit comme une lucarne ouverte sur la neige du dehors.

— Il est dix heures, déclara-t-il péremptoirement.

C'était l'heure du couvre-feu. Aucun projet de bal masqué ne pouvait entamer la sévère uniformité de sa vie, si la vie avait cruellement faussé la régularité de sa ligne humaine.

Entendait-il en lui la musique mélancoliquement militaire de ses retraites de jadis passant par les rues de ces paisibles petites cités où l'on tenait garnison ? Peut-être ! N'était-il pas chaque soir dix heures dans cette chienne de république absolument comme il avait été dix heures sous le brillant Second Empire ? Mais le temps est une lame de fer qui hache tout...

Mme Rageac ne bougeait pas.

Magui se leva, automatiquement, posa une partie des laines triées sur les bras maigres du métier en énonçant, de sa voix nette,précise, qu'elle devait s'étudier à rendre de plus en plus perceptible à l'ouïe de son père :

— Il y a trois tons de roses pour la fleur du milieu et six tons de verts pour le feuillage. Tu ne te tromperas pas de côté, maman ?

Puis elle vint présenter son front à son père, qui s'efforça de sourire en montrant, sous son impériale grise, une terrible rangée de dents demeurée intacte. La mère, à son tour, embrassa sa fille en répondant d'un ton sec :

— Pourquoi veux-tu que je me trompe ? Tu ne vas pas m'apprendre à broder? je pense.

Et Magui se retira.

Elle traversa un office qui séparait la salle à manger de a cuisine et pénétra dans une autre salle voûtée et dallée de pierres où des ustensiles de cuivre, appendus aux murs enfumés, lui conféraient une vague allure de sorcellerie. Le plafond était obscur, la grande cheminée à landiers, toute crépitante de son feu de châtaignier, allumait diaboliquement le décor; et tout sentait sa vieille époque, le temps des recettes mystérieuses transmises de cuisinières en cuisinières, le temps où les domestiques faisaient partie de la famille, c'est-à-dire savaient demeurer honnêtement des esclaves.

D'un seul mouvement, ceux-là, au nombre de quatre, se dressèrent et envoyèrent rouler les châtaignes qu'ils pelaient sur la table commune.

Il y avait là Berger, l'ancienne ordonnance ; Loulou, la grosse nourrice ; une fille de basse-cour, blond-filasse, l'air stupide, au nez en bec de canard, et un garçon de seize ans, Joret, qui aurait pu jouer le rôle de groom, s'il n'avait pas eu la mauvaise habitude d'attacher ses pantalons avec des ficelles. Ses narines retroussées, les billes de ses prunelles roulant sous une tignasse ébouriffée, en faisaient un singe amusant, mais une inconsciente ruse faussait parfois son regard.

Il alla chercher avec empressement le manteau de la demoiselle, tandis que Loulou, l'ex-nourrice cuisinière, devenue presque impotente à force de graisse, allumait, en tâtonnant, une lanterne d'écurie dont la mèche se mit à charbonner.

— Encore pas d'huile dedans, dit Mademoiselle, de très mauvaise humeur. C'est tous les soirs la même chanson ! Il faut garnir la lanterne tous les matins, comme les autres lampes, quand on y voit. Entendez-vous ! *Quand-on-y-voit.*

On se précipita sur une burette et on répandit autant d'huile sur la table qu'on en mit dans la lanterne, car le feu du foyer était l'unique luminaire des domestiques.

— Joret-goret ! cria la nourrice-cuisinière furieuse.

La fille de basse-cour pouffa sous son madras périgourdin et le garçon, ébouriffé, se piéta, tel un coq en colère.

— Ce n'est pas moi, c'est elle !

— C'est lui ! fit la servante montrant le poing.

— Allons, gronda Berger, l'ancien soldat épaissi, lui aussi, dans un mol abandon de tout règlement militaire et portant une moustache en berne, on va se tenir mieux, hein, ou je vous embroche tout crus !

Magui drapa autour d'elle une mante vert sombre qu'elle agrafa avec deux têtes de lion d'argent, un ancien *caban* à son père, imperméable aux averses, un drap cuir formant des plis droits qui auraient ravi un sculpteur du moyen âge. Elle rabattit le capuchon sur ses cheveux et on partit, procession un peu funèbre, le long d'un corridor dallé de damiers blancs et noirs.

Tous les soirs voyaient cette cérémonie qu'elle accomplissait avec une certaine dignité religieuse, parce que les enfants nantis trop jeunes de certains pouvoirs en sont comme encombrés d'une chasuble de prêtre. On lui confiait la garde et la responsabilité de la maison, le contrôle des soins donnés aux animaux de l'écurie et la fermeture de toutes les portes. Son personnel,dont c'était le bon moment, la suivait, tout heureux de frôler sa jeunesse qu'elle dissimulait sous un manteau de soldat, mais qui répandait quand même son parfum excitant. Magui, à quinze ans, était cependant vieille de visage. Elle montrait, hors du capuchon, un profil pâle, sérieux, et ses yeux graves, « surtout quand ils ne regardaient pas », avaient le puéril dédain des êtres qui se croient la permission de ne plus jouer. Sa gaîté d'enfant n'ayant jamais existé, à peine jeune fille, elle voyait la vie quotidienne de trop près pour s'en moquer. Pourtant, quand elle riait, elle le faisait de bon cœur, irrésistiblement, entraînant les voisins dans une folie soudaine, et parmi ces gens qui lui emboîtaient le pas d'un air si respectueux se tramait un perpétuel complot pour la faire éclater. Joret-*goret* ne tarissait pas d'inventions baroques.

— Berger, fit Magui, se tournant vers le grognon moustachu, tu peux fumer, car il fait vraiment frais ce soir.

Berger n'attendait que cette phrase pour présenter sa pipe au lumignon charbonneux qui les éclairait.

— La lanterne n'a pas besoin de permission, la garce ! objecta Joret entre ses dents.

Alors, Magui se mit à rire, malgré elle, de la réflexion saugrenue, et son masque antique changea du tout au tout. Elle eut des fossettes au menton, dans les joues, la pâleur de son teint se colora d'aurore juste comme elle recevait, en pleine figure, la gifle de cette nuit d'hiver, car on venait d'ouvrir la lourde porte d'entrée.

Dehors, c'était tout blanc par terre et tout noir au ciel. Le corridor semblait continuer, en plus larges dalles, les

murs s'arrondissaient en voûte de suie sur les cours, le jardin, la vallée, dans laquelle la propriété du *Cros* (le trou) s'encaissait profondément avec son étang d'encre bordé de saules, chevelures de noyées se dénouant sous le vent.

Loulou s'arrêta au seuil en souhaitant une bonne nuit à son nourrisson de quinze ans, lui recommandant de ne pas perdre ses sabots. Magui chaussa des galoches en bois sculpté, deux petites barques dont la proue se contournait bizarrement. Elle manœuvrait là-dessus, un peu hésitante, heurtant contre l'écueil d'un caillou à fleur de neige pour en écarter les vagues durcies.

On visita les poules. On changea l'eau glacée des auges et on s'aperçut que la grosse lapine jaune voulait mettre bas, ce qui parut inopportum, vu la saison. Puis on gagna l'écurie. La vache, la *Bretonne*, eut un doux meuglement. Les deux chevaux de guerre, qui ne pouvaient se faire à cette promiscuité, grattèrent férocement du pied, et le chenil, sept braques aux jarrets en ressorts, se détendit comme une seule catapulte pour hurler toutes les malédictions dont ils étaient capables. Ce fut un train d'enfer. Ces animaux d'un luxe passé ne s'accordaient pas facilement avec les bêtes de somme et le rustique peuple de la basse-cour.

Magui flatta la croupe luisante de *Diane*, offrit un bout de sucre au *Pacha*, vieux rentier qui ne travaillait presque plus, et arriva, en dernier lieu, à *Elisa*, la jument de trait, pacifique créature s'imaginant, naïvement, que les courses à Périgueux ne représentaient qu'une occasion de tâter de l'avoine qu'on réservait aux gens de guerre.

Magui conservait les distances. La distribution commencée du côté d'Elisa, elle aurait risqué une révolution de palais !

La tournée se terminait par la cérémonie la plus dangereuse qui était la délivrance de *César*.

Ce soir-là, sur le grand linceul étalé, ce fut particulièrement impressionnant. On était revenu devant la porte de

la maison, toute muette et assombrie encore par ces pâleurs répandues, et on s'était tassé derrière *notre demoiselle*. Dénouement de toutes les scènes de cette vie domestique minutieusement réglée, on ne devait en arriver à ce coup de théâtre qu'à la fin, car il n'eût pas été prudent de le tenter plus tôt; Berger lui-même, *le fidèle berger*, disait qu'il aurait mieux aimé rencontrer un Prussien que ce citoyen là.

On entendit claquer les dents de la petite servante, Anille. Joret-*goret* crispa ses poings sous les ficelles de son pantalon. Mademoiselle posa la lanterne sur une borne, en face de l'ennemi, et s'approcha lentement sur ses légers sabots en forme de gondole.

— César, dit-elle à mi-voix, c'est l'heure...

La niche du chien de garde était creusée dans un réduit, sous l'escalier menant à une galerie. On mettait là une botte de paille et l'animal farouche, couvant on ne savait quelle rage, y faisait semblant de dormir toute la journée. Il ne s'éveillait qu'à la nuit pour prendre son poste de sentinelle avancée.

César, à la voix de sa maîtresse, sortit brusquement de sa [illegible] et de ses rêves, tendit vers elle le plus effroyable des mufles. C'était un chien dit de *boucher* colossal et roux comme du sang cuit au four d'on ne savait quelle colère. Tout jeune il massacrait les chats, les poules et les agneaux. Plus âgé, on dut l'attacher pour avoir enfin raison de son inexplicable violence. Sournoisement, il attendait le soir pour se livrer à des accès de fureur qui étaient, à leur manière, des accès de joie. Comme il avait failli tuer une servante, on s'était résolu à l'abattre, mais Magui, intervenue, avait pris sur elle cette nouvelle responsabilité de le détacher chaque soir. Maintenant, ça marchait très bien.

S'approchant de la niche, elle s'agenouilla dans la neige, tandis que les trois domestiques s'écartaient respectueusement, Anille serrant ses jupes autour d'elle comme pour se défendre d'un viol.

César émergea peu à peu aux reflets rouges de la lanterne : il présentait l'aspect horrifique d'un monstre tout sanglant de ses meurtres. Puis il fit un bond et tomba en arrêt, la gueule basse, devant la jeune fille. On aurait juré qu'il cherchait la place où planter ses crocs. Magui retirait ses mains de ses grosses mitaines de tricot. Elle faisait toujours ça, pour accomplir un rite, célébrer une messe. La femme et le chien avaient conclu ce pacte ! César, dont ce n'était pas le métier d'avoir le flair d'un chien de chasse, pouvait, mal éveillé, se tromper sur la qualité de la chair ! Aussitôt que les petites mains puissantes se posaient sur son lourd collier tout hérissé de clous, il grondait amoureusement et tirait une langue de flamme... Ah! le beau moment! Quelle heure sacrée que celle de la délivrance ! Il attendait, guettait, doutant de ce possible, et voilà que le collier tombait, au bout de sa chaîne et de sa peine, en rendant un bruit clair de clochettes...

Vivement, la jeune fille se rejetait en arrière, et le délivré, en trombe, partait droit devant lui. Malheur à l'obstacle, homme ou animal ! Il était renversé, piétiné, boulé, comme un simple lapin de garenne. Il allait ainsi, hurlant d'une joie intense et lugubre, jusqu'à la prairie qui continuait le jardin, jusqu'au ruisseau issu des sources de l'étang, et faisait le tour entier de la maison, puis revenait à sa niche avec la même fougue délirante. Là, il se prosternait devant sa maîtresse, se roulait à ses pieds, mordillant la proue de ses petites gondoles, léchant ses mains qu'elle ne retirait pas, faisait jaillir des gerbes de neige avec ses pattes de derrière pour l'éblouir, se livrant à mille folies furieuses et joyeuses où sa pauvre âme obscure d'animal prisonnier s'évadait de la paille humide de tous les cachots. Il se fichait du froid noir, du gel blanc et de la peur bleue des domestiques. Il se moquait de tout, mais il aimait, en cette minute d'adoration et de reconnaissance, comme aucun homme ne le saurait faire en toute une vie de rigoureuse fidélité.

Debout, pensive, drapée dans la rigidité de son caban d'officier, la fille de Rageac ne sentait ni le froid, ni l'âcre fumée de la pipe de Berger, ni celle, plus âcre encore, de la lanterne sourde. Elle ne sentait rien qu'un orgueil immense qui montait vers elle, le double mystère de la nuit et de l'animalité, comme l'encens d'une ferveur inconnue...

Et l'on rentrait, verrouillant les portes, assujettissant les volets des fenêtres, claquant des sabots et des dents pour aller enfin regagner chacun son lit, pendant que César veillerait sur le sommeil de tous.

La demoiselle gravissait un escalier, s'éclairant du bougeoir préparé par sa nourrice. Là-haut elle marchait sur la pointe du pied, traversait un grand corridor en parquet de chêne, répétition de celui d'en bas. Tout au bout se trouvait son appartement, le coin de la maison, côté nord, le plus froid. Elle y avait une antichambre, un cabinet de toilette et sa chambre à coucher, tendue d'une étrange étoffe à fond noir sous des grappes de lilas rose et mauve. Un lit bateau, des chaises forme lyre, une commode ancienne la meublaient gracieusement, mais ne la réchauffaient guère. Sur la cheminée, une pendule d'albâtre taisait l'heure, son balancier, en panier fleuri, demeurant toujours immobile.

Toutes ses portes et ses volets clos, Magui allumait une minuscule lampe dont l'abat-jour de soie rose répandait une lueur de pétale transparent suffisante pour s'apercevoir qu'on n'y voyait pas, et cela, cependant, transformait le milieu sombre. Chose singulière, en même temps que la lampe, des yeux brillants s'allumaient partout !...

C'était un chat qui sortait sa tête de l'édredon. Deux poulets nains dardaient leurs prunelles curieuses sans quitter le barreau de chaise qui leur servait de perchoir. Des oiseaux, dans une cage, tendaient le cou puis replaçaient le bec sous leur aile... et il y en avait bien d'autres, de ces yeux, anxieusement brillants, appartenant à tous les échantillons d'animalité sauvage ou apprivoisée ! Une famille de

jeunes rats, dans un tiroir de la commode. Une petite chouette dans les rideaux du lit, et, roulé au fond d'un coffret à bijoux, un..., mon Dieu, oui, un serpent, innocente couleuvre qui dormait parmi des brins de mousse !

Tout ce monde semblait s'immobiliser pour conserver son peu de chaleur naturelle. Cela sentait à la fois le musc, le poil mouillé et la plume tiède. Comment Magui, la dompteuse, arrivait-elle à maintenir chacun dans son coin, c'était son secret... qu'elle ne pouvait même pas s'expliquer. Les domestiques n'entraient jamais chez elle, sinon pour cirer le parquet, une fois par mois, et tout demeurait très en ordre, car la fille du colonel Rageac aimait la discipline, si elle redoutait les bonnes de sa mère au sujet de sa ménagerie.

Sur les murs, aucun emblème religieux, seulement une panoplie luisant comme les yeux des bêtes : deux épées, une carabine à crosse de nacre et des poignards arabes. Un guéridon, encombré de livres, de papiers, indiquait que l'étude pacifiait, ici, l'amour des armes plus encore que l'amour des animaux.

Magui revisa ses comptes de cuisine : tant pour la table des maîtres, tant pour celle des domestiques. Le dernier marché annonçait une forte dépense pour la graisse des *confits*. Mais une personne d'expérience lui avait déclaré qu'on pouvait très bien ne couvrir qu'à *mi-pot*, étant donné la rigueur de la saison.

Un doigt sur son front soucieux, oubliant le froid, dans l'ardeur de sa préoccupation, la jeune fille suçait le bout de son crayon, étudiant ce problème : cinq pots de *confits* à remplir avec seulement douze livres de saindoux, alors qu'il faut au moins trois livres de graisse par pot ! En racheter serait avouer nettement qu'on ne savait pas se suffire à soi-même, et le colonel Rageac avait tracé cette unique ligne de conduite intérieure : *vivre sur soi*. On n'était pas ici pour autre chose.

Les grands-parents avaient repassé la gérance de la pro-

priété, une et indivisible comme la république naissante, à ce soldat de l'Empire, désormais infirme, pour qu'il pût y pourvoir largement à son existence. Si on ne lui avait jamais donné la dot de sa femme, il saurait en décupler les revenus, lui, un amateur de rigorisme...

Les confits d'oies et de canards ? Le triomphe de la maison ! Pour les conserver un an, on devait les enterrer sous les replis onctueux de ce saindoux. Que la moindre parcelle de la viande dépasse, et c'est la moisissure fatale dès le printemps...

— Au printemps, ils seront mangés, décida Magui en barrant, d'un crayon sabreur, toute une série de chiffres. On n'achètera plus de viande fraîche !

Ingénieuse solution ! Elle poussa un soupir, défit ses nattes longues, de couleur bronze à reflets de cuivre, épaisses et pesantes, qu'elle portait tombantes, ne sachant pas édifier de plus savantes coiffures, car c'est une vérité fort connue parmi les femmes que, seules, savent se bien coiffer celles qui n'ont pas de cheveux, parce qu'elles en emploient de faux. D'ailleurs, Magui, ignorant toute coquetterie, aurait volontiers coupé tout ça pour s'éviter la lente torture du démêloir.

Successivement, elle visita tous les hôtes de sa ménagerie, distribuant le déjeuner du matin, car le matin elle n'avait pas le temps, et *ceux-là* avaient tous faim de très bonne heure. La chouette mangea tout de suite un petit morceau de viande crue en partageant avec le chat. La couleuvre vint, en dernier lieu, et reçut une goutte de lait dans un dé à coudre. Puis la jeune fille laissa glisser ses jupes, mit une robe de nuit, se coucha, pressant le chat contre elle, le chat se pelotonnant dans son bras, double égoïsme ou double tendresse qui ne formerait plus qu'une même chaleur. Il était bien minuit. Quel silence !... Comme elle allait souffler la petite lampe veilleuse, elle tressaillit et se mit à écouter ce silence, l'oreille anxieuse, auscultant la large poitrine de l'espace où battaient tant de cœurs incon-

nus... D'où cela venait-il ?... De très loin. Etait-ce un chant ou une plainte ? Est-ce qu'on appelait ou est-ce qu'on menaçait ? Qui lançait ce défi à la paix presque sacrée du linceul de la neige ? Qui osait troubler ce royaume de la mort et réveiller le courage d'une nature peut-être trop lasse pour se révolter ?

Cela, tout à coup, s'enfla prodigieusement, lamentable appel ou chant de sauvage victoire. Un témoin aurait pu en suivre les modulations sur le visage pâle de la jeune fille, car ce visage ondulait comme la surface d'une eau sous la brise. D'abord ce furent de petites rides, crispant la peau du front et du menton, puis les joues s'allongèrent et la bouche s'entr'ouvrit sur l'éclat des dents serrées, les yeux s'agrandirent, lumineux, prenant peu à peu une nuance ardente comme si, dans les prunelles vertes, s'allumaient deux autres lampes recueillant les lueurs agonisantes de la veilleuse rose, mêlant on ne savait quel reflet de sang à la claire lueur de l'onde. Magui, enfin, fut mise debout comme par une poigne. Le chat, détaché de son bras, roula en boule, arrondit le dos, et se redressa, le poil hérissé, en grondant de colère. Ce n'était vraimen pas l'heure de réveiller les chats qui dorment ! La jolie bête grise, les yeux encore plus verts que ceux de sa maîtresse, semblait écouter aussi tout en n'y comprenant rien. Un frémissement léger secouait tous les habitants de la chambre, des oiseaux à la famille des rats, en passant par les poulets nains. Le silence était plus profond que jamais, traversé par ce chant affreux, plainte ou menace, qui, d'une manière intermittente, enflait, grossissait, dominait, pour retomber en un hoquet dont le souffle rauque devait balayer devant lui toute créature vivante, anéantir toute autre manifestation que le frisson de la peur.

— C'est *lui !* fit la jeune fille presque tout haut.

— Qui ça, *lui ?* avait l'air de demander le chat pétrissant l'édredon de soie rose de ses griffes irritées.

Alors, sur la pointe de ses pieds nus, Magui alla vers la

fenêtre qu'elle ouvrit doucement, poussa un volet. Sous la douche de cet air glacial qui pénétrait dans leur supportable froid, elle vit, l'aspect très misérable, César, le fier César, la queue entre les jambes et paraissant, le nez levé vers elle, sa protectrice, implorer un abri. Ce n'était certes pas contre le mauvais temps, car César aimait la liberté dans la neige et les courses à fond de train. Son gémissement monta très bas. César avouait lâchement une terreur folle, n'osant même pas donner la mesure de son coup de gosier. Il avait peur *de l'autre*, le plus fort !

— A ta niche ! ordonna Magui d'une voix brève, et n'en sors pas, ou gare à ta peau...

César, qui aurait bien voulu franchir d'un bond les quelques mètres en hauteur le séparant de sa maîtresse, ne se le fit pourtant pas dire deux fois. Il fila vers sa niche, tourna l'angle de la maison, la queue toujours entre les jambes. Relevé de son poste de brave, il abandonnait l'allure du foudre de guerre. A son râle répondirent des râles, sourdement furieux, des sept braques du chenil. Les chevaux secouèrent leur longe, *la Bretonne* meugla naïvement en rêve, tandis que sur toute la campagne, les fermes, les métairies, les villages, roulait, irrésistible, la vague de la peur, par-dessus tous, bien au-dessus de tout, submergeant la vallée déjà si profondément ensevelie dans son linceul de neige... Car c'était un chant bon à réveiller les morts !

— Comme il doit avoir faim ! murmura Magui cherchant vainement à se rendormir au paisible ronron de son chat.

Et ce lui fut une peine lancinante de songer qu'il pouvait mendier, lui, *l'ancêtre*.

Le lendemain, Magui se présenta chez sa mère à l'heure de son chocolat, vers dix heures. Elle, Magui, levée depuis le point du jour, lestée de quelques châtaignes bouillies dans un bol de lait, paraissait plus pâle que d'habitude, mais elle apportait les tartines grillées odorantes d'un

beurre bien frais, sur un plateau d'argent. Sa mère lui montra une figure maussade.

— Tu as entendu, toi aussi? fit-elle agitant sa petite cuillère d'une main lasse.

— Oui, maman.

— Tu as prévenu ton père ?

— Non, maman, je sais que tu ne peux pas souffrir ces alertes en pleine nuit.

Puis elles parlèrent d'autre chose.

— Dis donc, toi qui sais t'y prendre, fit Mme Rageac après de pénibles réflexions, tu ne pourrais pas demander à ton père ce qu'il nous faut pour les costumes de ce bal ? Moi, j'ai horreur de crier.

— Mais, maman, affirma la jeune fille avec un louable empressement, il ne nous faut rien. On trouvera tout ça dans la chambre aux chiffons, dès que l'on saura ce que l'on veut entreprendre.

— Tout ! Tout ! C'est peu, là-dedans, un fouillis de vieilles nippes ! Il faudra certainement des rubans neufs, des fleurs, des guirlandes, enfin des garnitures fraîches.

— Quels costumes ? Je pensais que c'était surtout le masque qui était important pour un bal masqué.

Sa mère haussa les épaules avec un sentiment de sincère pit

— C'est complètement inutile, un masque, pour un bal travesti. Je songe à une paysanne ou à une marquise pour toi. Il faudrait copier des gravures. Toi qui cherches dans la bibliothèque des livres curieux, tu n'as pas ça en vue ?

— Mais si, maman, il y a les modes de Mlle Bertin.

— Je voudrais du joli et pas du grotesque. Il te faudrait te montrer à ton avantage, comprends-tu ? J'ai mes idées... c'est fort important. A propos : est-ce qu'on a retrouvé César ? Je l'ai entendu se plaindre sous nos fenêtres.

— J'ai rattaché César comme d'habitude, tous les matins. Il était bien content de me revoir.

— Avec ce chien-là, il n'y a rien à craindre ! murmura philosophiquement Mme Rageac.

— Excepté celui dont il a peur, remarqua un peu ironiquement la jeune fille.

Mme Rageac habitait une chambre spacieuse où on faisait du feu, le matin. Les vieux meubles y luisaient doucement aux reflets des flammes, des meubles richement patinés par les siècles, et la devise du lit, à baldaquin tendu par ses colonnes torses, montrait, en la sobre dorure de ses lettres gothiques, la singulière phrase : *Aimer c'est savoir*, pieux encouragement à toute une lignée d'épouses ingénues.

Quand Gabrielle Rageac fut habillée, elle descendit en bâillant nerveusement, car elle avait mal dormi. Elle s'installa, dans la grande salle à manger où crépitait un feu superbe, devant son métier à tapisserie et s'absorba en des combinaisons de nuances du plus heureux effet, au moins selon sa spéciale vision de la flore Louis XIII.

Magui se rendit dans la bibliothèque du rez-de-chaussée, où son père, fidèle à une étrange coutume, s'occupait de... *menuiserie*. Tout au milieu de rayons chargés de livres, de vitrines doublées de soie verte qui recélaient les trésors de l'esprit, le colonel Rageac avait installé un établi, un irréprochable établi de menuisier, avec tout son outillage en bel ordre de bataille. Il ne découpait plus de fantaisistes étagères en bois des îles, ajourées comme des dentelles, mais il remettait consciencieusement des pieds aux chaises boiteuses et des bras aux fauteuils manchots. Il avait même fabriqué, tant bien que mal, une table à ouvrage pour sa femme et une armoire minuscule pour sa fille, où elle serrait ses plus précieux papiers, c'est à-dire pas grand' chose.

Quand il ne chassait pas, il rabotait, clouait, s'ensevelissait dans un nuage de copeaux. Toujours ponctuel, il surveillait aussi les bois et les champs confiés à sa gérance, ordonnait des cultures plus ou moins intensives, mais il évitait, avec soin, les discussions d'intérêt local où il n'au-

rait pas pu avoir le dernier mot, son infirmité le lui interdisant.

Ce matin-là, Joseph Rageac sciait, clouait, tapait et faisait un généreux bruit dans cette bibliothèque, vouée, par destination, au studieux silence des amateurs de belles lettres.

Magui, ayant ceint ses reins d'un tablier d'orléans gris, s'attachant bas sur la jupe de laine grise,ce qui lui permettait de faire bouffer cette jupe derrière elle pour dégager sa marche, entra sans frapper avec le plus grand air de dignité dont elle fut capable, puisqu'elle était honorée de la confiance maternelle.

— Papa, fit-elle, après les salutations d'usage, je voudrais te demander conseil.

— Bon ! Quoi encore qui ne va pas ? souffla le père dans l'envol féroce de son rabot.

— Est-ce que maman t'a parlé... pour ce bal d'anniversaire ?

— Un bal ?

Joseph Rageac arrêta net le va et vient du niveleur et jeta une poignée de copeaux par terre.

— Première nouvelle !

Il eut un grognement significatif. Magui faillit reculer. Seulement, elle n'avait pas le droit de choisir. Si on ne s'entendait plus avec l'une, il fallait bien s'entendre avec l'autre de ces deux moitiés d'un ménage, qui ne s'entendaient pas du tout entre elles.

Elle s'expliqua, bredouilla un peu, malgré son accent incisif, et finit par avouer que la chambre aux chiffons ne fournirait probablement pas tous les accessoires d'un ou de plusieurs costumes dits : *travestis*.

— Absurdités ! conclut le colonel qui ne saisissait pas la grande urgence de ces travestis-là.

— Tes quinze ans ? Le 11 février 1875 ? (Il parut réfléchir et eut un sourire ressemblant assez à une envie de

mordre.) Ah ! oui, je commence à deviner le rébus ! Ta mère veut éblouir le Monsieur en question !

— Quel Monsieur ? murmura Magui abasourdie.

— Un Monsieur qui doit venir nous demander ta main, fit le colonel Rageac, comme s'il se fût agi d'une chose sans aucune importance pour une jeune personne de quinze ans.

Magui ouvrit la bouche, la referma et garda le silence, parce que l'inférieur doit toujours le garder vis-à-vis du supérieur, histoire de lui témoigner la plus parfaite déférence (ou indifférence) dans le service.

— Je ne sais pas très bien de quoi s'inquiète maman, parce que maman ne me l'a pas dit encore, finit par déclarer Magui, avec un cérémonieux dédain du fond de l'affaire, mais il faudrait surtout savoir ce qu'on aura à dépenser au mois de février pour des dîners, un souper et des costumes extraordinaires. Moi je m'y perds toute seule avec un budget... ordinaire... surtout que je ne peux pas déjà couvrir mes pots de confits !

— Arrangez-vous ! (Il la regarda, un instant, inquiet de la tournure que prenaient les événements devant ces pots de *confits* qu'on ne pouvait pas couvrir !) Enfin, ce n'est pourtant pas le diable ! Il s'agit de te fiancer, non pas de te marier tout de suite, bien entendu. Pourquoi faut-il souper et danser à ce sujet ? Passe encore de dîner ! Jacques du Tilliers, un officier du 12e chasseurs, a demandé à t'être présenté. C'est fort correct de sa part, mais il vient pour chasser avec moi et non pas pour danser avec vous...

Le visage tendu de la fillette prit tout à coup une expression fermée de femme railleuse.

— Naturellement. Moi, j'aimerais mieux ne pas lui paraître déguisée... pour la première présentation.

Le colonel s'emporta :

— En effet ! Ça n'a pas l'ombre du bon sens ! Tu diras à ta mère, de ma part, que nous devons, pendant trois jours, avoir une table convenable et des vêtements assortis. Le reste ne me regarde pas. J'ajoute que ça ne te regarde

pas non plus, mais tu fixeras toi-même un chiffre, il faut faire les choses convenablement (il appuya en reprenant son rabot :) con-ve-na-ble-ment !

L'incident fut clos.

Alors, la jeune fille joua sa dernière carte. Une bizarre lueur éclaira ses yeux verts et elle haussa le ton comme si elle avait reçu le commandement, la direction d'un nouvel état social.

— Je suis bien obligée de te dire aussi, papa, que... cette nuit... (elle respira longuement) *il* est venu.

— Hein ? s'exclama le chasseur qui, cette fois, comprenait tout de suite. Tu l'as entendu ?

— Assez pour ne pas l'avoir oublié. César, les chiens, la vache, les chevaux... Ah ! ce fut un beau concert !

— Sacrebleu ! Et tu me dis ça, par hasard ? Personne, chez les fermiers, les métayers, ne s'est plaint ?

— Pas encore, j'irai voir, si tu veux ?

Alors, le commandant Rageac, qui, depuis qu'il était colonel, c'est-à-dire démissionnaire, ne commandait plus rien du tout ni chez lui ni ailleurs, s'emporta tout à fait : la maison était livrée à tous les désordres, la mère ne pensait plus qu'à donner des bals travestis, la fille oubliait son premier devoir, avertir le père quand elle entendait le loup ! Le loup ! La plus simple des bergères sait qu'il faut en relever les traces dès l'aube, avant le passage d'autres animaux ! Maintenant, le soleil les fait fondre ; c'est un solennel rendez-vous manqué ou remis... et tout un pays désorienté par ce recul du chasseur, cet oubli de la plus élémentaire des précautions devant le gibier ! Comment ? Un loup chante son chant de guerre ! On l'écoute et on ne saute pas tout de suite au bas de son lit pour venir avertir son père qui n'est plus ni *commandant*, ni *colonel*, mais bien *lieutenant de louveterie!* Mais ce n'est pas une sinécure, cela ! Est-ce qu'elle prenait la chanson du loup pour un air de flûte ? Les troupeaux en savent long sur cette chanson-là, même les mieux gardés... Ils ont donc toutes

les audaces, ces carnassiers-là, y compris celle de s'entendre avec les jeunes filles ?

Rageac, n'ayant plus que cette guerre à sa portée, se déclarait presque vaincu encore une fois, et il mordait sa moustache nerveusement. Il était... l'inférieur de cette petite fille qui, elle, avait pu entendre. Oh ! Entendre !

Magui laissa passer l'averse et glissa, d'un ton calme :

— Il reviendra.

— J'y compte, je l'attends. Et j'espère que tu auras la bonté de me prévenir. C'est une question de loyauté entre le pays et moi... ou je leur flanque ma démission !

Et il claqua la porte de la bibliothèque, laissant sa fille se débrouiller, dans les copeaux, avec des gravures du XVIIIe siècle.

Magui passa, du XVIIIe siècle, à la laiterie où elle confectionna quelques fromages à la crème en attendant le déjeuner. Elle était certainement préoccupée. D'une part, on allait la fiancer à un Monsieur Jacques du Tilliers, qu'elle ne connaissait pas, et d'autre part elle avait dénoncé le loup... presque *son frère*, car tous, petits ou grands, forts ou faibles, ils étaient ses frères. Elle le savait bien ! Elle savait des choses que les humains ignoraient... des choses qui ne sont pas dans les livres.

Joret-goret entra dans la laiterie, apportant de la neige et de la glace pour y mettre les fromages au frais.

La langue sur les lèvres, à cause de la crème qu'elle versait dans une terrine, il se tint respectueusement, au port d'arme, son seau de bois à la main.

— Dis donc, Joret, fit-elle prenant le seau, où elle enfouit ses fromages, est-ce que tu l'as entendu hurler, cette nuit ?

— Oui, notre demoiselle, et c'était endêvant, tout de même, de ne plus pouvoir dormir. J'avais beau fourrer ma tête sous le traversin. Je l'entendais toujours, comme si ça me sortait du ventre !

La laiterie était une crypte, voûtée, parce que tout le côté

des offices avait la forme d'un ancien cellier de couvent et il y régnait une mystérieuse clarté d'émeraude venue de la vigne vierge, obstruant le croisillon destiné à lui fournir la lumière du jour.

— Pourquoi, Joret-goret... as-tu toujours faim ? Et elle se mit à rire en lui offrant une assiettée de crème.

Joret-goret posa l'assiette par terre, et, à quatre pattes, il en lécha le contenu, tel un chat affamé. Puis il leva les yeux, mouillés d'une reconnaissance où, malgré tout, la ruse luisait. Il avait des yeux d'animal, mais la demoiselle, ah ! elle les avait encore bien plus verts que lui, et ce n'était pas seulement à cause de la verdure du dehors. Il redoutait le mystère de ces yeux-là.

— Votre papa est là pour un bon coup à lui donner. On dit que vous pourriez l'aider... même sans fusil, vous, notre demoiselle ?

— Tu plaisantes, Joret !

Et elle pensa qu'elle ne trouvait pas ça si drôle.

— C'est Anille qui raconte l'histoire.

— Quelle histoire ? Toi, tu veux encore de la crème ?

— Ce sont des menteries qu'on se passe aux veillées, notre demoiselle, en pelant la châtaigne ou en *énouzillant*. Ça n'a pas de bon sens, c'est de *la devinette*.

Joret faisait toujours le beau parleur quand il en avait l'occasion. Enfant de l'hospice, ayant roulé sa bosse dans toutes les fermes du département, il s'estimait heureux de s'échouer mollement dans une maison de Messieurs, et il tenait à faire apprécier son aptitude à écouter aux portes. La demoiselle n'était pas méchante, malgré ses grands airs, elle savait rire et vous offrir à propos une assiette de crème, mais il y avait son regard inquiétant.

— Conte ton conte, Joret. Tu grilles de le dire.

— Si vous saviez le patois, ce serait plus amusant. On dit comme ça que défunt votre grand-père, d'avant celui-ci, le prince curé qui a pris dame à la Révolution, pas celle-ci, l'autre république, ousqu'on guillotinait tout le monde,

est devenu un failli, un renégat dans sa religion et que, comme de juste, le bon Dieu l'a puni. On l'a bien enterré dans un beau monument, ce qui n'empêche que, toutes les nuits de Chandeleur, il en soulève la pierre et court la prétentaine affublé d'une soutane de loup. Paraît que tous les défroqués font comme lui...

Magui souriait, un peu froidement. D'ailleurs, il ne faisait point chaud dans cette laitèrie-caveau.

— C'est stupide, ton histoire, mais, moi, je n'ai pas connu ce grand-père loup et je ne peux rien pour lui.

— Oui, bien sûr, à votre âge, ce serait malheureux, mais un *loup-garou*, notre demoiselle, ça va du premier jusqu'au cinquième... et que de cette affaire-là vous seriez l'avant-dernier de la race, par votre maman. Naturellement votre papa n'est pas de la fête, lui. Il a le droit de tirer sur... *les autres.*

Joret torchait maintenant son assiette avec ses doigts pour n'en rien perdre.

— Tu aurais attendu la collation pour avoir du pain, Joret, que ça t'*aurait profité davantage*, fit observer Magui tranquillement. Si je comprends bien ta menterie, je puis courir la prétentaine avec les loups ?

— Oh ! ça, non. Faudrait mourir d'abord. De votre vivant, vous ne risquez que de les attirer par chez vous, seulement vous pouvez leur envoyer des ordres, les enchaîner ou les déchaîner. Et que si vous vouliez les mener hors du pays, ils vous suivraient tous comme des chiens. C'est Jeansoulet, le vieux berger de chez les Pierrichou, qui le prétend. Il nous a joliment fait rire l'autre soir en nous contant que s'il pouvait avoir un mouchoir de votre poche, il protégerait le troupeau avec en le fourrant dans un trou du champ où qu'il gardait.

La jeune fille haussa les épaules.

— ... Quant à votre mère, ça ne serait pas pareil... rapport que c'est une dame.

— Et que, moi, je ne suis qu'une demoiselle. Merci du

compliment, Joret ! Demeurez donc tranquille. J'ai plein ma chambre de toutes sortes de bêtes qui n'ont pas peur de moi et ne trouvent pas que je sente le loup. Je les nourris de mes propres mains. J'en ai sauvé quelques-unes des pires blessures... d'ailleurs, toi, Joret...goret, est-ce que tu crains que je te saigne ? Et la crème est-elle empoisonnée ?

Et elle le regarda fixement, de ses yeux vert sombre.

Joret essuya ses doigts, un peu gluants, à son pantalon. Il eut une grimace.

— Autant me traiter de petit pourceau tout de suite, sauf votre respect, notre demoiselle ! Jeansoulet n'est qu'un vieux rabâcheur. Il ne sait pas lire. Il raconte bien aussi que lorsque le loup passe, on sait ce qu'il a mangé, parce que les champignons qui poussent derrière lui en ont le goût...

Alors le rire de Magui fusa, éclatant, irrésistible, qui gagna le jeune domestique, et il n'y eut plus, dans la laiterie-caveau, que deux enfants du même âge qui aimaient la vie pour ce qu'elle leur apportait de ridicule ou de franchement imprévu. Ils riaient tellement de bon cœur qu'ils attirèrent Loulou, la sévère nourrice.

— Et ton ouvrage ? gronda-t-elle en s'adressant à Joret tout penaud. Est-ce que tu le fais, ici, en léchant les assiettes ou à l'écurie en brossant la vache ?

Joret fila sans demander son reste. La conversation continua entre la bonne femme et son nourrisson de quinze ans, mais sur un ton beaucoup plus grave, parce qu'il s'agissait des prochanis menus, les menus de *gala*.

Au déjeuner, le commandant se montra d'une humeur massacrante, car il n'avait point trouvé trace... *du grand-père*, comme disent les Indous en parlant du tigre. La neige fondait et la partie semblait perdue pour ce jour-là.

— Quel bruit pour un animal fantôme que personne n'a vu, dont personne ne s'est plaint ! dit Mme Rageac en regardant durement son mari. C'est bien plus l'envie de courir qui te tient que celle de nous rendre service. Je déplore

cette menace de chasse nocturne et de réveils en sursauts perpétuellement suspendue sur ma tête. Nous sommes assez privées de distractions ici pour qu'on nous épargne le drame des coups de fusils ou des scènes de carnage.

Magui, subitement médusée, les contemplait alternativement de ses yeux lumineux. Elle croyait entendre, au loin, les coups de feu annoncés et voyait, tout près d'elle, comme deux races ennemies qui essayaient de se jeter l'une sur l'autre dans un affreux carnage cérébral. Elle ne songeait même pas au fiancé, fantôme nouveau qui la menaçait plus directement.

Vers le soir, sa mère l'appela et lui montra la fleur du milieu, sur son métier ; cette fleur avait le cœur vert de six tons différents et son feuillage était rose foncé, en trois nuances artistement dégradées.

Magui poussa une exclamation de stupeur.

— Tu t'es encore trompée, maman Je l'avais pourtant bien échantillonnée, avec les laisses sur le bras droit...

— Mais, pas du tout ! Je l'ai fait exprès. C'est bien plus original. Puisque les formes y sont, c'est l'essentiel. Les couleurs n'existent pas. C'est le soleil qui les place...

Puis, sans transition, Gabrielle Rageac courut à son piano pour attaquer un morceau très solennel qui remplit le grand salon noir, dont on n'ouvrait presque jamais les volets, d'une marche funèbre aux sonorités effarantes comme un rire macabre.

Magui, rêvant devant la tapisserie, décidément trop Louis XIII, se demandait si le soleil de l'ancien temps, respectueux des formes, avait eu le pouvoir de déplacer les nuances. En tous les cas, celui de son temps, à elle, semblait ne pas nier l'évidence... Ah ! Jeansoulet, le conteur, lui qui connaissait le passé, pouvait-il prévoir l'avenir ? Où allait-on ?

Le loup, averti par un instinct plus sûr que celui de tous les bergers réunis, ne revint pas et cela valut mieux pour lui et pour tout le monde. De certaines gens à de certaines

bêtes vont de mystérieux effluves qui les avertissent mieux encore que toutes les lois de la sagesse humaine.

On s'occupait activement des costumes. La neige ne tombait plus, le soleil, corrupteur de nuances, reparaissait sans mériter sa mauvaise réputation ; au contraire, il semblait effacer les humeurs noires de Mme Rageac, qui retrouvait, dans l'art de draper des chiffons sur un mannequin d'osier, une factice joie d'ancienne coquette de l'Empire. Magui travaillait, passivement, sous sa haute direction et n'en revenait pas de constater ses changements de goûts, aussi sûrs de ce qu'il fallait risquer que de ce qu'il convenait d'éviter pour le meilleur destin d'un éphémère costume de bal.

Pas un mot du fiancé. Pas un mot des invitations à envoyer ou déjà parties. On cousait en silence et, aux offices, on préparait des pâtés de gibier dont le lieutenant de louveterie fournissait la succulente matière. Magui confectionnait, en outre, une guirlande de roses en papier de soie, prenant sur ses nuits, déjà courtes, pour économiser l'achat d'une garniture artificielle qu'on pourrait très bien copier, avec un peu de patience et beaucoup de gomme arabique.

Un matin, la mère fit irruption dans la chambre de la fille. C'était la première fois qu'elle y pénétrait depuis l'hiver. Magui, ne s'attendant à rien de pareil, donnait la becquée à ses oiseaux, la soupe au chat et le grain aux poulets. A vrai dire, cela sentait un peu l'étable. La jeune fille se précipita vers la fenêtre pour l'ouvrir, mais Mme Rageac se récria :

— Tu oublies mes névralgies ? Tu veux ma mort avec ce courant d'air !

Elle contempla, de ses yeux fixes, la petite famille pépiant, caquetant, ronronnant, heureuse de vivre.

— Où vas-tu loger cette arche de Noé ? Tu ne me laisseras pas tout ça ici, j'espère, quand M. Jacques du Tilliers viendra ? Tu es complètement folle. Il faudra me balayer ces ordures. Un appartement n'est pas une écurie ! Surtout l'appartement d'une jeune fille du monde.

— Mais, maman, fit Magui très froissée, je ne pensais pas que ce Monsieur dût prendre tant d'importance. C'est, paraît-il, un chasseur invité par papa pour chasser. Il ira plutôt visiter le chenil que ma chambre.

Elle en voulait un peu à sa mère de son mutisme indifférent. Son père étant sourd, il demeurait également muet pour s'éviter les quiproquos. Cependant, pourquoi se taisait-on devant les préparatifs d'un bal... de fiançailles, sinon masqué ? Alors, Gabrielle Rageac, après avoir contemplé le repas des fauves, prit une pose théâtrale sur l'une des chaises forme-lyre où la jeune chouette, ses pattes solidement accrochées au dossier, dormait du sommeil de l'innocence en attendant le moment de porter malheur à quelqu'un, et elle déclara, du ton péremptoire qu'elle avait, ses jours de névralgies :

— M. Jacques du Tilliers est un ancien sous-officier de ton père qui fut fait officier par lui sur le champ de bataille, et il paraît qu'ils se sont entendus tous les deux pour ne pas nous demander notre avis ! Je crois me le rappeler. C'est un grand, gros garçon tout en jambes, bon cavalier, mais un peu lourd. Ton père s'est mis dans la tête de te le faire épouser. Tu comprends ! Tu vis ici comme tu veux, maîtresse de mon ménage, tu étais trop heureuse, ça ne pouvait pas durer ! Quand tu seras loin, je resterai à jamais seule et la solitude me tuera, je le sens. *Ton père me trompe.* Tu es en âge d'apprendre que les hommes trompent leur femme, puisque tu vas te marier. Où va-t-il ? Tous les jours à la chasse, courir le lièvre ou le loup ? Voyons ? Ça n'a pas le sens commun ! Il sait que je ne peux plus monter à cheval à cause de mes migraines et que je ne peux donc pas le suivre. S'il t'a donné des leçons d'équitation, il n'a pas l'air de tenir à ce que tu le suives non plus ! Sans ta présence ici, Dieu sait ce que je risquerais d'y voir ! Enfin, toi, tu es appelée à revenir dans le monde avec un noble époux et de la fortune, car on vendra le Cros en ton honneur. Il s'agit de détruire l'union de la famille

en forçant ma dot à sortir de cette propriété. Je suis vaincue d'avance par la force des lois. Si tes grands-parents y consentent, ce sera la ruine pour tout le monde. Moi, je suis décidée à demander une séparation de corps, sinon de biens. Je n'entends pas me voir frustrée d'un argent... dont je n'ai jamais pu jouir ! C'est la récompense de toute une existence de sacrifice. Sans la démission de ton père, nous serions encore dans l'armée et nous ne végéterions pas à la campagne, ne recevant personne, réduits à la mendicité vis-à-vis de tes grands parents. Eux non plus ne se sont pas bien conduits.. tu n'as pas l'habitude des questions d'argent, parce que tu te bornes à toucher celui du mois, pour le ménage modeste que tu diriges comme une enfant sans aucune expérience que tu es, mais, plus tard, tu apprendras que les femmes d'officier qui ne disposent pas de leurs capitaux sont malheureuses et même méprisées par leurs maris. Ah ! si j'avais su... au lieu de rester une honnête épouse, j'aurais fait comme les autres. Souviens-toi de cette cruelle vérité, ma fille ! La femme qui ne trompe pas son mari est trompée par lui. (Elle ajouta, le plus candidement du monde :) A présent, il n'est plus temps de prendre sa revanche, non.

Magui, frappée de vertige, ne s'était pas bouché les oreilles. Elle écoutait ce discours, proféré sur le ton sévère et dont la foncière extravagance lui échappait souvent, à cause même de l'allure solennelle de certaine phrase, mais si elle ne le comprenait pas entièrement, son instinct d'animal sain l'avertissait qu'elle se trouvait en face d'une créature détraquée, faible, qui avait besoin de soins... Seulement, ses petits poulets, ses oiseaux, sa chouette, ses ratons, son chat, jusqu'à sa couleuvre, étaient, eux, conscients des soins qu'elle leur donnait et la remerciaient par leur obéissance, ou leur joie à ne la point quitter. Devant le genre particulier du fauve qui se dressait maintenant au milieu de sa ménagerie, elle était bien obligée, elle, la dompteuse, de s'avouer son impuissance complète, puisqu'elle lui

devait à la fois et le respect et l'approbation. Ni dans les livres, ni dans la nature elle n'avait encore découvert cette espèce-là ! Et elle ne connaissait pas non plus de loi qui lui eût permis de lui tenir tête. On ne doit pas juger ses parents. C'était une affaire entendue, mais où était la ligne de démarcation entre la vérité et l'extravagance ? De ses lectures elle pouvait conclure, en effet, qu'un homme avait la possibilité de trahir sa femme, mais en quoi consistait précisément cette trahison ? Une autre femme ? On n'en recevait point. Toutes les réunions, au Cros, se bornaient à des rendez-vous de chasse, un ou deux grands déjeuners aux époques de Noël ou du Carnaval. Ces Messieurs, pour courir le sanglier ou le loup, n'amenaient point de dames. A Périgueux, au village proche, dans les fermes ou les métairies, les femmes qu'on rencontrait, pour Maguf, soucieuse de la dignité masculine et de l'harmonie des couples, ne comptaient pas. Les bonnes, les paysannes ? Non, certainement ! Son institutrice, qui venait à peine de disparaître, l'ayant instruite pendant cinq ans avec une remarquable timidité, vieille demoiselle très pieuse regrettant amèrement que sa personnelle santé lui défendît de se consacrer à Dieu ? Encore moins. Alors ?

Est-ce que sa mère inventait l'objet de sa jalousie? Avait-elle eu tort de fuir l'église à cause de leurs fameuses origines louches, *le prince-curé*, et parce qu'on la voyait d'un mauvais œil dans la religion catholique, à ce qu'elle prétendait, s'était-elle volontairement privée des consolations et du refuge nécessaires aux esprits simples ?

C'était beaucoup de problèmes présentés en même temps à l'esprit non moins simple de cette fillette de quinze ans, dont la sagesse consistait surtout à ne pas dépasser le budget du mois et à se faire obéir d'une domesticité presque toujours en désaccord avec la plus âgée des maîtresses de la maison.

Maintenant elle savait à quoi on la destinait. On la mariait pour vendre le Cros ! Elle ne devinait pas le dernier

effort de son père en face de la catastrophe morale qui les menaçait tous et son désir de l'arracher, de bonne heure, à l'emprise d'un cerveau malade, elle, une fille, car les filles n'existent, plus tard, que sous le nom de l'époux. Ah ! comme il regrettait, de par ses agissements mêmes, qu'elle ne fût pas son fils ! Enfin, on la sauvait, brutalement mais sûrement. Seulement, Magui ne voyait pas si loin. Elle ne concevait que le possible et au jour le jour.

Vendre le Cros ! Son lieu de naissance ! L'endroit où elle avait connu tous ses frères animaux... Pour certains petits des hommes comme pour les petits des bêtes le nid est le seul véritable lien qu'ils ont avec la terre. Ils y prennent racines et sont courageux tant qu'ils en sentent le parfum autour d'eux. Odeur d'étable ou senteur de fleur, ils ont toujours en eux le goût de leur foyer, de ce point du monde où ils furent créés vivants et poussèrent leur premier cri de douleur sinon de joie. Le nid, jusqu'à la mort, prolonge ou remplace le père et la mère. Il représente l'éternité selon le temps de la vie terrestre, et l'éternité ne se détermine que dans les imaginations douées d'enfance.

Magui avala sa salive longuement avant de répondre, puis elle dit, la voix sombrée :

— Maman, il ne faut jamais perdre courage. La vie est toujours nouvelle chaque matin et elle apporte un espoir... qu'on n'espérait pas la veille. Si je dois me marier pour vous séparer tous et qu'on vende notre maison, je refuse... Je ne connais point mon fiancé, je n'en aurai aucune peine, ni lui non plus. Je veux bien obéir à mon père ; pourtant, il faut que cela serve à quelque chose. Moi, je ne tiens pas du tout à m'en aller d'ici dans un an ou deux, ni jamais. En effet, que deviendras-tu, toute seule, dans cette grande propriété si ennuyeuse à diriger ? Et les bêtes ? Mes pauvres amis, qui en aurait pitié ? Non ! Non ! Il ne faut pas penser à de telles séparations... (Elle s'arrêta, se sentant gagner par des larmes, mais elle les avala, courageusement, comme elle avait avalé sa salive, moins amère, et elle continua :) Je

crois que tu te fais des imaginations au sujet de papa. C'est un peu comme pour les fleurs de tes tapisseries : elles n'ont pas la couleur qu'elles devraient avoir ! Ne pensons plus à ces tristesses-là. Puisque tu as voulu donner un bal, tâchons de nous en amuser. Tout le monde en aura une agréable surprise et le Monsieur ne pourra guère se fâcher... d'être si bien reçu !

Magui parlait d'un accent dénué de toute conviction, sans timbre, comme quelqu'un qui cherche à endormir un enfant rageur et n'espère plus y parvenir. Sa mère lui semblait se réduire, devant elle, à la proportion d'un de ces petits animaux capricieux qu'elle étudiait avec sa patience inlassable et son respect pour toutes les machines distribuant la chaleur de la vie.

Mme Rageac se mit à rire de son rire à la fois puéril et sec.

— Nous sommes maudites jusqu'à la cinquième génération, déclara-t-elle du ton jovial dont elle aurait affirmé : *mon dernier chapeau ne me va pas*. Ton père ignore qu'en s'attaquant aux loups, il nous offense !..

— Que veux-tu dire, ma pauvre maman? Vas-tu parler comme nos bergers qui ne savent pas lire ? Et pourquoi t'occupes-tu de ces histoires de superstition, puisque tu m'as enseigné qu'il était dangereux pour nous d'aller à l'église, parce que c'est là qu'on propage toutes les erreurs? Ce n'est tout de même pas la peine de s'occuper des sorciers, si on ne croit pas en Dieu !

— Je ne crois à rien, mais j'entends souvent des voix intérieures qui me font de terribles révélations. Tu les entendras plus tard, quand il sera trop tard. Savoir lire? La belle affaire ! Tu t'imagines très forte parce que tu as fourré ton nez, de bonne heure, dans des tas de bouquins qui ne vous apprennent qu'à entretenir nos illusions sur la vie. Alors, il faudrait y rester ! Dès qu'on en sort, on tombe de son haut.

— Non, maman. Moi, je reste avec mes bêtes pour lire. Il y en a toujours une sur mon épaule ou sur mes genoux,

pendant que je tourne les pages, et ça m'aide à ne pas me tromper. Je t'assure que tu exagères.

— Je n'ai jamais pu finir un livre... c'est trop fatigant. (Elle ajouta, sautant fiévreusement à une tout autre idée :) Aurons-nous seulement le temps de finir ce costume de magicien pour ton grand-père ? Ce serait si ridicule de le voir tout seul en habit ! Il est vrai que nous pourrions lui écrire d'apporter sa robe de juge de paix...

— Voyons, maman, gronda Magui scandalisée, ce n'est pas un déguisement, une toge de magistrat !

Mme Rageac pouffa, en se levant d'un mouvement tout juvénile :

— Quel carnaval que celui de leur justice de paix ! Il valait mieux la guerre, c'était moins misérable ! Et comme on voit bien que tu as quinze ans ! Si mon père avait donné ma dot au tien, nous serions restés dans le monde, c'est-à-dire à notre place, et eux seraient restés à la leur... le désert. Le désert convient aux philosophes ou aux vieillards.

La chouette, encore toute étourdie de la secousse, battit des ailes comme si elle approuvait, mais c'était seulement pour se retenir au dossier de la chaise, car les animaux, y compris l'oiseau de Minerve, ne font des choses surnaturelles qu'en apparence.

Gabrielle Rageac sortit, traînant la queue de son peignoir de velours grenat en torrent de sang derrière elle. Elle venait de tuer, vraiment, quelqu'un dans le cerveau de sa fille : *la confiance*.

Désormais, une poignante inquiétude se glissa, s'insinua derrière tous les gestes de cette vie quotidienne, si monotone et si dure pour une jeune fille, encore presque une enfant. Mécaniquement, elle accomplissait tous les actes de la maîtresse de maison, veillant à la fois sur le désordre particulier de sa mère, et l'ordre général du ménage; seulement, le résultat de ses soins la tourmentait, ou, n'y croyant plus, cela faussait la rectitude ordinaire de ses mouvements. Elle n'était pas réellement la maîtresse de cette maison, et

cette maison elle-même ne lui appartenait pas. Elle représentait une fortune qu'on diviserait en plusieurs parts, toutes inutiles, à ses yeux, y compris la sienne, sa dot, puisqu'elle ne formerait plus le tout sacré qu'on appelle un foyer ou le nid, le lieu de naissance. Leur belle propriété vendue à des étrangers, il lui semblait qu'elle ne serait plus *née*, n'existerait plus dans nulle autre maison du monde !

Puis, elle en vint à se reprocher d'avoir sauvé tant d'animaux de la misère ou de la mort, pour n'arriver qu'à les mieux perdre. Elle ne se reconnaissait point le droit de fermer ses portes à clé dans la demeure de ses parents. Le plus simple devoir filial le lui défendait; son père ou sa mère pouvaient avoir besoin d'elle à n'importe quelle heure du jour ou de la nuit. Lorsque la nourrice-cuisinière lui eut fait un sermon naïf sur le danger de conserver *de la vermine* dans sa chambre, elle fut saisie d'une affreuse anxiété. On ne lui disait pas qu'on détruirait cette vermine, mais on l'avait avertie qu'il faudrait *balayer*...

Janvier s'écoulait peu à peu dans une fonte des neiges, un torrent de boue inondant la terrasse, rejoignant l'étang et la petite rivière qui bordait la prairie. Ce serait, hélas, bien vite le 11 février, l'anniversaire de ses quinze ans. Ce Monsieur inconnu allait surgir, le fiancé non désiré. On chasserait, cérémonieusement, le lièvre ou le loup, et elle devait commencer, elle, par chasser, sans cérémonie, ces petits amis qu'elle connaissait depuis si longtemps pour un ami qu'elle ignorait, un ennemi plutôt ! Elle se rendait compte qu'elle serait ridicule en protestant. D'ailleurs, on lui permettait généreusement d'en garder un.

— Tu feras ton choix, lui déclara sa mère, condescendante. Le chat, par exemple. Tu peux le mettre au grenier. Les chats sont généralement inventés pour manger les souris.

Et Magui devinait ce qui se passerait si elle lâchait les ratons en même temps que le minet, qui crèverait de faim, là-haut, ou chasserait à son tour.

Quant aux poulets nains, un petit coq et une petite poule tout blancs, elle les plaça, un soir, dans le poulailler avec les autres, et, le matin, elle les retrouva au milieu de la cour, piaillant de détresse, les plumes ébouriffées, criblés de coups de bec par les grands, la crête et les ailes ensanglantées, ne sachant plus où donner de la tête. Elle les ramassa dans son tablier et les pansa, les remonta chez elle en cachette. Où les mettre?.. On dissimulerait aisément la chouette, oiseau nocturne, et la couleuvre... A la première nuit douce elle déposa la chouette sur une branche de vieux sapin. Ah ! non, celle-là pouvait vivre sans son assistance ! Elle ne protesta pas, entre-décolla seulement ses yeux ronds disques de lune qui, une fois ouverts, ne se refermaient plus .. et, vers minuit, cogna vigoureusement dans ses vitres. Un tour de jardin lui avait fait plaisir, mais elle avait pris l'habitude de se sentir gratter le front, justement, entre ses deux yeux ronds comme des lunes ! Alors, Magui renonça... elle fit la bête, essaya de ne plus penser. Quant à choisir... ce supplice lui parut au-dessus de ses forces.... Elle n'en dormait plus, rassemblant tous ses petits autour d'elle et les maintenant farouchement attachés à sa personne, tous, tous, jusqu'à la couleuvre, qui, lovée en collier autour de son cou, serrait son enlacement souple et froid, dardant sa petite figure triangulaire en lui tirant gentiment une langue fine comme une aiguille.

Quant à ses poissons rouges, heureux, ceux-là, comme dans l'eau, ils continuaient à tourner, vermeils dans leur aquarium, irréels, songe-creux, sans aucune affection bien définie, excepté pour la mie de pain. C'étaient des gens du monde ! Ils faisaient partie du décor. On ne lui demandait pas de les choisir, puisqu'on les avait achetés !..

Ce fut le jour où l'on termina les fameux costumes que le drame se noua, brusquement.

Le Monsieur inconnu avait annoncé sa visite pour le lendemain. Magui remarqua bien un conciliabule entre Anille, la servante au nez de canard, et Joret-goret. Celui-

ci semblait fort en colère, mais Magui, débordée de travail, composant une pièce montée en biscuits de Savoie qu'elle se préparait à vernir de confitures de groseilles, n'y prêta pas grande attention.

— Mademoiselle, fit Anille respectueusement, c'est jour de *cire* chez vous. Où avez-vous mis vos bêtes pour qu'on ne les dérange point ?

— Elles sont toutes dans mon cabinet de toilette. C'est encore là qu'elles font le moins de désordre. N'y entrez pas, et je réponds de leur sagesse. Je nettoierai moi-même le cabinet.

Sa mère passa. Elle eut un signe mystérieux pour Joret, et le domestique, tête basse, la suivit chez le colonel Rageac.

— Ramassez-moi tous ces copeaux, cria-t-elle au groom, ahuri depuis qu'il portait un gilet jaune rayé de noir, et balayez-moi la maison du haut en bas, vous me comprenez ? Qu'il ne reste rien de toutes les saletés qu'elle contient. (Elle se tourna vers son mari :) Joseph ! Joseph ! Tu m'entends ? Tu ne mets pas d'opposition à ce qu'on fasse un nettoyage complet ?

— Certes, je n'empêche personne de nettoyer chez moi, répondit Joseph Rageac, étonné de ce qu'on lui demandât son avis particulièrement, mais je trouve qu'on s'y prend un peu tard.

Il voulait clouer encore une planche pour le dressoir du lendemain, un dressoir garni de mousseline, qu'on poserait sur la desserte régence. Enfin, il lâcha son marteau...

Il était assez content de la tournure des événements. La petite fiancée ne soufflait mot du mariage en perspective. Elle ne songeait même plus qu'elle aurait quinze ans dans trois jours, car il la voyait courir tantôt après son chat, tantôt après ses poulets nains. On ne lui reparlait point de la mascarade jadis projetée. D'ailleurs, un déguisement de plus ou de moins, pour les femmes qui n'ont pas l'intelligence de se servir d'un uniforme !..Quant au loup, il l'atten-

dait à la seconde apparition de la neige... d'ici là! Rageac abandonna donc son établi de menuisier, ses copeaux, à tous les balayages possibles, pour aller rouler une cigarette du côté de l'écurie.

Le soir vint. La fièvre des nettoyages qui avait secoué la maison s'apaisait peu à peu. On discutait, dans la laiterie, au sujet du beurre qu'il ne faudrait battre qu'à la dernière minute afin de le présenter plus frais pour le déjeuner du lendemain. Les grands-parents, gens difficiles, *portés sur leur bouche*, arrivaient à 10 heures et l'officier inconnu vers 2 heures seulement. Le déjeuner serait moins chargé que le dîner, mais encore il y faudrait quelques raffinements. Magui mettait son amour-propre à bien recevoir sous le rapport de la cuisine. Peut-être n'aurait-elle pas le temps de changer de robe pour la solennité de cette présentation. Elle passerait un tablier neuf, un gris garni de galons rouges... presque un uniforme de gala, ce tablier! Quant à relever ses cheveux en chignon, elle y songerait...

Elle subtilisa un biscuit, de la crème, un morceau de lièvre qu'on préparait pour une *royale*, et elle grimpa rapidement.

— Eh bien, les enfants? dit-elle en ouvrant la porte de son cabinet de toilette. On a faim?.. je vous ai fait attendre?

Mais elle fut saisie d'une atroce douleur, d'une douleur vraiment physique qui lui coupa les flancs, comme si elle avait été touchée jusqu'aux entrailles par une lame et pliée sur elle-même; le souffle court, elle demeura prostrée dans le silence qui régnait là.

Il n'y avait plus aucun être vivant, et ce silence ne laissait aucun doute sur ce qui s'était passé. Non! Plus rien! Ni cage, ni corbeille, ni boîte, ni coffret. Tous les nids étaient dévastés... le silence, et une odeur de cire... comme si on avait cacheté une lettre de faire part! A quoi bon le petit régal de crème, de biscuit, de gibier? Ils n'auraient plus jamais faim!

Elle ne pleurait pas. C'était de sa faute. Depuis le matin qu'on nettoyait partout... Elle aurait dû se douter.

— J'aurais pu sauver le chat. Oui. En l'enfermant dans le grenier... mais il trouvait toujours le moyen de revenir miauler à ma porte.

Alors, elle redescendit. Elle voulait savoir, tout savoir. Ellle entra dans la salle à manger où sa mère discourait avec la cuisinière-nourrice sur l'emploi qu'il convenait de faire du service à filets or et bleu.

— Ah ! mon Dieu, cria celle-ci avec un cri presque maternel,qu'as-tu donc,Marguerite?... *tu me fais les yeux de ton père !*

Dans l'ombre de la grande salle à manger la silhouette frêle de la jeune fille ne glissait qu'une ombre de plus, mais ses yeux, sans larme, flambaient de la terrible lueur verte.

— Où sont mes bêtes ? demanda-t-elle d'une voix rauque.

Et c'était bien la femelle qui réclamait ses petits. La jeune fille du meilleur monde, soumise à toutes les lois de la civilisation, s'effaçait devant l'autre, le grand carnassier montrant enfin les dents.

La nourrice et la mère échangèrent un regard inquiet. Ça ne s'arrangerait pas tranquillement, et on était à la veille d'une grande réception, de réunions de chasseurs, d'un bal de fiançailles... sinon masqué.

— Bébé, fit la nourrice, qui eut un geste d'enveloppement offrant encore sa poitrine, il ne faut pas te chagriner de ça, elles sont...elles sont où nous devons tous aller, un jour.

— Où sont-elles ?

Mme Rageac haussa les épaules.

— Ce n'est pas le moment de nous faire des scènes ridicules, ma chère petite. Il est temps pour toi de devenir raisonnable. Elles sont... Tiens ! Va donc le demander à ton père.C'est lui qui a donné l'ordre de nettoyer !...

Et elle lui tourna le dos. Une explication avec le père serait tellement embrouillée, dangereuse, qu'on aurait le loisir d'étudier d'autres questions plus importantes.

Magui rencontra son père dans la cour des écuries. Il faisait ranger, en un bel ordre militaire, des piles de fagots par Joret-goret. Anille, la main sur le loquet de la basse-cour, apportait la pâtée aux poules.

— Quoi donc ? fit le père qui venait de sentir une étrange petite poigne se saisir de son bras pendant qu'il désignait un fagot du bout de sa canne.

— Où sont mes bêtes ? cria la jeune fille d'une voix éclatante.

— Quelles bêtes ?

— Mes petits...

Alors elle s'expliqua, d'un ton saccadé qui ne reculait pas du tout devant les mots, scandant les syllabes.

Anille laissa tomber la pâtée des poules avec l'envie de s'enfuir en relevant ses jupes sur sa tête.

Joret-goret s'imaginait entendre un tonnerre d'une espèce spéciale... comme une explosion intérieure, le cri soudain de la conscience.

Ahuri, le colonel Rageac écoutait et ne comprenait pas du tout qu'on lui réclamait une petite famille dont il ignorait, encore tout à l'heure, complètement l'existence.

— J'ai donné des ordres, moi, pour... mais est-ce que je savais que tu élevais des poulets dans ta chambre ? Sacrebleu, vous êtes tous fou, ici ! Hein ? Quoi ? Qui ? Joret ! Sacré mâtin ! Joret ! me répondras-tu, oui ou non ?

Joret, dans le crépuscule tombant, tremblait comme une feuille de saule. Anille, qui avait cru pouffer, d'abord, fondit en larmes, car le colonel venait de s'emparer de l'oreille de son groom. Le beau gilet jaune rayé de noir ne le défendrait pas, malgré son aspect d'uniforme neuf !

— A genoux ! misérable, à genoux ! Tu vas me dire, à moi, où tu as mis *ses bêtes*... dont je suis responsable,

puisque j'ai, paraît-il, donné l'ordre de les faire tuer... ce qui est faux ! Avoue, ou je te tue à ton tour !

Joret se prosterna. On était au début de la République, en 1875, et les citoyens n'étaient encore ni conscients ni organisés, mais ils avaient quelquefois peur, comme aujourd'hui, du reste, de la force brutale qui, mise au service du droit, peut accomplir les plus édifiants miracles.

Joret-Goret, d'ailleurs innocent, et n'ayant pas voulu obéir à Madame sans un ordre formel de Monsieur, avoua, sous les plus persuasifs des coups de canne distribués généreusement, que...

— Oui, Monsieur, je les ai tous mis dans un sac... Ah ! ne me tuez pas !... C'est pas de ma faute. Vous aviez dit que toutes ces saletés-là... mais, vous ne m'entendez pas, Monsieur ! Au secours ! Mademoiselle, au secours... il ne m'entend pas... il va me tuer !

L'expression : *frapper comme un sourd* commençait à se justifier très amplement. Anille poussait des cris d'orfraie.

— Où les as-tu mis ?... où as-tu mis le sac ?

— Dans l'étang, Monsieur, gémit Joret-Goret, aplati sur le sol... Je les ai tous jetés dans l'étang !

Magui fit un bond léger, deux bonds, trois bonds. Elle passa devant la niche de César, qui, flairant des choses graves, hurlait à la mort, et elle alla se jeter elle-même dans l'étang.

Ce n'était pas pour se suicider. Instinctivement, elle voulait les rejoindre, rejoindre ses petits... et ne se doutait pas qu'elle choisissait là un genre de supplice fort en honneur au moyen âge pour les sorcières : on les enfermait dans un sac avec le chat, les rats, les serpents, le hibou, et on balançait le tout au-dessus d'un fleuve.

L'eau de l'étang fit un grand cercle, et des bulles, crevant à la surface, venues du fond, s'exhalèrent joyeusement les âmes des petits qui retrouvaient enfin leur mère...

Les grands-parents, navrés de cette stupéfiante aventure,

hochaient la tête en se regardant. C'était bien désagréable d'arriver dans une maison où le déjeuner ne se trouvait pas encore prêt à onze heures du matin et où la jeune fille, l'héroïne de la fête, demeurait encore au lit. Est-ce que celle-là chassait de race comme sa mère, la grande artiste paresseuse ?

Enfin, installés par un jeune valet de chambre, d'aspect un peu ivre, aux joues marbrées de plaques rouges, dans une chambre très, trop spacieuse, ils commandèrent du feu en remarquant que tous les domestiques avaient les paupières tuméfiées.

— C'est ce mariage ! fit la grand'mère, une grosse dame toute ronde qui avait été blonde et jolie « comme un cœur », dont la bouche même conservait cette forme traditionnelle pour les jolies personnes de 1830. Moi, je suis convaincue qu'ils vont faire une bêtise et qu'il doit y avoir du tirage avec Magui. Elle ne dit pas toujours ce qu'elle pense, celle-là !

— Il est certain, objecta le grand-père, qui, lui, faisait danser son râtelier en parlant, qu'ils nous préparent beaucoup de tracas. Des fiançailles longues ! Un officier, encore, et quel genre d'officier ? Un *noblion*, sans doute, pourri de suffisance. Je n'ai pas l'idée que ça leur réussisse. Une petite fille peut changer d'avis en un an... Je ne saurais trop t'inviter, ma chère Isaline, à ménager tes effusions. Tu promets toujours des tas de choses... que je ne peux pas tenir.

Gabrielle Rageac pénétra en trombe chez eux, les accablant de ses transports de fille heureuse de recevoir ses parents au milieu d'une pareille joie :

— Songez donc ! On nous demande notre Magui en mariage, juste le jour de ses quinze ans ! Nous vous ferons une surprise... vous verrez. Oui, oui, nous allons déjeuner. La petite est encore au lit, un gros rhume. Ce n'est rien. Le temps est tellement affreux, cet hiver... et elle voudrait bien, vous comprenez, paraître à son avantage aujour-

d'hui. Elle vous prie de l'excuser. Elle a fait une crème glacée en votre honneur et le lièvre en daube sera un triomphe pour notre chère Louise, qui, d'ordinaire, les cuit pas trop mal.

— Et Joseph ? Comment va Joseph ? Nous ne l'avons pas encore vu ! grommela le beau-père, flairant naturellement un drame, parce qu'il était journaliste, donc policier de profession, en dehors même de ses fonctions de juge au tribunal de la paix.

— Joseph ? (La belle Gabrielle pouffa !) Il a pris un bain hier soir, dans l'étang où sa fille avait glissé... autant vous raconter ça tout de suite. C'est une histoire bien ridicule. La petite voulait sauver son chat qui se noyait... et comme elle ne sait pas nager... Heureusement que son père sait, lui... et qu'il a pu l'en retirer saine et sauve. Pour un chat ! C'est vraiment stupide ! Enfin, ils étaient habillés tous les deux. Ils n'ont pas eu le temps normal de sentir la fraîcheur de l'eau.

— Mais c'est épouvantable ! dit Isaline en s'affaissant dans un fauteuil. Urbain ! Urbain ! Ils ne songent pas que j'ai une maladie de cœur ! Urbain, où est mon flacon de sels ? J'étouffe !

— Voyons, maman, puisque je te dis qu'elle n'a même pas senti la fraîcheur de l'eau. (Gabrielle lui mit sous le nez du Lubin qu'elle découvrit à la place des sels.) Là, calme-toi. Tu es vraiment d'une sensibilité déplorable. Si tu avais traversé, comme moi, la vie en femme de militaire, tu en serais revenue sans flacon de sels. Tu ne vas pas nous faire de scène, hein ? Est-ce que j'ai l'habitude d'en faire, moi ? Est-ce que je me plains de l'existence qui m'est octroyée entre les murs humides d'une propriété où vous ne pouvez plus demeurer à cause de vos rhumatismes et où j'ai pris mes névralgies ? Non. Je garde mon sang-froid. Ce M. Jacques du Tilliers doit arriver vers deux heures. J'espère tout de même que nous serons tous, d'ici là, sous les armes et avec une bonne humeur de circonstance.

Je te répète que tout le monde se porte bien, ma chère bonne maman.

— Oui, bégaya Isaline, se frottant les tempes avec son mouchoir imbibé de Lubin, mais moi, je suis malade...

— Madame... le déjeuner est servi ! déclara Anille sur le pas de la porte, une Anille l'air égaré sous un madras orange.

— Ah ! tant mieux ! tant mieux, fit Urbain d'une voix conciliante, je préfère me rencontrer à table avec mon gendre. D'ailleurs, on s'explique toujours facilement en mangeant. Voyons ! Isaline ? Tu n'as encore rien pris... c'est surtout ça qui te rend faible. Ma bonne amie, donne-moi le bras. Descendons. Il faut toujours prévoir le pire... cette petite... voulait sauver un animal qui se noyait, hein, n'oublie pas... Est-ce que tu te sens remise ? Un chat ? Oui !

Et ils descendirent tous les trois, terrorisés à la seule idée de rencontrer le gendre...

Les vins, d'un bon cru, servis dans de superbes carafons de cristal à facettes, rutilaient sur la nappe damassée. Le lièvre en daube fumait, les hors-d'œuvre aux câpres, aux olives et aux champignons, un pâté en croûte, d'une dorure savante, illustraient la table dite de famille, et on fut presque forcé d'échanger des propos sans résultat en attendant, l'orage devant probablement éclater pour le dessert.

On ne parla que de l'avenir, le présent se trouvant un peu trop chargé de complications, et on négligea un passé dramatique, lequel, après tout, ne datait que de la veille.

— Moi, j'estime que vous avez raison, déclara doctoralement le beau-père s'adressant à son gendre. On ne saurait trop prendre de précautions quand il s'agit de l'établissement d'une fille unique... Mais, croyez-moi, réservez toutes les questions d'argent pour plus tard, au moment du contrat.

— Vous offrirai-je de ce pâté, belle-maman ? fit le colo-

nel, ayant la plus grande aisance de geste au cours d'un repas, parce qu'il s'occupait uniquement de servir ses voisins ou ses voisines, n'entendant jamais rien de tout ce qui se disait autour de lui.

Ce matin-là, il sèmblait particulièrement sourd... avec sa ride profonde s'accusant entre ses deux sourcils et son impériale en berne comme s'il venait à l'instant de sortir de l'eau.

— Tu auras pour le bal un costume mirifique, papa ! dit gaiement Gabrielle Rageac, car elle était la seule qui s'amusait de voir la contraction de leurs jeux de physionomie. Tu seras en magicien ! Ta petite-fille t'a fabriqué, sur mes indications, un superbe bonnet pointu. Je compte sur toi pour faire l'horoscope des deux fiancés.

Sans répondre, parce que, de cela, il n'était pas encore averti, le beau-père fit danser son râtelier dans un sourire bienveillant. Il pensait peut-être que sa fille allait un peu loin.

A la cuisine, on s'injuriait copieusement, à voix basse. Berger avait des gants de coton blanc pour servir, et Louise arborait une coiffe de vraie dentelle rien que pour surveiller la cuisson des plats.

— Canaille ! Maudit chien ! crachait Anille qui avait pourtant préparé le supplice des bêtes en cousant le sac. Si tu m'avais expliqué la manigance...

— Fille de pute ! ripostait Joret-goret, les joues encore cramoisies malgré son gilet jaune rayé de noir. Tu voulais les y fourrer toi-même, dans le sac, et sans les griffes du pauvre chat...

— Allons ! Allons ! grommelait la nourrice. A quoi ça répond de vous manger le nez ? Les *bestiolous* sont tous morts et rien ne les fera remonter de la toile cousue si vous y avez mis la pierre qu'il fallait. Que l'eau puisse être bénite ou pas, la bête y pourrit dessous aussi vite que le chrétien.

— Ah ! grogna Berger féroce, on peut aussi fouetter jus-

qu'au sang un fils de porc, le boudin n'en sera pas meilleur! Ce n'était pas le moment de contrarier une petite comme celle-là, qui n'a jamais un mot contre nous.

— Pas moins que si le père n'avait pas su nager, elle y restait, avec les *bestiolous !* gronda la nourrice, essuyant ses yeux bouffis, parce que la braise de la daube avait rissolé ses dernières larmes.

— Je jure ma part de paradis, déclara solennellement Joret, que je lui dénicherai, ce printemps, des oiseaux comme elle n'en aura jamais vu !

Et il cracha par terre, ce qui passe pour sanctifier un serment.

— Laisse donc ça ! interjeta aigrement Anille. Elle aura mieux à faire chanter, ce printemps, que tes oiseaux !... Le rossignol d'amour avec un bel officier... qui te donnera des coups de canne dès qu'il sera maître ici.

Vers deux heures on attela la voiture, la calèche au lieu du cabriolet en usage pour les courses ordinaires, et on alla chercher *le prétendu* à la gare du village.

La redoutable première entrevue eut lieu le plus simplement possible. On remarqua que le père brusqua les choses sans y mettre la moindre forme cérémonieuse :

— Du Tilliers, voici ma fille. Elle est encore trop jeune pour que je vous présente à elle, vous, un héros de 70 ! Vous vous rappelez l'avoir vue, toute gamine, à Joigny, alors que vous lui ramassiez, sur le cours, la baguette de son cerceau ? Elle n'est pas beaucoup plus raisonnable qu'à cet âge-là.

Jacques du Tilliers répondit, ayant préparé cette phrase dans la calèche qui l'amenait :

— Il est vrai, mon commandant, que je n'aurais pas reconnu Mademoiselle... tant elle a grandi et embelli.

Puis il resta suffoqué devant l'échantillon de fiancée qu'on osait lui montrer. Ça, une femme possible ? Ah ! il en avait de bonnes, son ancien commandant ! Ni grande, ni belle, ni jolie ! Une fillette maigre, mal habillée, avec

une tenue de pensionnaire de couvent, des cheveux tirés en arrière, à la chinoise, par deux nattes qui ressemblaient, par la manière dont elles étaient tordues, à deux cables de navires, en *filin*, en rude filin. La petite, il croyait se le rappeler vaguement, avait de beaux yeux, mais ils demeuraient presque clos, et son teint, oh! quel teint! Une très mauvaise mine, blafarde... Ou 'elle était malade ou elle était laide, fort laide. Pas de milieu! Maintenant, ça pourrait changer en deux années de fiançailles, mais il avait, lui, envie, de changer d'avis tout de suite. Ce n'était pas une reconnaissance pour sa position militaire très avancée par un ex-compagnon d'armes qui allait le précipiter dans un guépier pareil!

Cet officier de hussards avait vingt-huit ans. Homme fort, de sens rassis, il semblait le portrait même du garçon raisonnable, de tout repos, que ses états de services indiquaient. Sa principale action d'héroïsme consistait à avoir porté des ordres, lors de la bataille de *Mars-la-Tour*, sous le feu violent de l'ennemi. Il y était allé au pas de son cheval parce que (et il riait de bon cœur quand il racontait cette histoire) « ce *carcan-là* » n'avait pas voulu galoper! Pourquoi? Il n'y avait jamais rien compris. Les chevaux ont des raisons que la raison de guerre ne connaît pas. Le régiment contemplait ça de toutes ses jumelles braquées. C'était absurde et superbe. Parmi tous ces jeunes gens de bonne famille, pas un qui s'imagina qu'il ne le faisait pas exprès! Quant aux Prussiens, ils tiraient, tiraient .. mal, sans doute, mais, selon l'usage, sans rien voir du tout. Heureusement! Et il revint, au pas, comme il était venu... seulement, au dernier pas, face au commandant Rageac, le singulier *carcan* s'abattit, car il était criblé de balles comme *une passoire*. Il ne marchait pas plus vite, probablement, parce qu'il avait dû être touché dès le départ. Enfin, ce fut grâce à cette bête entêtée que Jacques du Tilliers, ayant porté des ordres, au pas, sous le feu de l'ennemi, fut de sous-lieutenant promu lieutenant. Physiquement, il était grand et fort, un

peu lourd comme l'avait déclaré Gabrielle Rageac, le type du capitaine d'habillement de l'avenir. Très beau, de visage régulier, le teint d'un blond haut en couleurs, des yeux froids, à fleur de tête, une moustache rousse, très soignée, il pouvait plaire... encore aurait-il fallu le regarder! Magui ne le vit même pas et retourna aux cuisines. On rapprocha les distances, entre parents. On lui fit des compliments. Le juge de paix fut cordialement protecteur ; Isaline, la grand'mère, avoua son émotion en souvenir de l'aventure du cheval de *Mars-la-Tour* et on se répandit tous en lamentations sur le temps qui menaçait. La neige de janvier, fondue, serait remplacée par la neige de février, car les nuages *plafonnaient*, déclarait Mme Rageac.

— Alors voilà donc l'autre uniforme ? questionna-t-elle en tournant autour de Jacques Tilliers comme elle aurait tourné autour d'un nouveau travesti.

L'officier avait un dolman *bleu clair*, d'un bleu ciel aveuglant, qui transformait les vieux soldats du Second Empire en bonshommes en pain d'épices, et donnait aux jeunes de la nouvelle République une allure de bébés enrubannés de faveurs. Ce bleu-là, qui sévit pendant assez de lustres pour couvrir l'armée vaincue d'un léger ridicule, se fanait très rapidement et possédait, en outre, l'avantage de désigner ses victimes à l'ennemi, bien que ce fût, dans l'entendement du créateur de cet uniforme neuf, pour qu'elles se confondissent avec l'horizon. Seulement, ce n'était encore pas le bleu horizon, c'était l'azur éclatant du plein midi.

Jacques du Tilliers répondit, du bout des lèvres :

— Oui, et nous n'en sommes pas plus fiers. On est tous vieillis par cette sacrée nuance et on se fait l'effet de vivre enveloppés dans une bannière de procession !

Entre l'arrivée et le dîner, on lui donna le temps de dépouiller le vieil homme en attendant le gala du lendemain, où il était prévenu qu'il ferait le contraste, face au commandant en vert sombre. Il revêtit un élégant costume de chasse, sinon de chasseur, et on lui parla longuement d'une

possible course aux loups. Il en fut un peu effrayé ! Ces gens parlaient tous du loup comme s'ils l'avaient vu ! Il visita la maison et elle le raccommoda, jusqu'à un certain point, avec les menaçantes fiançailles. C'était bien ce qu'il avait prévu : un luxe ancien soutenu péniblement par l'effort de plusieurs générations, qu'on arriverait à redorer très facilement, quelque pût être la dot. Restait la médiocre fiancée... mais les jeunes filles s'attardent, souvent, à l'âge ingrat. S'il restait quelques jours auprès d'elle, son expérience de l'éternel féminin lui dicterait la marche à suivre. Tout lui paraissait intéressant dans cette somptueuse propriété, sauf la future propriétaire, mais il reçut un véritable choc au cœur lorsque son ex-commandant, le prenant à part dans une bibliothèque où il y avait *un établi de menuisier*, lui dit, en lui offrant une cigarette :

— Mon cher Jacques, je n'irai pas par quatre chemins avec un garçon tel que vous. Ma fille s'est jetée à... l'eau... là, dans l'étang, hier.

Le jeune homme, de sens rassis, fit un haut-le-corps et ouvrit la bouche... puis il la referma, parce qu'en présence d'un supérieur... *passé*, le Monsieur inférieur *présent* ne doit pas rompre le silence.

— ...Je l'ai sauvée. Pourquoi a-t-elle fait cette sottise ? Je n'en sais rien, car j'ai réfléchi qu'on a beau aimer les animaux, on ne se flanque pas dans une eau où pourrait se noyer un cheval, sans avoir d'autres raisons. La mère, je vous l'ai confié, jadis, est absolument toquée. Une grande artiste, dit-on, et les artistes, n'est-ce pas, ce sont des fous. Moi... je suis sourd, vous comprenez ! Entre ces deux femmes, il doit y avoir des scènes que je ne veux pas apprécier ni connaître. Je voudrais tirer ma fille d'ici comme je l'ai tirée de là (et il désigna la fenêtre). Pourtant, ma ligne de conduite est la sincérité, quoi qu'il arrive ! Je vous préviens et je vous rends votre parole, parce que je ne sais pas du tout, maintenant, de quel bois ma fille se chauffe pour avoir le détestable courage de se fiche à l'eau par le temps qu'il fait.

Et il alluma sa cigarette en regardant le prétendu froidement. Il n'y avait d'ailleurs pas d'autre feu à allumer chez lui ! Celui-ci haussa respectueusement le ton.

— Mon colonel, fit Jacques du Tilliers, ahuri, vous me voyez désolé de ce malencontreux accident... Si j'ai bien saisi, c'est... c'est pour sauver un cheval que Mademoiselle votre fille...

Le commandant Rageac éclata :

— Un cheval ? Ah ! si c'était encore pour un cheval que ma fille... Mais c'est pour (il souffla longuement sa fumée)... pour une chouette, un chat, des rats, enfin toute une ménagerie avec laquelle elle vivait depuis des années, paraît-il, sans que personne en ait jamais rien su. Vous pensez bien que je ne donne point dans ce panneau ! Or, ma fille est une excellente maîtresse de maison. Elle est aussi raisonnable, en temps ordinaire, que le meilleur des adjudants de semaine. C'est elle qui confectionne les menus, prépare les plats difficiles et dirige toute la domesticité, qui ne bronche pas sous ses ordres. Je crois que ça l'amuse beaucoup plus que d'étudier le piano, ce dont je la félicite, mais il y a ce bain... on a beau être sourd, que diable, on n'est pas aveugle, et je suis un peu étonné.

Jacques du Tilliers comprenait, lui, maintenant, pourquoi cette mine blafarde et ces yeux clos.

— Parbleu ! songea-t-il, elle en aime un autre et c'est tout à fait *rageant* d'espérer en la candeur d'une petite fille de quinze ans pour tomber sur la grande amoureuse.

Il sourit, en contemplant ce véritable père noble qui, dans le doute, préférait s'abstenir, et il reprit beaucoup plus haut :

— Mon commandant, vous m'avez autorisé à faire ma cour... autant qu'on puisse la faire à une enfant de cet âge, me retirez-vous votre permission ?

— Bien entendu ! Il ne manquerait plus que cela ! Vous deviez épouser ma fille, vous le désiriez, je le désirais. Du moment qu'elle ne le désire pas... et remarquez qu'elle ne

vous connaissait pas hier... Cela ne vous fait aucune injure. Nous allons chasser et nous n'en parlerons plus. Lieutenant, touchez là. Vous étiez le gendre que j'acceptais. Maintenant, que ma fille se débrouille avec sa mère... moi, je ne cherche plus aucun gendre ! (Et il alluma une seconde cigarette, parce que... l'autre tirait mal.)

— Mon commandant, j'ai l'honneur de vous redemander la main de Mademoiselle Marguerite Rageac! Je renoncerai à elle si je suis éconduit par elle, voilà tout. (Et il ajouta pour son propre entendement :) Nous allons tâcher de découvrir la vérité. Ça rendra peut-être service à ce brave homme et nous serons quittes.

Jacques du Tilliers n'était pas un aigle, malgré sa qualité de dernier sous-officier du Second Empire, mais il aimait à respirer sur des sommets; les petites histoires de bas-fonds féminins l'embêtaient ferme. Il sortait de quelques aventures atrocement banales et rêvait d'y substituer celle du mariage sérieux. L'amour ne lui faisait pas peur, cependant il était résolu à s'en passer pour courir la chance d'épouser une héritière de bonne souche, assez riche pour doubler son petit patrimoine et lui permettre d'avoir des enfants qu'on saurait élever proprement. La maison, un peu triste, lui plaisait par son austérité antique, sa simple tenue de lieu saint. Il y régnait une grandeur froide qui ne sentait pas du tout la folie de la vie des garnisons de jadis... Au dîner, il serait définitivement fixé... par le menu que Mlle Magui aurait composé.

— Jacques, soupira le commandant Rageac, dont l'impériale se releva un instant sur une rangée de dents inquiétantes, vous êtes un très brave garçon... et je vous remercie. Cependant... *allez au pas* dans cette affaire, comme en 70 sous le feu de l'ennemi !

Jacques du Tilliers traînait derrière lui cette spéciale odeur, qui à cette époque était la marque même de la distinction d'un jeune officier : celle du cuir de Russie. Cela seul, paraît-il, en un certain monde, le demi ou le

grand, on ne savait pas bien lequel, suffisait à rendre les femmes amoureuses et à crisper les nerfs de quelques-unes, irrémédiablement.

L'odeur du cuir de Russie tourna la tête de cette excellente Isaline, qui déclara ce garçon charmant et lui promit son service à thé en vermeil pour le jour même du mariage. Gabrielle Rageac en plaisanta tout de suite :

— Mais, cher Monsieur, vous allez faire fuir tous les lièvres à plus d'un kilomètre! s'écria-t-elle, examinant les bottes du fiancé, très fier de les lui montrer, le lendemain, au retour d'un premier petit tour en forêt.

Quant à Magui, elle fronçait les narines sans un mot de désapprobation. Au fond, elle songeait que jamais *ses enfants*, dans sa chambre, n'avaient pu, à eux seuls, et ils étaient pourtant nombreux, infecter une maison comme ça! Elle allait, en état de somnambulisme, d'un menu à l'autre, évitant avec le plus grand soin de se rencontrer avec le fiancé qui, lui, continuait à la trouver inexistante en dehors des repas. On disait qu'elle savait conduire un cheval. Il demanda à lui présenter le sien, qu'on amenait de la gare, un peu fourbu du voyage, un *bai* fort calme, et qu'une écuyère novice pouvait mettre à la meilleure allure de promenade. Rien à craindre avec ce coursier paisible, pas fier.. Magui eut un sourire énigmatique. Il nota que c'était là son premier sourire et, encore, à cause d'un animal dont elle daigna flatter l'encolure d'un petit plat de la paume, pas très respectueux.

— Comment s'appelle-t-il ?

— Néron, Mademoiselle.

— Espérons qu'il ne fera pas flamber nos écuries... qui *sont en briques*.

— Pourquoi diable me parle-t-elle de *briques* ? se demanda étourdiment le fiancé, très loin des études de son collège.

Et le soir, le grand soir arriva. Tout le monde avait la fièvre. La réunion familiale s'augmentait de gens venus du

village ou de la ville en des équipages variés, les uns sur des chevaux, les autres en voitures datant du temps des diligences. Il y avait le maire, M. Passarieu, un homme carré de visage, encadré par une barbe noire, louvetier enragé, amateur de bons vins, de bonne chère et de bonnes tout court, ne rêvant que prouesses cynégétiques et galanteries un peu faisandées. Le sous-préfet du chef-lieu, un grand sec, maigre, un musicien, l'allure parisienne, fervent du monocle, ayant horreur de la politique, chasseur à ses moments perdus, parce que, dans les environs, il découvrait des femmes de chasseurs qui savaient déchiffrer une partition. M. et Mme Vial d'Aram, un vieux couple parisien retiré des affaires, ayant acheté le château d'en face, une grande diablesse de maison neuve, à tourelles, qui déshonorait le paysage et dont ils n'étaient pas satisfaits, parce que c'était humide, beaucoup plus humide que le *Cros*, la demeure ancestrale quoique sans tourelles. L'homme connaissait très bien un Paris datant de 1845, et la femme, ancienne actrice, épousée en coup de tête, minaudait en parlant, très soucieuse de sa réputation, que d'ailleurs personne ne cherchait à entamer. Et, enfin, pour fermer ce cercle de gens sérieux : *C'est-la-plus-moindre*, qui s'appelait normalement : Jérôme Blanchard. Ce Jérôme Blanchard avait un langage extrêmement prétentieux sinon très français, et entrecoupait toutes ses phrases par celle-ci : « c'est la moindre des choses », mais la réduisait à sa plus simple expression, d'où son surnom que la société périgourdine de cette époque connaissait beaucoup mieux que son véritable nom. Garçon encore à trente-huit ans, Jérôme Blanchard, immensément riche, possédait, au milieu des bois, des fermes et des métairies nombreuses qu'il gérait lui-même après avoir été gérant chez les autres, mais il faisait peur à toutes les jeunes filles, car le comique paraît effrayant à ceux ou à celles qui n'ont pas acquis la philosophie souriante. Jérôme avait l'aspect d'un ex-séminariste pour la longueur des cheveux et la façon dont il ne savait pas s'ha-

biller. Pantalons trop courts, veston à nervures, gilet voyant et col évasé, il achetait toujours les dernières créations de la mode masculine, qu'il amalgamait avec les anciennes, comme un bon paysan ne voulant rien perdre de ce qui peut encore servir. Il en résultait les pires mascarades, et, en effet, celui-là n'aurait pas besoin de se déguiser ! Il arborait, ce soir de cérémonie, un petit chapeau calotte à bord roulé, un demi-melon qu'il posait très en arrière, dégageant son vaste front, ses petits yeux clairs d'animal naïf et sa large bouche, imberbe, en tirelire, toujours prête à se fendre davantage dans une grimace abominablement heureuse... Jérôme Blanchard se croyait heureux. Il cherchait une femme depuis tantôt dix ans et il pensait l'avoir trouvée...

Un peu avant le dîner, vers cinq heures, tout le monde se réunissant dans le grand salon pour se concerter au sujet des costumes, la neige se mit à tomber avec le crépuscule et ce fut la nuit; on alluma les lampes, les candélabres garnis de grosses bougies roses, en cire peinte. Il fallait bien en prendre son parti. Il ferait froid malgré le feu flambant de la cheminée monumentale. Alors, les Messieurs, dont les gros souliers cloutés de chasseurs rabotaient les tapis, firent légèrement les fous pour donner le ton. On passa quelques vins blancs de marque en guise d'apéritifs et Passarieu, le maire du village, pinça fortement Anille, très flattée de cet honneur inespéré pour une fille de basse-cour au nez en bec de canard. Le sous-préfet jouait une marche funèbre, rajustant ses manchettes à contretemps, et le baron Vial d'Aram exécuta des ailes de pigeon, que son gros corps d'ex-banquier rendait irrésistibles. *C'est-la-plus-moindre*, qui n'allait pas souvent dans le monde, approuvait du haut de son minuscule chapeau qu'il ne quittait jamais, vissé comme un bouchon, battait la mesure avec la gravité d'un métronome. Ce *prétendu* en costume de hussard bleu clair le faisait un peu loucher, mais le colonel Rageac, en dolman vert-sombre, tragique

et impeccable comme sur le champ de manœuvres du 12e chasseurs, le rassurait par la belle prestance de son uniforme, qui, celui-là, non, ne sentait guère le travesti.

Là-haut, les dames étaient fort occupées, de leur côté, car on s'habillait plus méthodiquement dans la grande chambre à coucher de Gabrielle Rageac, chauffée et illuminée, encombrée d'oripeaux de toutes les couleurs.

La belle Gabrielle s'agitait, autour de ses invitées, en paysanne italienne, une coiffure plate accentuant cruellement son profil durci, camée grec, ou médaille romaine ayant l'air d'être à peine déterrée.

Isaline, la grand'mère, paquet de soieries, de cachemire et de voiles brodés, montrait uniquement ses yeux, en sultane très « validé », tandis que Mme Vial d'Aram, une plantureuse cantinière, revenait tout à coup aux soirées de premières et attendait presque le cri traditionnel : *Place au théâtre !*

Pendant ces préparatifs, Magui, solitaire, contemplait une miniature sur le couvercle d'une boîte ovale, en or, dans sa chambre, où brûlait modestement deux bougies, un peu comme des cierges. Elle examinait attentivement ce portrait :

— Tu veux te coiffer plus simplement que tes marquises de gravures de modes, lui avait dit sa mère trop pressée ce soir de gala pour pouvoir s'occuper plus spécialement de sa fille. Eh bien, voici le portrait de ton arrière-grand'mère paternelle. C'en était une vraie, à ce qu'il paraît. On lui a coupé le cou à la Révolution... tu n'as qu'à copier d'après nature, ce n'est pas difficile !

Ce qui rendait très difficile, pour Magui, la réussite de cet échafaudage sans coiffeur, c'est que la poudre ne tenait pas sur ses cheveux, déjà rebelles à tous les plis savants ; mais quand elle eut étudié cette manière plus lâchée et plus artiste de masser une chevelure, sans tour de crins ni fausses coques, elle finit par y arriver. Elle ajouta de très petites roses en couronne inclinée, comme glissant sous la

touffe de plumes, et serra le tout dans un ruban noué.

Quand elle eut terminé, elle se recula. Son regard inquiet alla du portrait à la psyché qu'elle avait roulée de son cabinet de toilette à sa chambre. Instinctivement, elle chercha au fronton du miroir l'oiseau de Minerve, qui, d'habitude, s'y juchait, dardant ses yeux sévères et ronds comme des lunes ; mais l'oiseau de la sagesse était mort... Elle eut, une seconde, l'atroce vision *du sac* au fond de l'étang. Quelle horreur! Une mêlée indescriptible de pattes, de griffes, de becs ; tous ces petits innocents réduits à s'entretuer dans les affres d'un supplice effroyable, les plus forts écrasant, étouffant les plus faibles, et tous mourant les uns par les autres dans une agonie furieuse, privés de la suprême liberté de leur dernier souffle, eux qui avaient appris à se supporter les uns les autres sans colère sous le règne équitable de leur dompteuse !...

Elle rouvrit les yeux. Alors la psyché lui renvoya une vision moins funèbre : celle de la miniature de la boîte en or, mais agrandie jusqu'à la réalité. En jupe de mousseline blanche, en corselet de satin rose à pointe avec des paniers de satin rose bouffant sous des nœuds de rubans bleu ciel, c'était une très frêle dame Louis XV, coiffée de neige, car elle avait obtenu cet effet de poudre avec du vrai riz. (Magui l'avait puisé dans un paquet de fécule, à la cuisine!) Et les yeux verts, cintrés de leurs sourcils très noirs, éclataient dans tout ce blanc pur du teint pâle et des cheveux comme un large reflet d'eau dangereuse, d'une eau dormante d'étang, vivant en dessous. Ah! quels reptiles s'y cachaient, pour lui communiquer ce singulier reflet de dur métal ? Et la bouche mince, accentuée d'un peu de rouge, paraissait une blessure évoquant la douleur d'une passion mystérieuse...

— Mais je lui ressemble, à cette grand'mère-là! murmura Magui terrifiée.

On n'est jamais bien aise de ressembler à une personne dont on a coupé le cou ! Elle posa respectueusement sur

le coin de sa cheminée la boîte en or qu'on lui avait prêtée, puis elle éteignit les deux bougies, car il faut économiser la lumière, à la campagne, quand il y a du feu... Il n'y avait pas de feu chez elle, parce qu'une jeune fille ne doit pas plus se chauffer qu'elle ne doit boire de vin, principes fondamentaux d'une bonne éducation, mais il y en avait tellement ailleurs...Ah! le budget de ce mois de février!...

— Donc, pensa Magui, plongée dans une réconfortante obscurité où elle y voyait aussi bien que les chats, ce Monsieur m'épouse surtout parce que je suis l'arrière-petite-fille de cette dame à qui on a coupé la tête? Et en prenant son nom, je retrouve la couronne? *Des roses en papier?* Pour me faire une couronne comme ça, je n'ai pas besoin de lui... j'y arriverai bien toute seule!

Et elle se mit à rire d'un petit rire ironique peu flatteur pour le fiancé. Magui revenait de l'autre monde pour entrer dans le monde, cet inconnu qui est le rêve ou le cauchemar des jeunes filles encore sauvages. Ce qu'elle savait, maintenant, lui apprenait pour toujours la comédie en honneur chez les humains : les forts écrasant les faibles dans la vie comme dans la mort, et toute révolte ou révolution n'engendrant qu'une pire situation pour l'humanité ou l'animalité. Combien de victimes innocentes faut-il immoler pour faire le menu d'un dîner de gala, et combien de jolies femmes faut-il assassiner pour obtenir la liberté de prononcer de grandes phrases dans une réunion publique, empuantie du relent des alcools ?...

Était-elle une vivante ou une *revenante?* Magui eut un frisson, chercha la palatine d'hermine, complément indispensable de sa toilette pour traverser le corridor.

Avait-elle froid, avait-elle chaud? Non. La pâle jeune fille n'avait pas même un rhume, et de son aventure macabre il lui restait seulement le dégoût de vivre... dans le meilleur monde!

Elle descendit comme six heures sonnaient au cartel de leur salle à manger. Elle jeta un coup d'œil au couvert

étincelant, au feu pétillant de la vaste cheminée, sans trop se préoccuper de la place qu'elle tenait, maintenant, avec les paniers bouffants de sa robe, et elle faillit renverser les chaises.

— Oh! Oh! Ah! Ah! — firent simultanément la nourrice-cuisinière, Berger, Anille, en levant les bras au plafond.

— On ne reconnaît plus Mademoiselle, balbutia Joretgoret. Elle est belle à faire peur!

— Tu auras soin, Berger, recommanda imperturbablement la jeune marquise, de mettre tes assiettes dans le four pour les rôtis... et de ne pas les laver à l'eau bouillante pour servir les entremets glacés, ce qui les ferait fondre.

Ce à quoi tous les domestiques reconnurent que la maîtresse de la maison ne changeait pas sa manière, si elle avait radicalement changé de costume. En voilà une qui ne perdait pas la tête... tout en représentant la dame à qui on l'avait coupée, autrefois!

Quand les invités firent leur entrée au grand salon, précédés d'un magicien en bonnet pointu qui devait dire leur bonne aventure aux fiancés, ce fut un concert de compliments et il y eut une minute vraiment gaie. On minauda, on plaisanta, on s'embrassa. Ce grand salon, aux meubles sombres, dont les angles demeuraient toujours dans une obscurité inquiétante, s'anima de reflets chatoyants, et la vie normale, misérable ou tragique, s'arrêta un instant, devant l'imprévu de la mascarade ou l'absurdité de ce jeu brillant au plein gouffre de la vallée endormie dans le sépulcre de l'hiver.

Magui avait l'air d'un bouquet de printemps au milieu de tous ces gens bien plus âgés qu'elle et son teint pâle, de la fameuse pâleur aristocratique, rougissait furtivement au feu artificiel des compliments et des bougies roses.

Elle souriait d'un sourire un peu distant, comme celui de la miniature de la boîte Louis XV, qui surprit le fiancé.

— Elle est très étonnante, cette petite, pensa-t-il ahuri, la voilà passée marquise tout naturellement.

« *Grande dame au salon mais au jardin fermière !* » ruminait le grand-père magicien, car il faisait des *impromptus* qu'il préparait, des vers, hélas, et des vers de journaliste !

Ce dîner commença dans un bruit de propos galants du plus heureux effet. Le père, satisfait de l'effigie que lui représentait fidèlement sa fille placée en face de lui, entre le magicien et le hussard bleu-ciel, se prodiguait en petits soins pour les dames, y compris la sultane, sa belle-mère, dont on ne voyait plus qu'un regard myosotis mouillé de reconnaissance. La mère italienne criblait de pointes acérées *C'est-la-plus-moindre*, qui rivait ses prunelles claires et naïves au bouquet de printemps, songeant que six métairies de bon rapport, une belle propriété en forêt dont les coupes donnaient à elles seules de quoi vivre, pouvaient certainement *balancer* le blason du hobereau ne possédant peut-être que son dolman couleur d'azur. Il faisait, le pauvre vieux garçon, gaffes sur gaffes, répandant les sauces sur son gilet blanc et se disant à lui-même : « *C'est la plus moindre*, j'en ai encore deux ou trois dans l'armoire ». Le sous-préfet parlait de Wagner, que personne ne connaissait ; le maire, de la meilleure façon de chasser le loup, à vue, *la nuit*. Tous les Messieurs s'étaient fabriqué des masques impressionnants, à coup de fusain, sur le visage, pour remplacer le costume, mais ils buvaient ferme, remplaçant assez volontiers le mot qui ne leur venait pas par un verre de vin, plus fin encore.

On avait dîné de bonne heure pour pouvoir souper ensuite à minuit, moment choisi par Gabrielle Rageac pour la solennité des fiançailles : tour de valse, quadrille, romance, un morceau de musique plus sérieux, à quatre mains, avec le sous-préfet, puis la porte à deux battants donnant sur la salle à manger s'ouvrait sur le nouveau décor fleuri de bougies roses du souper au champagne. Vraiment, cela marchait très bien... trop bien...

« Grande dame au salon... mais au jardin fermière », ruminait toujours le vieux magicien en faisant, lui, danser son râtelier.

Tout à coup, durant le passage d'un *Mont-Blanc*, crème fondante, spécialité de Louise, l'excellente cuisinière-nourrice, une plainte s'éleva, très douce, étrange, un chant ou une lamentation ? D'où cela venait-il ? Personne, du reste, n'y fit attention, parce que ce *Mont-Blanc*, avec ses cascades de sucre candi, ses flots neigeux de crème d'amandes, produisait une respectueuse admiration, et l'on se taisait surtout pour ne pas en laisser tomber sur soi, l'attention retenue ailleurs, particulièrement du côté des robes des dames.

— Mademoiselle Marguerite, murmura Jacques du Tilliers, ce *Mont-Blanc* est presque aussi délicieux que votre coiffure... et il se défait, là, sur le côté droit, comme elle ! Mais non, ne rattachez rien, c'est charmant, je vous assure. Vous avez une chevelure magnifique. Pourquoi diable vous laissez-vous coiffer comme une petite fille... dans le jour?

Elle ne répondit pas, la tête subitement dressée, figée, *au garde à vous*, les yeux sur les yeux de son père.

Elle entendait.

Il n'entendrait pas. Mais les autres ?...

La plainte s'enfla, lugubre, chanson de mort, encore fort lointaine, pourtant très reconnaissable à l'oreille d'un chasseur averti. M. Passarieu, le maire du village, échangea un regard aiguisé avec son voisin, passant par-dessus la voisine, Mme Vial d'Aram.

— Tiens ! tiens ! fit-il. Ce ne serait pas drôle !

Mme Rageac esquissa un signe d'impatience, comme quelqu'un qui écarte une mouche.

— Taisez-vous, je vous en prie ! souffla-t-elle.

La chanson lugubre haussa le ton, enfla démesurément la note impérieuse, et ce ne fut plus un mystère pour le maire, le sous-préfet, le baron-banquier et Jérôme Blanchard. On échangeait des propos bizarres dans le genre de ceux-ci :

— Non, non, vraiment, c'est excellent ,mais je n'ai plus faim... Où pensez-vous qu'*il* s'arrêtera ?

— Faim ? Pour de la glace ?... Ah ! ne vous en occupez pas. *Il* s'en ira bien tout seul. Un peu de ce massepain ?... On ne l'a pas invité !

— Voyons ! Voyons ! murmurait le grand-père buvant un verre de muscat à petites gorgées, comme si cela ne coulait pas facilement. A la campagne, en hiver, tout le monde doit s'y attendre. Nos portes sont solides. Voyons ! Calme-toi, Isaline ! (Et il reprenait, en dedans, son râtelier rythmant la cadence :) « Grande dame au salon, mais au jardin fermière ».

Jamais il n'en sortirait, accompagné par cet air-là ! Puis les hurlements devinrent si terribles que, seul, de toute la joyeuse assistance, *le sourd* eut l'apparence d'un homme très à son aise. Il continuait à servir son muscat de trente ans, passait les biscuits, les petits-fours, tandis que l'on hochait la tête autour de lui malgré la sécurité dont on jouissait, car, enfin, les cris d'un loup ne sont pas une chanson de dessert.

— Parlons d'autre chose ! s'écria Mme Rageac en pouffant dans son assiette.

D'ailleurs, personne ne disait plus rien. Cela glaçait bien autrement que la crème. Très mauvaise plaisanterie au moment des *santés*, des allusions au futur mariage et peut-être d'un discours du sous-préfet, qui n'avait pas son pareil pour tourner le compliment aux dames !

Sur un hurlement plus farouche et plus proche, Jérôme Blanchard laissa tomber un dédaigneux :

— C'est-la-plus-moindre ! qui déchaîna un éclat de rire forcé, mais général.

— Qu'est-ce qu'il y a ? questionna le colonel Rageac, interrogeant plus particulièrement des yeux sa fille, dont les sourcils noirs se fronçaient un peu.

Alors on parla tous à la fois, très vite, et en riant très haut. On savait bien que, seul, ce brave *lieutenant de lou-*

veterie, le héros de 70, n'entendait pas et ne devinerait rien. Ce fut un complot séance tenante organisé entre ces gens d'un meilleur monde qui ne veulent pas gâcher leur soirée. Il fallait éviter de réveiller l'instinct du chasseur qui ne connaît que sa consigne. C'était le jeu de l'éternel quiproquo humain : ne pas très bien savoir soi-même de quoi il retourne et empêcher l'autre de comprendre. Cela ressemblait à du colin-maillard moral.

— Alors, c'est vraiment un loup ? fit Jacques du Tilliers se penchant sur Magui.

— Oui, répondit-elle froidement, par la neige ils viennent jusqu'ici. Vous n'en avez jamais entendu ?

— Fichtre non ! Et votre père...

— Je suis chargée d'entendre pour lui.

— Pauvre homme ! soupira Jacques du Tilliers s'apercevant que l'on ne tarderait pas à manquer de respect au chef de famille par pure mondanité.

Les conversations devenaient folles. On essayait de couvrir l'autre voix (celle de *l'ancêtre*) par les exclamations, des mots ou des phrases naturellement très décousues, mais *l'autre*, tenace, insinuait sa griffe, sa dent, faisait vibrer jusqu'au cristal des carafons vides. Tous les volets clos, il ne soupçonnait pas du tout la fête qu'il troublait. La neige de l'hiver appartient à qui la foule le premier, n'est-ce pas ?

Ce *pauvre homme*, que la pitié de Jacques du Tilliers laissait choir en goutte d'eau bénite sur son ancien commandant, fit déborder la coupe de Magui. Elle allait boire aussi de ce vin mousseux pour imiter ses invités, mais elle le reposa brusquement, si brusquement que la mousse éclaboussa la nappe. Elle se leva, ses paniers de soie rose bouffant, la soutenant au-dessus de ses convives bien mondains comme deux ailes tendues. Puisqu'il le fallait ! Le sort en serait donc jeté ! Mais elle ne permettrait pas le sourire à ceux qui venaient ici avec la prétention de continuer la race...

Gabrielle Rageac n'eut même pas le temps de l'arrêter au passage et elle lui cria :

— Tu vas rester tranquille, hein ? Raconte-lui que nous nous disputons à propos de Wagner.

Magui se sentait à jamais délivrée de toute espèce de conventions mondaines. Non, elle ne tolérerait pas plus longtemps cette petite coalition contre un *pauvre homme* qui, lui, ne connaissait que sa consigne. Déjà, une fois, elle lui avait manqué de parole. Ce soir... oh ! ce soir, elle se délivrerait également de l'angoisse d'une cérémonie qui l'ennuyait par une autre cérémonie plus ennuyeuse encore, cependant elle tâcherait d'en atténuer les mauvais effets, parce que cela, c'était beaucoup plus facile à ses yeux que d'écouter le discours de son grand-père, en vers, ou celui du sous-préfet, en prose !

Elle tourna autour de la grande table étincelante et tout près de son père, la main sur son épaule, elle dit, détachant nettement les syllabes :

— Père, *il* est venu, et, comme tu me l'as ordonné, je te préviens.

Un solennel silence plana, parce que le lieutenant de louveterie, mis debout par la phrase fatidique, parcourut la joyeuse assemblée de son regard d'aigle en courroux... Ah ! certes, ce masque d'épouvante se trouvait, à présent, tout à fait en situation. Il venait de s'apercevoir, vaguement, qu'on se moquait de lui. Ainsi, de tous ses fervents chasseurs, de tous ses compagnons d'armes, pas un ne l'avait averti... et ces gens-là entendaient, tous...

— C'est au mieux, justement, puisque nous finissons de dîner... *et de rire*, n'est-ce pas, Messieurs ? Rien ne nous empêche plus d'aller où le devoir nous appelle. Le temps de présenter nos excuses à ces dames, de nous équiper... A cheval, Messieurs... Demain, il serait trop tard. Moi, j'ai l'habitude de la chasse *à vue*.

Personne ne broncha. En effet, le dîner était fini et on n'avait plus envie de rire !

— Mon ami ! Joseph ! glapit la voix furieuse de Gabrielle Rageac, tu n'as pas demandé l'avis de ces dames qui voulaient entendre un peu de musique, de ta fille qui voulait danser, un soir comme celui-ci... mais dis-lui donc, Magui, que tu veux danser !

— Ah ! fit le colonel Rageac atteignant au sublime de l'inconscience, Magui voulait danser... ça m'étonne ! Mais pour la récompenser de sa bonne conduite en cette affaire... *Je lui permets de nous suivre !*

Et il sortit rapidement pour aller donner l'ordre de seller les chevaux.

Dans la consternation générale on percevait très bien le bruit du râtelier du grand-père qui, lui, dansait tout seul !

Quand Jacques du Tilliers eut chaussé ses bottes de cuir de Russie et endossé un costume plus sombre que son uniforme de hussard, il réfléchit à l'algarade de son futur beau-père.

— Ces gens-là sont enragés, pensait-il, et cette petite aussi... Suivre une chasse au loup à l'heure où, d'ordinaire, on couche les enfants ! Quelle famille! Ils sont tous fous !... Bien certainement elle va s'évanouir comme un joli spectre qu'elle est, et j'en serai pour mes frais de chevalier servant.

Dans toute la maison c'était une rumeur féroce de portes battantes, d'appels, de gros bruit de souliers à clous. Le sous-préfet, le maire, le gros baron sanglé dans une cartouchière belliqueuse, se débarbouillaient en courant d'une chambre à l'autre pour enlever les traces de coups de fusain qui les masquaient.

— A la guerre comme à la guerre! criait Passarieu cherchant la bonne, mais Anille, dès le premier couplet du loup, s'était enfouie sous un tas de linge sale.

Magui, elle, cherchait Joret-goret.

— Combien de chevaux ? lui demanda-t-elle, déjà débarrassée de ses paniers de soie rose.

— Ce que c'est endêvant, tout de même, notre demoiselle, un soir comme voilà! Et le souper? Faudra le servir quand? Ça n'a pas de bon sens. On n'en dormira plus... Les chevaux .. Il y en a six, mais Jeantou, de la ferme Rouge, me donne un coup de main. Heureusement que c'est la lune pleine!

— Si papa prend le Pacha, tu me selleras Diane... ou le contraire, hein?

— Mademoiselle *suit!* Ah! ben... c'est pis que de vous fiche à l'eau... ce coup-là.

Joret-Goret ronchonnait au moins tout autant que Berger, qui, lui, titubait légèrement.

Il faisait, relativement, un temps superbe, sans verglas et sans vent, la neige sablait sans geler. Par-dessus la neige, un clair de lune merveilleux. A cent mètres on reconnaissait la route. La grille de la terrasse fut ouverte et on amena les chiens. Les sept braques, à la voix du colonel Rageac, se turent, bien sagement, très satisfaits de participer à la petite fête par une belle course à la mort. C'était une meute rablée, du braque *bleu*, solide, aux ongles de fer, prompt à l'attaque et se faisant découdre sans desserrer les mâchoires. Ils humaient l'air du côté de la forêt, leurs oreilles gonflées les coiffant en bonnet de police.

Le loup s'était tu, comme eux, ou il prenait son repas (au dessert des autres), ou il fuyait. Le colonel rassembla sa troupe de chasseurs et leur fit un rapide discours :

— Messieurs, nous nous partagerons la forêt. Les chiens vont prendre la piste. Deux suivront à fond. Deux tourneront la combe de la Garesne et... les autres garderont l'entrée du ravin.

Les autres... c'était *sa fille*, Jacques du Tilliers.

Entre le clair de lune miroitant sur la neige et Jean du Tilliers une étrange silhouette noire se dressa, celle de Mlle Rageac montant Diane, une Magui très grandie, cette fois, presque une femme, car l'amazone de ce temps-là se portait austèrement longue. (Malheur à celle qui tombait.

Elle ne se relevait pas!) Magui gardait, de son travesti, son chignon tout blanc, à moitié écroulé sur ses épaules, et semblait fantomatique à souhait pour cet officier qui la voyait, depuis deux jours, changer d'aspect avec une surprenante facilité. Il fut pourtant fort heureux de l'aventure, puisqu'il lui fallait la subir ; la petite lâcherait au premier tournant, et, ma foi, il profiterait honnêtement du tête à tête pour étudier ce projet de mariage. Quelles fiançailles !...

A la suite des chiens, la chasse partit, d'abord lentement par les chemins encaissés dans les murs des fermes désertes.

Une autre silhouette s'interposa entre le couple qui n'avait pas encore échangé le moindre compliment : celle de Jérôme Blanchard. Ah ! il ne manquait plus que celui-là ! Diane fit un bond de côté. *La-plus-moindre* arrivait sur un bidet au moins aussi cocasse que son cavalier, un cheval gris pommelé, de formes épaissies, lequel ne devait point avoir son pareil pour tirer la charrue.

— Mademoiselle Magui, fit-il, serrant exactement ses jambes autour du ventre de sa bête, l'air de cercler un tonneau, vous permettez que je conserve votre gauche. Ma jument n'aime pas les chevaux qu'elle ne connaît pas d'avance. Je ne sais pas si le cheval de Monsieur le lieutenant est... *aimable !* (Et il ajouta, philosophe :) Je me renseigne... *c'est la plus moindre* !

Marguerite Rageac, beaucoup plus à son aise sur Diane qu'au dîner en robe de marquise, se mit à rire de bon cœur. Cela réchauffa l'atmosphère.

— Aimable, mon cheval ? gronda Jacques du Tilliers, que cet intrus contrariait, comprends pas !

— Il veut dire, traduisit la jeune fille laconiquement, *entier*.

— Inouï ! songea le lieutenant de hussards qui ne sut que répondre.

— Alors, Monsieur Blanchard, continua gracieusement la fille du louvetier, qui n'attachait aucune importance à ce

détail, entre chasseurs, vous allez *suivre*, vous qui redoutiez tant de voyager la nuit ? Est-ce que votre jument est entraînée ?

— Hélas, chère Mademoiselle, que trop ! Félicie a barboté dans l'avoine de tous ses voisins d'écurie. (Et il expliqua, d'un ton à la fois dogmatique et penaud, que sa jument, une bête fûtée, savait délier son licou à elle toute seule, puis maraudait... maraudait.) C'est à croire que je ne lui donne jamais sa ration, et quand on est chez le monde, ça vous fait une avanie.

Magui, très sérieusement, conclut :

— Monsieur Jérôme, c'est la plus moindre !

— C'est ce que j'allais dire, fit Blanchard, tout content de se sentir approuvé devant le hobereau.

Comment cela finirait-il ? se demandait Jacques du Tilliers, ne pouvant s'empêcher d'avoir envie de pousser tout de même l'étude plus loin qu'en menus propos de ce genre. Etaient-ce les vins généreux du dîner, ou la vision de cette chimère à crins de neige montant avec une sérénité extraordinaire cette Diane, cheval de guerre, aux crins d'une infernale noirceur ?.. mais il se sentait devenir, lui aussi, un peu fou.

— Mademoiselle, déclara-t-il, résolu à ne pas s'occuper du grotesque, vous avez une *assiette* remarquable, et je suis moins inquiet pour votre promenade nocturne. Seulement, comme, moi, je ne connais pas du tout vos bois, me sera-t-il permis de demander ce que nous allons y faire ?

Les chiens lui répondirent en donnant sourdement de la voix. Le colonel et son groupe étaient déjà sur la piste, au diable.

— C'est fort simple. Mon père nous a indiqué notre rôle : rejoindre la garenne par le plus court et nous tenir à l'entrée du ravin. Le loup ne peut passer que par là, si on le cerne. Alors, blessé ou encore valide, c'est nous qui le recevrons.

— Mais je n'ai pas de fusil ! cria *La-plus-moindre* effaré.

Je pensais que nous devrions seulement lui faire peur, ce qui serait....

— ... *la plus moindre*, coupa gaîment Mlle Rageac, en arrêtant Diane pour relever ses cheveux se déroulant de plus en plus, comme si la neige s'était remise à tomber. Monsieur Jérôme, vous qui êtes du pays, vous devriez savoir qu'on ne fait pas peur à un loup obligé de se défendre. Celui-là est un vieux et il a faim. Nous ne pouvons l'arrêter que par la mort ou... le laisser passer, bien respectueusement.

Jacques du Tilliers vérifiait son fusil, profitant de ce moment de répit accordé par l'intrépide amazone. Ça n'avait plus du tout l'air d'une plaisanterie, mais ça recommençait à l'amuser, parce que la jeune fille se moquait visiblement de Jérôme Blanchard, un parti possible à cause de sa grosse fortune.

— Singulière petite personne ! pensait-il. Elle se fiche des hommes et des loups... comme de sa première coiffure de marquise. Ah ! si elle apprenait seulement à se tordre un chignon bas, genre anglais, elle serait une femme très convenable.

— Voulez-vous que je vous aide ? reprit-il plus haut.

— Non. Merci. On n'a pas le temps. Il faut arriver à notre place pour le voir passer...

— ... Ou le tuer. Nous tâcherons, si la lune persiste.

Ils se trouvèrent tous les trois devant une haie.

Derrière la haie s'étendait un champ, en pente, aboutissant, autant qu'on pouvait en juger par les ombres portées, à un épais fourré couvrant le ravin.

— Nous tournons ce champ ? interrogea Jacques du Tilliers, examinant la haie sans solution de continuité.

Comme elle était la propriétaire du terrain, elle devait en connaître mieux que lui les obstacles,

— Hop ! fit Mlle Rageac reculant sa monture de quelques mètres.

Et l'amazone sauta la haie, enlevant ce cheval de guerre

avec une sûreté de main que lui aurait enviée un écuyer de profession.

— Ah ! mais, non, non !.. Moi je ne saute pas, cria le pauvre Jérôme Blanchard. Je ne veux pas du tout casser les pattes à Félicie !

Jacques du Tilliers avait sauté aussi, mais, poids plus lourd, il avait reculé davantage. Il rejoignit la jeune fille en quelques foulées et s'enthousiasma.

— Tous mes compliments, Mademoiselle... quoique, la nuit, au jugé, ce ne soit pas raisonnable.

— Je suis l'élève de mon père, Monsieur, fit Magui avec une modestie qui dissimulait peut-être une pointe de cruauté. Maintenant, je crois que nous l'avons semé... *c'est la plus moindre !* Et elle ôta son feutre.

— Comment donc ! s'écria Jacques du Tilliers, absolument ravi, il n'osera pas suivre dans ces conditions-là, je l'espère bien. Mademoiselle Magui, vous êtes charmante, mais vous ne viendrez jamais à bout de vous recoiffer. Ce n'est plus un flocon... c'est toute une avalanche. C'est splendide... surtout avec le contraste de vos yeux qui paraissent noirs. Sont-ils bleus ou verts ? Renseignez-moi !...

— Maintenant, répondit froidement Magui, endiguant le flot de ses cheveux avec un geste bref qui endigua plus rapidement encore le flot de sentiments qui voulaient déborder, maintenant, Monsieur, *c'est à nous !* Le loup pointe de notre côté et il ne s'agit pas de perdre son temps. Ecoutez-moi bien. J'ai écarté M. Jérôme Blanchard, parce que c'est un pauvre esprit et que je n'ai pas besoin, en ce moment, d'un sot pour conduire la chasse.

— Vous voulez conduire la chasse ? murmura le jeune homme de plus en plus étonné. Vous êtes donc tout à fait l'héroïne de la légende ? Vous êtes un démon, ma parole !

— Je ne crois ni aux légendes ni aux démons, Monsieur, déclara la fille du colonel Rageac d'un ton calme, très poli, parce qu'elle allait dire des choses essentielles et qu'elle parlait simplement, du ton qu'elle aurait eu pour expliquer

de quelle manière on fabriquait un *Mont-Blanc* crème fondante. Je veux seulement vous empêcher de tirer sur le loup sans vous obliger à mentir. Entendez les chiens, ils le pressent. Il peut se retourner et l'a peut-être déjà fait. Il est blessé, certainement... parce que s'il n'était pas en danger les chiens gronderaient plus bas. Alors... je connais cette chasse pour l'avoir déjà suivie, mais je n'ai pas pu supporter d'en voir la fin. (Elle acheva de rouler ses cheveux sous son feutre tyrolien, qu'elle posa un peu enfoncé sur son front, pour que ça tienne mieux, ce qui lui déroba son regard noir.) Quand les chasseurs l'ont pris, tué ou mourant, on le cloue en terre avec un épieu... et on revient le chercher le lendemain. C'est la coutume du pays. Cette légende, la plus absurde de toutes, domine jusqu'à la très grande loyauté de mon père. Entouré de ses louvetiers ordinaires, que vous avez vus à l'œuvre à table, Passarieu, Vial, ces gros bonshommes ignorants, il n'a pas toujours le loisir de les arrêter... ou de fixer la bête d'un dernier coup de fusil. Si vous saviez ce que ces animaux-là ont la vie dure ! Il en est qui se mutilent pour se sauver !

Il la regardait, ahuri, bouleversé, ne sachant plus s'il devait rire ou se fâcher.

— Alors ?.. Que m'ordonnez vous, Mademoiselle ?..

— Alors, Monsieur, je désire mener cette aventure où il me plaira de la mener, et je vous demande votre silence... rien de plus, rien de moins. Si cela vous contrarie, vous avez encore trois minutes pour aller rejoindre *C'est-la-plus moindre.*

— Autrement dit : devenir un imbécile ? précisa Jacques du Tilliers ironiquement furieux.

Mais il n'eut pas *le loisir*, selon son expression, de discuter davantage, car leurs deux chevaux se mirent à trembler. Ils n'avaient pas bronché aux coups de feu, mais en éventant, de loin, l'odeur chaude du carnassier fuyant la meute en perdant du sang, Diane pointa les oreilles, et Néron essaya de se dérober.

— Il faut que nous allions jusqu'au ravin. Vous me suivez, Monsieur ? dit-elle d'une voix engageante, absolument comme elle lui aurait annoncé : nous allons y ramasser des violettes !

Jacques du Tilliers rejeta son fusil, désormais inutile, sur son dos et la suivit. Avec cette fille-là, on ne pouvait pas répondre par des fadeurs. On acceptait tacitement la complicité. Il le comprenait maintenant très bien, parce que, s'il était un garçon de tout repos, il n'était tout de même point un imbécile. D'ailleurs le jeu lui plaisait par son côté hardi.

— Le loup va déboucher de ces ronces. Les animaux poursuivis font, hélas, toujours les mêmes choses, et c'est là qu'ils se font toujours tuer, les pauvres diables !

— Vous les aimez donc, ces pauvres diables ?

— Ce sont mes frères, comme tous les autres, Monsieur.

Elle laissa glisser la phrase entre lui et elle d'une voix basse, oppressée, de la voix qu'on aurait pris pour un aveu d'amour.

— Mon Dieu ! songea le jeune homme, je suis perdu si je ne réagis pas. Et le seul moyen de réagir, c'est de tuer le loup. Elle me détestera, mais je pourrai fuir l'envoûtement.

Peut-être l'ayant deviné, Mlle Rageac plaça son cheval bien en face de l'ouverture de ce couloir où l'on apercevait des fleurs de givre. S'il tirait dans ces incertaines ombres se mouvant sur un fond éblouissant, il risquait d'atteindre... l'héroïne de la légende.

— Et le brave idiot qui nous attend derrière la plus prochaine haie, s'imaginant que nous flirtons !...

Ce fut très rapide. Une énorme boule noire roula sur la neige, s'arrêta, tourna sur elle-même, gibier que n'aurait pas pu rater la plus ingénue des mazettes. Diane fit un écart terrible. Tenté, le lieutenant de hussards épaula, mais il avait compté sans l'habileté de l'écuyère qui maintint son cheval dans la ligne de tir. Pouvait-il risquer un pareil accident de chasse ?

Le loup, blessé, en effet, ne courait plus que sur trois pattes, traînant derrière lui un membre semblant ruisseler d'une encre épaisse sur cette neige immaculée. Sa tête, aux oreilles rabattues, parut subitement s'auréoler de deux cornes qu'il dressa comme une malédiction. Il regarda fixement la demoiselle, la chimère à crinière blanche qui le regardait non moins fixement. Colloque sentimental aussi dangereux pour l'un que pour l'autre, car les chiens arrivaient en trombe, se précipitaient par le même couloir du ravin, plus enragés encore que le loup.

Jean du Tilliers ne respirait pas. L'animal allait-il bondir sur elle, mordre son cheval ou franchir cet obstacle ? On percevait des bruits effrayants de branches cassées, de glace brisée, une mêlée sauvage remplie de hurlements de joie et de douleur ; les chiens suivaient la trace, trouaient le fourré de leur élan que rien ne ralentissait, ni les lambeaux de peau abandonnés aux ronces, ni les touffes de poils arrachés par les plus cruelles épines.

Magui avança. Le loup dévia, changea de route. Il eut vraiment l'air d'obéir à un ordre secret, mais les animaux dont l'instinct naturel n'est pas faussé par l'éducation ont une intelligence qui sait utiliser la chance, s'allier à l'intelligence humaine, lorsqu'elle apporte un secours inespéré, et ils ne s'attardent point aux violences nuisibles à leur propre sort. Son devoir de loup blessé était de rentrer en forêt, dût-il en sortir encore poursuivi. Il fit un crochet et obliqua vers le village.

A leur tour, les chiens apparurent, un à un, par le trou béant du buisson, la gueule baveuse, les yeux hors des orbites, tout mouillés comme venant d'un bain bouillant, car ils fumaient, le poil hérissé de glaçons.

La fille du colonel Rageac les attendait la cravache haute et la voix cinglante :

— Ici, Perdreau ! Rageaud ! Faraud ! Ici, tous, ou gare à vous !

A l'accent clair de cette voix qu'ils connaissaient si bien,

ils virèrent sur eux-mêmes affolés, les uns s'arcboutant brusquement sur leur train de derrière, tellement ils étaient surpris par ce changement de direction, les autres, emportés par leur élan, culbutant sur leur crâne osseux, à bosse proéminente. Effrayés, étourdis, tous les sept se mirent en rond autour de l'amazone, leur jeune maîtresse adorée, ayant la physionomie de chiens très confus qui ne se croyaient pourtant point en défaut... Quant au loup... il avait fondu et son éclipse totale plongeait Jacques du Tilliers dans une stupéfaction au moins égale à celle de la meute.

Toute la chasse rejoignit et ce fut, sur ce champ de neige piétiné, labouré, retourné à la boue, une série de méprises pareilles à celle des chiens. Les chasseurs se confondaient en explications incohérentes, juraient, sacraient, grognaient. *C'est-la-plus-moindre*, tirant sa grosse jument par la bride, vint corser le spectacle par ses lamentations désolées. Il avait constaté l'*erreur*, lui !

— Oui, Monsieur Rageac, je l'ai vu comme je vous vois, traversant le pont du chemin de fer, droit dans la direction du village !

Alors ce furent des huées, des éclats de rire bruyants. Il avait sans doute aperçu quelque lapin domestique rentrant au bercail ? Un loup s'écartant de ses brisées pour aller dans un endroit habité, un village... quand il traîne derrière lui une meute lui soufflant au poil et, probablement, deux balles dans les cuisses ! Un loup passant par des rues, entre des murailles pour se faire acculer, servir à l'épieu ?

— Voyons, Messieurs, fit le colonel Rageac tout à sa dignité de lieutenant de louveterie, que signifie cette histoire invraisemblable? Mes chiens n'ont pas la berlue à ce point-là ! Ils le suivaient. Ils le tenaient. Et vous, du Tilliers, pourquoi demeurez-vous là, vissé sur votre cheval avec un fusil au dos ? Vous ne l'avez pas vu passer, vous..., ni vous ni ma fille, qui, elle, y voit, la nuit, comme les chats ? Com-

ment ! Vous étiez trois pour recevoir un loup, et aucun n'a pu le tirer... un loup sur *ses fins !*

— Mon commandant, déclara gravement le jeune homme rectifiant la position (c'est-à-dire ramenant son fusil sous son bras), comme un planton qu'on interroge sur l'envol de son prisonnier, je dois vous avouer que, pour mon humble part, je n'y ai vu que du feu... Mais j'affirme que je grelotte, j'ai un froid de tous les diables. Quant à Mlle Marguerite, elle est entièrement de mon avis... sous le rapport de la température.

— Oh ! le froid, s'exclama fièrement Jérôme Blanchard, *c'est la plus moindre*, mais, moi, je l'ai vu. Il a failli me sauter dessus en déboulant de la haie.

Rageac, malgré son dépit, pensa que ce serait manquer à la plus élémentaire courtoisie que de prolonger le débat au milieu de cette boue glacée et de tenir ses invités en haleine dans ce brouillard que faisait celle des chevaux. On rattacha les chiens, on se remit en marche, du côté de la vallée, et on alluma des cigares ou des pipes, car, oui, le froid piquait, l'enthousiame ayant un peu baissé de ton. On se consolait en pensant qu'on l'avait chassé *à vue*. Pour cela, aucun doute n'était permis.

— Il n'ira pas loin. Nous le retrouverons !

Et chacun fournissait une histoire *de défaut* des chiens qu'on avait relevé. Ces choses-là sont courantes. Seuls, les chiens secouaient les oreilles, têtes basses, mais ne protestaient pas autrement. L'inférieur n'a qu'à rester muet en présence du supérieur, c'est plus sage.

Fermant la marche, Jacques du Tilliers et Jérôme Blanchard encadraient la jeune fille, comme au départ.

— Un loup blessé peut aller mourir à dix kilomètres de l'endroit où on l'a tiré. Et quant à reprendre au même piège une bête sauvage... ça, jamais !

Elle leur disait ça, discrètement, d'un petit accent tout à fait détestable par la douceur de son ironie.

— Hum ! fit du Tilliers amèrement, il est bien évident

que nous ne le connaissons pas aussi bien que vous, Mademoiselle.

Jérôme Blanchard soupira :

— Moi, je le dis tout net : j'en ai peur. Quand je l'ai vu traverser en rasant le parapet du pont et se retournant tranquillement pour lécher sa patte, je me suis fourré sous le ventre de mon cheval. Cette sacrée Félicie lui soufflait tout ce qu'elle savait d'injures par les naseaux ! Mais vous pensez que *c'était la plus moindre* pour cette vermine ! Sans compter que le loup qui vous rencontre en croisant votre chemin vous jette un sort.

— Alors, dit Magui, railleuse, pourquoi ne l'avez-vous pas tué ?

— Je n'avais pas de fusil !

— On ne va pas à la chasse sans fusil, Monsieur Blanchard.

Il pensa confusément à lui répondre qu'il y était venu pour la suivre, elle, la jeune louve capricieuse, mais il n'osa point le formuler et il n'ajouta que son éternelle phrase contenant tout le secret de sa philosophie :

— Ça, c'est bien vrai, mais... *c'est la plus moindre*. Et il souffla péniblement selon l'usage de Félicie.

Dans la grande salle à manger du Cros, bien chauffée, bien éclairée, on fit honneur au plantureux souper des fiançailles; mais les dames, lasses d'attendre les chasseurs, étaient allées se coucher. *Le magicien*, trop vieux décidément et pour souper et pour rimer, les avait imitées, remettant sa simple bénédiction émue à la prochaine soirée.

Magui rassembla son personnel, quelque peu somnolent, et activa le service autour de cette table élégante, déjà mise au pillage par des hommes que la fatigue, aussi l'ennui de rentrer bredouilles, rendaient parfois brutaux. Son regard vert brillait d'un triomphe mystérieux. Sans quitter son amazone noire, ayant simplement renatté ses cheveux moins blancs, elle redevint la petite maîtresse de maison consciencieuse qui dirige tout pour l'agrément des autres,

sans beaucoup songer à son personnel plaisir. Il était vrai que son plaisir personnel ne prenait pas place au banquet des humains et se montrait, quand il daignait se montrer, d'une qualité tellement différente !...

Elle avait songé à la soupe des chiens :

— Donnez-leur du bouillon bien gras, et laissez-les se sécher à la cuisine. Ils sont très mouillés.

— N'ayez crainte, notre demoiselle, on sait ce qu'on leur doit.

Mais sachant, elle, ce qu'elle leur devait, elle s'était échappée un instant pour aller leur flatter les oreilles.

Tous les sept, énormes, encombrants, très humbles, ils regardaient le feu, autre mystère, comme ils regardaient les yeux de cette petite fille, leur dompteuse. Ils n'y comprenaient pas grand'chose, seulement, c'était bon, c'était chaud, ça délassait... quand on n'est que des chiens... on ne cherche pas à s'expliquer...

A table, *comme ils n'étaient que des hommes*, ces Messieurs ne s'en expliquaient pas davantage ; cependant, les histoires de chasses pleuvaient drues sur la nappe enguirlandée de bougies roses. Le champagne coulait aussi facilement que les mots techniques, les expressions barbares.

Le colonel Rageac, content de voir sa fille pas plus fatiguée qu'après un tour de valse, et surtout intérieurement ravi d'être débarrassé de sa femme, se prodiguait en petits soins délicats :

— Du Tilliers, cette aile de perdreau, un doigt de ce vieux bourgogne, si vous ne voulez pas de champagne ? Et toi, Marguerite, par exception, ce soir, une coupe de cette tisane, tu as eu froid !... Voyons, *mes enfants*, vous ne mangez pas ? Jérôme Blanchard, une tranche de ce pâté de lièvre ? Est-ce que, vous aussi, vous allez porter le diable en terre ? Vous devriez être joliment fier d'avoir vu le loup... à vous tout seul !

Et toute la table s'esclaffa en répétant en chœur :

— C'est la plus moindre !

Joseph Rageac s'apercevait parfaitement de la mélancolie de son ancien sous-officier. L'amour, cette inévitable calamité, s'annonce presque toujours par la tristesse, un certain pressentiment de ne pas échapper à son malheur. Ah ! le guerrier sourd n'était pas aveugle. Il savait bien, en outre, que lorsqu'on a passé par là, il faut s'attendre à tout ! Les champs de bataille, les plus durs chemins conduisant à l'honneur de faire son devoir ne sont que sentiers de velours émeraude, quand on les compare au calvaire en question...

— Mademoiselle Magui, murmura timidement ce lieutenant de hussards, profitant de l'inattention de Jérôme Blanchard, obligé d'écouter le récit *d'un défaut* relevé par le fanatique Passarieu, Mademoiselle Marguerite, voulez-vous me laisser vous parler sérieusement? Votre père m'a autorisé à demander votre main, vous le devinez, n'est-ce pas, ou on vous l'a déjà dit? Moi, je sens que nos fiançailles, qui ne seront pas célébrées cette nuit à cause de ce maudit loup, vous désobligent. Vous êtes, en effet, trop jeune pour avoir envie de vous marier. Il est plus simple, sinon plus correct, de m'adresser directement à vous pour connaître vos intentions, maintenant que vous me connaissez. Me ferez-vous la grâce de me répondre ?

Elle se tourna vers lui, buvant un peu de ce champagne qu'elle n'aimait pas, pour obéir à son père.

— Monsieur, dit-elle, très raisonnablement malgré cette jeunesse qu'on lui reprochait, vous ne me déplaisez point, mais je ne veux pas vous épouser. Je n'ai pas envie de me marier ni à présent... ni plus tard.

— Alors, fit-il, la gorge tout à coup serrée par une sincère émotion, votre père m'ayant cependant permis de vous faire la cour en attendant une décision irrévocable, je dois me retirer ?...

Elle se souvint qu'elle lui devait, elle, la vie de ce maudit loup, *son frère,* et elle agit comme pour l'un de ses chiens, les braves bêtes complices sans y rien comprendre,

elle lui flatta l'oreille avec cette phrase, à la fois ingénue et très troublante :

— Du moment que mon père vous l'a permis, Monsieur, vous pouvez me faire la cour. Ça ne vous engage à rien, puisque vous connaissez mes intentions.

— C'est la plus moindre ! ponctua Jérôme Blanchard, qui ne savait pas si bien dire en répondant à côté.

RACHILDE.

18 septembre 1920.

REVUE DE LA QUINZAINE

—

LITTÉRATURE

Charles-Théophile Féret : *Anthologie critique des Poètes normands de 1900 à 1920*, Garnier. — Jean Finot : *Les Muselières pour Femmes et autres supplices*, Figuière. — Robert Randau : *Des fantaisies sur l'éternel*, « Edition du Livre mensuel ». — Léon Bloy : *Lettres de jeunesse, 1870 à 1893*, « *édition originale illustrée* », Edouard Joseph. — Paul Claudel : *Introduction à quelques œuvres*, A. Monnier. — Luc Durtain : *Georges Duhamel*, A. Monnier. — Georges Duhamel : *Guerre et Littérature*, A. Monnier.

Dans cette **Anthologie critique des Poètes Normands,** de 1900 à 1920, M. Charles-Théophile Féret (aidé de M. Raymond Postal) a fait une œuvre critique d'analyse et de synthèse. L'analyse, c'est l'étude de l'œuvre, éternelle ou éphémère (qu'importe si on se place à une certaine hauteur où tout se rejoint) de chacun de ces poètes, nés en un petit coin spécial de l'espace marqué sur les cartes du nom de Normandie. Synthèse : étude de l'influence spéciale d'une race sur le lyrisme d'un pays, amalgame de races diverses, agglutinées en une langue unique sous le nom artificiel de nation. Car, notre langue à tous, c'est le français, écrit-il, à l'exclusion des divers dialectes du Roumois, de Caux, du pays d'Ouche, du pays d'Auge, du Bessin, du Lieuvin, du Cotentin, du Bocage. Je l'ai dit ailleurs avec franchise : « Ne serions-nous que des Poètes français nés dans l'ouest ? N'y aurait-il de Poètes normands que les patoisants ? »

Question de mots, répond Ch.-Th. Féret : nous sommes poètes et nous sommes Normands, nous pouvons réunir les deux qualificatifs : « Dites, s'il vous plaît mieux, *Poètes* de Normandie, ce qui ne préjuge rien de la langue, mais seulement de l'origine. »

Après avoir lu et étudié cette anthologie de poètes normands avec beaucoup de curiosité, je me demande avec Féret si les patoisants ne seraient pas, en effet, les seuls poètes purement normands ? Parmi eux, deux vrais poètes : Beuve, l'auteur de « La Grand'land, de Lessay », et, moins pur patoisant, mais plus

savant, Charles Boulen, qui ajoute à la tradition d'un Sigogne et d'un Saint-Amant, comme l'a déjà remarqué Ad. van Bever, une vision et une traduction directe de la nature, en une langue tourmentée comme celle de Corbière, et dans laquelle il enchâsse des vocables normands dignes d'être retenus et absorbés par le français. Le français qui devrait s'appeler le normand plutôt que le français, écrit fièrement Ch.-Th. Féret, « si on mettait en balance les deux apports, si l'on comptait et mesurait les génies qui l'ont fécondée ». Et il ajoute :

Au surplus la langue n'est pas le seul élément dont il faille tenir compte dans la formation d'une littérature. Le sang, même un peu le sol nourricier, c'est la source vive de la sensibilité. Et parce que nos écrivains régionaux usent du même instrument que tel métèque en son théâtre forcené, que Maeterlinck ou Francis Jammes, peut-on dire qu'ils jouent le même air ? On peut croire, par contre, que Gourmont continue Voltaire et Saint-Evremond. Même quand il semble innover, il se réfère à une très ancienne tradition, il rappelle une loi oubliée, comme la non-élision de l'*e muet*. Pensaient-ils dans le même français que nous, ces Flamands, ces Américains, qui instaurèrent chez nous tant d'anarchiques nouveautés ? Verhaeren, avec son génie, est un étranger dans la langue, et la traite comme tel. Mais si notre inspiration et notre sensibilité diffèrent, un instrument différent pour nous exprimer nous fait défaut.

Pourtant, outre la chanson de Roland, le Roman de la Rose, Tristan et Iseult, Alain Chartier, Gringoire, Mathurin Régnier, Clement Marot (repris à Cahors), on peut se demander, écrit Féret, « ce que serait la littérature française sans notre contribution ». Au grand siècle « presque tous les écrivains notoires sont normands », surtout si l'on reprend encore à La Ferté-Milon Racine, « petit-fils d'un saunier de la Feuillie-en-Cotentin » (1).

Ceci dit, il faut bien avouer que la plupart des poètes normands cités ici écrivent en une langue qui ne se différencie plus du français. Mais le français n'est pas une langue définitivement fixée, puisqu'elle est vivante : les mots n'ont pas une valeur absolue et définitive ; ils ne sont que l'expression changeante et mouvante de notre sensibilité. Les poètes, maîtres des mots, sont les grands couturiers de notre sensibilité, qu'ils habillent selon la mode du

(1) La Feuillée, j'ai souvent traversé, dans mon enfance, ce village qui restera célèbre dans mon souvenir par une maison hantée, abandonnée au bord de la route. Il y a encore des Racine dans ce pays demeuré très sauvage, mais pas de poètes.

moment. La mode des mots est plus mobile que la mode des chapeaux : il faut la suivre avec beaucoup de soin. Je remarque que quelques-uns de nos poètes normands contemporains, et il en est ainsi dans toutes les provinces, n'habillent pas leurs émotions à la dernière mode. Il ne manque à quelques-uns, doués d'ailleurs d'une vive et originale sensibilité, que cette initiation. Ne rêvons donc pas une décentralisation, impossible en France ; centralisons plutôt les talents normands et autres, à Paris : c'est ainsi que les éléments provinciaux entreront dans la langue et dans la littérature française. Que ces poètes aient l'ambition, à l'exemple de Flaubert et de Barbey d'Aurevilly, de conquérir la littérature française, sans rien abdiquer ni renier de leur génie ni de leur race. Le rôle des Normands sera toujours de conquérir.

M. Féret a divisé son livre en deux parties : les morts, et les vivants. Parmi les morts, des noms déjà célèbres : Frémine, Jean Lorrain, Remy de Gourmont, Henri Beauclair, Albert Thomas... etc. Parmi les vivants, des noms célèbres aussi ou connus, mais pas spécialement normands, comme P.-N. Roinard, Edouard Dujardin, René Fauchois, Fernand Fleuret, Roger Allard, Pierre Varenne, Henriette Charasson (avec son beau poème d'une douloureuse sérénité : *Attente*) et Lucie Delarue-Mardrus, la grande poétesse normande. Voici encore, et à chacun d'eux M. Féret consacre une étude essentielle, une pléiade de poètes, dont Paris, que « les Normands ont défendu vaillamment », selon l'expression de M. Féret, écoutera les voix, qui toutes, avec cette pudeur « qui est du nord », expriment les nuances diverses de ce que Jules de Gaultier a appelé « la mélancolie normande » : Paul Harel, Achille Paysant, Pierre Nobout, Robert Campion, Camille Cé, (romancier aussi, et à la manière du Flaubert de *Bouvard et Pécuchet* : il y a dans son livre, *Les Chandelles éteintes*, écrit en collaboration avec M. Jean Gaument, un conte intitulé: *Damarice*, qui est un chef-d'œuvre d'ironie douloureusement contenue), Maurice Le Sieutre, Eléonor Daubrée, Jullien Guillemard, Gabriel Ursin-Langé, Georges Laisney, dont le vers a une musicalité simple et savante, Henri Dutheil, Marcel Lebarbier, Auguste-Pierre Garnier, Joseph Quesnel, le jeune directeur de l'*Almanach des Saisons*, qui s'imprime à Coutances, « la petite ville », Pierre Preteux, qui dirige la *Revue Normande*, Raymond Postal, d'autres encore, et enfin, l'animateur de ces poètes, de leurs inquiétu-

des et de leurs espoirs rythmés, Ch.-Th. Féret, dont l'œuvre représente un immense labeur. Son livre : *Maître François Villon*, 5 actes en prose, est écrit dans une langue à la fois spontanée et érudite, qui relie la tradition au plus vivant présent. Féret est un véritable écrivain français... puisque le français, selon son dire, devrait s'appeler... le normand.

§

M. Jean Finot est un optimiste que rien ne décourage : à travers le brouillard qui traîne sur le monde il aperçoit le « principe du bien, de plus en plus purifié et grandi », s'acheminer vers un triomphe définitif :

Les deux formes de justice suprême qui planeront désormais au-dessus de la marche de l'humanité : celle qui rehausse la Femme au niveau de l'Homme, de même que celle qui proclame la fraternité de tous les Humains, nonobstant la couleur de leur peau et le contenu de leurs croyances, nous autorisent à nourrir une foi ardente dans l'avenir du Progrès...

Telle est la conclusion du petit livre qu'il consacre à l'étude des **Muselières pour Femmes et autres supplices**. Après avoir constaté l'impuissance de l'homme a réaliser la véritable fraternité des peuples, M. Finot nous conseille l'abdication, et, comme dans l'*Assemblée des Femmes*, d'essayer du gouvernement féminin ou féministe, ou plutôt une participation féminine « au sauvetage du monde de l'impasse où l'a jetée l'imprévoyance et l'incapacité de son compagnon ».

§

La méthode n'est pas nouvelle qui consiste à vivifier le passé au contact du présent en plaçant des héros de l'histoire ou de la légende qui se confondent souvent — dans un milieu contemporain. C'était le procédé ingénu et profond des historiens, des peintres et des poètes, aux temps où l'on ignorait l'archéologie et la couleur locale.

Dans ce petit livre : **Des Fantaisies sur l'Eternel**, M. Robert Randau n'a certes pas dédaigné la couleur locale, mais il a dédaigné de lui donner sa nuance convenue. Il fait défiler devant nous Judas, Barabbas, saint Thomas, saint Pierre, Ponce-Pilate... Ulysse, Eumée, Samson, Dalila, le fils de Don Juan, et ces personnages ne se croient pas obligés d'être très différents dans leurs réflexions, leurs passions, leurs vices, leur

langage de ce que seraient des personnages d'aujourd'hui, placés dans des circonstances analogues. On peut même se demander si le vrai Judas n'est pas celui de M. Robert Randau, et si Barabbas relâché par les « cohens » et cambriolant ensuite la villa de Caïphe n'est pas plus près du véritable Barabbas que celui de l'exégèse biblique.

Ainsi projetée sur le plan éternel, c'est-à-dire hors du temps, l'histoire nous livrerait beaucoup de ses secrets. Il y a encore dans cet ironique petit livre de M. Robert Randau une fantaisie intitulée « la Passion de Judas », sorte d'Evangile dialogué qui pourrait prendre place parmi les apocryphes reniés par l'Eglise.

§

Ces **Lettres de Jeunesse** de Léon Bloy, que publie aujourd'hui Edouard Joseph, en une édition originale illustrée (ce qui est d'une excellente initiative) sont, comme toutes les œuvres de Bloy, un singulier mélange de naïveté et de sublime. Il y a là des pages de néophyte sur le scapulaire qui doit se porter immédiatement sur la peau, des aperçus mystérieux sur la France, devenue tellement « ignoble » depuis deux siècles, « qu'il se pourrait bien que sa perte soit décidée », etc. Malgré tout, Bloy, dans ces lettres à son ami Georges Landry, manifeste déjà une splendide ferveur pour la religion catholique, même dans ses pratiques les plus fétichistes. Je remarque d'après cette correspondance que la famille de Bloy contrariait cette vocation religieuse qui faillit le mener à la Trappe ; et je comprends que lui aussi, à l'instar des célèbres convertis, découvrit la religion et trouva dans cette doctrine naïve pour lui, une atmosphère favorable à sa personnalité. J'aime l'ironie de Barbey d'Aurevilly, persuadant à Léon Bloy qu'il devait se faire bénédictin et qu'il n'y avait pas de salut pour lui en dehors de cette détermination. Il eût pourtant trouvé dans cet abri d'un cloître un refuge à ses misères de mendiant ingrat et désespéré. Nous le voyons ici, durant son exil en Danemark, où la misère le retient : il y prépare des conférences qui ne seront pas prononcées, mais il s'exalte sur la portée des invectives qu'il va lâcher sur le monde : « On saura à Paris que je suis ici pour déshonorer littérairement Zola, Daudet, Maupassant, Goncourt, etc., et pour exalter quelques autres, tels que Huysmans, qu'on ignore à Copenhague, mais que je veux faire connaître. » Il s'indigne aussi contre la littérature danoise : « Je ne sais pas un mot

de danois, mais j'imagine ce que peut être en cette langue l'imitation de Zola qui s'y pratique, paraît-il, avec rage. Il en résulte, m'assure-t-on, d'inexprimables cochonneries. » D'après une enquête récente, Zola serait demeuré un grand maître dans les pays scandinaves. Est-ce vrai ?

Bloy dut abandonner ses projets de conférence en Suède et en Russie : « Je resterai donc ici, écrit-il, sans le sou, exposé à la plus horrible nostalgie, dévoré d'inquiétudes, et je ferai mon roman (*La Femme pauvre*) comme je pourrai. » Et il termine par cette phrase qui est l'expression d'une sorte de fatalisme divin qui n'est pas sans beauté : « Il ne me déplaît pas, cependant, de me sentir désormais incapable de me délivrer moi-même, et par conséquent tout à fait dans la main de Dieu. »

§

Dans ce petit livre : **Introduction à quelques œuvres**, Paul Claudel nous donne lui-même l'exégèse de quelques-uns de ses plus mystérieux poèmes, de *Tête d'Or*, le drame de la possession de la terre, du *Pain dur* et de *l'Otage*. Tandis que dans la vie, écrit-il, on croit que ce sont les caractères qui expliquent l'action, dans l'œuvre d'un dramaturge, c'est l'action réglée d'avance qui implique les caractères. Et le poète explique le déterminisme provoqué par l'action chez des personnages qui « savent mieux que moi tout à coup comment s'y prendre ».

Dans la même collection « les Cahiers des Amis des Livres » M. Luc Durtain résume d'une façon claire l'œuvre de **M. Georges Duhamel**, et nous donne à la fois une analyse de chacun de ses livres et une synthèse de cette philosophie optimiste et d'une excellente suggestion, qu'est *La Possession du Monde*. Le bonheur est une suggestion ; il faut dire au public que ce doux fruit est à la portée de sa main : il le cueillera. La littérature du dernier siècle avait fait l'apologie de la douleur ; on cultiva docilement la souffrance. Peut-être par réaction contre la vie qui était trop facile et trop belle. L'optimisme et le goût de la vie correspondent bien à la période inquiète que nous traversons. L'humanité est une pâte molle entre les mains des dieux : les poètes... et les philosophes.

Cela correspond bien à ce que nous dit Georges Duhamel, en son étude sur **la Guerre et la Littérature**. C'est l'artiste, le véritable écrivain qui crée la vie, et G. Duhamel pense très

justement que si Xénophon n'avait pas existé, il n'y aurait pas eu de *Retraite des Dix Mille* ; si le souvenir de la dernière guerre subsiste, c'est qu'un écrivain l'aura fixé : « Des millions d'hommes, écrit l'auteur de *la Vie des Martyrs* et de *Civilisation*, ont souffert pendant des milliers de jours. Eh bien, il eût été possible que cet énorme monceau de douleurs laissât moins de trace dans le monde que la romantique désespérance du seul Werther ou du seul Chatterton. » Si demain, ajoute Duhamel, « cette terre, cette planète des hommes, se trouvait détruite par quelque accident cosmique, je ne dis pas que soixante siècles d'âme, soixante siècles de souffrance et de vie disparaîtraient à tout jamais, sans laisser plus de vestige qu'une onde sonore... » Si, il fallait le dire, et c'eût été une image digne de Pascal ; mais Georges Duhamel est optimiste.

JEAN DE GOURMONT.

LES POÈMES

Maurice Pottecher : *Paroles d'un Père*, Ollendorff. — Marcel Martinet : *Les Temps Maudits*, Ollendorff. — Maurice Olivaint : *Dans les Larmes et dans le Sang*, « la Maison Française d'Art et d'Edition ». — Léo Loups : *Les Lévriers*, Messein. — Auguste Brunet : *Exils dorés des Iles*, « la Connaissance ». — Salem El Koubi : *Rosées d'Orient*, « les Gémeaux ». — Edmée Almagia : *Poèmes*, ornés d'un frontispice de William Aguet, gravé sur bois par Alexandre Noll, « Cahiers de l'Artisan ». — Paul Mazué : *Au Rythme de la Vie et de la Mort*, Picart. — Roger de Nereys : *Des Brises qui venaient de Paros...*, Messein. — Carlos de Lazerme : *Les Jours Passés...*, Camille Bloch. — G. Hamonic : *Amours païennes*, préface de Fernand Gregh, « les Gémeaux ». — Paul Lofler : *Liturgie d'Amour*, Lemerre. — Vicomte de la Garanderie : *La Griffe et l'Aile*, fables, Lemerre. — Emile Tourlac : *En Marge du bon La Fontaine*, « la Maison française d'Art et d'Edition ».

Tant de tendresse grave, un sourire, aimant et le profond souci qu'il faut avoir de l'éducation, de l'avenir de ses enfants, M. Maurice Pottecher en empreint les poèmes consciencieux et sérieux, pleins d'une sage sérénité et d'une douceur presque auguste, qu'il réunit sous ce titre **Paroles d'un Père**.

On imagine avec ferveur son foyer familial, simple, cordial et ardent : lui, la conscience commune, le responsable, le juge indulgent et le guide avisé ; la mère caressante, scrupuleuse, aimante ; le fils fort et bon, la fille lumineuse, joyeuse et pensive fraîchement, cet amour, cette confiance de chacun d'eux aux trois autres, et cette fleur de l'amour, ce rayonnement suprême, l'amitié, qui, spontanée et absolue, les lie.

Mais, si à un point de vue social, moral, ce tableau enchante et parfume la pensée, le poète se plairait à y surprendre, non pas plus de ferveur profonde, c'est impossible, un élan d'espérance insatiable, une pointe d'anxiété, quelque chose enfin, un cri, un éclair inattendu, qui déchirerait l'atmosphère trop uniformément sereine, qui bouleverserait un peu cette enveloppe si unie, qu'on songe presque à une discipline imposée, à une méthode dans l'art de bien vivre.

Il se peut, au surplus, que la méthode ait du bon ; elle s'oppose à l'essor éperdu du lyrisme et contraint le poète à s'enfermer dans les limites un peu mornes d'idées par avance acceptées et d'images qui ne hasardent rien. Dirai-je que c'est la faiblesse du livre de M. Pottecher ? Non ! le livre de M. Pottecher n'est point faible, il n'est pas non plus le livre d'un faible. Tant s'en faut ! C'est le livre d'un homme qui s'est créé une existence saine et sûre, qui ne désire rien que voir les siens heureux comme par eux il se sent heureux, et qui ne risque plus une aventure ni de sentiment ni d'expression. Sans doute il est trop sage, d'une philosophie trop calme : il convainc l'esprit, mais touche à peine le cœur ; lui-même accorde plus de poids au juste ou au vrai qu'à la trouvaille neuve de ce qui est beau.

Les Temps Maudits, de M. Marcel Martinet, ont paru, une première fois, interdits par la censure française, en 1917, à Genève. Huit poèmes nouveaux y ont été introduits, qui ne changent rien à la valeur, à la signification du livre. On se demande, en vérité, de quoi se mêlait la censure, et en quoi sa sérénité pouvait être troublée par les indignations, parfois violentes, qui sont la principale matière de ces poèmes : à moins qu'elle ne surprît un élément dangereux dans ces cris de pitié, de deuil, de fraternité, dont aussi ils s'illustrent ?

Oui, M. Marcel Martinet appartient à cette race, à mon sentiment, douloureusement inoffensive, d'hommes qui ont passé tout le temps de la guerre à clamer que mieux eût-il valu que la guerre ne fût pas. Leurs clameurs, leurs espoirs déçus, leurs rêves foulés aux pieds, leurs exhortations au moment du départ, à l'écart, sinon au-dessus de la mêlée, n'avaient pas la puissance, par malheur, de faire que la guerre, qui était, ne fût pas. La guerre était ; tant de gens, contraints ou enthousiastes, trompés ou conscients, la vivaient, en mouraient, quelques-uns aussi,

assurément, en vivaient : hélas ! il n'est que trop vrai. Alors, que faire, puisqu'on ne pouvait rien empêcher, puisqu'on concevait la misère criminelle, l'horreur stérile de tous ces sacrifices, de tous ces superbes et lamentables héroïsmes, de tous ces meurtres, de tous ces saccages, que faire, puisque l'on ne pouvait plier son esprit à consentir à tout cela au nom de principes qu'on estimait poussiéreux, spécieux et périmés, que faire, sinon prendre le contrepied de ce que disaient et semblaient penser tous les hommes de sa race, de son entourage, de son milieu ?

Ils considéraient qu'ils avaient à repousser l'envahisseur arrogant et brutal, à protéger le foyer, à garantir la sécurité des familles françaises et belges dans les régions envahies, à s'opposer à la ruine des industries, au désastre du pays et même, dans la mesure où ils croyaient en jouir, de la somme de liberté relative qu'ils s'étaient assurée. Ils s'imaginaient, s'ils parvenaient à leur but, qu'ils assureraient à une humanité régénérée et fraternelle le bonheur d'une paix perpétuelle, une juste reconnaissance des droits de chacun dans une société meilleure. Ils n'aboutissaient à rien de ce qu'ils avaient désiré. Le monde entier était en feu, en sang ; les hommes succombaient par milliers, chaque jour, et cet égorgement mutuel durait depuis des mois, des années. C'était les plus robustes, les plus purs qui tombaient de la sorte. Au profit de qui ? Des égoïstes, des lâches, des spéculateurs, des politiciens, des bourgeois de la finance et de la grande industrie. Le peuple était-il aveugle ? Les ouvriers, les compagnons de la vieille internationale avaient-ils oublié leurs rencontres récentes, leurs promesses réciproques ? Ne subsistait-il que quelques voix isolées pour rappeler à tous la vraie tâche à accomplir, pour leur montrer le vrai chemin vers la félicité ?

Et, en haine des spéculateurs hideux de son pays, on exaltait chez l'ennemi le courage, la grandeur, le désintéressement des classes prolétariennes et révolutionnaires ! Mais si les révolutionnaires français avaient obéi aux ordres de mobilisation et tuaient leurs frères sur le champ de bataille, s'ils étaient pour cela insensés et trompés, en quoi donc l'étaient moins les internationalistes allemands, qui n'avaient pas moins obéi, qui tuaient également ?

Certes, jusqu'à l'erreur suprême, la tendance de ce groupe d'hommes gémissants, indignés et prophétiques, demeure respec-

table dans son principe. Elle provient d'une impatience un peu puérile à voir les œuvres du mal se dissoudre, à voir s'établir sur terre l'universel bien. Ils croient aux réformes concertées, à la purification par la raison humaine, agissant sur les masses directement. Ils vivent tant et si bien dans des milieux surchauffés, éloquents, tumultueux, que, non seulement ils n'aperçoivent plus la candeur des ignorants qui suivent sans comprendre et l'astuce des profiteurs qui bâtissent leur fortune sur l'innocence souvent brutale et menaçante des foules séduites par de creuses phraséologies, mais ils ne soupçonnent pas, au dehors la résistance, l'indifférence toute puissante, le mépris triomphant et la force qui persiste. Plusieurs, pourtant, inclinent à supplanter la force par la force. Pourquoi préférer l'une à l'autre ? Toute force n'est-elle point injuste, par cela même qu'elle est la force, et s'impose à ceux-là qui ne désirent pas en reconnaître fondés les mobiles, fussent-ils généreux et sincères ?

Laissons faire le temps. D'un idéal qui nous est précieux ne nous laissons pas éblouir au point d'y vouloir contraindre ceux qui n'en conçoivent ni la grandeur ni la nécessité. Préparons-en, certes, de notre mieux l'ascension graduelle et continue. Ne brusquons rien. Imposer un bienfait, si lumineux soit-il, c'est fomenter l'obscur levain des résistances sournoises, c'est rendre inévitable un retour de la réaction, c'est offrir leur occasion à de nouveaux carnages, à des tueries exaspérées, à la haine et au meurtre. C'est, en résumé, entraver d'un retard insurmontable l'avènement du bien désiré. Mais n'est-il pas désespérant de songer que tant d'hommes souffrent ? Qu'ils voient où est la lueur et qu'il ne leur sera pas donné, vivants, d'atteindre à la terre de merveille ? Oh ! certes. Et s'il existait un moyen salutaire, on serait impardonnable de n'y avoir pas recours. Où le peut-on rencontrer, si des consentements à peu près unanimes ne se manifestent ? Les temps viendront. Tâchons de vivre par avance de l'avenir, c'est le plus sûr, mais ne gardons pas l'illusion que nous y pourrons pénétrer.

Le désir d'exposer à M. Martinet les motifs qui empêchent de s'exalter avec lui dans la colère entraîne un peu loin, je m'en aperçois, la critique littéraire. Me pardonnera-t-on cette incursion sur un domaine étranger ? Je n'en rejetterai pas la responsabilité sur le poète, et je ne me reconnais aucune excuse à l'avoir

combattu, puisque je ne porte pas en moi l'illusion de pouvoir le convaincre, ni le vaincre dans un tournoi dont les règles et les ressorts me sont parfaitement inconnus. La seule considération qui m'arrête, c'est que j'ai subi l'ascendant de son art véhément pour m'être laissé emporter de la sorte. Devant les poèmes de compassion et de douleur je m'incline volontiers et ne m'insurge pas : ils sont beaux et fervents de chaude émotion, conçus un peu et menés dans la manière de M. André Spire, ne disant que l'essentiel, suggérant paysages et sentiments par des images brusques et parfaites, au besoin même un peu rudes. Quant aux autres poèmes, ils sont ce qu'ils doivent être, mais qu'on me laisse du moins ce résidu de satisfaction : la fougue en est éloquente, comme on est éloquent dans les réunions publiques, politiques, socialistes, religieuses, plutôt que lyrique, c'est-à-dire contenue, hardie et profonde. M. Marcel Martinet est un poète convaincu, il croit trop à l'action directe du Verbe sur l'âme des foules et sur la direction des événements ; il ne doit avoir aucune foi dans l'Art. Son art, par sa nature même, est caduc, presque aussitôt que né. Pourtant il a du talent...

A coup sûr, les vers de M. Maurice Olivaint, **Dans les larmes et dans le sang**, ne provoqueront pas de discussion. Ils se conforment au patriotisme le plus traditionnel ; avec plus d'élan, plus de claironnement ils feraient souvenir de Paul Déroulède. De tels vers doivent exister pour que d'autres puissent, par contraste, se remarquer.

Réédition par les soins de M. Messein, **Les Lévriers**, de M. Léo Loups, s'enrichissent de quelques poèmes nouveaux, écrits en temps de guerre. Ils témoignent de la même vision nette et de la sûreté de facture du poète : la Grèce, par le seul sonnet *Le Peuplier*, s'évoque lumineuse.

M. Auguste Brunet avec quelque nonchalance évoque les **Exils dorés des Iles** lumineuses, aux parfums de langueur et de luxure. Oh, les molles aspirations à travers la fête des horizons extasiés ! Oh, les tendres, voluptueux désirs, depuis *le Manchy* de Leconte de Lisle, et *les Filaos* de Léon Dierx, et cette filiation des poètes nés sous les Tropiques ou qui y vivent, vers cette beauté sereine, étincelante, énervante, quand

On rêve sur l'exil des molles Désirades
— Le promontoire bleu tourné vers Procyon.

Rosées d'Orient, *poèmes orientaux*, insiste le sous-titre, mais l'évocation subjugue moins, en dépit d'une description minutieuse des mœurs, des accessoires, des figures mahométanes et du désert. M. Salem El Koubi a pour langue maternelle, déclare-t-il, l'arabe, et il rêve de transporter dans « le moule, si élégant », de la langue française « la substance si riche en coloris, en lumière ardente, en sensibilité et en haute sagesse » de la langue arabe. Il n'y a pas pour cette fois réussi. Par quelle raison ? C'est que « le moule » est subtil, et la connaissance intime et profonde n'en est pas donnée à quiconque. Il y faut, pour le moins, une longue habitude, une étude patiente et sensible. M. Salem El Koubi ne se doute pas de la merveilleuse complexité des valeurs verbales. Il demeure le plus souvent banal, et même vulgaire. Qu'importe le décor ? c'est la façon dont il est brossé qui seule intéresse.

Les attitudes, aspirations, regrets et alanguissements qu'avoue dans ses **Poèmes** Mme Edmée Almagia ne révèlent que de l'ennui prolongé et la lassitude d'une attente qui ne trouve point sa récompense. Ses poèmes ne sont guère que des arguments de poèmes, il y faudrait du chant ailé, ce ne sont que d'assez sèches notations.

Aux artistes — qu'il surnomme si joliment les « Chiffonniers de l'Idéal » — M. Paul Mazué, **au Rythme de la Vie et de la Mort**, dédie ses premiers écrits. Je suppose l'auteur encore sur les bancs du lycée : à seize ans de pareils vers seraient excusables et ne présageraient rien contre son avenir. Il regrettera un jour d'avoir eu la tentation de les faire imprimer.

Des Brises qui venaient de Paros... ont chanté parmi les chevelures éparses et dans la lumière frêle des lèvres odorantes. M. Roger de Nereys a capté au passage le rythme des douces plaintes et des ardeurs lassées, insecourues. Son art, d'une très fraîche sensualité, émeut, étonne et emporte par la spontanéité naïve de ses enthousiastes modulations. Non cependant que l'auteur soit dégagé de toute influence, loin de là. Il doit être, bien que déjà deux livres aient précédé celui-ci, fort jeune, à en croire l'aimable portrait placé en frontispice au volume, et plus encore certains indices dans ses vers même. Il offre la dédicace de ses poésies « à M. Henri de Régnier » ; il a raison ; on rencontre à chaque page des expressions, des allures de la phrase et de la

pensée, des délicatesses de sentiment, des enchaînements de période, des propos contrastés qui vont, maintes fois, jusqu'à paraître échapper d'*Aréthuse* ou des *Roseaux de la Flûte*. Mais les qualités à travers ces confusions se distinguent dans plus de langueur, de mièvrerie, souvent encore de laisser-aller négligent. S'il y a parenté avec le somptueux et hautain maître des *Médailles d'Argile*, et par delà, plutôt par Théodore de Banville que par Leconte de Lisle, avec André Chénier, il y a aussi parenté avec Alfred de Musset. Mais Alfred de Musset lui-même ne se fût jamais permis d'écrire : « Si tu *touche* en tes mots à l'idole sacrée » pour, par une élision inavouée, éluder la nécessité d'une syllabe de plus, ni d'écrire *Mytilènes* avec *s* pour rimer d'apparence à ce pluriel *fontaines*. De moins volontaires erreurs d'orthographe, sans compter les fautes typographiques, abondent dans ce volume. D'autres fois le poète atteint à une sorte charmante de perfection, par exemple, dans les délicieuses statuettes animées du début, ou dans cette souple et capricieuse *Stèle* de la fin.

Il y a chez M. Carlos de Lazerme une sûreté plus grande et non moins de subtilité. Après s'être amusé à des essais de critique en prose d'une imperturbable ironie et avoir promené sa malice « dans les jardins de Maeterlinck », il songe, avec moins de scepticisme aux puériles joies, aux malignes cruautés dont il a souffert ou s'est diverti dans **Les Jours passés**. Il s'adonne assez allégrement à la romance sentimentale, aux facilités un peu vaines des intimités superficielles, mondaines et passagères, mais d'autres fois il sait dépouiller le manteau à la mode et chanter en homme très simple et très sensible, lorsqu'il évoque *le Jardin de Monsieur l'Curé*, ou fait un *pot-pourri* des vieux refrains populaires, d'un ton très différent de Verlaine, ou marie la flûte et le cor, ou lorsqu'il frissonne à se figurer d'avance ce que sera plus tard le souvenir. *Fièvre* est un poème très personnel, troublant, de chaude évocation, et *Dodo, l'Enfant Do* est fait à souhait pour figurer aux futurs spicilèges.

M. Fernand Gregh félicite M. G. Hamonic de n'être point un barbare parmi les artistes ; il est un artiste de choix et de culture. Il n'adopte pas au hasard « une façon de placer l'épithète, de couper le vers, de rimer... » M. Gregh n'a point tort de louer pour cela le poète des **Amours païennes** ; il connaît les

sûres et les subtiles méthodes ; le malheur, c'est que, dans le souci de se conformer de la sorte aux exemples éprouvés et fameux, ce n'est pas dans la forme, dans l'expression qu'il ait fait montre d'originalité. Le fond de ses poèmes, le titre en laisse présager la nature : il n'y a là rien de bien inattendu, de bien révélateur ; c'est un ouvrage proprement mené, et avec soin ; ce n'est pas une œuvre profonde ni d'enthousiasme entraînant, telles ces naissances des feuilles successives dans la forêt à chaque printemps, jusqu'à ce que le vent les emporte en tourbillon et les répande sur le sol.

S'il existe de merveilleux esprits qui, une vie entière et chaque jour, obstinément demeurent hantés par le démon du lyrisme et qui jamais ne se satisfont de surprendre les relations infinies qui mêlent au monde des phénomènes et des passions les austères et frêles semences de la Pensée souveraine, d'autres, doués de spontanéité soudaine, cultivent la divine Poésie soit en des heures de loisir, soit sous l'obscure impulsion d'un sentiment débordant jusqu'à imposer de l'exprimer avec ferveur, soit comme un chant inspiré par une sorte d'enivrement passager. Il serait injuste d'exiger de ces poètes d'une heure les mêmes ressources et la même ardeur constante que des poètes essentiels et véritables.

M. Paul Lofler, ayant élu pour sa constante félicité celle à qui dire, avec Ovide : « Tu es la seule qui me plaise », lui adresse les poèmes d'une **Liturgie d'Amour**. Ce sont poèmes selon des formules parnassiennes, bien coupés, bien composés, bien rythmés et s'exaltant en des images saines et vraies. Côtoyer par certains côtés ailés dans le souvenir la mémoire presque oubliée de Léon Valade, d'Albert Mérat, ou celle, plus vivace, du Coppée du *Reliquaire*, cela déjà n'est point trop méprisable et mérite mieux que de l'indulgence.

De même les fables où M. de la Garanderie s'est efforcé de faire tenir, « jeux désuets des veillées d'hiver, cette sagesse d'un autre âge », sont de plus qu'honorables récits, bien menés, pour aboutir à des moralités éternelles. **La Griffe et l'Aile**, mais *la griffe* n'est pas bien méchante, si *l'aile* s'aventure parfois dans un azur sans vertige.

Plus de malice narquoise, de bonne humeur naturelle, de bonhomie surtout spirituelle et sceptique anime les amusants apologues que M. Emile Tourlac improvise **En Marge du bon**

La Fontaine. Il se souvient de rester « un peu rosse » quand il se sent en veine de devenir méchant.

ANDRÉ FONTAINAS.

THÉATRE

Théatre du Vieux-Colombier : *Cromedeyre-le-Vieil*, pièce en 5 actes, en vers, de M. Jules Romains (26 mai).

La comédie est dans la rue (11 novembre). Une comédie édifiante ! Nous n'avons plus rien à envier aux dévots du Sacré-Cœur de Jésus : on promène publiquement le cœur d'un illustre bavard. C'est là ce qu'on appelle, sans doute, le progrès des esprits ? Quel théâtre pourrait rivaliser avec ces spectacles ? Les meilleurs comiques seraient fades auprès de nos orateurs civiques et de nos phraseurs de journaux. Les nouveautés dramatiques sont donc ajournées. Profitons-en pour nous occuper un peu de notre arriéré de comptes rendus. Il comprend quelques pièces intéressantes. Il serait dommage, même à distance, de n'en pas dire quelques mots.

Cromedeyre-le-Vieil, de M. Jules Romains, au Théâtre du Vieux-Colombier. Je ne sais ce qu'ont pensé de cette pièce, au fond d'eux-mêmes, les gens qui l'ont vue. Sans doute, pour la plupart, ils s'y sont peu amusés. Elle est d'un caractère certes rare au théâtre. Le ton est dur, rigoureux, l'aspect âpre et sauvage, le sujet sérieux, profond, presque religieux, et, il faut le dire aussi, d'expression un peu difficile. Au reste, plutôt poème dialogué que vrai théâtre. Un problème philosophique à la place d'une intrigue. Moi-même, esprit frivole, qui veux partout rire aux dépens d'autrui, par la peinture des ridicules humains, qui n'aime que le théâtre comique et le tiens comme le seul vrai théâtre, mes goûts littéraires y sont peu satisfaits. Je suis même de cet avis, — je pense surtout, il est vrai, aux poèmes de M. Jules Romains, — que c'est là une littérature exceptionnelle et qui ne peut que le rester, avis qui peut être pris pour un éloge ou pour le contraire. Mais il y a dans *Cromedeyre-le-Vieil* une beauté, une émotion, une poésie si réelles qu'on ne peut pas ne pas les sentir, si éloigné qu'on soit de cet art, ou si peu d'habitude qu'on en aie. Lecteurs qui n'avez pas vu cette œuvre, Cromedeyre-le-Vieil n'est pas le nom d'un personnage. C'est celui d'un village, qu'on peut situer au centre de la France, en pleine nature, accro-

ché au flanc d'une montagne. Ce village était autrefois puissant, étendu. Il dominait toute la contrée, lui imposait ses lois et ses usages. Rongé, diminué peu à peu par les empiètements de ses voisins, il s'est refermé sur lui-même, vit sur lui-même et par lui-même, farouche, hautain, égoïste, ayant ses coutumes, ses règles, jusqu'à son culte, l'orgueil de son ancienne puissance encore grandi d'être ainsi limité et concentré. La race de Cromedeyre, haïe et redoutée par les gens de la plaine et considérée par eux comme une race à part, qui ne s'est adaptée en rien aux choses du dehors, est personnifiée dans un de ses fils, le jeune Emmanuel. Cromedeyre ayant construit son église et voulant un prêtre, Emmanuel est allé à la Chartreuse voisine étudier chez les religieux. Il en revient déçu, plein de pitié. Il n'a vu là que de grands enfants, occupés de puérilités, attachés à des mystères fragiles, qui se sont devant lui sentis petits et ignorants. Les anciens de Cromedeyre, au récit qu'il leur fait de son expérience, reconnaissent une fois de plus en lui la fleur vivace de leur race. Le vieux village ne célébrera dans son église achevée qu'un culte, le culte de Cromedeyre, et Emmanuel en sera le servant. Cette race de Cromedeyre est si forte aussi, qu'elle ne produit que des mâles. Elle en périrait si elle n'usait d'un moyen pour se perpétuer. Ce moyen, elle le trouve dans la notion qu'elle a de sa force et de son caractère de race élue. Quand les jeunes gens de Cromedeyre sont arrivés à l'âge de l'amour, ils s'en vont enlever par force chacun une fiancée parmi les jeunes filles des villages de la plaine. Les familles ainsi dépouillées usent à leur tour de violence et de menace pour reprendre leurs enfants. Mais tels sont le charme et la puissance de Cromedeyre que, passé le moment de la surprise et de la brutalité, chacune des jeunes filles, obéissant à cette influence mystérieuse, se sent devenir une femme de la vieille race et refuse d'elle-même de retourner à la plaine d'où on l'a ravie. Cette surprise, cette séduction, cette transformation qu'opère Cromedeyre, la vieille mère Agathe, en faisant ranger autour d'elles les jeunes épousées, les leur dit, évoquant son propre passé :

Elles sont là, toutes les quinze ?

Certes, ils n'ont pas mal choisi,
Et cette race des vallées
N'eut jamais roses mieux ouvertes,

Approchez que je vous parle, mes petites.

Nous ne vous donnons pas une belle fête,
Car nous sommes encore à peine établis,
Mais tout ira mieux quand naîtront vos enfants.

Cromedeyre est en train de refaire un Dieu.
C'est un embarras dont on n'a pas idée,
Et d'autres vous diraient que vous tombez mal.

. . . .

Vous commencez, je pense, à revenir de votre peur ?
L'on s'accommode vite aux rudesses de Cromedeyre.
Il faut se faire à lui qui a de vieilles habitudes.
Nous sommes une race où les mâles poussent plus vite.

Les filles sont là-bas ; que voulez-vous ? Nous les prenons.

Il en était ainsi au temps où tremblaient les montagnes,
Bien avant qu'il y eut une religion à Rome,
Bien avant qu'il y eut le peuple et la loi de Paris.

Et Cromedeyre-le-vieil n'abandonne rien.

Si nous ne restions plus que trois sur ce rocher,
Nous garderions encore nos façons à nous,
Notre coutume, tous les trois, et notre Dieu.

La race où vous entrez vaut mieux que toutes.
Je pense qu'elle a possédé, jadis,
La terre aussi loin que l'on peut aller,
Et qu'un jour la gloire lui reviendra,
Réjouissez-vous !
Vos enfants à naître
Seront tout entiers de la haute race,
Et vous-mêmes vous changerez de sang
Quand vos époux les auront engendrés.

Vous faites la moue encore, boudeuses !
Et j'en vois quelqu'une avaler ses larmes.
Vous rêviez d'un soupirant morfondu.
Quelle épouvante, soudain, dans les bras
De ces rudes ravisseurs à cheval !

Ecoutez donc ceci, que tout le monde a oublié :
Je suis la dernière survivante de l'autre rapt.

Je n'avais que quinze ans, et je vivais à la Pradette.

Un jour, que se faisait le rainage de Montusclat
Qui est si bien caché dans la pliure des montagnes,

— Les musettes chantaient ; les pieds croquaient de belles danses, —
Voilà Cromedeyre à cheval qui nous tombe dessus,
Cromedeyre, tout à coup, comme un orage du Sud !

Je pleurais plus que vous. J'ai tremblé plus longtemps que vous,
Car aucune de vous n'est un enfançon de quinze ans.

Regardez-moi.

Je suis Cromedeyre sans nul mélange.
L'amour de mon époux a recommencé tout mon corps.
Chacun dit de mes fils qu'ils respirent la force antique,
Et moi-même, quand j'avais le visage moins meurtri,
J'étais montrée aux enfants et aussi aux voyageurs,
Comme ayant le regard et le rire de Cromedeyre.

Je vous ai parlé de la poésie réelle de cette œuvre. Je voudrais vous en donner un exemple. Le motif, tout au moins le rythme, et peut-être même les mots, vont vous surprendre. Vous êtes habitués au rythme, au ronronnement de ces poètes qui ne sont poètes que par cela, tous s'inspirant des mêmes sujets déjà cent fois traités. Pourtant, lisez ce morceau. Comment n'y être pas sensible ? C'est à la fois la poésie de l'idée et de la rêverie. C'est tout un paysage de pensée et d'émotion. Moi, seulement pour l'avoir relu pour le copier ici, la rêverie me reprend comme au jour que je l'entendis pour la première fois au théâtre du Vieux-Colombier.

Au tournant d'un chemin qui file entre les montagnes et relie les villages de la plaine à Cromedeyre, un homme a bâti une auberge. Là s'arrêtent à boire ceux qui montent et ceux qui descendent. Le colporteur y passe, qu'on ne voit qu'une fois l'an, comme le vieux berger qui mène là sa vie depuis des années. Emmanuel, qui s'y arrête, lui aussi, à son retour de la Chartreuse, s'étonne que cet homme puisse vivre ainsi seul, dans ce lieu sauvage.

EMMANUEL

. . . .

Mais quelle âme triste et hardie
Pour tenir ce fond de ravin !

Il regarde autour de lui.

N'êtes-vous donc d'aucun village ?

PIERRE D'AMAS

Ils m'appellent demi-Laussonne ;
Mais je fais village à moi seul.

EMMANUEL

A vous seul ? La brave parole !

PIERRE D'AMAS

Ici fourchent les deux rivières
Et se croisent les deux chemins.
C'est dire qu'il faut un village

Montrant sa maison :

Le voici !

EMMANUEL

Il me plaît assez.

PIERRE D'AMAS

Il semble plus petit qu'un petit hameau,
Mais comme un autre il est vaste et populeux.
Vous n'en voyez que le tronc et la racine,
Car il porte son peuple invisiblement.

Ce village dont je parle est fait des hommes
Qui passent, des hommes qui sont en chemin.

De l'homme qui tantôt mangeait à cette table
Et qui descend, là-bas, la pente des Coustettes.

De l'homme qui a bu son verre, un pied sur le seuil,
Puis qui s'est faufilé par ce sentier de genêts ;

De l'homme gros qui a dormi dans la meilleure chambre,
Et qui monte vers Saint-Front dans son cabriolet vert.

EMMANUEL, *après avoir rêvé un instant :*

J'ai presque envie d'ouvrir auberge.

Un autre exemple. Ce morceau se place vers la fin de la pièce. Des habitants des villages de la plaine viennent à Cromedeyre réclamer les jeunes filles enlevées si brutalement. Un vieux berger évoque à leurs yeux les parents qui pleurent. Evocation inutile.

THÉRÈSE

En mon nom, et les deux mains jointes,
Suppliez qu'ils ne pleurent plus !
Que feraient-ils si j'étais morte ?
Quelles larmes sur mon tombeau ?

Dites-leur, Thomas du Pibou,
Que pour d'autres l'injure est pire.

Toutes n'ont pas été choisies.

THOMAS DU PIBOU

Ils leur ont donné de la drogue,
Boiteux !

Ce ne sont plus nos filles,
La drogue a marché dans leurs âmes
Et leur mémoire est écrasée.

Le vieux berger laisse alors parler le Boiteux, jeune compagnon des jeux et des travaux des jeunes filles. Le souvenir, les images de tout ce qu'elles ont quitté les troublera peut-être, et les disputera à l'enchantement nouveau.

LE BOITEUX

Asseyez-vous, mes belles filles.

Puis les yeux mi-clos, avec de longs silences :

Un chemin creux verdoie encore
Entre les champs de Lantriac.

Cromedeyre, tenez mon cœur !

Le noisetier se penche encore
Sur le tournant du chemin creux.

Est-ce le cri d'une rainette
Qui me rappelle, ou bien le ciel ?

Cromedeyre, vous êtes dur.

Les visages des belles filles s'assombrissent peu à peu.

Ah ! nos pas d'hier nous attendent
Dans l'argile de l'abreuvoir.

THÉRÈSE, *sa poitrine se soulève, elle soupire.*

Boiteux de Laussonne, pourquoi
Veux-tu nous faire de la peine ?

LE BOITEUX

Trouvera-t-on sous les sapins
Assez de brindilles séchées ?

Prends la cime du genêt mort
Et les feuilles de l'autre année.

Sa voix s'exalte petit à petit.

Il faut qu'une grande fumée
Soit plantée dans cette pâture ;

Il faut que ceux de la montagne
Sachent qu'ici nous avons chaud ;

Il faut que le brouillard de mai
Soit mangé par la fougirade !

Elles baissent les yeux anxieusement.

THÉRÈSE

Tais-toi, Boiteux !
Cesse ta ruse !

LE BOITEUX, *doucement et sans voir personne.*

Souffle le vent de Costaros,
Qui ne veut plus rien sur la route.

Pourtant la voiture est remplie,
Et nous rions dans les cahots.

Souffle le vent de Costaros.

Pourtant le lac sera tranquille
Dans le bas-fond de la forêt.

A peine un flot, à peine un pli.
Et le vent au loin sur les arbres.

J'ai apporté mon violon
Pour vous faire danser sur l'herbe.

Belles danses. Douces musiques.
Et le lac fait si peu de bruit.

Souffle le vent de Costaros.

THÉRÈSE, *haletante*

Epargne-nous, boiteux cruel !

LE BOITEUX

Cromedeyre, tu es sans voix.

Emmanuel paraît, sans être vu de personne.

Tu ne sonnes jamais tes cloches.

Où sont-elles, peuple sans voix ?

. . . .

THÉRÈSE, *pleine de larmes :*

Emmanuel !
Emmanuel !
Viens !
Où es-tu ?
Notre âme est triste !
Défends-nous contre le Boiteux !

Emmanuel approche et la touche doucement à l'épaule.

THÉRÈSE

Il fait venir du bout du monde
Toutes les choses bien-aimées,
Ordonnant qu'elles nous tourmentent.

Dis-nous que nous sommes heureuses.
Dis-nous qu'il ment, lui et ses cloches.

Dis-nous qu'il ne faut pas partir.

. . . .

LE BOITEUX, *continuant*.

Une cloche dans le matin,
Toute pareille à la rosée,
Et du thym pour l'agneau content.

Une cloche sonnant sept heures
Compte les pas de mon troupeau.

Tous ces prés qui sont à mon père !
Aurai-je faim, aurai-je soif,
Si la cloche ne sonne pas ?

Sera-t-il midi tout de même,
Si le soleil n'a plus de voix ?
Où sont tes cloches, Cromedeyre ?

Je vous dirai la suite la prochaine fois.

MAURICE BOISSARD.

LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

Keith Lucas : *La conduction de l'influx nerveux*, publié par E.-D. Adrian, traduit de l'anglais par Georges Matisse, Gauthier-Villars. — Christian Huyghens : *Traité de la lumière*, les Maîtres de la pensée scientifique, Collection de Mémoires publiés par Gauthier-Villars. — Lazare Spallanzani : *Observations et expériences faites sur les animalcules des infusions*, Gauthier-Villars. — F. Picard : *Contribution à l'étude du peuplement d'un végétal : la faune entomologique du figuier*, Thèse de la Faculté des Sciences de Paris.

Depuis un an, la maison d'édition Gauthier-Villars a eu une série d'initiatives heureuses.

J'ai déjà signalé ici la traduction par Georges Matisse du résumé fait par Gibbs de son grand ouvrage : *L'Equilibre des substances hétérogènes*. Voici une autre traduction de Georges Matisse : **la Conduction de l'influx nerveux**, par Keith Lucas. Ce physiologiste anglais avait fait, durant le printemps de 1914, une série de sept leçons, sur ce sujet, à University College.

à Londres ; dès le début de la guerre, ayant offert ses services au pays, il reçut un poste à l'usine royale d'aéronautique de Farnborough, et il fut tué dans un accident d'aéroplane le 5 octobre 1916 ; ses leçons ont été complétées et publiées par son élève Adrian. C'est une question encore bien obscure que celle de la conduction de l'influx nerveux ; l'étude mathématique en est poussée assez loin, mais on ne sait rien encore sur la nature même de cet influx. S'agit-il de la propagation d'une onde, analogue à une onde sonore, et qui perd plus ou moins rapidement de son énergie initiale dans son passage à travers les milieux matériels ? Ou bien le phénomène est-il comparable à l'allumage d'une traînée de poudre, où la libération d'énergie causée par la réaction chimique en un point élève assez la température pour produire la même réaction au point suivant ? Puisse le petit livre de Keith Lucas permettre aux savants qui reprendront cette question de la résoudre.

§

M. Gauthier-Villars réédite les mémoires et les ouvrages les plus importants des « Maîtres de la pensée scientifique ». Beaucoup étaient devenus introuvables. Or, il est bon que les jeunes savants puissent utiliser l'expérience de ceux qui les ont précédés ; ils trouveront, dans les mémoires classiques, des idées originales, des procédés expérimentaux ingénieux, et, avec la profondeur de la pensée et la justesse du raisonnement, le secret d'écrire d'une façon claire et précise.

Voici déjà le **Traité de la lumière**, par Christian Huyghens, et les **Observations et expériences faites**, par Lazare Spallanzani, **sur les animalcules des infusions**. L'abbé Spallanzani fut un des grands naturalistes du XVIIIe siècle. Ses *Œuvres de physique animale et végétale* (1780) sont remarquables par la nouveauté de méthode, la hardiesse de vue et les résultats surprenants ; elles portent sur les fonctions fondamentales des êtres vivants : la respiration, la circulation du sang, la digestion, la génération. Dans les *observations et expériences faites sur les animalcules des infusions*, Spallanzani s'est donné comme tâche de réfuter l'idée, très répandue alors et acceptée par Needham et Buffon, que ces êtres naissent de matières en décomposition ou putréfaction, et de fournir la preuve qu'ils sortent de germes comme tous les autres animaux. En li-

sant ces observations et expériences, on admire l'ingéniosité et l'imagination de l'abbé italien, la précision avec laquelle il conduit ses recherches, la force de ses conclusions.

Le chapitre relatif à la résistance des animaux et des plantes, des œufs et des graines, aux températures élevées, est fort intéressant. « Les œufs des animaux résistent plus à l'action du feu que les animaux eux-mêmes » ; ainsi « les têtards et les grenouilles périssent au 35° de chaleur, leurs œufs sont détruits seulement au 45° ». Les graines sont plus propres à braver la violence du feu que les œufs.

Des observations non moins curieuses portent sur la prodigieuse multiplication des polypes microscopiques.

§

L'observation de la nature est bien délaissée de nos jours. Alfred Giard ne cessait d'engager ses élèves à y revenir, mais il y a déjà 12 ans qu'il est mort, trop tôt pour l'avenir des études biologiques en France.

Il aurait accueilli avec plaisir la thèse récente de M. F. Picard, professeur de zoologie à l'Ecole nationale d'agriculture de Montpellier, relative au peuplement d'un végétal, à **la faune entomologique du figuier**.

Pour bien comprendre le peuplement d'un végétal, il est indispensable de rechercher jusqu'à quel point les *places vides* dans la nature attirent davantage les insectes que celles qui sont déjà habitées, autrement dit si la vacuité joue un rôle important dans la distribution des espèces et des individus, comme le veut le professeur Cuénot.

D'après ce biologiste, les plantes exotiques introduites dans nos pays ne restent pas longtemps sans être attaquées par les insectes. Mais si le marronnier d'Inde et le *Robinia* sont actuellement peuplés par beaucoup d'espèces, un très grand nombre d'arbres exotiques, introduits très anciennement, restent indemnes ou à peu près. Tel est le cas du platane, l'arbre d'avenue le plus répandu dans le midi de la France ; sa grande fréquence, son tronc et ses branches si développés, son feuillage touffu en font « une magnifique place vide, qui, jusqu'à présent, demeure à l'état de vacuité ». Le *Melia azedavach*, planté dans tous les jardins du Midi, et qui nous vient de Perse, n'a guère à craindre qu'une cochenille, l'*Aspidiotus hederæ*, qui se fixe sur n'im-

porte quelle plante. L'ailante, les magnolias, le *Broussonetia papyrifera*, le *Macclura*, le *Cudrania*, le *Paulownia*, le *Catalpa*, l'*Eucalyptus*, le *Liquidambar styraciflua*, le laurier du Portugal, et bien d'autres, n'ont pas d'ennemis. Les places vides ne manquent donc pas.

Pour M. Picard, d'ailleurs, toutes les places sont vides, en ce sens que « l'occupation d'un milieu donné par une espèce, non seulement n'en éloigne pas les autres, mais ne les empêche en aucune façon de s'y établir ». L'auteur cite un certain nombre de faits à l'appui de cette assertion, et il est conduit à discuter le cas du phylloxera. Celui-ci aurait trouvé, dit-on, en Europe, une place vide, à savoir les racines de *Vitis vinifera* qui n'étaient attaquées par aucun insecte. Cette façon de présenter les faits paraît fausse, car on ne peut soutenir sérieusement que la présence sur les racines de la vigne d'un autre insecte, d'un autre puceron par exemple, aurait créé une immunité quelconque pour ces racines vis-à-vis du phylloxéra, et aurait empêché celui-ci de se répandre tout aussi rapidement. D'ailleurs on trouve, en certains points des vignobles algériens, une cochenille souterraine, le *Ripersia falcifera*, qui n'a entravé en aucune façon l'extension du phylloxéra.

Pour M. Picard,« un fait étonnant, qui ne paraît pas avoir attiré suffisamment l'attention des naturalistes, ce n'est pas la rareté des places inoccupées, c'est au contraire l'immense quantité de matière qui demeure inexploitée ». Le *Simæthis nemorana* est un ennemi commun du figuier, cependant il est assez rare que sa larve détruise plus de dix pour cent des feuilles ; on ne voit pas *a priori* ce qui empêche cet insecte,ou à son défaut un autre, de se jeter sur les 90 pour cent qui restent. Encore le figuier est-il l'un des arbres les plus attaqués, mais, sans quitter l'Hérault, que dire de la masse énorme de feuillage et de substance ligneuse non dévorés que représentent les plantations d'olivier, de pin, les taillis de chênes, etc.

.D'après Cuénot, il existait autrefois beaucoup de places vides, et il y avait des chances par là même pour l'apparition de nouvelles espèces et de nouveaux groupes ; mais maintenant qu'il n'y a plus de places vacantes l'évolution s'est considérablement ralentie. D'après M. Picard, si la rapidité de l'évolution dépendait véritablement des places vides, elle devrait,au contraire, marcher à pas

de géants, car il croit avoir montré que rien n'entrave l'accès d'un nouvel animal sur un végétal, ou du moins que ce n'est ni la quantité de substance à dévorer, ni la concurrence des anciens habitants.

M. Picard arrive à soutenir que « plus une place est vide, moins elle a de tendances à se peupler ; plus une place est occupée, plus elle a de chances de se remplir davantage ». Mais M. Picard a-t-il bien compris l'idée du professeur Cuénot ; ne faut-il pas tenir compte, pour le peuplement d'une place vide, de la *préadaptation* à ce milieu ?

M. Picard considère les *attractions* et les *répulsions chimiques* comme le facteur de peuplement le plus important. Un « instinct botanique » pousse les insectes à choisir des plantes déterminées pour y déposer leurs œufs ou pour y vivre ; cet instinct se ramènerait à des « affinités chimiques ».

Certaines odeurs ont pour effet de déclancher la ponte. Les mouches, suivant les espèces, pondent en présence, ou bien du scatol, ou bien d'acide valérianique, ou encore d'un mélange d'ammoniaque et d'acides butyrique et valérianique. La piéride du chou dépose ses œufs sur les crucifères, attirée et excitée par l'essence de moutarde, qui est sécrétée par ces plantes ; pour une tenthrède des arbres fruitiers, le *Priophorus padi*, c'est l'amygdaline, glucoside produit par les rosacées, qui agit. Les drosophiles, mouches qui vivent sur les fruits en voie de fermentation, accourent de fort loin à l'odeur de l'alcool, de l'acide acétique, et surtout de l'éther acétique. De même de nombreux insectes pinicoles, attirés par l'odeur d'essence de térébenthine, peuvent venir s'asphyxier dans la peinture à laquelle cette essence est mêlée. Nul insecte du figuier ne présente un meilleur exemple du rôle actif du chimiotropisme qu'une cécidomyie qui pond dans le bois : il suffit de scier une branche pour voir surgir des centaines d'individus, qui s'abattent en nuages épais, en moins d'une minute, sur la surface sectionnée, et y enfoncent leur oviscapte avec ardeur. La discrimination chimique est parfois très fine. Le phylloxéra ailé, entre une vigne française et une vigne américaine, choisit toujours le bois de cette dernière pour s'y diriger et y déposer sa ponte.

Tous ces faits sont fort intéressants, mais contredisent-ils nécessairement la thèse soutenue par Cuénot, dans un ouvrage

devenu classique, bien qu'il n'ait pas encore dix ans d'existence : *la Genèse des espèces animales?* Le célèbre biologiste français n'est-il pas un des premiers à avoir tenu compte des tropismes parmi les facteurs de l'évolution, et M. Picard ne s'est-il pas quelque peu inspiré de la lecture de son ouvrage?

GEORGES BOHN.

SOCIÉTÉ DES NATIONS

Entités nationales. — Le fait international. — La souveraineté nationale. — L'autorité. — La Société des nations. — Le Wilsonisme.

La France, l'Angleterre, l'Allemagne — ces noms propres sont d'un usage si commun qu'on finit par croire qu'ils correspondent à quelque chose de précis. Pourtant l'Irlande républicaine, l'Allemagne chaotique, la Pologne ambiguë sont là pour rappeler que les **entités nationales** sont des abstractions dont il s'agit de savoir, de saison en saison, ce qu'elles contiennent, avant de les introduire dans des syllogismes évanescents. Mais chacun se contente le plus souvent des quelques notions et des sentiments qu'éveillent les noms du pays.

Cependant la nécessité et la commodité ne permettent pas de prétendre, en dehors des ouvrages scientifiques, à toute la rigueur désirable. Il faut se contenter d'à peu près. Cela n'offre pas trop d'inconvénients, pourvu que le sentiment et l'esprit de parti ne rendent pas aveugle. Le fait qui de plus en plus gêne la définition d'un pays, c'est **le fait international**. Le socialisme n'en est qu'un des aspects. Ce mot, s'il a jamais été comparable à une note de musique, correspond aujourd'hui à toute une gamme et même à un clavier. A l'intérieur des entités nationales, les socialistes de tout poil, pour combattre le gouvernement, se mettent franchement en dehors de la légalité.

En Grande-Bretagne, en Italie, des comités d'action, des espèces de soviets traitent d'égal à égal avec l'autorité. Les syndicalistes d'Europe déclarent que l'occupation de la Ruhr serait un crime contre la classe ouvrière. Que devient la **Souveraineté nationale** ?

Cette souveraineté est atteinte d'un autre côté encore, du côté dit bourgeois. La conférence de Bruxelles, après celles de Washington et de Gênes, a montré le chemin parcouru dans la limitation progressive du droit des Etats. Cela ne va pas sans de

grandes résistances, jusqu'à ce qu'on arrive à un équilibre. Le triomphe de la « réaction » est le signe de ces résistances. Comme les groupes sociaux et tant de nations, les genres littéraires, à cette heure, cherchent dans leurs frontières, et la carence de la critique n'est qu'un des aspects du phénomène général : **l'autorité** qui tombe en morceaux.

Dans cet état d'anarchie, voilà **la Société des Nations**. Elle est un Parthénon en espérance ou une cathédrale à laquelle plusieurs générations collaborent. Sur des bases romanes pourront pousser Dieu sait quel chœur, quelles nefs et refleurir le rococo. Bien que plus difficile encore à définir, pour l'instant, qu'une nation, beaucoup de personnes parlent de la Société comme s'ils l'avaient faite, comme d'un objet qu'on peut voir, toucher, mesurer — alors qu'elle tend sans hâte à une forme.

Ici se pose la question : qu'est-ce que **le Wilsonisme** ? Les adversaires de la Société vont partout répétant que l'Amérique a répudié le Wilsonisme, que le Wilsonisme est mort. Pourtant ce cadavre, comme tant d'autres, ne se porte pas mal.

Un grand nombre de villes, de bourgs, de villages ont donné le nom du président Wilson à une rue, à une place, à une avenue. A un engouement un peu ridicule succède une animosité irréfléchie. Pendant la guerre, et jusqu'à la signature du traité de paix, il était défendu de prendre le nom de Wilson en vain. Ceux qui se permirent des critiques ou seulement des réserves sentirent les ciseaux de la censure. Au moment où la première assemblée de la Société des Nations est réunie à Genève et où le président Wilson est abandonné par beaucoup de zélateurs refroidis, il faut tâcher de rendre au président ce qui lui est dû.

Si le wilsonisme c'est les 14 points, le wilsonisme n'appartient pas à M. Wilson. Pour ne parler que des auteurs du Traité et du Pacte, M. Clemenceau avait sans cesse à la bouche et à la plume la Société des Nations, avant de redevenir premier ministre. A cette époque, M. Wilson rédigeait des notes d'une bienveillance et d'une patience infinies à l'adresse du gouvernement allemand. Mais ce qui est à M. Wilson, ce qui est bien à lui, ce qu'il faut lui laisser, ce qu'il est impossible de lui contester, c'est sa têtue, obstinée et magnifique persévérance. Dans un article, vieux d'un an déjà et qui contient des inexactitudes, on lit ces mots qui se sont vérifiés jour après jour :

Il est une chose à l'éloge du président Wilson que l'on ne pourra pas contester, c'est qu'il a eu une vue profonde d'homme d'Etat en exigeant que la Société des Nations fût instituée par le traité de paix lui-même et non par un acte séparé ; si le Pacte ne se trouvait pas dans le traité de paix, il est absolument certain qu'actuellement il ne pourrait pas être conclu, et que l'idée même dont le président s'était fait le champion serait irrémédiablement perdue (*Semaine littéraire*, 6-12-1919).

L'idée de tous ou de plusieurs, il l'a faite sienne. Elle n'était pas plus à lui qu'à un autre, elle était moins à lui qu'à beaucoup, mais il se l'est appropriée en en faisant son idée fixe. Peu importent les raisons psychologiques et les mobiles politiques qui ont déterminé son attitude. Le résultat est là. Les partisans des vieux systèmes d'alliances, les politiciens opportunistes qui croient malin de changer de discours tous les huit jours, les mécontents de partout et M. Harding lui-même ne peuvent rien contre ce résultat. Le wilsonisme est l'affirmation répétée d'un principe, envers et contre tous, contre la réalité même s'il faut, contre vents et marées. Les concessions et tempéraments ne viendront qu'ensuite. Il n'y a aucun danger qu'ils n'interviennent pas Mais il faut d'abord qu'une impulsion soit donnée et une direction. L'action ne va pas sans quelque intransigeance. Puisqu'il est manifeste que l'entente n'est pas encore possible sur mille questions, que le Pacte soit rédigé, fût-ce en termes vagues, et signé. C'est la première chose à faire. Le président Wilson peut maintenant laisser la place à d'autres. Son œuvre est faite. Combien de ses adversaires en laisseront derrière eux une aussi durable ?

FLORIAN DELHORBE.

ETHNOGRAPHIE

Chaires et Manuels d'Ethnographie. — Jean Brunhes : *Géographie Humaine de la France* (Hanotaux, *Histoire de la Nation française*, tome Ier, *Introduction générale*, Première partie), in-4°, illustrations en noir et en couleurs d'Auguste Lepère, Paris, Plon-Nourrit. — A.-H. Keane : *Man Past and Present*, Nouvelle édition remaniée, Cambridge, University Press, grand in-8°, 582 pages et XVI planches. — James Georges Frazer : *Les Origines magiques de la Royauté*, traduction Paul Hyacinthe-Loyson, 8° carré, Paris, Geuthner. — J.-B. Bury : *The Idea of Progress, an Inquiry into its Origin and Growth*, in-8°, Londres, Macmillan.

Deux obstacles continuent à s'opposer en France au développement normal de l'ethnographie, obstacles que j'ai signalés souvent ici même, et dont on ne désespère pas de venir à bout ; pas

d'enseignement de notre science dans les universités, et pas de manuels généraux, ni de monographies comparatives consacrées à telle ou telle grande famille humaine. Le premier obstacle a disparu dans tous les autres pays : l'ethnographie s'enseigne officiellement en Allemagne, en Grande-Bretagne, aux Etats-Unis, etc. Depuis la guerre, le nombre des chaires y a plus que triplé, parce qu'on a reconnu que les questions ethnographiques ont joué dans cette guerre, dans les pourparlers de paix et dans les règlements de frontières un rôle de premier plan, et qu'il fallait agir en conséquence, donc mettre au courant de l'ethnographie les futurs dirigeants et la future élite de chacun de ces pays. L'ethnographie ne s'invente pas plus, en cas de nécessité imprévue, que la géologie ou que la topographie ; elle comporte un ensemble considérable de connaissances précises, une méthode qui lui appartient en propre, des conclusions générales, pour ne pas dire des lois, qui sont le résultat de trois cents ans de recherches ; et quand, à un moment, se pose, sous l'une de ses formes, un problème de nationalité, c'est-à-dire une application politique des faits ethnographiques, l'ignorance ne peut créer que des erreurs, des malentendus, et par suite des troubles et des massacres. L'augmentation du nombre des chaires d'ethnographie se remarque même dans des pays qu'on est encore habitué à considérer comme hors du mouvement central de la politique mondiale, dans l'Afrique du Sud comme en Nouvelle Zélande, aux Indes néerlandaises comme au Japon. Avec son empire colonial, la France semblerait devoir occuper en ce domaine l'un des premiers rangs.

Ce n'est pas à dire que l'ethnographie y soit entièrement dédaignée : mais elle n'y est jamais que l'accessoire d'une autre science, pour les uns de l'histoire politique, pour d'autres de la linguistique, pour d'autres encore de la géographie. Telle est l'attitude de M. Brunhes qui, après avoir publié un grand manuel de *Géographie humaine*, dont on a rendu compte ici autrefois, vient de rédiger le premier volume d'une *Histoire de la Nation Française* (collection dirigée par M. Gabriel Hanotaux) sous ce titre : **Géographie humaine de la France.** C'est une combinaison de géographie et d'ethnographie, le but méthodologique étant de montrer l'homme en dépendance de la nature.

L'impression produite par la lecture de ce livre est par suite hybride ; par moments l'exposé et la discussion sont scientifiques; à d'autres, c'est de la vulgarisation. C'est en somme quelque chose comme un manuel composite de géographie et d'histoire de la civilisation pour écoles secondaires traduit en beau style. Etant donné le public auquel l'ouvrage est destiné, je doute qu'on comprenne l'auteur quand il dit que « l'influence préhistorique africaine se révèle aussi, semble-t-il, dans les petites industries aziliennes et tardenoisiennes qui remplissent l'hiatus entre le paléolithique ». Pour un préhistorien, d'ailleurs, ces opinions sont bizarres ; le fameux hiatus est une hypothèse que des découvertes récentes ont éliminée ; et quant à trouver un caractère africain dans le tardenoisien, c'est là une autre hypothèse, bien inutile. Pour le grand public toutes deux sont sans intérêt.

Je suis nécessairement « grand public » quand l'auteur parle de faits géologiques ; alors j'ai peine à suivre sans recourir à un manuel spécial

Ces critiques faites, il reste que la description de la France et des mœurs des Français, comme l'a conçue M. Brunhes, est un progrès considérable par rapport à ce qui se faisait auparavant, surtout à partir de la page 289. C'est la première fois, je crois, qu'à l'étude du sol et de l'histoire politique on ajoute, dans un ouvrage d'ensemble, celles, tout aussi importantes pour qui veut comprendre la France et la diversité de ses habitants, des noms de lieu (chapitre x), des provinces et pays (chapitres xi à xiii), des types de maisons et de villages (chapitres xiv et xv). Il s'agit là de quatre domaines scientifiques dont la découverte est due à des Français, dont la mise en valeur avait été commencée par des Français, mais qui, sans appui de l'Etat ni des particuliers riches, ont depuis une vingtaine d'années été peu à peu délaissés chez nous pour acquérir en Allemagne, en Autriche, en Hongrie, dans les pays balkaniques, aux Etats-Unis, et un peu moins en Grande-Bretagne, mais beaucoup en pays scandinaves, une situation reconnue. Il y a dans ces pays des chaires consacrées uniquement à l'étude de la toponomastique (étude des noms de lieu, créée par Longnon), à celle des maisons et villages (conseillée par Ampère et Mérimée, si je ne me trompe, en tout cas inaugurée par l'enquête de De Foville), à celle des anciens *pagus* et des petites régions (créée et développée en France d'a-

bord par les historiens, puis élargie par les géographes) ; enfin la linguistique des dialectes et patois est depuis près de cent ans une science française, comme découverte de faits, de méthodes et de lois générales. M. Brunhes, en coordonnant les connaissances actuelles en ces domaines, acquiert un double mérite : il fait rendre justice à plusieurs catégories de savants spécialisés ; et il fait comprendre mieux à tous les Français ce qu'est leur pays et comment vivent nos provinces.

Certes, j'aurais là aussi quelques critiques à faire. Comme géographe, M. Brunhes classe les types de maisons d'après leur toit ; il donne même une carte de la répartition en France des types de toits. En ethnographie, il y a longtemps que nous avons abandonné ce criterium, qui est, c'est le cas de le dire, superficiel. Notre criterium vrai est le plan de la demeure d'une part, et le plan de situation des maisons par rapport au chemin ou à la route. Le toit est l'élément de la maison qui se détériore le plus et, par suite, dont la matière, la forme et même le plan de charpente se modifient plus vite que ceux de n'importe quelle autre partie. En cas de déplacement du peuple, les matériaux changeant selon la nature du pays, le toit peut changer de forme ; mais le plan de base de la maison, c'est-à-dire la répartition des chambres, la situation du foyer, etc., se maintiennent sans modification. Il existe déjà une énorme littérature sur ces questions, tant pour les peuples dits « sauvages » que pour ceux de l'Europe ; il faut en tenir compte pour étudier les maisons de France, les sérier par types, et discerner la parenté ou l'indépendance de ces types. Mais enfin, tel quel, comme je l'ai dit, le livre de M. Brunhes marque un grand progrès. Les bois et les aquarelles de Lepère sont très bien : pour que je dise cela sans ajouter un *mais*...

§

Comme manuels, je tiens à signaler la publication, en une édition revue et mise à jour par A.-C. Haddon, professeur d'ethnographie à l'université de Cambridge, et un de ses élèves, M. A. H. Quiggin, de l'excellent livre de A. H. Keane, **Man past and present**. Notre seul manuel français, celui de Deniker, est épuisé depuis longtemps et on ne sait trop, l'auteur étant mort, quand en paraîtra une nouvelle édition, mise à jour.

Un autre bon manuel, celui de Georg Buschan, est lui aussi

épuisé. C'est donc un grand service rendu à notre science que cette nouvelle édition du manuel de Keane. Les types anthropologiques, répartis en XVI planches, sont bien choisis. Un jeu de caractères gras facilite la recherche ; les notes bibliographiques sont aussi complètes qu'on peut le désirer dans un manuel ; quelques unes sont de véritables petits traités critiques. Je conseillerais seulement d'abandonner pour les noms de peuples, dans une troisième édition, l'*s* du pluriel, pour ne maintenir, comme on fait maintenant dans les publications spéciales, que l'*s* radicale. Voici deux pluriels de populations septentrionales *the Tungus* et *the Votiaks ;* comment le public général auquel le manuel est destiné saura-t-il sans recherche que dans le premier cas il s'agit du peuple des *Tungus* (Tongouzes de la Sibérie) et dans le second du peuple *Votiak*, qui est proche parent des Tchérémisses et des Finnois. La règle est de nos jours de ne mettre le signe pluriel que si le nom du peuple a été francisé (anglicisé, etc.), par l'usage ; on écrira, par exemple, les Lolo, les Miao-tse, mais les Lapons, les Lituaniens ; on a le choix entre les Eskimo (comme écrivent les savants du Canada et des Etats-Unis) et les Esquimaux (orthographe traditionnelle française); quant au féminin, on préfère ne plus le former : une Votiak, une Esquimau. Ces petites remarques ont quelque importance si on veut bien se rappeler qu'en ethnographie nous avons affaire à environ huit mille noms de peuples.

§

Je ne suis pas très partisan en ce moment des traductions d'ouvrages spéciaux : il y a trop de monographies scientifiques françaises qui ne trouvent pas d'éditeur, et si cela continue (par fonction, je lis chaque jour le *Times* et quelques autres journaux étrangers, je suis donc au courant), notre production scientifique tombera bien au-dessous de celle des pays de second ordre, et même de troisième. Cependant, on doit atténuer l'attitude quand il s'agit de livres comme celui de J.-G. Frazer sur **Les Origines magiques de la Royauté** ; la traduction, due à Paul-Hyacinthe Loyson, est excellente. Ce livre, en effet, a marqué une date dans nos études quand il parut en anglais ; il fallut reviser bien des théories qui avaient cours sur les débuts de la royauté, des castes royales et de l'Etat. C'est un fait démontré par Frazer, avec un luxe édifiant de preuves, que dans les civilisations primi-

tives, le roi n'est pas le maître de ses « sujets », mais qu'il est leur esclave, ou pour mieux dire leur symbole, responsable tant des phénomènes naturels (pluie, sécheresse, bonnes récoltes, réussite de l'élevage ou épizooties, etc.). que des phénomènes sociaux (justice, sorcellerie, guerre et paix, commerce, etc.). En cas d'échec, on le met à mort ; et il sait, dès son accession au pouvoir, que pour vivre, il lui faut réussir toutes les entreprises en relation avec le bien de la communauté. Lisez le livre de Frazer : il vous fournira cette conclusion, qui ne manque pas d'actualité, que c'est seulement dans les civilisations les plus avancées que les gouvernants sont pratiquement irresponsables vis-à-vis de la collectivité gouvernée. Ce qui, sans doute, prouve que nos systèmes modernes de gouvernement sont un progrès sur ceux des « Sauvages ».

Pourtant M. Bury n'a pas signalé cet élément dans son intéressante étude de **L'Idée de progrès**. Les théoriciens français y occupent une place d'honneur, car c'est en France surtout qu'on a élaboré, depuis le milieu du XVIIIe siècle, une théorie générale suivant laquelle l'Humanité va du mal au mieux. Cette théorie, sous ses diverses formes, a été souvent critiquée ; M. Bury, aux objections antérieures ajoute les siennes. Elle lui reste pourtant sympathique. L'idée de progrès participe certainement de la foi religieuse ; on croit au progrès, ou on n'y croit pas. Ou plutôt, comme l'indiquait jadis Remy de Gourmont, comme je l'ai ensuite montré pour un certain nombre de concepts et de techniques, il peut y avoir en théorie, et il y a en effet pratiquement progrès, depuis deux cent mille ans que l'humanité existe, en certains domaines ; mais il n'y en a pas, et il ne peut pas y en avoir dans d'autres. Je continue à penser que l'homme préhistorique était en moyenne aussi intelligent que l'homme moyen civilisé actuel. Quant aux individus d'intelligence supérieure, qui seuls font le progrès réel, tant qu'on n'aura pas trouvé un procédé pour les produire à volonté, il n'y aura pas de progrès continu.

Le progrès acquis jusqu'ici consiste seulement à donner à un plus grand nombre d'hommes les moyens techniques de développer leur intelligence native, le plus possible, et dans le plus de directions possible. Quant aux théories, il y en a tant, que je renvoie au livre de M. Bury ; il les analyse clairement, montre leurs rapports, et donne à qui escompte l'avenir quelques raisons de

penser que la présente période de dépression n'est qu'un bien petit épisode dans la marche générale de l'humanité. Si c'est une erreur, elle a du moins ceci de bon qu'elle empêche de se lamenter sur le prix du beurre et de la viande. Nos arrière-petits-neveux mangeront sans doute à leur faim. Notre consolation est de nous dire que c'est à nous qu'ils le devront.

A. VAN GENNEP.

VOYAGES

Dr Paul Chatinières : *Dans le Grand Atlas marocain*, Plon. — Victor Piquet : *Le Maroc*, Armand Colin. — Fred. Boissonnas : *Le berceau des Serbes*, Boissonnas à Genève. — Id., *Smyrne*, ib. — Albert Dauzat : *Un mois en Suisse*, Hachette. — Paul Grueyer : *Huit jours à Versailles*, ib. — L. et Ch. Fouchier : *Un mois aux Pyrénées*, ib.

La librairie Plon a publié une relation curieuse du Dr Paul Chatinières : **Dans le Grand Atlas Marocain**, — extraits d'un carnet de route où l'auteur raconte les expéditions qu'il dut effectuer comme médecin d'assistance indigène au Maroc de 1912 à 1914 et spécialement comme membre du groupe sanitaire mobile de Marrakech. Son rôle était en même temps un rôle d'influence politique, et il fut à même de pénétrer la vie indigène, spécialement dans le Goundafa, à la Kasbah féodale de Tala n'Yacoub, dans le fief des Glaoua-Fetouaka, dans le Réraïa et le Sous, ce qui lui a permis de décrire la vie marocaine, de curieux aspects du pays, de noter de nombreux détails sur les mœurs et la population. Le livre qu'il publie donne des anecdotes, l'aspect de Fez pendant le Rhamadan, la physionomie pittoresque et le coloris de Marrakech ; ailleurs le pèlerinage de Moulay-Brahim dans les gorges de l'Oued-Réraïa, etc. Une curieuse étude est faite également des Chillouh, population indigène très différente de l'Arabe et qui l'a très certainement précédé dans le pays. De fait, ce sont des Berbères, associés aux races des conquérants, mais qui ont gardé leurs caractères ethniques comme ils ont eu une histoire spéciale. — Pour finir, le Dr Chatinières parle des possibilités et conditions de la colonisation.

Chez Armand Colin il a été donné une nouvelle édition du livre de Victor Piquet : **Le Maroc**, *géographie, histoire, mise en valeur*, avec de nombreuses indications sur le climat, le sol, le régime des eaux, les forêts et cultures, — voire les possibilités

industrielles, etc. Une seconde partie raconte l'histoire du pays depuis les Phéniciens, les rois berbères, l'époque romaine, la période byzantine. Ce furent ensuite les premières invasions arabes, l'empire édrésite de Fez ; les dynasties berbères : Almoravides, Almohades, Mérinides ; la colonisation portugaise et espagnole ; puis, du XVIe au XIXe siècles, les chérifs saadiens, les marabouts, les chérifs filaliens ; l'histoire du Maroc de 1830 à 1904, les derniers traités et le Protectorat. C'est la partie surtout intéressante de l'ouvrage. Un chapitre encore s'occupe de la population : Berbères, Arabes, Maures, Juifs, — avant de parler des conditions du protectorat, de l'administration générale, du régime foncier, des travaux publics, de la colonisation, etc. — Ce volume, mis au point et de beaucoup augmenté, donne aussi d'intéressantes cartes de la région : Maroc politique, population, embouchure du Sebou, ville et port de Casablanca, etc.

§

M. Frédéric Boissonnas, de Genève, publie encore deux très beaux albums d'illustrations, l'un sur le **Berceau des Serbes**, la Macédoine, avec une introduction de M. Baud-Bovy donnant l'impression des villes et paysages de la région, ses légendes et souvenirs le plus souvent héroïques. Des notices accompagnent les planches dont les plus remarquables concernent Skoplié (Uskub), son aqueduc, l'iconostase du monastère de Saint-Sauveur, le cours du Vardar au pied de la ville, le couvent de Saint-Elie au-dessus de Bragnane, et sa curieuse chapelle incrustée sur un rocher qui troue le plancher d'une galerie ; d'autres se trouvent consacrées à l'église ruinée de Saint-Nicolas, près de Lioubantza, ou donnent une cour de maison que traverse un ruisseau à Kalkandelen (Titovo) ; la curieuse église de Gratchanitza ou celle de Saint-Dimitri à Velès ; la lugubre plaine de Kossovo qui fut le tombeau des Serbes en 1389 ; une rue dans le haut quartier de Kruchevo ; plus loin la tour de Marko ; le sommet d'or de Treskawatz, etc...

Un recueil analogue se trouve publié sur **Smyrne** avec une introduction de M. Edouard Chapuisat. — Smyrne remonte aux vieilles époques de la Grèce et ses vicissitudes furent nombreuses ; Alexandre le Grand la rebâtit après un sac des Lydiens ; Tibère dut en relever également les murailles. Plus tard, les Turcs, puis les troupes du Bas-Empire s'en emparèrent ; l'empereur Comnène

la restaura ; prise et reprise elle finit par demeurer aux Musulmans, mais constitua un foyer d'agitation jusqu'à l'occupation grecque de 1919. — Les planches reproduisent de remarquables photographies donnant l'aspect de la côte, près du cap Sunium ; des coins pris dans les quartiers et les cimetières turcs ; des aspects du port ; la forteresse du mont Pagus, château de l'Acropole ; le pont des Caravanes, un des coins les plus animés de la ville ; le quartier grec ; aux environs, le petit aqueduc du prophète Elie et le grand aqueduc d'Alexandre dont une remarquable photogravure donne le pittoresque décor.

§

La librairie Hachette a publié une nouvelle série de guides, dont un volume de M. Albert Dauzat est consacré aux cantons helvétiques : **Un mois en Suisse**, voyage bien rapide sans doute pour connaître le pays, mais qui permet au moins d'en avoir une idée, — d'en indiquer les villes et sites principaux. C'est Genève avec son très beau lac, Lausanne, Vevey et plus loin le château de Chillon ; Berne et l'Oberland bernois, avec Thoune, Interlaken, la Jungfrau ; le Bas Valais avec le grand Saint-Bernard, le site du Felsenburg, le lac d'Œschinen et le Blümlisalp ; plus bas la vallée de Trient ; le Haut-Valais avec Zermatt, le mont Cervin, le mont Rose ; la région des glaciers du Rhône, de la Furka ; Lucerne, le Rigi et le mont Pilate ; Lugano, le lac Majeur ; les Grisons enfin et la descente du Rhin avec la gorge de la Tamina, le joli lac de Ragatz, Zurich, Neuchâtel, etc. — Mais s'il n'y a dans cet itinéraire que le voyage d'un mois, on peut toujours dire que le temps serait bien employé.

Dans la même collection il est juste d'indiquer encore le volume de Paul Gruyer : **Huit jours à Versailles**, qui est à la fois un livre d'histoire, d'art et un guide anecdotique. Le château de Versailles s'y trouve abondamment décrit depuis la Place d'armes et les Ecuries du Roi qui lui font face ; les constructions et cours disposées par Louis XIV, — la chapelle, les appartements, galeries, salles et salons ; le Versailles de Louis XV, celui de Louis XVI et de Marie-Antoinette. L'historique de l'ouvrage parle ensuite des dévastations révolutionnaires ; de Napoléon Ier et de la Restauration ; du musée qu'établit Louis-Philippe, et promène le visiteur dans les dépendances du château, décrit le parc avec ses aménagements, la statuaire, les bosquets

et pièces d'eau, enfin les Trianons, avec le musée des voitures, le parc, les jardins, — le hameau, la maison de la Reine, — toutes ces curiosités qui nous restent d'un temps frivole aux approches de la catastrophe de 1789. — Aux portes de Paris, c'est à Versailles qu'on retrouve le mieux les fastes de la royauté à son déclin, les souvenirs de sa grandeur et de sa gloire jusqu'aux derniers jours de l'ancien régime, et il faut savoir gré à M. Paul Gruyer de cette publication qui constitue un guide précieux et une intéressante lecture.

Il nous reste à présenter le volume de L. et Ch. de Fouchier, **un Mois aux Pyrénées**, série de courses et promenades dans une des régions les plus curieuses de la France et sur la frontière d'Espagne. C'est Bayonne et la Côte d'Argent, — Dax, Biarritz, Saint-Jean-de-Luz, Hendaye, — avec une pointe sur Fontarabie et une autre sur Irun ; même sur Saint-Sébastien, Tolosa, Bilbao. On entre ensuite dans le pays basque pour arriver à Saint-Jean-Pied-de-Port, Pampelune, Mauléon. Ensuite c'est le Béarn avec Pau, Lescar, Orthez, Salies-de Béarn, Sauveterre, Oloron, la vallée d'Aspe, la vallée d'Ossau ; le Bigorre avec Luz, Cauterets, le cirque fameux de Gavarnie ; les Quatre Vallées avec Luchon, Saint-Béat, Mauléon, Saint-Bertrand de Comminges ; le Conserans, avec Saint-Lizier, Saint-Girons ; le pays de Foix, avec Foix, la vallée de l'Ariège, Tarascon ; la république d'Andorre ; la Cerdagne et le Carlitte — où l'on rencontre Puycerda, Bourg-Madame, le Capcir et le Rébenty ; Carcassonne, où travailla si longtemps Viollet-le-Duc ; le Roussillon avec Perpignan, Prades, Villefranche de Conflent, Céret, Montlouis, Arles-sur-Tech, etc. On peut ajouter que cette région frontière possède encore nombre d'églises fortifiées, — à Luz, Castelbon, Montjoie, Prades, Saint-Michel-de-Cuxa, Elne. Le guide que nous devons à MM. L. et Ch. de Fouchier est un travail consciencieux et bien fait, abondant en indications et en souvenirs historiques. Avec les deux précédents, c'est une heureuse acquisition et qui fera bonne figure dans les collections de la librairie Hachette.

CHARLES MERKI.

LES REVUES

La Revue de l'Epoque : une ballade de M. Paul Fort : « l'Oubli » ; la menace de la guerre ; nécessité d'une ligue internationale pour la paix. — *Le Courrier de Monsieur Pic* : opinion de M. Sacha Guitry sur l'auteur drama-

tique. — *La Nouvelle Revue Française* : notes de Jules Laforgue. — *La Revue critique* : deux poèmes de M. André Castagnon. — Memento. — Nouveautés.

Les poètes sont très souvent de grands clairvoyants. M. Paul Fort, lorsqu'il a regardé le passé, en a fait ressurgir un *Louis XI, curieux homme* qui est bien le plus vivant Louis XI de notre littérature et pourrait, Edison aidant, en apprendre au sire de Commines lui-même sur le cœur et l'esprit de son royal patron.

L'état présent de la France au milieu des nations vient d'inspirer à M. Paul Fort une « ballade française » qui est un cri d'alarme. Beaucoup de gens, comme nous, le jugeront opportun.

Il serait urgent que, sous la tutelle des morts de la guerre, se fondât, pour travailler effectivement, une ligue de tous les citoyens du monde entier : *contre la guerre*. Ce pourrait être le nom de cette internationale constituée en dehors de toute confession politique, religieuse ou nationale. Elle recruterait d'abord les 99 centièmes des anciens combattants véritables. Ils seraient les meilleurs propagandistes. Autour d'eux se grouperaient par millions et millions les adversaires de tout impérialisme capable d'aboutir à une levée d'armes. Aucun intérêt de classe ou de nation ne pourrait prévaloir contre le maintien universel de la paix,

Si tous les gens du monde voulaient s'donner la main !

comme l'a chanté M. Paul Fort, quand nous avions vingt ans.

Aujourd'hui, écoutons, pour le retenir, son avertissement (**La Revue de l'Epoque**, novembre) :

L'OUBLI

France, vous riez trop, ma chère. Vous irez encore à la guerre.
Mais pourquoi riez-vous si fort ? Est-ce en réponse à tous ces morts ?
Il est des rires sous la terre. Ce sont rires du bout des dents.
La terre est noire, ils sont dedans, tous ceux que voient rire les vers,
rire en mordant le pied des croix. Ils rient, mais c'est de vous, je crois,
France ! Vous riez trop, ma chère, vous irez encore à la guerre.

Méditons le sens douloureux et grave de ce poème. Souvenons-nous de tous ces pauvres morts. Pas un de nous qui n'en ait connu plus d'une centaine pour sa part ! Ils doivent nous inspirer continuellement *contre la guerre* ; car, il n'est de pire crime que la guerre : elle les enfante tous et abaisse le niveau moral des indi-

vidus, des collectivités, des gouvernements. A défaut de pouvoir encore se régir eux-mêmes, les peuples doivent s'unir pour n'être plus jamais lancés les uns contre les autres par les dangereuses minorités qui les conduisent sans prévoyance, mues par l'ambition personnelle, le lucre ou la simple peur de la dépossession, triple mobile qu'une abominable rhétorique masque sous les mots galvaudés de Patrie, d'Honneur et de Droit.

§

En octobre, a paru le n° 6 du **Courrier de Monsieur Pic** publié par M. Sacha Guitry. L'Académie Française y est représentée par MM. E. Boutroux et R. de Flers ; le théâtre, par MM. Lucien et Sacha Guitry ; la poésie, par Mme de Noailles ; le théâtre encore, par MM. Tristan Bernard, Albin Valabrègue, André Messager ; le dessin, par M. Abel Faivre. C'est un ensemble fort distingué, on le voit.

Dans un « salut à l'année qui commence », plein de verve, M. Sacha Guitry traite du théâtre, des acteurs, des auteurs dont on joue les pièces, de ceux que l'on joue sans représenter leurs pièces, et enfin du public.

Nul plus que moi n'admire le talent profond, inventif et si adorable de jeunesse, de M. Sacha Guitry. C'est un auteur dramatique supérieur à la plupart de ses aînés. Son succès est un des honneurs de ce temps qui accorde trop le succès à des rengaines. On pourrait citer une demi-douzaine de noms actuels, affichés chaque soir, toujours les mêmes, qui signent, accolés ou isolés, toujours la même pièce fade et souriante.

Cette pièce, on la représentait autrefois déjà, et feu Emile de Najac en était l'un des auteurs. C'était au temps que Becque, découragé par la dure vie, ne pouvait achever *Les Polichinelles*, et que M. Claude Monet connaissait l'amertume d'une existence très chiche, quand un Bouguereau et un Meissonier menaient large train, soutenus par le mauvais goût du public et du monde officiel.

M. Sacha Guitry sait parfaitement cela. Il croit néanmoins pouvoir écrire à *Monsieur Pic* :

Un homme dont les pièces sont constamment refusées par tous les directeurs de tous les théâtres de Paris n'est pas un auteur dramatique.

Quelle erreur ! Cet homme peut justement être *le véritable*

auteur dramatique, incompris des directeurs *parce qu'il apporte trop de nouveauté* dans ses pièces. Je gage qu'une pièce de M. Sacha Guitry, — la prochaine, si l'on veut, car elle en sera probablement la meilleure, — anonymement présentée à tous les théâtres de Paris, de la Comédie-Française au moindre de ces théâtres, ne sera pas lue. Si elle l'était, par miracle, dans le semestre, elle serait unanimement refusée, à cause de son originalité même.

Une pièce ? Les directeurs de théâtre s'en moquent bien ! Ils se battent entre eux pour accaparer les signatures connues qui couvrent une marchandise fabriquée pour attirer le public et l'argent Emile de Najac, en qui survivait la foule des auteurs qui ont barré l'avenir dramatique d'un Balzac, — Emile de Najac et les cinq ou six « auteurs dramatiques » oubliés, en faveur avec lui, il y a quelque trente ans, continuent l'occupation de tous les théâtres parisiens, sous le nom de MM... Et il existe peut-être, quelque part, un nouvel Henry Becque ! Et M. Sacha Guitry lui dénie la qualité d'auteur dramatique, parceque cet Henry Becque ne parvient pas à faire lire ou recevoir ses œuvres !

Je voudrais avoir incité M. Sacha Guitry à revenir sur cette brève phrase que j'ai citée — elle est le fond de sa jolie lettre, — et à entretenir de sa conversion partielle M. Pic auquel il adresse ce compliment familier :

Vous avez près de soixante ans, vous êtes fin, sensible et distingué, et vous êtes un tantinet réactionnaire. Vous êtes mon type, vous êtes le meilleur type qui soit.

§

La Nouvelle Revue Française (1er octobre) publie les « Notes d'un agenda » de Jules Laforgue. Elles sont de 1883, contemporaines du séjour du poète auprès de l'impératrice Augusta, en qualité de lecteur français.

Nous y relevons ce double hommage à Victor Hugo :

(25 mai). — Relu des « Chansons des Rues et des bois » — Vraiment un Etre unique.

(15 juin) — reçu le 5e de la Légende des siècles — Un prodigieux monsieur, en vérité.

Et le 24 juin, Laforgue notait ceci :

— Spleen — revu Maria Sch. — étonnante — La sagesse de Ver-

laine — Quel vrai poète — c'est bien celui dont je me rapproche le plus — négligence absolue de la forme, plaintes d'enfant —

Ces croquis, maintenant, sont de juillet :

Mardi 17. — Le Comte Mouraviev (croix rouge) — invitat. au dîner — Placé entre Brandebourg et lieutenant — lettre à la Hacke et confér. au pied de la statue en haut du g^d escalier — ce soir, observé l'Emp. mystère — Règle du jeu de crocket — ennuis pour mes chemises — grand vent — tout blafard — sensations d'automne.

Mercredi 18. — Pluies — averses — vent, qui ont tout lavé, car ce soir clair de lune solitaire sur le Rhin et les coteaux, clair de lune charmeur des nids — pas de lecture — soirée — le prince — Mavrocordato, noir, barbu, pommadé, mauvais français ganté comme un marié de province, tournant ses pouces gantés quand l'Impé. le complimentait. Il a joué, il a réveillé ce pianino que je croyais mort — délicat, bon élève princier (air national grec ?), la princesse, petite, maigre, ébouriffée, crépue, bêtasse, en bleu empesé — Puis les autres — Mlle de Gélien trop blondasse mais si vive dans sa douceur de laide charmante — etc., etc... — Dans ce monde, pas cinq minutes de conversation non creuse, fine, subtile, neuve — des banalités de salon — art, littérature, etc.

Mercredi 25. — Mes congés du 10 août au 1er novembre ! — Fumé l'odalisque — maudite la race des blanchisseuse inexactes ! ! — Ce soir le prince Mavrocordato — coiffeur — joue — puis cause en mangeant avec l'Emp.

Des airs { de prince — cabotin
{ capables de bourgeois

tel morceau du cachet — Elle : on retrouve la trace de ses souffrances dans les morceaux de Chopin — On joue courses de chevaux de plomb — *une partie*. Je joue le dernier tout le temps, je vais dernier, et soudain je gagne ! ! l'Imp. envoie la C. Hacke chercher un carnet peluche rouge pour mon lot.

§

La Revue Critique (25 octobre) publie des poésies ailées et fines de M. André Castagnon. Voici deux des mieux venues de ces pièces où l'on découvre une sensibilité nouvelle :

Jour nouveau, oiseau du hasard,
sur mon destin viendras-tu te poser ?

Ah ! verrai-je passer en ton regard
un jeune rêve inespéré ?

Jour nouveau, flamme qui palpites,
entends-tu le cri de mon cœur ?

— Nous soufflons sur notre bonheur
Pour qu'il s'éloigne un peu moins vite.

L'ARBRE

Tant de jours et de nuits tu retiens à tes branches
qu'un calme magnanime autour de toi s'épanche.

Tu ne le connais pas, ce mal mystérieux
qui vers tout l'horizon sans cesse nous attire.
Ton silence me parle avec la voix d'un dieu,
arbre immobile et plus heureux qu'aucun navire.

Lorsqu'on a comme toi le soleil et la nuit dans ses rameaux
on entend sans regret le chant d'une source ou un cri d'oiseau.
Tu te plais loin des maisons ; mais la maison cherche ton visage,
car ton rêve est plus beau que le plus beau voyage.

Memento. — *Revue de Paris* (1er novembre) : « Les trois personnes », nouvelle de M. René Boylesve. — Un émouvant portrait de Paul Drouot, par M. Henri de Régnier, en préface à la publication d' « Eurydice deux fois perdue », prose lyrique. — Amiral Degouy : « La marine et l'Invention ». — *** : « La Bataille de la Vistule ».

Revue des Deux Mondes (1er novembre) : « Gambetta », par M. G. Hanotaux. — « Thiers », par E. Faguet. — « Alexandre Millerand », par M. René Viviani. — « Qui était l'Astrée de Ronsard ? », par M. André Beaunier.

L'Opinion (16 et 23 octobre) : M. Abel Lefranc : « Du nouveau sur Shakespeare : le secret du *Songe d'une nuit d'été* ». — (30 octobre) : « Arrêtons le gaspillage », par M. Maurice Colrat. — M. Maurice Wolf : « Rabindranath Tagore ». — M. Legrand-Chabrier : « A Reims ».

Revue hebdomadaire (30 octobre) : « Poèmes », de Mme de Noailles.

La Nouvelle Revue (1er novembre) : « Garnier-Pagès », par M. Léonce Grasilier.

La Renaissance (30 octobre : « Le centenaire d'E. Fromentin », par M. H. Lapauze. — « La misère à Vienne », par M. Pierre Hamp. — M. Valmy-Baisse : « Ce qu'on chante à Paris ».

L'Europe Nouvelle (24 octobre) : « Les Cinq à Sept constantinopolitains », par M. Jean Lefranc.

La Revue de Genève (octobre) : « Mérimée », par M. J.-G. Aubry. — M. G. Moore : « Mémoires de ma vie morte ». — Troisième et dernière partie de *Le Patron*, un nouvel et admirable roman de Maxime Gorki.

L'Action nationale (25 octobre) : M. Ch. Andler : « Description d'un Institut du Travail ». — « La baisse des prix est-elle possible ? » par M. Henri Mazel.

Le Bulletin de la vie artistique (15 octobre) : Souvenirs de M. Henri Gervex sur « E. Manet ».

Le Monde nouveau (octobre) : M. A. Le Corbeau : « Sur Emile Zola », avec une lettre autographe inédite de Zola. — Mme H. Vacaresco : « Le mariage du Soleil et de la Pluie », légende roumaine. — « Héro et Léandre », par M. R. Clauzel. — Un « Poème » de M. F. Son. — Le début de « Salivard Ier », roman inédit de M. Paul Lombard.

Le Correspondant (25 octobre) : « Souvenirs », de M. H. Cochin. — « Journal d'une étudiante », par Mlle L. Zanta. — « Un grand artiste belge : le comte J. de Lalaing, peintre et statuaire », par M. A. Dumaine.

NOUVEAUTÉS.

« *Nos bonnes feuilles* » (fascicule I ; 14 octobre) « organe de présentation littéraire », 4, rue Louvois, fondé par M. P. Boissie, qui en veut faire « l'organe littéraire de l'optimisme philosophique et de l'idéalisme contemporains ». Collaborateurs du numéro initial : Passime ; MM. P. Boissie, R. Valbelle, G. Aubault de La Haulte Chambre.

« *Médicis* » (octobre), « revue littéraire », organe du « cercle Médicis », 47, rue Montagne aux Herbes potagères, à Bruxelles. Périodicité réservée. But :

« Nous espérons pouvoir grouper sous le manteau de Médicis quelques jeunes énergies, assoiffées encore de belles et généreuses idées, qui pourront, peut-être, faire naître en Belgique un foyer semblable à celui que créa naguère la Jeune Belgique. »

Le premier groupement réalisé compte MM. Fiérens-Gevaert, Léon Chenoy, A. Daxhelet, M. Legrand, M. Casteels, M. Deauville, M. Angenot, M. liebrecht, etc.

L'Esprit nouveau : « Revue internationale d'esthétique », 13, quai de Conti, à Paris, dirigée par M. Paul Bernier, paraîtra le 15 de chaque mois. Le no 1 n'est pas daté. Il inaugure la destinée de « la première revue du monde vraiment consacrée à l'esthétique vivante ». On trouve à lire : une belle conférence de M. Victor Basch : « L'esthétique nouvelle et la science de l'art » ; des « notes sur Seurat », par M. Bisière ; « Découverte du Lyrisme », par M. Paul Bernier ; un « Picasso », par M. A. Salmon ; « l'Esthétique du Cinéma », par M. A. Zokine ; « Le Cirque, art nouveau », par Mme Céline Arnauld, etc.

L'Acropole (no 1, octobre) : revue mensuelle, directeur : M. Charles Vellay : 21, rue Loukionou, Athènes.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

ART

Le Salon d'Automne (*La Sculpture et les Arts décoratifs*). — Nos sculpteurs donnent un bel effort orienté vers une

recherche de grâce. La disposition de leurs envois, la plupart de bustes ou de petite sculpture, contribue à les placer dans la ligne des recherches d'un Houdon, en une fidélité à la belle époque du XVIIe siècle. Mais, plus monumental en ses proportions, l'art d'un Marque ou d'un Halon ou de Mlle Bass rechercherait une plastique élégante, vivante sans contorsion, sans stylisation exceptionnelle, mais d'un bel équilibre.

La figurine de Marque et sa maquette de fontaine décorative construite de jeux harmonieux d'enfants sont charmantes. Il y a beaucoup de talent dans la simplicité de M. Halon, dans la finesse nerveuse de M. Dejean, dans le hiératisme paysan et subtil de M. Quilivic. Les bustes de M. Pimienta sont très vivants.

James Vibert a réuni dans la même architecture ses études de mains. L'accord, le désir, l'union communiquent aux mains des expressions différentes et bien rendues dans leurs gradations de diversité. C'est une évocation de sentiments que l'imagination peut compléter sur les données du sculpteur. Un buste polychrome d'Abbal, une tête de République rappelle l'effort neuf et vaillant de l'artiste. La Danaïde et la Pleureuse de Mlle Bass marquent un goût profond et sûr, une belle noblesse de lignes jolies. Une rétrospective de Constantin Meunier, assez drue, permet de juger l'artiste avec le recul nécessaire. Il sort plus grand de cette épreuve. Une recherche de la douceur dans la force et la vérité illumine cet art vériste. Sans doute certaines figures dessinées de Millet hantent toujours l'esprit auprès des figures sculptées de Meunier ; mais si le vocabulaire de Meunier n'était pas tout neuf, il le parlait avec un accent tout personnel. Il a décrit avec originalité un terroir d'art qu'il était le premier à inventorier. M. Paco Durio expose une maquette de monument de la Victoire, de Temple de la Victoire. On explique dans un opuscule pourquoi M. Durio s'est arrêté à certaines formules architecturales faisant dériver ses ogives de l'obus, ses coupoles du casque, ce qui pour la coupole est un simple retour des choses. Charles Saunier a signalé ces rapports des toitures des couvertures architecturales avec les coiffures.

Quoi qu'il en soit des moyens de conception de M. Durio, son projet de Temple présente un incontestable aspect de force et de grandeur et il est fort à souhaiter que son projet s'anime d'une existence complète.

Les meubliers offrent une excellente moyenne. André Mare présente un ensemble excellent ; Dufrêne aussi et aussi Follot. La conception d'André Mare de grouper autour du maître d'œuvre toute une équipe d'artistes originaux, d'accord avec lui sur les fins principales de l'art du mobilier et pratiquant des opinions esthétiques parentes, doit donner d'excellents résultats. Dufrêne depuis longtemps déploie un goût charmant, créant des salons, des salles à manger, des tables dont il prévoit tous les détails, du divan et du buffet à la tasse à thé et au vide-poche.

Depuis très longtemps exercé à la stylisation des lignes florales, il utilise son lexique des formes avec beaucoup de goût. Follot est naturellement somptueux, manie l'or et l'étoffe éclatante.

Francis Jourdain cherche toujours à donner à la salle qu'il imagine une sorte de ligne continue, faisant faire corps au meuble avec les parois. Toutes ces créations, en particulier, sont aimables et parfois charmantes.

Elles dénotent une série d'efforts fragmentaires, tenant compte des convenances de tel ou tel amateur, des possibilités de tel hôtel ou appartement. Si l'on cherchait à apercevoir une ligne générale d'effort, un essai complet de création d'un style, on ne le trouverait point. Mais à ce reproche nos meubliers objecteraient non sans justesse, que les styles se créent de tâtonnements, que ceux (les plus classiques) qui donnent la plus spécieuse apparence de solidité, de continuité d'existence théorique préalable à l'exécution pratique sortent en réalité d'un multiple effort concentrique, commandé par des nécessités, qui se sont modifiées jusqu'à ce qu'une sorte d'équilibre se soit fait, certaines formes triomphant des autres. On peut donc applaudir à l'effort varié et fécond de nos meubliers. Amenés à traiter, dans une note de luxe, des aménagements nouveaux, des cabines de transatlantiques, ils s'en tirent comme M. Bruyer avec élégance et solidité.

A côté de ces efforts sérieux quelques fantaisies s'égarent dans des dissonances de couleurs vives. On a déjà fait beaucoup de ce côté ; dans les conceptions de Dufrêne ou d'André Mare il y a réaction nette contre cette polychromie excessive et mal ordonnée. Il n'y a point de mal, d'ailleurs, à créer des symphonies ardemment colorées. Le tout est de les orchestrer. Cela peut venir à ceux qui y mettent encore quelque excès d'audace et la

trouvaille d'un ton neuf est toujours une jolie chose et qui peut faire espérer une notion plus juste des accords de ton.

§

Une vitrine de Metthey rappelle sa carrière par la présentation de quelques œuvres toutes récentes. La gloire de Metthey ne s'établira dans la splendeur à laquelle elle a droit par une exposition plus générale témoignant de toute cette vie décorative qu'il a créée non tant dans les lignes, que dans l'ornementation. Richesse, somptuosité, goût, invention, variété, application d'un art de vrai peintre à un art de bon céramiste, telles étaient ses caractéristiques. Seul Braquemond mit autour d'imagination décorative dans les lignes, combien moins dans la couleur et la fantaisie de l'ornement.

La vitrine de Marinot est des plus curieuses. Ses verreries, où sur les fonds blancs évoluent des silhouettes ou volutent des fleurs polychromes, attestent aussi un art de peintre conjugué avec un art d'artisan.

Une carafe à fond grenu recherche la polychromie complète. Il est à souhaiter que Marinot continue son effort de ce côté. Galli avec ses transparences variées et surtout Henry Cros avec ses pâtes de verre ont montré quel véhicule de la couleur peut être le verre. Marinot a déjà indiqué qu'il peut agrandir son terrain d'art en restant fidèle à sa personnalité dans la multiplication des transparences colorées.

Les arts de l'enfance sont représentés au Salon d'Automne par Hellé et Carlègle. On sait la valeur poétique d'André Hellé et la signification de son style vériste et elliptique.

La tapisserie offre des panneaux fort intéressants. Mme Deltombe, Mme Ottmann exécutent une belle matière de beaux dessins, Mme Lassudrie offre aux artisans de larges conceptions décoratives, un peu abondantes, mais de bel effet.

Nos dinandiers et nos ferronniers sont outillés pour les plus vastes dessins. Ils ne nous offrent guère que des vases et des bibelots, mais on les voit aptes à collaborer à des tentatives monumentales. Les vases de M. Dunaud sont d'un goût charmant et varié, et les ferronneries de M. Brandt puissantes.

On a admiré les vases et les bols, au bleu ou au vert profonds de Massoul, la vitrine de Hamm, d'une élégance sobre, les bijoux de Rivaud, de style noble et pur, les tapis variés et éclatants de

M. Coudyser, le paravent de Mlle Lalique, les batiks de Mme Pangon. Les efforts faits en vue de la toilette féminine sont très dispersés. Si une robe peut être une œuvre d'art, ainsi que cela fut démontré, par exemple, par Victor Prouvé, l'exemple ne nous est pas donné au Salon d'Automne, encore qu'on nous l'ait promis. Ce sera sans doute pour l'année prochaine ou pour la suivante. Il faudra attendre qu'un artiste s'en occupe et donne à l'art de l'étoffe et à l'ajustement l'impulsion qu'un Lalique, un Metthey, un Marinot, un Mare, un Manzana-Pissarro ont donnée à la verrerie, à la céramique ou au mobilier. Sans doute, les artisans sont prêts ; il leur manque le maître d'œuvre, l'artiste-artisan.

GUSTAVE KAHN.

CINÉMATOGRAPHIE

Sur un livre nouveau : *Photogénie*.— Aphorismes utiles.— Ce que nous apportent quelques films français : *Le Silence* de Louis Delluc ; *La Rose* de J. de Baroncelli : *Miarka, la fille à l'Ourse*, de Mercanton ; *Narayana*, de Léon Poirier ; *Li-Hang le Cruel*, de E.-E. Violet.

Attendons-nous à voir surgir, dans un temps que j'espère proche, car il marquera l'avènement de l'art muet au règne du goût et de l'intelligence, toute une littérature du cinéma. Jusqu'à ce jour, point de livres, sinon *Le Cinéma* d'Henri Diamant-Berger et surtout *Cinéma et Cie* de Louis Delluc. De-ci, de-là, dans les revues spéciales surtout, on peut trouver des articles intéressants, mais ces documents et quelques recueils de techniques ne sauraient constituer encore une bibliographie suffisante. Pour traiter des problèmes immenses que pose l'étude de l'écran, il faut savoir réfléchir et écrire, autant que possible. Si l'on demandait à un grand nombre de nos « fabricants » de films au kilomètre leurs idées sur le cinquième art et surtout si on leur demandait de les fixer pour notre profit, on les trouverait sans doute terriblement embarrassés. Neuf fois sur dix, ils n'ont pas d'idées. Ils croient seulement être de grands hommes.

De plus, la critique n'existe pas. Malgré les efforts qui se manifestent maintenant dans la presse et les essais de quelques intellectuels enfin convertis, on ne saurait dire que la critique existe ; aussi, dans la majorité du public, prend-on encore ces essais trop peu au sérieux.

Comment, dans ces conditions, les marchands y prendraient-ils garde ?

Louis Delluc, parmi cette indifférence, est un de ceux qui auront fait beaucoup pour élever le cinéma français à la dignité d'un art nouveau. Avec beaucoup d'ironie et d'humour, avec un talent original, il sape les fausses gloires, essaie de dédorer les vaines idoles. Et non content de prêcher la bonne parole, il a mis lui-même la main à la pâte, il a essayé de montrer le vrai chemin, le seul chemin à suivre, et il fallait pour cela beaucoup de courage. La *Fête Espagnole*, que certains esprits chagrins considèrent encore comme un film prétentieux, n'en a pas moins été un début éclatant de production. Là-dessus, l'accord est assez unanime. Le public l'a confirmé.

D'ailleurs, on trouve dans son nouveau livre *Photogénie* (1) un certain nombre d'aphorismes que confirment ses réalisations cinégraphiques et que je livre à la méditation de nos metteurs en scène :

Nos meilleurs films sont parfois très laids pour être dus à trop de conscience laborieuse et factice...

La grande ressource des ignorants est de substituer la photographie au cinéma...

La Photogénie, c'est l'accord du cinéma et de la photographie.

L'écran demande, appelle, exige tous les raffinements de la technique, mais le spectateur n'a pas à savoir le prix de cet effort, il n'a qu'à regarder l'expression et à la recevoir toute nue, ou lui paraissant telle...

Les maîtres de l'écran sont ceux qui parlent à toute la foule.

Et confirmant le reproche que j'adressais ici récemment aux intellectuels, il écrit lui-même :

L'élite — qu'elle dit — a bien tort de ne pas s'apercevoir de l'importance d'un tel événement. Il nous surgit un art populaire véritable, à nous Français qui n'en avons jamais eu que sous la forme pompeuse, spéciale et impérieuse du luxe de l'Eglise. Et le monde entier des civilisés n'a pas eu de spectacle aussi vaste depuis les Dionysies athéniennes ! Vingt siècles de christianisme ont-ils remplacé ou tout bonnement étouffé ce besoin d'unir les idéals inconscients de la foule en un idéal représenté par une idée, une danse ou un masque ?

... Le cinéma est plus puissant que tout autre spectacle. Il rapproche davantage, il est même international, et c'est tellement énorme que personne ne songe à s'en étonner. Quand on se rendra compte de l'action mondiale du ciné, on sera peut-être terrifié. Car il faudrait par-

(1) De Brunoff, éditeur, Paris.

fois guider ce maître des foules. Mais les individualités mercantiles et artistiques s'entre-dévorent. Les propagandes se combattent grossièrement. Et tous ceux de France, qui pourraient ou devraient *savoir*, dédaignent l'écran ou ne le servent que du fond d'une loge, près de l'Etoile ou sur le Boulevard. Même, s'ils ne voient pas que c'est un art populaire en marche, ils gagneraient à aller de temps en temps dans les quartiers excentriques. Ce que la foule pense d'un film dramatique, d'une pitrerie ou des actualités est un enseignement. Et, ce qu'il est plus pressé de connaître, un renseignement.

Louis Delluc, non content de discuter et de démolir, essaie donc de construire. Il a mis récemment, lui-même, à l'écran un de ses scénarios : *Le Silence*. Et par réaction contre les seules préoccupations de technique qui semblent avoir fasciné nos metteurs en scène, ayant trouvé une idée visuellement réalisable, il la développe avec le maximum de simplicité, en des images qui ne visent pas au merveilleux, mais qui ont une âme et qui vivent. Et c'est bien là l'essentiel. Dans *le Silence*, il a cherché à nous donner l'impression d'un personnage unique en qui s'exalte le drame, ce qui n'a semblé aux pontifes qu'une gageure, ou qu'un paradoxe de plus. C'est beaucoup mieux. Ce monologue est un beau film. Nous y vivons pour la première fois peut-être un vrai drame psychologique rapide, précis, et les images qui surviennent ne fixent que des souvenirs qui mettent à nu devant nous l'âme et le cœur du héros.

Louis Delluc semble tenir à l'unité de temps et même à l'unité de lieu. On ne saurait trop remarquer combien cette vieille règle dramatique donne de vigueur et de rythme à ses compositions.

Le Silence a, ainsi, des caractères nettement marqués et du caractère ; et il joint aux qualités précises et originales, dont témoigne toujours, en ses moindres parties, sa réalisation, cette autre qualité si rare de satisfaire l'élite aussi bien que la masse. Chacun y trouve sa part de joie. Le goût et la science sans tapage qu'il révèle se manifestent presque dans l'interprétation qui est remarquable avec Signoret et surtout Eve Francis.

Aussi un tel film, avec ses imperfections presque inévitables, fera plus pour le progrès de la cinématographie que tous les beaux albums de cartes postales qu'éditent avec un certain fracas de publicité la plupart des marchands français.

§

Je pense que *La Rose* est une erreur de M. J. de Baroncelli, qui

nous devait mieux après *La Rafale*, et surtout après *Le Secret de Lone-Star*. Il a eu une idée personnelle. C'est déjà quelque chose. Mais elle ne sauve pas la pauvreté de la poésie qu'il a enfermée en ces images, et l'absence complète de cadence ou d'une cadence si lente qu'on ne la sent pas.

Par contre, Marcel L'Herbier continue ses efforts. On peut en suivre les progrès constants depuis *le Torrent* jusqu'à *L'Homme du large*, son dernier film, à travers *Rose-France*, et le *Carnaval des vérités*. S'il utilise toutes les ressources de la technique, son goût est trop sûr pour se contenter de cette seule perfection. Il a élargi le sujet, cette fois, jusqu'au poème. Il a même essayé de le faire participer à la grandeur des plus beaux spectacles de la nature. Et il y a souvent réussi. Aussi, ce qui fait de *l'Homme du Large* un film profondément émouvant, ce qui lui procure des plus précieuses beautés, c'est cette présence constante de la mer qui secoue le drame, le pénètre, l'envahit, le domine, lui prête ses sursauts grandioses, son âme mystérieuse, son infini. La voix de la mer est là, on subit sa note grave et prodigieuse, sorte de pédale qui soutient le chant du commencement à la fin du film.

Marcel L'Herbier affirme, d'ailleurs, qu'il a essayé de réaliser dans cette « marine » l'unité de la sonate, en y introduisant les rythmes différents qui caractérisent cette forme musicale : allegro, andante, scherzo, largo. Je regrette qu'il n'ait pas élargi la puissance de cette écriture visuelle en l'orchestrant, si je puis dire, de façon à l'élever jusqu'aux hauteurs de la symphonie. Car le leit-motiv en valait la peine. N'importe, pour avoir voulu faire une sonate, Marcel L'Herbier avait dû préalablement rechercher comment il pourrait rendre visuellement sensible un largo, un scherzo, un allegro, un andante. Mais la lenteur du rythme d'un andante ou d'un largo paraît singulièrement redoutable. Là réside, à mon avis, toute la faiblesse de *l'Homme du large*. On ne *sent* pas suffisamment ces rythmes lents, on les *entend* encore moins et il en résulte des « trous » fâcheux qui rompent l'unité de l'œuvre. Peut-être eût-il pu y remédier en soulignant ces rythmes difficiles, grâce à une partition musicale. Mais Marcel L'Herbier ne veut pas pour lui-même du film musical. Il ne veut pas que la musique accuse le rythme de l'image. Il voudrait plutôt que ses films pussent se passer totalement de musique et

il appelle fervemment le temps où ils seront *vus* et *entendus* à la fois, comme image et comme rythme, l'éducation du public étant devenue suffisante.

Je ne sais pas jusqu'à quel point une image pourra jamais suggérer un son. C'est plutôt un paradoxe qui a quelque analogie avec celui que fixa Rimbaud dans son *Sonnet des voyelles* :

A noir, E blanc, I rouge, U vert, O bleu.

Si Rimbaud, certainement au courant des phénomènes d'audition colorée, attribuait une couleur aux voyelles et développait de façon amusante une des correspondances possibles des choses, je ne vois évidemment pas pourquoi Marcel L'Herbier n'attribuerait pas un son à une image. Mais c'est là pure spéculation théorique. Elle sera seulement utile en ce sens qu'elle obligera le metteur en scène à une recherche plus précise encore d'harmonie générale par quoi ses films gagneront en unité et en beauté. Le cinéma est un art nouveau. Il faut lui trouver des rythmes nouveaux. On ne saurait l'enfermer seulement dans ceux dont la musique a suscité la découverte. L'image ne saurait être auditive que dans des cas très exceptionnels. Or on ne fait pas du normal avec de l'exceptionnel, ou cela garde simplement la saveur et l'amusement du paradoxe.

Je n'aime pas beaucoup le développement du sujet de *l'Homme du Large*. Je n'aime d'ailleurs pas beaucoup le sujet des films de Marcel L'Herbier. Ils empruntent toujours trop au fait divers et au mélo. On peut atteindre la foule par des moyens plus simples et tout aussi directs. Mais ceci une autre histoire. Passionné des perfections techniques, Marcel L'Herbier use volontiers de tous les procédés mis en vogue par les Américains : décentrations d'iris, fondus, sur impressions, etc., mais toujours avec intelligence et souvent avec bonheur ; mais quelquefois il met son goût terriblement à l'épreuve et je lui reprocherai un maniérisme qui gâte l'harmonie de son œuvre. Et c'est dommage, mais je préfère encore cet excès dans l'originalité et la recherche à une excellente banalité. Marcel L'Herbier est aussi de ceux qui font beaucoup pour le progrès de l'art cinématographique.

Je reviendrai un jour sur les erreurs si fréquentes de nos meilleurs metteurs en scène touchant le choix de leurs interprètes. Mais je veux signaler de suite à Marcel L'Herbier combien l'in-

terprétation de Roger Karl dessert son film. C'est un acteur de théâtre et rien que cela. Sa grandiloquence, sa prétention sont énervantes et fatigantes. Et comme j'aime mieux, encore que trop affectée et pleine de défauts, la simplicité de Jacques Catelain, très en progrès.

§

Si les films de Marcel L'Herbier valent surtout par leur originalité, je dirai que ceux de M. Mercanton valent plutôt par leur honnêteté. Ceci n'est pas une critique. *Miarka, la fille à l'Ourse* est un film excellent, rempli de beautés, mais d'une ambition moyenne.

Dépouillée du lyrisme verbal de Jean Richepin, l'histoire de la petite bohémienne reste assez languissante et banale. M. Mercanton l'a mise en scène avec bonheur. Déjà, avec *l'Appel du Sang*, notamment, il nous avait prouvé son goût. Je signale qu'il a essayé la prise directe de vues, en dehors de tout studio, dans des intérieurs véritables, avec le seul concours de puissants et ingénieux groupes électrogènes. Il ne m'a pas semblé, cependant, que ce principe appliqué dans son intégralité ait donné des résultats satisfaisants. Il ne saurait être absolu, en effet. Il faut apprécier selon le cas. C'est ainsi que des scènes tournées dans un cadre naturel ont moins de vie et de vérité que telles autres dont je me souviens, et tournées dans un studio. Par contre, une scène comme celle de la mort de « la Vougne » dans l'Eglise des Saintes-Maries-de-la Mer, et où Réjane est si magnifiquement émouvante, reste un tableau admirablement évocateur et inoubliable. Réussite heureuse ou recherche patiente ? C'est d'un peintre. Ce film honore grandement la production française et il obtiendra un succès certain auprès de tous les publics. Il contient des morceaux de tout premier ordre, notamment la lutte de l'ourse avec le garde-chasse, la scène où la Vougne enseigne la danse à Miarka, le Pèlerinage aux Saintes-Maries-de-la-Mer.

Comme je préfère ce bon sens, cette santé artistique, à cette réalisation purement technique et obscure de M. Léon Poirier : *Narayana !* Avec *Ames d'Orient*, déjà, il nous avait prouvé qu'il n'ignorait rien de son métier, qu'il était sûr d'une forte maîtrise. *Le Penseur* confirma ces qualités. Mais M. Léon Poirier s'est égaré dans le symbole. L'exemple de M. Ed. Fleg l'aurait-il étourdi à ce point ? Il n'a voulu ne devoir, cette fois, qu'à lui-même

cette « légende pathétique » qui ressemble à un rêve de névrosé ou de morphinomane. La grande ombre de Balzac évoquée un peu puérilement a dû être rudement secouée par une telle familiarité. Que M. Léon Poirier ne s'en prenne qu'à lui-même ! Il possède une technique remarquable. Il peut réaliser des chefs-d'œuvre. *Narayana* en est une certitude. C'est une suite d'images, merveilleuses où s'affirme la science la plus précise, où se révèlent souvent des beautés plastiques de premier ordre.

Mais toute cette richesse est perdue, écrasée par l'idée obscure et maladive qui profane *la Peau de Chagrin*. Ça n'est pas du cinéma. Il y manque une loyauté nécessaire et de la santé. Et puis, on n'élargit pas impunément un poème jusqu'au symbole. Tant de talents se sont brisés les ailes à cette recherche et le symbolisme lui-même ne s'est peut-être pas complètement réalisé. Alors ? La beauté de nulle image ne saurait racheter le vide et l'obscurité de *Narayana*.

M. Léon Poirier n'a pas dû rester insensible au charme délicat du *Mariage de Joujou*, un film qui nous vient de Suède après tant d'autres, après ce petit chef-d'œuvre : *Le Trésor d'Arne*, et qui fut présenté le même jour, un film qui dans le complet accord de ses éléments photogéniques démontre une fois de plus l'effet merveilleux qu'on peut retirer de la poésie des mille petits faits de la vie quotidienne, avec simplicité. M. Léon Poirier devrait méditer la leçon que nous donne *le Mariage de Joujou*. Il a trop de bon sens et d'intelligence pour ne pas l'avoir déjà fait.

Et puis, on a un peu abusé de l'Extrême-Orient, de la Perse, de l'Inde, évoqués par de médiocres décorateurs dans le cadre du bois de Vincennes, de la Côte d'Azur ou d'ailleurs. Nous sommes fatigués de cette pacotille de bazar qui appauvrit plutôt un film qu'il ne l'enrichit à ce qu'il semble. L'œuvre dernière de M. E. E. Violet, dont *Papillons, la Main* ont prouvé le talent délicat, perpétue cette erreur à grands frais de mise en scène. Aussi *Li-Hang le Cruel* est-il, à mon avis, un film malheureux que M. E.-E. Violet n'aura pas de peine, je l'espère, à nous faire oublier.

LÉON MOUSSINAC.

MUSÉES ET COLLECTIONS

Les nouvelles salles du XVIIe et du XVIIIe siècle au Musée du Louvre. — Les initiatives du nouveau directeur des Musées nationaux : conférences-promena-

des; nouvelles heures d'ouverture des musées. — La récente saison d'art à Beauvais. — Memento bibliographique.

L'œuvre méthodique de réorganisation des salles de peinture du **Musée du Louvre** se poursuit avec une activité et un bonheur dont il sied de louer une fois de plus les conservateurs de ce département. Le lundi 25 octobre, nous étions conviés à l'inauguration des salles du XVIIe et du XVIIIe siècle français, et nous avions la joie de trouver mis en valeur, comme ils ne le furent jamais et comme il fallait enfin qu'ils le fussent, les plus nobles et les plus charmants de nos maîtres. Cet arrangement si heureux, où le goût et l'élégance s'allient au souci didactique, est peut-être ce que les conservateurs des peintures ont réalisé de plus parfait depuis qu'ils ont entrepris le remaniement, devenu si nécessaire, de leurs collections : on sent ici, encore plus qu'ailleurs, qu'un amour profond a présidé à cette installation qui réussit à être ce que ses auteurs voulaient sans doute qu'elle fût : le sanctuaire radieux du génie français à son apogée (1).

On ne reconnaît plus, quand on y entre, les salles d'autrefois : la longue et monotone enfilade de toiles qui s'allongeait sur les deux murailles a fait place dans chacune, grâce à l'adjonction de portants à mi-hauteur qui augmentent sensiblement l'étendue de la cimaise et permettent une présentation plus aérée et des groupements harmonieux, à trois travées auxquelles la présence de meubles de l'époque supportant des bronzes d'ameublement ou de petites sculptures confère la physionomie de coins de salon accueillants.

En haut de l'escalier Denon, la belle *Nymphe à la coquille* de Coyzevox, provenant des jardins de Versailles, accueille le visiteur et, tout de suite en entrant dans la première travée de la salle du XVIIe siècle, le lien s'établit avec les salles précédentes où, il y a quelques mois, nous nous étions arrêtés aux Le Nain, à Philippe de Champaigne et à Lesueur : après les panneaux de la *Vie de saint Bruno* de ce dernier maître, disposés autour de l'escalier Denon, voici d'autres fragments — les plus beaux — de cet admirable ensemble — que nous regrettons tout de même de voir ainsi dispersé, — puis, du même peintre, le *Christ à la colonne*,

(1) Un des conservateurs, M. Paul Janiot, a exposé dans un article de la *Revue de l'art ancien et moderne* (10 novembre 1920), qu'on lira avec le plus vif intérêt, les idées directrices qui ont présidé à cette réorganisation.

la *Déposition de croix* et les belles décorations de l'ancien hôtel Lambert : les *Muses*, l'*Histoire de Cupidon*, la *Chute de Phaéton*. A côté, nous retrouvons Philippe de Champaigne avec son émouvant portrait des deux religieuses de Port-Royal, *La Mère Catherine Arnauld et sœur Catherine de Sainte-Suzanne*, son imposante effigie de *Richelieu*, son *Louis XIII couronné par la Victoire* et son *Christ mort*, qui rappellent le rôle de l'école flamande à côté des écoles italiennes, dans la formation de nos peintres d'alors. Simon Vouet, qui manifeste cette influence d'outre-monts, est là également, annonçant Poussin, dont voici déjà quelques œuvres.

Mais c'est dans la travée suivante que celui-ci triomphe, avec vingt-cinq de ses plus belles compositions, rajeunies par un bienfaisant et discret nettoyage, disposées, à droite, autour de son portrait par lui-même et, à gauche, autour de l'admirable *Inspiration du poète* ; et avec elles, les plus belles toiles de Claude Lorrain : *Le Débarquement de Cléopâtre à Tarse*, *Ulysse remettant Chryséis à son père*, d'autres encore, représentent l'épanouissement de notre art classique à son apogée. Autour de ces deux génies, Lesueur encore, avec la *Prédication de saint Paul à Ephèse* et l'*Apparition de la Vierge à saint Martin*, Jouvenet avec sa *Descente de croix* et son *Portrait de Fagon médecin de Louis XIV*, Sébastien Bourdon avec son propre portrait et celui de Descartes, Claude Lefebvre avec un portrait d'homme et la toile où il s'est représenté en compagnie d'un élève, le Valentin avec ses deux *Concerts* dans des intérieurs, où il continue les frères Le Nain, complètent ce magnifique ensemble.

Dans la troisième travée, Jouvenet, de nouveau, avec *La Pêche miraculeuse*, Le Brun avec *La Madeleine éplorée*, La Hyre avec *Le Pape Nicolas V devant le corps de saint François d'Assise*, Van der Meulen, etc., accompagnent les portraitistes : Robert Nanteuil, Mignard, Largillière et Hyacinthe Rigaud, dont le *Louis XIV* se dresse au fond de la salle entre les bustes de *Colbert* par Martin Desjardins et de *Jules-Hardouin Mansart*, par Lemoyne, comme la personnification du Grand Siècle.

Le salon Denon, où se trouvaient autrefois les portraits d'artistes, et qui sépare les deux salles du XVIIe et du XVIIIe siècle, sert maintenant, à juste titre, de transition entre celles-ci : on y a

groupé, sous les immenses toiles des *Batailles d'Alexandre* de Le Brun, de grandes compositions de Sébastien Bourdon, du Valentin, de Parrocel, de Mignard, de Carle Vanloo, et l'on y trouve également une toile intéressante de Germain Drouais : *Le Christ et la Chananéenne*, et une œuvre curieuse de Greuze : *L'Empereur Sévère reprochant à son fils Caracalla d'avoir voulu le faire assassiner*, qui témoigne, comme la toile précédente, de la persistance en plein XVIIIe siècle de l'esprit classique dont nous venons de voir la floraison.

Au seuil de la première travée de la salle du XVIIIe siècle, le beau portrait de la reine Marie Leczinska par Tocqué préside, comme tout à l'heure le *Louis XIV* de Rigaud le faisait pour le XVIIe siècle, à la production du XVIIIe, et voici successivement, mêlés, comme dans les salles du XVIIe siècle, à des meubles de l'époque supportant des vases ou des sculptures (*La Chute d'Icare* de Slodtz, le buste du *P. Darerès de la Tour* par Guillaume Coustou, celui de *Franklin* par Houdon, etc.) les toiles de Coypel (*L'E vanouissement d'Esther*, *Athalie chassée du temple*, *Persée délivrant Andromède*), Lancret, Subleyras, Desportes (son propre portrait), Tocqué (*Portrait du dauphin fils de Louis XV*), Oudry, Nattier (*La Madeleine*), Santerre (*Suzanne au bain*), de Troy (*La Toilette d'Esther*), Carle Vanloo (*La Toilette d'une sultane*), J.-B. Pierre, etc. — La travée du milieu est consacré aux maîtres les plus célèbres : Watteau (dont l'*Embarquement pour Cythère* forme le centre radieux du panneau de gauche), Chardin, Nattier, Fragonard, Boucher, Lancret, Pater, Perronneau, Aved, Greuze (*La Cruche cassée* et *La Laitière* se faisant pendant), Hubert Robert, Joseph Vernet (les délicates vues du *Château Saint-Ange* et du *Ponte Rotto*). — La troisième travée montre enfin, avec les autres toiles de Greuze (*L'Accordée de village*, *La Malédiction paternelle*, *Le Fils puni*), les derniers représentants de l'art du XVIIIe siècle et les annonciateurs de l'art du XIXe : Ollivier, Drolling, Louis-Gabriel Moreau (avec sa charmante *Vue des coteaux de Meudon*), Vestier, Joseph Vernet, Danloux (représenté surtout par un beau *Portrait de Mgr de la Marche*, don récent de M. E. May), puis Boilly (avec les *Amateurs d'estampes*, l'*Arrivée de la diligence* et la *Réunion dans l'atelier d'Isabey*), et enfin Mlle Constance Mayer, avec ses deux toiles, *La Mère heureuse*, *La Mère abandonnée*, dans la note

sentimentale de son premier éducateur Greuze, et son autre maître Prud'hon,dont l'œuvre entier, mis ici en lumière comme il ne l'avait pas encore été, apparaît comme le dernier reflet des grâces du XVIIIe, siècle et en même temps comme le prélude de l'art du XIXe dont la salle des Etats nous offrira prochainement la vision.

On n'emporte de cette visite, si riche en délicates jouissances, qu'un seul regret, le même que nous exprimions tout à l'heure au sujet des Lesueur : celui que les représentants par excellence de notre génie français, un Poussin, un Claude Lorrain, un Chardin, un Watteau, ne puissent, pour des raisons diverses, être présentés chacun dans autant de salles à part qui grouperaient les trente-neuf tableaux du premier (auxquelles vient de s'ajouter un quarantième, tandis que ces pages étaient à l'impression, dû à la générosité de M. Paul Jamot : *Achille à Scyros*), les dix-sept du second,les trente toiles de Chardin et les dix de Watteau réparties actuellement entre la salle Lacaze et celle que nous venons parcourir. Combien chacun de ces maîtres s'imposerait encore plus fortement à notre admiration ! et quel délicieux régal n'offrirait pas,en particulier, le savoureux ensemble des œuvres du bon et honnête Chardin ! Puisse ce rêve se réaliser quelque jour !

§

Depuis sa nomination, qui remonte à l'an dernier,comme directeur des Musées nationaux, M. Jean d'Estournelles de Constant a pris diverses mesures dont deux méritent d'être signalées et commentées. La première, des plus heureuses, est l'institution, à l'intention du public qui désire visiter avec fruit nos collections nationales, de **conférences-promenades** dans les galeries du Louvre et de Versailles tous les lundis, sous la direction d'attachés des divers départements qui expliquent aux auditeurs (dont le nombre est, en principe, limité à quarante) les monuments dont ils ont la garde. Moyennant un droit de 3 francs par séance, le public, même étranger (certaines conférences sont faites en anglais), peut ainsi visiter et étudier de façon autrement sûre et profitable qu'avec les guides qui le racolent aux portes du musée, les chefs-d'œuvre de nos galeries. D'autre part, des conférences du même genre sont faites de temps à autre par les conservateurs aux gardiens des salles, en vue de faire comprendre à ceux-ci l'importance et la beauté des trésors sur lesquels ils ont à veiller et, en

outre, de les mettre à même de renseigner au besoin le visiteur.

L'autre mesure est beaucoup moins heureuse. Les gardiens s'étant plaints d'avoir à changer l'heure de leur repas de midi suivant le roulement établi entre eux pour permettre l'ouverture des musées sans interruption de 10 heures à 4 ou 5 heures de l'après-midi, les **heures d'ouverture des Musées nationaux** sont, depuis le mois de mars, modifiées de la façon suivante : les musées ouvrent à 9 heures au lieu de 10 heures et ferment le soir à 4 h. 1/2 ou 5 h. 1/2, mais ils sont clos également de midi à 2 heures ; c'est-à-dire que non seulement le total des heures d'ouverture est diminué, mais qu'en hiver, où l'obscurité envahit la plupart des salles dès 3 heures du soir les visites de l'après-midi deviennent ainsi à peu près illusoires et que les deux meilleures heures de la journée sont perdues pour les visiteurs. Que doivent penser de cette mesure les touristes de passage, dont généralement les moments sont comptés, et que fait-on de l' « éducation artistique de la démocratie »,si pompeusement réclamée en toute occasion, et qu'on entrave singulièrement en rendant à peu près impossible au brave public du dimanche, habitué à visiter les musées dans ses après-midi d'hiver, la vue des chefs-d'œuvre du Louvre ? Nous demandons à M. le directeur des Musées nationaux et au ministre compétent de vouloir bien faire passer l'intérêt général avant les convenances particulières de messieurs les gardiens.

§

Une manifestation artistique comme la province n'en offre que trop rarement, et dont il n'est pas trop tard de signaler l'intérêt et la portée, a eu lieu cet été à **Beauvais**. L'an dernier, notre distingué confrère M. Jean Ajalbert, ayant été nommé administrateur de la manufacture nationale de tapisseries, avait eu l'heureuse idée d'organiser dans cette ville, au profit de l'établissement qu'il était appelé à diriger et à faire revivre, une « saison d'art » qui consista en une exposition, dans les divers monuments de Beauvais — musée, cathédrale, hôtel de ville, manufacture, — d'une série de tentures particulièrement précieuses prêtées par les Gobelins, la manufacture locale et la cathédrale de Reims. Le succès qu'obtint cette tentative de décentralisation artistique fut si vif qu'il encouragea M. Ajalbert à y donner une suite, et cette année une deuxième « saison d'art » groupait, avec

une nouvelle exposition de tapisseries (à la cathédrale la belle suite de la *Vie de la Vierge* appartenant à la cathédrale de Reims, qu'on a admirée à Paris, au Petit Palais, en 1915 (1), celle de l'*Histoire de saint Remi*, qui appartient à la ville de Reims et les quatre panneaux de la *Vie de Jeanne d'Arc*, d'après Jean-Paul Laurens, tissés aux Gobelins il y a une quinzaine d'années ; à la manufacture, des pièces célèbres d'après Casanova, Leprince, Le Brun, Desportes, Oudry, etc.), d'autres attractions : un choix de produits de la manufacture de Sèvres et une très belle collection de grès flammés de l'admirable céramiste Auguste Delaherche ; au musée, une rétrospective des maîtres de l'affiche ; enfin, à l'hôtel de ville — et c'était là le « clou » principal — 139 toiles inédites de François Desportes, peintre des chasses de Louis XIV, jusqu'ici cachées dans les greniers de la manufacture de Sèvres, où Louis XVI les avait envoyées en 1785 : études d'animaux, de toute espèce (on y trouve même des toucans), études de paysage d'une sincérité d'observation, d'une justesse et d'une délicatesse de tons, qui souvent font penser à Corot, et qui furent pour les visiteurs de cette exposition une véritable révélation (2). Louons grandement M. Ajalbert d'avoir exhumé et révélé ce trésor. Mais va-t-on l'enfouir de nouveau dans la cachette d'où on l'a si heureusement tiré ? Nous espérons bien que non et qu'on saura lui trouver une place à Versailles pour en faire jouir tous ceux qui n'ont pu aller cet été à Beauvais.

Memento. — Un nouveau catalogue, remanié et développé, vient d'être publié de la collection des pastels de La Tour que continue d'abriter le Musée du Louvre et qu'il faut se hâter d'aller admirer avant qu'ils ne reprennent le chemin de Saint-Quentin (Paris, J.-E. Bulloz ; in-18, 80 p. avec un portrait de l'artiste : 2 fr. 50). Il est dû à la collaboration de M. Elie Fleury, l'actif et dévoué président du conseil d'administration de l'Ecole de dessin, propriétaire des célèbres pastels, et de M. Gaston Brière, conservateur adjoint des Musées nationaux, et ces deux noms suffisent à dire l'excellence de cet ouvrage qui, en plus d'une description détaillée, historique et critique, de chacune des œuvres, contient une savante notice sur l'artiste et la collection de Saint-Quentin et une bibliographie des principaux travaux publiés sur eux.

La jolie collection des « Memoranda », que publie l'éditeur Henri

(1) V. *Mercure de France*, 1er août 1915, p. 761 et suiv.

(2) Lire sur cet intéressant ensemble le bel article que lui a consacré M. Louis Hourticq dans la livraison de juillet de la *Gazette des Beaux-Arts*.

Laurens et où nous signalions récemment l'apparition de remarquables notices de M. Henri Focillon sur *Le Musée de Lyon* (*peintures*) et de M. Marcel Nicolle sur *Le Musée de Nantes* (*peintures*) vient de s'enrichir de trois nouveaux volumes, non moins excellents (chacun de 60 pages avec nombreuses illustrations : 3 fr.), sur *La Galerie Médicis de Rubens au Louvre, Le Musée de sculpture comparée au Trocadéro* et *Le Musée de Rouen* (*peintures*). Dans le premier, M. Louis Hourticq, avec le charme et l'élégance de style dont il sait parer son érudition, retrace l'histoire du merveilleux ensemble dont le Louvre s'enorgueillit aujourd'hui et, par les commentaires dont il accompagne la reproduction de chacune des brillantes compositions de Rubens, aide à bien comprendre le sens des allégories dont se compose cet hymne à la gloire de Marie de Médicis. — Le second, où M. Jules Roussel, conservateur de l'admirable musée qu'abritent les deux ailes du Trocadéro, nous conduit de salle en salle devant les principaux chefs-d'œuvre de notre sculpture française, nous paraît réaliser à la perfection le programme que se proposent de remplir ces volumes : par la sûreté de la documentation, la sobriété et la clarté des commentaires, qui font comprendre à merveille l'évolution de l'art de nos « imagiers » au cours des siècles, enfin par l'heureux choix et la beauté des reproductions qui nous offrent un tableau d'ensemble de cet art depuis les portails de Vézelay et de Moissac jusqu'au *Chant du départ* de Rude à l'Arc de Triomphe, ce petit livre constitue le plus attrayant résumé de l'histoire de notre sculpture et le plus précieux des guides. — Non moins remarquable est la brochure consacrée par M. Marcel Nicolle au Musée de Rouen, qu'il ne connaît pas moins bien que celui de Nantes ; après avoir tracé l'histoire de sa création et de son développement, c'est par écoles qu'il nous en présente les principales richesses, avec une érudition et un goût auxquels on peut accorder toute confiance, et 50 reproductions bien choisies mettent sous nos yeux les toiles qui font la gloire de cette belle galerie provinciale : l'*Adoration des Mages*, le *Baptême du Christ* et la *Résurrection* du Pérugin, le *Saint Barnabé* de Paul Véronèse, le *Géographe* de Velazquez, l'exquise *Vierge entre des anges et des saintes* de Gérard David, l'*Adoration des Bergers* de Rubens, le petit *Louis XV* de Hyacinthe Rigaud, *La Justice de Trajan* de Delacroix, la *Matinée à Ville-d'Avray* de Corot, l'*Inter artes et naturam* de Puvis de Chavannes, etc.

Enfin, la librairie Van Oest vient, à l'occasion des fêtes auxquelles a donné lieu le retour, annoncé dans notre dernière chronique, des panneaux de Van Eyck et de Thierry Bouts, restitués par l'Allemagne à la Belgique, de publier un bel album qui en conservera le souvenir : *L'Exposition Van Eyck-Bouts à Bruxelles en 1920 : les rétables de l'Agneau mystique et du Saint-Sacrement ; notes et impressions,*

(Bruxelles et Paris, in-4, 24 p. avec 16 planches : 20 francs). Le conservateur du Musée de Bruxelles, M. Fiérens-Gevaert, y retrace l'histoire de cette reconstitution des deux chefs-d'œuvre et des fêtes qui s'ensuivirent, et 16 belles planches hors texte reproduisent dans leur ensemble et leurs détails ces immortelles créations de l'art flamand.

AUGUSTE MARGUILLIER.

LINGUISTIQUE

Henri Bauche : *Le langage populaire*, Payot.

Le **Langage Populaire** de M. Bauche, *Grammaire, Syntaxe et Dictionnaire du Français tel qu'on le parle dans le peuple de Paris...* est, nous voulons bien le croire, le premier manuel qui se soit chargé de déconseiller et désenseigner aux « touristes, étrangers, provinciaux, et aussi aux écrivains, auteurs dramatiques et romanciers » le français correct d'aujourd'hui, et de leur montrer celui des siècles à venir. Cette langue (nommée par initiales, c'est la mode pour tout ce qui se prétend urgent, le LP.), n'est « pas encore fixée », et c'est pour ce motif aussi que M. Bauche lui trace ses règles, reprenant, comme on voit, mais sur une substance plus malléable, le droit au coup de pouce que s'arrogeaient sur le français les grammairiens légiférants du XVIIe siècle ; partout où le LP s'oppose au « fr. », c'est le LP qui l'emportera (et vous voyez d'ailleurs que le « fr. » n'a pas droit aux initiales majuscules) ; tant plus le LP est mauvais sujet, tant plus il a d'avenir, et cela pour le plus grand bonheur de la poésie et de l'éloquence, et du savoir-vivre, et de la logique. Telle est la vision.

Or, cette grammaire futuriste n'est pas présentée par M. Bauche sans un réel talent : clarté, équilibre des parties, finesse de nombreuses vues de détail ; il y passe de l'air ; cet air vient quelquefois des trous par où on communique avec le « fr. »... ; il ne pouvait s'agir en 288 petites pages que de galoper le musée du LP, en prisant quelques spécimens.

La Prononciation est la plus sûre des parties du livre (en accord d'ailleurs avec ce que la Sorbonne enseigne aux étrangers depuis plusieurs générations). La Formation des Mots est confuse (on aurait dû suivre Darmesteter de plus près) : mêler aux Suffixes (2 pages, c'est peu), et à la Composition (5 lignes), des faits de « moindre effort [?] », de « confusion par analogie [?] »,

et de « comparaison imagée [?] », c'est confondre phonétique, morphologie et sémantique, le son, la forme et l'idée. Dans les chapitres sur les Parties du Discours, les faits abondent ; pour les plus inquiétants et rares, on voudrait un certificat des antécédents parisiens du sujet qui parlait comme ça, et la date. La Syntaxe est dispersée à travers les chapitres Nom, Verbe, etc. ; à vrai dire, il en manque le principal, les propositions subordonnées (exprimant les idées de cause, de but, de concession,...) — Une aimable diversité est introduite par les chapitres Termes de Parenté, de Politesse, de Temps, Choix et Emploi des mots, où des faits de lexique sont groupés d'après leur sens et leur valeur cérémonielle.

Le Vocabulaire (environ 3.000 mots et locutions) est puriste, au sens pince-sans-rire qui est l'esprit du livre. M. Bauche se sera reporté en imagination vers 1635-1675 : les Quarante eurent à établir un « fr. » d'où fut exclu et ce qui était bas, et ce qui était de métier ; M. Bauche établit un lexique de LP., d'où sont exclus et l'argot des malfaiteurs (sauf l'oubli de provenance, comme de juste), et la foule des expressions propres à chaque corporation. On n'y trouve pas *relever la galette*, qui est marlou. *Surin* s'y trouve, mais non *fourguer*. La caserne y sévit, c'est que le service est obligatoire pour tous ; mais l'*ébéno* n'apparaît pas, ni le *marcassin* de banlieue, ni le *loufiat* faisant son *mastic* (le *sarrazin*, Typo non syndiqué, a eu un billet de faveur). Autre soin de M. Bauche, et indications utiles pour les linguistes : de nombreux mots sont taxés de « désuétude », déchéance était plus exact, il s'agit de ce que le peuple connait encore, mais n'emploie guère : *pékin, pépètes, picolo,...* c'est vrai, ils n'ont plus l'air flambants, et M. Bauche touche juste presque partout ; on voudrait une indication plus nette des remplaçants à la mode. (M. Bauche me semble avoir laissé entrer à l'œil *soursoubrer:* Mettre sens dessus dessous ; *s'ivremorer:* Boire à mort; *choupette:* Houpette à poudre : doit-on vraiment les croire « courants et habituels », essentiels au LP ?) A la rubrique amour il y a, pour les rapports des sexes, vraiment peu de gauloiseries gaies, et, d'autre part, une série pour hommes dont l'insistance risque de faire dire à MM. les Etrangers que ce LP-là ne passera pas notre génération. Théâtre et jeux, néant. Et l'art de boire la dans Paris plus de lexique, certes, qu'il ne s'en montre ici,

Répétons-le, il y a des trésors de vérité et des voluptés de justesse à travers tout le livre. Quelques erreurs dans le détail, c'est inévitable. Exemples :

Grammaire. — P. 140, *domoi, chépa* : à mettre sous Prononciation ; ce ne sont pas des idiotismes de conjugaison. — P. 146, omission de la place de *pas* en LP. : *dérangez-vous pas !* — P. 245, *mair'rie* n'est pas un prononcé de *mairie* ; le LP a fait *mairerie, pharmacerie* (sur *épice-rie*). — P. 113, les formes *nous s'en foutons,vous s'arrêtez* présentent un non-accord apparent des deux pronoms, mais cela n'a pas trait à la nature « réfléchie » du second. Le verbe de LP le plus caractéristique en cette affaire, et le plus usuel, est celui que M. Bauche a oublié : *sagir* (*il finit, il sagit de ; il finira, il sagira de ; il a fini, il a sagi de*), qui montre le *s'* soudé au radical verbal ; c'est un fait de formation des mots et non de syntaxe du pronom, ni de flexion du verbe. Je ne sais s'il faut dire avec M. Bauche que ce fait soit plus rare au singulier (*je sarrête*) qu'au pluriel (*nous sarrêtons*) ; je crois que tout cela est au total très rare (et ancien d'ailleurs, ex. : « Vous s'moquez d'moi », VADÉ, *Jérôme et Fanchonnette*, sc. 3) ; j'ai ouï *Je s'en irai*, à Paris, 1903, mais de qui ? d'une femme récemment venue de Bretagne, et dépourvue de toute autorité dans son milieu ; au pluriel, il faut distinguer, et l'oreille le fait, entre *nou sarêton* (nous s'arrêtons) et *nou-ouz arêton* (nous 'ous arrêtons), cette seconde forme est quotidienne sur les lèvres les plus cultivées. — La forme *nous devons se laisser exploiter* s'explique autrement : *nous devons* (c'est-à-dire : *il nous faut..., subir l'exploitation*, donc :) *se laisser exploiter* ; je coupe, pour montrer qu'entre les deux membres, l'esprit a remué, a cherché expression, et que la phrase offre le chevauchement de deux tournures. — Et naturellement, en dehors de ces deux sortes de phénomènes, il y a place pour des bredouillages, à quoi tout le monde est exposé, mais qui ne prouvent que l'utilité générale de faire attention à ce qu'on dit, et qui sont vite oubliés du parlant, comme de l'écrivain ses biffures. — P. 121, je ne saisis rien à la prétendue « crise du futur ». Que les verbes irréguliers soient en équilibre instable (ex. le futur de *bouillir*), et qu'on néglige certains verbes à cause de rencontres de sons bizarres (M. Bauche cite « expropriera » [??]), il n'y a pas là de crise dans l'art de former un temps. Est-ce une

allusion au recul du futur roman *je partirai* devant les futurs «germanique» [?] ou «slave» [?] *je veux partir, je dois partir?* ce prétendu recul (sur lequel M. Bauche revient avec complaisance, p. 121, 133, 287, et sur un ton prophétique, p. 180) me semble illusoire ; le futur *le train veut partir* est de l'Ouest et de l'Est ; est-il vraiment en propagation à Paris ? — P. 39, 124, je ne crois pas davantage que le L P confonde « les sens » du futur et du conditionnel : on refuse en disant *Tu voudrais pas !* jamais *voudras*. Il est faux que, sous la prétendue confusion des formes de futur et de conditionnel, l'idée de temps futur subsiste, mais non celle de supposition, car le peuple dit : « Si Fritz nous viserait à c'te heure ! » (conditionnel potentiel), ou « Regarde : Ci-gît un soldat français ; si ce serait not'gars qui serait là, hein ? » (conditionnel irréel), et il n'y a pas de futur dans ces conditionnels.

Vocabulaire. — *Bécane*, Bicyclette. Non : Machine. — *Se carrer*, S'établir « avec force » dans un endroit. Non, cela est académique : en L P, *se carrer* c'est se musser avec prudence dans un coin (une *carre*). — *Bistouille :* c'est Mélange de café et d'alcool qui est le sens premier. — Les dérivés de *boche* : usuels avant 1914 ?? — *Berbis*, seulement pour se moquer du paysan. — *Coco*, Cocaïne, n'est pas masculin. — *Foies*. Je doute que l'on dise *avoir les foies*, Etre amoureux (par ellipse de *foies chauds* ?), ni surtout, au même sens, *avoir les foies blancs*. — *Ne pas être fixé* (cf. p. 161), Ne pas avoir d'idée préconçue. Cela est académique. *T'es pas fixé*, en L P, arrive au sens Tu es jobard, Tu as une idée préconçue, que l'expérience ruinera. — *Se mélanger*, Se mêler à. Non : Faire l'amour, tout cru. — *Rigolo* (emplâtre) : à supprimer (*Rigollot*). — *Saint trou du cul* (*jusqu'à la*), Jamais. Non : Toujours. — *Voiles* (cf. p. 158) : dans *les mettre*, S'enfuir, *les*, masculin, (*je les ai mis*), ne représente pas des voiles.

J'aimerais pouvoir citer cinquante des curieuses remarques de M. Bauche sur les flottements du LP. : *je m'ai fait mal*, mais *vous vous êtes fait mal* ; *deux ronds de flan*, mais *deux sous de frites* ; *10 ronds*, mais *58 sous*...

Trois idées directrices gâtent la philosophie du livre : 1° l'identité du LP de Paris et du LP de la France entière ; 2° un duel à mort du LP et du « fr. » ; 3° l'idée que les langues engendrent les littératures, qui est l'arrière-pensée du livre.

Non, la phonétique toulousaine, ou brestoise, n'est pas celle de Paris. En syntaxe, la tournure *Donne-moi ça, pour moi manger* est du Nord et du Nord-Est ; qu'elle se propage à Paris, croyons-en M. Bauche, elle est inconnue dans le Nord-Ouest. Et le vocabulaire parigot diffère des français régionaux populaires, pour de multiples causes, économiques, linguistiques, morales. Mais l'erreur complaisante de M. Bauche là-dessus n'est pas aussi grave que sur les deux autres points.

Que le LP puisse monter, parvenir, quant à certains de ses produits, je le crois ; qu'il montera vers la philosophie et l'art, et ne puisse pas ne pas s'y élever, c'est une idée *à priori* ; qu'il doive, par obligation sainte, monter, non jamais *vers* les cadres du « fr. » réputé aujourd'hui correct, mais *contre* ce « fr. » autrefois populaire et aujourd'hui disqualifié pour avoir été celui de l'Ancien Régime et être toujours celui de la République, et que le français littéraire ne soit plus « qu'une langue artificielle, une langue de mandarins, une sorte d'argot », je ris. Pourquoi donc les parlants de LP sont-ils lecteurs de journaux rédigés en « fr. » ? Parce qu'ils ne seraient pas encore suffisamment éveillés à leur droit au barbarisme et au solécisme ? Certes, il se peut que tels et tels tours de langue et de style des illettrés, une fois tassés et décapés, constituent des traits nouveaux, non déplaisants, du fr. de l'avenir, mais à condition que cela se fasse en toute candeur, et sans édit grammatico-bolchévique. Parce que le profit est copieux pour la langue française totale dans les inventions imaginatives du peuple, faut-il déclarer la guerre de classes du LP et du « fr. » ? Ou bien alors ne vaut-il pas mieux, pour répudier toute compromission avec l' « argot » de Racine et d'A. France, recourir à quelque volapuk vraiment vierge ?

Pour l'instant, M. Bauche se contente de prendre le contrepied de ces bouquins vieillots qui pestaient et édictaient, *Ne dites pas...! Dites... !* La nouveauté de M. Bauche est celle-ci : Dites *un sornambule*. Dites *les nanges*. Dites : *C'est pas malheureux qu' note peau, il est imperméabe, passque les capotes, il l'est pas*. Dites, et hâtez-vous, car c'est le français de l'avenir ; car le peuple de France ayant « mené » le français « jusqu'à nos jours au point où nous l'entendons aujourd'hui », aurait le droit de briser toutes les vaines barrières... Style de 1er mai : bien des barrières sont mises là où ceux qu'elles irritent seraient les premiers, après

avoir piétiné les bordures, à déplorer le gâchis. Le peuple de France n'a rien « mené » du tout ; il a eu des meneurs ; si le peuple de France est fier du « point » où est le « fr. » d'aujourd'hui, c'est que ce « fr. » a une littérature, dont tout le prestige est présent derrière les sonorités des mots ; et cette littérature a mené ce peuple, qui lui en a une confuse reconnaissance. Reportez-vous au LP de Paris du XVIIe siècle (voir NISARD, *Etude sur le langage populaire ou patois de Paris*) : *il naqua...*, *une voituze...*, etc., ne « menaient » en droite ligne vers rien de ce que vous voulez sanctionner aujourd'hui ; les fallait-il sanctionner en ce temps-là ? Nous n'avons aucun devoir de sympathie envers le barbarisme et le solécisme, avant le jour où, par une tâche littéraire, ils deviennent patrimoine de pensée.

Il y a de fortes raisons, quoique M. Bauche dise le contraire, pour qu'une littérature nouvelle ne soit pas supérieure, ni égale à celle à laquelle elle succède, lorsque quelque invasion ou quelque nihilisme a rompu la transmission de pensée. Il a fallu quatorze siècles au LP gallo-romain pour rattraper le niveau de la langue latine ; et même, en fait, il ne l'a rattrapé qu'après avoir attrapé la langue latine elle-même corps à corps. « La plus belle langue du monde », dit M. Bauche, et c'est l'arrêt de mort qu'il signifie poliment au « fr. », « ne peut enfanter qu'une certaine quantité de littérature ». Vraiment, nous ne pouvons pas plus soupeser la quantité de littérature « française » encore possible aujourd'hui, que nous ne pouvions tout à l'heure qualifier le caractère à venir d'un LP supposé détaché du « fr. ». La quantité d'ailleurs n'est pas le critère de la valeur : du Maeterlinck traduit en grec platonicien augmente la quantité de grec ancien, et ne se fait pas lire cependant par les historiens de la langue grecque. Une littérature exprime la pensée d'une nation. Elle est enfantée par une pensée vivante. Ce n'est pas la langue qui l'enfante. Ce sont des causes politiques et sociales qui, toujours et partout, viennent, ou ne viennent pas, permettre à une langue de s'anoblir en *servant* une littérature.

Une littérature qui se sert d'un certain « moment » d'une langue, une fois que des causes politico-sociales ont favorisé ce « moment », a besoin d'un certain temps pour devenir agréablement copieuse ; ce temps ne doit donc pas être trop fugitif ; il ne doit pas non plus être trop long, car la langue change dans la

Non, la phonétique toulousaine, ou brestoise, n'est pas celle de Paris. En syntaxe, la tournure *Donne-moi ça, pour moi manger* est du Nord et du Nord-Est ; qu'elle se propage à Paris, croyons-en M. Bauche, elle est inconnue dans le Nord-Ouest. Et le vocabulaire parigot diffère des français régionaux populaires, pour de multiples causes, économiques, linguistiques, morales. Mais l'erreur complaisante de M. Bauche là-dessus n'est pas aussi grave que sur les deux autres points.

Que le LP puisse monter, parvenir, quant à certains de ses produits, je le crois ; qu'il montera vers la philosophie et l'art, et ne puisse pas ne pas s'y élever, c'est une idée *à priori* ; qu'il doive, par obligation sainte, monter, non jamais *vers* les cadres du « fr. » réputé aujourd'hui correct, mais *contre* ce « fr. » autrefois populaire et aujourd'hui disqualifié pour avoir été celui de l'Ancien Régime et être toujours celui de la République, et que le français littéraire ne soit plus « qu'une langue artificielle, une langue de mandarins, une sorte d'argot », je ris. Pourquoi donc les parlants de LP sont-ils lecteurs de journaux rédigés en « fr. » ? Parce qu'ils ne seraient pas encore suffisamment éveillés à leur droit au barbarisme et au solécisme ? Certes, il se peut que tels et tels tours de langue et de style des illettrés, une fois tassés et décapés, constituent des traits nouveaux, non déplaisants, du fr. de l'avenir, mais à condition que cela se fasse en toute candeur, et sans édit grammatico-bolchévique. Parce que le profit est copieux pour la langue française totale dans les inventions imaginatives du peuple, faut-il déclarer la guerre de classes du LP et du « fr. » ? Ou bien alors ne vaut-il pas mieux, pour répudier toute compromission avec l' « argot » de Racine et d'A. France, recourir à quelque volapuk vraiment vierge ?

Pour l'instant, M. Bauche se contente de prendre le contrepied de ces bouquins vieillots qui pestaient et édictaient, *Ne dites pas...! Dites... !* La nouveauté de M. Bauche est celle-ci : Dites *un sornambule*. Dites *les nanges*. Dites : *C'est pas malheureux qu' note peau. il est imperméabe, passque les capotes, il l'est pas.* Dites, et hâtez-vous, car c'est le français de l'avenir ; car le peuple de France ayant « mené » le français « jusqu'à nos jours au point où nous l'entendons aujourd'hui », aurait le droit de briser toutes les vaines barrières... Style de 1er mai : bien des barrières sont mises là où ceux qu'elles irritent seraient les premiers, après

avoir piétiné les bordures, à déplorer le gâchis. Le peuple de France n'a rien « mené » du tout ; il a eu des meneurs ; si le peuple de France est fier du « point » où est le « fr. » d'aujourd'hui, c'est que ce « fr. » a une littérature, dont tout le prestige est présent derrière les sonorités des mots ; et cette littérature a mené ce peuple, qui lui en a une confuse reconnaissance. Reportez-vous au LP de Paris du XVIIe siècle (voir NISARD, *Etude sur le langage populaire ou patois de Paris*) : *il naqua..., une voituze...*, etc., ne « menaient » en droite ligne vers rien de ce que vous voulez sanctionner aujourd'hui ; les fallait-il sanctionner en ce temps-là ? Nous n'avons aucun devoir de sympathie envers le barbarisme et le solécisme, avant le jour où, par une tâche littéraire, ils deviennent patrimoine de pensée.

Il y a de fortes raisons, quoique M. Bauche dise le contraire, pour qu'une littérature nouvelle ne soit pas supérieure, ni égale à celle à laquelle elle succède, lorsque quelque invasion ou quelque nihilisme a rompu la transmission de pensée. Il a fallu quatorze siècles au LP gallo-romain pour rattraper le niveau de la langue latine ; et même, en fait, il ne l'a rattrapé qu'après avoir attrapé la langue latine elle-même corps à corps. « La plus belle langue du monde », dit M. Bauche, et c'est l'arrêt de mort qu'il signifie poliment au « fr. », « ne peut enfanter qu'une certaine quantité de littérature ». Vraiment, nous ne pouvons pas plus soupeser la quantité de littérature « française » encore possible aujourd'hui, que nous ne pouvions tout à l'heure qualifier le caractère à venir d'un LP supposé détaché du « fr. ». La quantité d'ailleurs n'est pas le critère de la valeur : du Maeterlinck traduit en grec platonicien augmente la quantité de grec ancien, et ne se fait pas lire cependant par les historiens de la langue grecque. Une littérature exprime la pensée d'une nation. Elle est enfantée par une pensée vivante. Ce n'est pas la langue qui l'enfante. Ce sont des causes politiques et sociales qui, toujours et partout, viennent, ou ne viennent pas, permettre à une langue de s'anoblir en *servant* une littérature.

Une littérature qui se sert d'un certain « moment » d'une langue, une fois que des causes politico-sociales ont favorisé ce « moment », a besoin d'un certain temps pour devenir agréablement copieuse ; ce temps ne doit donc pas être trop fugitif ; il ne doit pas non plus être trop long, car la langue change dans la

rue. Mais si toute la nation collabore à sa pensée nationale, et à sa littérature, elle collaborera à sa langue, ceux d'en-haut sans mandariner, ceux d'en-bas sans pétroler, et c'est la grâce que je souhaite à la France.

GASTON ESNAULT.

CHRONIQUE DE BELGIQUE

Le docteur Antoine Depage. — Rabindranath Tagore à Bruxelles. — Expositions et concerts. — Memento.

La guerre a fait surgir mainte inoubliable figure au Prytanée de nos mémoires. Les noms du général Leman, du Cardinal Mercier et du Bourgmestre Max, unis dans une commune gloire à ceux, moins éclatants mais plus émouvants peut-être, d'un Philippe Baucq ou d'une Gabrielle Petit, illustrent désormais notre conscience nationale d'inoubliables symboles qu'il ne sera pas inutile d'évoquer à l'heure des défaillances prochaines.

Car cette conscience est de trop fraîche date pour ne pas être mise en péril tôt ou tard. Déjà les démagogues la battent en brèche et de bas politiciens d'avant guerre s'efforcent de l'étrangler au profit de leur sectarisme impénitent.

Pourtant, le jour des funérailles du défenseur de Liége, elle s'avéra dans le recueillement et l'émotion d'une foule innombrable accourue de tous les coins du pays pour saluer une dernière fois le héros en qui s'incarnèrent tous les espoirs et toute l'indignation d'un peuple injustement attaqué.

Si les idéologues de la politique s'efforcent avant tout de faire triompher leur doctrine, le peuple n'a rien oublié des horreurs de l'occupation : mûri par la guerre, il y a puisé une dure et salutaire leçon.

Au « middelmatisme », qui nous fut si souvent reproché et où nous nous complaisions avec une sorte de fierté goguenarde, succède un souci de perfectibilité de plus en plus lucide, qui s'est affirmé, du reste, dans la rapide résurrection de toutes nos activités.

Dans les vastes champs d'action qui depuis la guerre se sont multipliés autour de nous, se révèlent chaque jour des forces, des ardeurs et des énergies d'autant plus impétueuses, qu'endormies pendant près de cinq ans, elles se réveillent dans un pays qui, malgré son bouleversement, est resté une terre classique d'expériences.

Si quelques Belges, soumis à la redoutable épreuve d'une occupation prolongée, ont parfois écorné leur patrimoine d'honnêteté, la majeure partie de nos populations, galvanisée par le malheur et stimulée par le coudoiement forcé des races fraternelles ou ennemies, a délibérément renoncé aux mesquineries politiques de naguère et fait fi des querelles confessionnelles qui la passionnaient jusqu'à hier.

Ainsi que l'ont remarqué nos visiteurs étrangers, tous nos efforts tendent vers une immédiate palingénésie. Le « Nieuwe Rotterdamsche Courant », peu suspect cependant de sympathie pour la Belgique, publiait récemment ces lignes éloquentes :

La capitale belge flamboie dans la gloire de sa restauration. Il y a là un peuple possédant une force d'esprit et une activité indestructibles qui a effacé en un espace de temps admirablement court les traces des dévastations et de la domination militaire des envahisseurs étrangers. J'ai connu les villes belges au plus haut point de leur détresse. Leur visage pâli a regagné avec une rapidité surprenante les couleurs de la santé.

Pour beaucoup de nos compatriotes Bruxelles est une ville où on va faire la noce, et c'est pourquoi ils la voient un peu trop sous l'aspect d'un lieu de plaisir. Nous pouvons nous y rendre dans un but plus sérieux : pour y apprendre.

En Belgique on peut nous faire voir ce qui s'appelle travailler fort et bien. La Belgique semble avoir été réveillée par les événements. On ne peut le répéter assez souvent ni assez clairement, car il y a du danger à ne pas évaluer ses voisins à leur juste valeur, même au point de vue économique.

Une collection de monographies, publiée sous l'intelligente direction de M. Eugène Bacha, a consacré aux Belges illustres de tous les siècles une étude signée par nos meilleurs écrivains. Les anciens y jalonnent de leur statue la route d'immortalité que foulent déjà quelques-uns de nos contemporains. On pourra s'étonner de n'y point rencontrer le **Dr Antoine Depage**, qui, pour avoir cantonné son action dans une sphère de relativités indifférente aux admirations populaires, n'en est pas moins une de nos plus hautes intelligences et l'une des plus magnifiques personnalités mises en vedette pendant la guerre.

Si le bistouri du Dr Depage n'a pas la valeur symbolique d'une crosse cardinalice ni d'une épée guerrière, il réalisa des prodiges dans les diverses ambulances du front, et les hôpitaux de la Panne,

de Vinckem et de Calais où il combattit inlassablement la mort, valant, par les victoires qu'il y remporta, mainte forteresse et maint champ de bataille immortalisés par le génie d'un grand capitaine.

La notoriété du Dr Depage ne date cependant pas de la guerre. Depuis longtemps, Depage était considéré comme l'un des plus brillants représentants de la chirurgie contemporaine et, tant dans son service hospitalier qu'à l'Université, il groupait les étudiants et les médecins émerveillés par son diagnostic précis et sa sûreté opératoire.

. Si les plus audacieuses interventions sollicitaient sa curiosité, il s'appliquait principalement aux méthodes conservatrices, pliant souvent sa fougue aux conseils d'une instinctive sagesse et renonçant à la virtuosité d'un scalpel impatient, dès qu'il pouvait faire appel aux ressources organiques et au ressort vital de ses malades.

Déjà le préoccupaient les grandes idées de défense sociale et de réforme médicale qui prirent corps à la suite d'un voyage en Amérique, où il avait été appelé à présider un congrès et que la tragique leçon des champs de bataille devait mettre définitivement au point.

Il fallut à Depage, pour s'imposer au grand public, l'opération pratiquée sur le roi Léopold II et l'organisation de son ambulance de Constantinople pendant la guerre des Balkans.

Cette ambulance, installée dans une misérable caserne où elle comptait environ 200 lits, lui permit de s'initier à la chirurgie de guerre qu'il n'allait pas tarder de perfectionner au cours de la campagne 1914-1918 dans ses vastes hôpitaux de Calais (300 lits), de la Panne (1.500 lits), de Vinckem (2.000 lits) et de Mortin.

En butte aux tracasseries du service de santé de l'armée, comme il advint dans tous les pays à tout civil audacieux, il ne tarda pas à triompher de la routine et à imposer d'abord l'organisation en secteurs qui assurait au soldat les soins du même chirurgien depuis le moment de la blessure jusqu'à la complète guérison, ensuite l'établissement de postes avancés de secours qui permettaient de donner sur place les premiers soins aux grands blessés.

Tous les hôpitaux dont il assuma la création furent dotés des installations les plus perfectionnées. Il y appliqua sur une grande

échelle — depuis le 14 novembre 1914 jusqu'à l'armistice, il y reçut 40.000 blessés — la méthode de Carrel qui sauva l'existence de milliers de soldats et à la fin de la guerre il transporta à sa clinique de Bruxelles tous ses malades en cours de traitement.

A son nom il importe d'associer celui de Mme Antoine Depage, qui lui fut la plus précieuse et la plus glorieuse des collaboratrices.

L'école d'infirmières dirigée par Edith Cavell fut créée par elle, et sa fin tragique, à bord du « Lusitania », précédant de quelques mois l'exécution de l'héroïque Anglaise, arracha à l'Amérique, où elle était allée recueillir des fonds pour l'entretien des ambulances belges, un cri d'horreur et de vengeance qui devait entraîner bientôt le nouveau monde dans le conflit européen.

Elu sénateur de Bruxelles en 1920, Antoine Depage a récemment prononcé à la haute Chambre un remarquable discours sur la journée de huit heures, corollaire de celui sur la réforme des hôpitaux, dont le dernier Congrès de chirurgie française put apprécier l'originalité.

La réforme des hôpitaux préoccupe Depage depuis de longues années. Dans une interview qu'il accorda à un journal bruxellois, au lendemain de l'armistice, il résumait son opinion de la manière suivante :

C'est en économiste qu'il faut envisager cette question. Finie la vieille conception de la charité considérant le malade ou le blessé hospitalisé comme un assisté. L'hôpital doit être une usine exploitée scientifiquement et industriellement, ne me faites pas dire d'une façon mercantile. L'homme est, par lui-même, une valeur économique, — une valeur susceptible de souffrir, je le reconnais, et dont il faut alléger la souffrance, mais qu'il faut surtout s'efforcer de restituer à la société avec son maximum d'utilité et de rendement.

La science, représentée en l'occurrence par les Universités, a pour mission de diriger cette restitution. Dans le blessé ou le malade elle ne doit voir que l'homme, sans se préoccuper de sa condition sociale. Elle est redevable à cet homme de tout ce que ses investigations, ses recherches, ses études expérimentales lui apportent de progrès. Si cet homme ne peut bénéficier de tous les progrès, par ce qu'il est trop pauvre pour payer leur application, la science est au-dessous de sa mission.

En conclusion, c'est aux Universités qu'il faut confier l'organisation et la direction scientifique de vastes hôpitaux, susceptibles d'être créés, transformés ou réédifiés ailleurs en peu de temps, concentrant toutes les

spécialisations, s'outillant et se perfectionnant sans cesse au gré des découvertes, dégagés des obligations budgétaires des administrations publiques, mais responsables de leur rendement. Quand le coefficient de cette production sera établi, c'est aux particuliers, aux collectivités, aux communes, aux conseils des hospices, aux mutualités, aux caisses patronales qu'il convient d'examiner s'ils veulent payer la charge d'entretien de l'hospitalisé.

Quelle que soit la dépense, on finira par reconnaître que tout est bénéfice pour la société.

A ce magnifique occidental, épris d'action et de réalisation, **Rabindranath Tagore**, qui, sous l'égide du jeune Barreau, parla récemment au Palais de Justice de Bruxelles, oppose sa doctrine d'amour : Le cœur doit parler au cœur et seule importe la cueillaison d'un rêve au seuil d'une âme assoiffée d'infini.

Si je pouvais montrer mon cœur, disait un jour le poète à des écoliers japonais, vous le trouveriez vert et juvénile peut-être plus que celui de quelques-uns de ceux qui sont ici dans l'assistance et vous trouveriez que je suis assez enfant pour croire à des choses que les peuples les plus avancés de l'ère nouvelle, avec la supériorité de leur savoir, se sentent honteux de posséder (1).

Et ce grand vieillard à la face grave et sereine, qui cherche un point de rencontre jusqu'à présent inconnu, entre l'Orient et l'Occident, entremêlait sa dure critique de nos méthodes, de chants bengalis qui faisaient passer dans l'âme de ses auditeurs le frisson des prophéties et la mystérieuse menace d'un péril insoupçonné.

Le bon poète Léon Bocquet, que se disputèrent *le Thyrse* et *la Renaissance d'Occident*, et qui se résigna deux jours de suite à subir la sympathie de ses confrères belges, Léon Bocquet a moins d'ambition. Dans sa conférence sur Marceline Desbordes-Valmore il effeuilla d'une main pieuse une guirlande de fleurs et de lumière autour d'une blanche effigie, et ce fut une fête charmante à la gloire de deux poètes exquis.

Si les poètes nous reviennent dans les fastes de ce merveilleux automne, les **peintres** et les **musiciens** nous convient eux aussi à des spectacles délicats.

Par les soins de pieux amis, l'œuvre de Van Holder, un jeune peintre mort en Suisse pendant la guerre, nous fut offerte au

(1) Cité par G. D. Périer, dans *le Thyrse* du 15 octobre 1920.

Cercle Artistique. Epris de rêves et de clarté, il fut souvent tenté, la gloire mondaine l'ayant conquis, par les artifices de la mode et, sauf dans quelques-uns de ses portraits qui valent par leur psychologie incisive, il lui arrive trop fréquemment de sacrifier au superficiel et au joli. Mais sitôt qu'il se ressaisit, il parvient à concentrer, comme dans sa grande toile *Un Soir*, tout le charme d'une âme à la fois lyrique et pensive.

Au *Salon d'Automne*, qui, contrairement à celui de Paris, ne groupe que des artistes fort sages, M. Victor Gilsoul expose quelques toiles superbes, M. Geudens se révèle de plus en plus intimiste attendri et M. Henri Binard, un grand artiste trop peu connu, fait chanter dans une toile nuancée, tout l'infini d'un songe harmonieux.

Ceux d'Aujourd'hui (salle Aeolian) sont plus audacieux.

On y retrouve la plupart des représentants de la jeune peinture française et belge. *Célimène* et *Colombine*, de Guérin, opposent leur mignardise à deux beaux *Nus ;* Vuillard et Bonnard mettent une sourdine discrète à la *Biche* éblouissante de van Dongen.

Parmi d'autres toiles discutables, de Vlaminck croque un *Carrefour* pittoresque et Lebourg s'affirme magnifiquement dans deux paysages. Othon Friesz évoque Gauguin, tandis qu'André Lhote suggère dans sa marine un pays de puérils enchantements.

Foujita promène sa nostalgie minutieuse dans les quartiers de Paris, chers aussi à Mme Fuss-Amoré, qui les égaie de sa fantaisie et de sa fougue. Quant au *Fjord* d'Edward Diricks, il ouvre de telles portes au songe, qu'on se surprend à accrocher à ses vastes nuées toutes ses nostalgies et toutes ses allégresses.

Dans une nouvelle salle *Sélection* le peintre Spiliaert expose ses œuvres récentes : paysages marins, teintés, selon les jeux du jour, de la nacre des coquillages ou des irisations de l'embrun, jardins irréels où se devinent de tendres colloques ou des apprêts de fête, ces aquarelles et ces toiles, qu'effleure le souvenir d'Ensor, ont la séduction d'un poème chuchoté ou d'une musique lointaine.

Musiques et poèmes... Pour fêter l'inauguration de sa cité d'estampes, de musique et de livres, l'éditeur Robert Sand, qui prépare un nouveau livre de vers d'Elskamp, avait convié récemment les artistes belges à un concert choisi. On y entendit, entre

autres, du Jongen, du Stravinsky et Pizzetti interprétés par nos meilleurs musiciens.

Memento. — Dans le *Thyrse* du 15 octobre, le stylite (M. Léon Wéry) publie ces *Pincées* dignes de Paul Masson… et d'autres :

Les marchands de corde aiment fort les histoires de pendus.

Celui qui marche dans l'ombre d'un grand homme ne voit pas le soleil qui la produit.

Les marchands d'idéal sont comme les montreurs de lanterne magique : Ils commencent toujours par faire l'obscurité dans la salle.

Un gros homme a peu d'amis dans l'omnibus.

On a grand tort de tant médire des Académies, car elles servent à souhait la vanité de tout le monde : ceux qui en sont se croient du talent et ceux qui n'en sont point du génie.

Idéal : un nombril parvenu.

Dans la *Nervie*, M. Oscar-Paul Gilbert publie un acte en prose : « la Force déchaînée ».

Le 4 décembre au *Théâtre du Parc*, le 30 novembre à Mons, le 2 décembre à Liège, le 5 à Tournay et le 8 décembre à Bruges, Paul Fort parlera des Temps héroïques du Symbolisme, du Théâtre d'Art et des premiers drames de Maeterlinck.

GEORGES MARLOW.

LETTRES ALLEMANDES

Menschheitsdaemmerung, Symphonie jüngster Dichtung, publié par Kurt Pinthus ; Berlin, Ernst Rowohlt. — *Die Freude, Blaetter einer neuen Gesinnung*, publié par Wilhelm Uhde ; Berlin, W.-J. Moerlins. — Memento.

Ce n'est pas d'hier que date chez les Allemands le désir de rénover la littérature. Il y a vingt-cinq ans déjà, alors qu'ils s'entichaient à la fois de Zola, de Tolstoï et d'Ibsen, ils annonçaient une rénovation de la pensée, dont ils prendraient la direction. Depuis lors, nous les avons vus imiter, jusque dans leurs excès, et surtout dans leurs excès, toutes nos écoles littéraires, sans que se révèle jamais le génie, où même seulement le talent, qui méritât une renommée européenne. A la veille de la guerre, ils en étaient arrivés à une sorte de cubisme verbal qui prit au cours des années les aspects les plus inattendus. Expressionnistes et dadaïstes ont fait rage, au point que l'on pourrait croire que, chez les jeunes écrivains allemands, le contact avec les réalités de la vie a complètement disparu. Alors que certains de nos combattants ont rapporté de la guerre des livres dont quelques-uns ne sont pas loin d'être des chefs-d'œuvre, les auteurs d'outre-

Rhin n'ont conservé du cauchemar des tranchées qu'un sentiment de révolte, doublé d'un vague sentimentalisme humanitaire. Comme résultats, cela n'a donné que des poèmes sociaux, conçus selon le moule classique et quelques pièces de théâtre d'une affabulation assez ridicule.

Quand les auteurs étaient des esthètes volontairement éloignés des préoccupations actuelles, leurs efforts n'ont abouti qu'à des recherches verbales où, sous prétexte de noter simplement les sensations les plus immédiates, ils se contentaient d'assembler des phrases incohérentes. Si l'on en croit les journaux allemands, l'expressionnisme serait déjà passé de mode, ses propres excès l'auraient poussé à se suicider. Mais M. Bernard Diebold prend la défense de la nouvelle école dans la *Gazette de Francfort* (28 septembre). Le cubisme et le futurisme n'étaient, selon lui, que des formes primitives de l'expressionnisme. « Ils ont voulu démontrer au *moi* sa force transformatrice et révolutionnaire devant la matière. » Mais, « l'expressionnisme en tant que volonté intellectuelle vaincra l'expressionnisme en tant que négation et exagération ». D'une formule usée naîtra un art qui saura se soumettre à la forme et qui maîtrisera ses extases. Pour cet art, la nature ne sera qu'un symbole... Nous voilà revenus aux vieilles doctrines qui nous sont familières, et point n'était besoin de nous vanter cette littérature apocalyptique, si nous ne devons retrouver en définitive que nos anciennes controverses de la fin du siècle dernier.

Cependant, M. Fritz Stahl continue à plaisanter dans le *Berliner Tageblatt* (7 novembre) les tendances rénovatrices des jeunes générations allemandes. Il offre aux sombres jeunes gens de quoi employer les sous-produits de leur désespérance et leur conseille de s'essayer dans le néo-expressionnisme, le super-expressionnisme, le compressionnisme, le suppressionnisme ou même le répressionnisme et montre successivement tous les avantages que l'on pourrait tirer de ces formules inédites. Il s'est, en outre, trouvé un savant de langue allemande pour étudier au point de vue de la psychoanalyse le « cas » de l'artiste expressionniste. M. O. Pfister, de Zurich, est un disciple du viennois Freud. La monographie qu'il vient de publier à Berne s'intitule « le Fondement psychologique et biologique des tableaux expressionnistes ». Il y aurait d'intéressantes déductions à tirer des obser-

vations que M. Pfister a faites sur un artiste en traitement dans sa clinique et qu'il appelle « José ». Si l'on en croit ce savant Helvétique, les produits de l'imagination de José seraient le résultat d'une profonde dépression morale. Son art se manifesterait par une sorte de « cryptographie automatique », où l'inconscient jouerait le principal rôle. M. Pfister étudie surtout l'expressionnisme en tant qu'art graphique, mais ses observations visent également les écrivains, au sujet desquels il rapporte quelques exemples typiques.

Après ce long préambule, admettons avec M. Arthur Sakheim (*Berliner Tageblatt*, 21 octobre) que les jeunes écrivains allemands se sont déjà habitués au déluge. Ils semblent même s'y être beaucoup mieux habitués que les nôtres, si l'on en juge par l'activité considérable qu'ils déploient. Une série de recueils collectifs ont paru, au cours de ces dernières semaines, où la jeunesse germanique entend témoigner de ses aspirations. Pacifiste et humanitaire, cette jeunesse nous parle de « rénovation intérieure » et nous apprend que l'Allemagne va régner sur le monde, non par les armes, mais par le rayonnement de sa pensée. Un de ces recueils s'intitule par exemple *Der weisse Reiter* et ce « cavalier blanc », emprunté à l'Apocalypse, nous offre les productions des membres de la « Ligue pour la rénovation intérieure ».

Un autre recueil que nous avons sous les yeux, loin de croire à l'éclosion d'un nouveau printemps, se plaît à refléter le plus sombre pessimisme : « Terrible et noble monument du chaos des temps », comme s'exprime l'un des poètes qui y collaborent. Le titre à lui seul est tout un programme, **Menschheits-Daemmerung** : le crépuscule de l'humanité ! M. Kurt Pinthus, qui a convié 23 poètes à se grouper dans une « symphonie », explique dans son introduction que le lyrisme, « baromètre des états d'âme »,est particulièrement apte à rendre l'ébullition des esprits contemporains. Il n'en fallait pas tant pour nous dire qu'il a simplement voulu composer une anthologie, mais au lieu de laisser parler chaque poète à la place qu'il lui avait assignée, il a divisé son choix en quatre parties, où chacun de ses invités apporterait plusieurs contributions, lesquelles ont encore une fois été regroupées selon leur genre et leur inspiration. Les quatre parties s'intitulent : Chute et crie ; réveil du cœur ; appel et révolte ; aime l'homme. Point n'est besoin d'aller plus loin pour déterminer le

« genre » auquel appartiennent tous ces poèmes. Des portraits à la plume des collaborateurs illustrent le volume qui contient en appendice des notices biographiques et bibliographiques écrites par les auteurs eux-mêmes quand il sont encore vivants. On sait, par exemple, qu'Ernst Stadler (né à Colmar en 1883), qui est un des meilleurs poètes du recueil, a été tué sur l'Yser en septembre 1914. La notice de René Schickele est particulièrement curieuse. Il s'y dit poète allemand, de sang gallo-alémanique. « Hier sujet allemand, aujourd'hui sujet français ; mais je m'en moque. Il y a des hommes (et la plupart de nos compatriotes en font partie) qui se plaisent à se choisir même leurs bourreaux. » Malgré ces plaisanteries d'un goût douteux, plutôt que d'aller vivre dans le *Reich*, M. Schickele a préféré s'installer prudemment en Suisse, au bord du lac de Constance. Un autre « désannexé » est M. Ivan Goll, qui, si nous sommes bien renseignés, habite Paris. Il n'a pas de patrie, écrit-il, « Juif, et, de par le destin, né en France, désigné comme Allemand par un papier timbré ». Il y a chez cet Israélite un sentiment de la nature d'une qualité tout à fait exceptionnelle, un goût des arbres qui l'isole complètement de ce groupe de poètes adonnés au lyrisme social.

Après les pessimistes, les optimistes. Le recueil que dirige M. Wilhelm Uhde, et qui doit être continué s'intitule **Die Freude** et place sur sa couverture un dessin cubiste qui rappelle l'interprétation de la « machine à explorer le temps » qu'avait autrefois imaginée Alfred Jarry. Les reproductions d'œuvres dues à l'imagination de nos artistes les plus outranciers lui donnent en effet un aspect assez joyeux. L'éditeur a réalisé le prodige de fournir un volume grand in-4° de 160 pages, augmenté de 50 hors texte, pour le prix modeste de 60 marks, ce qui fait à peu près 12 francs en monnaie française. Il a évidemment tenu compte des sages conseils de l'économie que commande notre temps. C'est ainsi que la plupart des clichés sont tirés recto et verso, sur papier couché, et que le recueil ne contient aucune gravure originale. Mais le texte est imprimé sur très beau papier et répond aux exigences typographiques que l'on pouvait avoir avant la guerre. Une tête de Boltraffio et une autre de Pablo Picasso servent de frontispice, et le texte est placé sous l'égide de Schiller et de Hœlderlin : de Schiller, le passage si souvent cité sur la « grandeur allemande » et de Hœlderlin des extraits de *Hype-*

rion, où l'on a, du reste, tronqué le passage sur les Allemands, qui commence : « Des barbares depuis les temps les plus reculés... »

M. Wilhelm Uhde s'était fait connaître il y a une vingtaine d'année par un volume intitulé : « Au tombeau des Médicis », méditations consacrées au néant de la culture allemande ; puis on l'avait vu, non sans surprise, consacrer une monographie à la gloire du douanier Rousseau. Deux tendances que cet écrivain s'efforce de concilier se retrouvent dans le choix qu'il a fait pour composer *Die Freude*. « Ce que nous cherchons, écrit-il dans son introduction, c'est la culture intérieure, tant au point de vue politique qu'au point de vue spirituel. Il s'agit d'élever un empire qui ne soit pas dominé par la froideur de la pensée et la brutalité de la force, mais par la chaleur du sentiment et la force de l'idée. » Après cette profession de foi anti-intellectualiste, M. Uhde a beau jeu de nous offrir à la fois des textes de critique solide comme ceux du comte Keyserling et de M. Schulte-Vaerting et des vers expressionnistes. Son recueil contient de très curieux souvenirs sur Hermang Bang, que nous avons connu comme metteur en scène du *Théâtre de l'Œuvre*, dus à la plume de Mme Berta Wasbutzki, femme du médecin qui l'a soigné pendant les deux années qui précédèrent sa mort, et aussi des traductions de Francis Jammes et de Paul Claudel (fragment de la première version de *Tête d'Or*). Parmi les illustrations nous signalerons, à côté de Fra Angelico, de Delacroix, Beardsley et Hans Thomas, des reproductions d'après Henri Rousseau, Georges Braque, Marie Laurencin, Pablo Picasso, Marc Chagal. Un hommage à Karl Liebknecht, intitulé *A Toi*, est la chose la plus ahurissante que l'on puisse voir.

Memento. — Le *Rhin illustré*, revue hebdomadaire qui paraissait à Mayence, a cessé sa publication avec le no 70, portant la date du 4 septembre. Par contre, dans la même ville et chez le même imprimeur, a été lancé, sous le titre de *Revue rhénane* (*Rheinische Blaetter*), un organe mensuel de grand format, dont le premier fascicule a paru en octobre. Souhaitons-lui de durer plus longtemps que le défunt *Rhin illustré*. La question des relations intellectuelles entre la France et la Rhénanie est une question primordiale. Jusqu'à présent, les tentatives qui ont été faites pour établir ces relations n'ont pas paru très heureuses. Il y a, sur la rive gauche du Rhin, en particulier à Cologne, un mouvement littéraire très développé. Ses tendances assez avancées effrayeront peut-être. Mais l'essentiel, c'est d'établir le contact. L'ar-

ticle que la *Revue Rhénane* consacre à Casimir Edschmid, dans son fascicule de novembre, peut apparaître comme un coup de sonde, dont les résultats seront sans doute considérables. L'étude sur l'exposition du Livre à la Foire de Francfort, que publie le même numéro, peut aussi donner lieu à des échanges de vue, d'où sortira peut-être une pénétration réciproque. Mais il y a des auteurs allemands à gagner pour la revue. Pourquoi ne fait-on pas davantage appel à leur concours ? Ajoutons que l'abonnement à la *Revue Rhénane* n'est que de 12 francs par an pour la France, et 36 marks pour l'Allemagne. Pour ce prix dérisoire il y a même de bonnes illustrations.

HENRI ALBERT.

LETTRES TCHÉCO-SLOVAQUES

Pas de littérature de guerre. — Entre deux époques. — Tchèques et Slovaques. — Adolf Heyduk : *Slovensku*, Prague, Otto. — *Les Chefs Tchèques*, Prague, Topic.

— « Des livres sur la guerre ? — me répond l'un des plus grands éditeurs tchèques, — je ne vous en ai pas envoyé pour la simple raison qu'il n'y en a point. C'est-à-dire si ; il en a paru, mais les auteurs eux-mêmes en ont honte et ne veulent pas qu'on en parle. L'éditeur Solc a bien publié, pendant un temps, une *Histoire de la guerre*, mais l'a interrompue et pense la reprendre dans un esprit tout nouveau. »

Cet « esprit nouveau » dit tout. Une édition, entreprise sous la cloche pneumatique de l'oppression, doit nécessairement être reprise au... carillon de la liberté. Si c'en est une que de n'avoir plus à craindre que la censure des siens ! Certes nos revues et nos journaux ont publié maint récit du front, mais qui, forcément, devaient se borner à de la description, alors que des œuvres fortes ne pouvaient se baser que sur la haine, l'enthousiasme et l'espoir *librement exprimés*. Nous verrons si cette haine ou cet amour réprimés finiront par jaillir ; ou si peut-être quelque œuvre écrite en cachette paraîtra sous peu. N'oublions pas qu'avant tout il fallait « construire la défaite » de l'Allemand et du Hongrois. On n'avait guère la possibilité, même matérielle, d'écrire. Quelle différence, avec la France, de moyens de combat et de travail ! Chez vous la guerre ouverte, loyale, éperdument chantée par tout ce qui pouvait ouvrir bec et tenir plume. La croisade que vous avez menée, au lieu de museler qui que ce fût, a suscité des talents, créé des écrivains qui, probablement, sans

elle, ne se seraient jamais avisé d'écrire. En Bohême, l'effort se portait contre l'ennemi. Malgré l'espionnage inévitable, alors que des régiments slaves entiers passaient, drapeaux déployés, aux Alliés, ou se faisaient massacrer pour trahison, la nation entière s'était mise en grève, sabotant tous concours exigés par l'Autriche allemande. Et l'histoire dira que ce fut, là aussi, *une des raisons prépondérantes* de la défaite allemande (1).

Quant aux conditions actuelles, on se doute un peu de la situation d'un jeune Etat, même après deux années de prétendue « paix ». « On n'ose pas encore songer à des publications très sérieuses, — je cite toujours le même éditeur, — les grandes imprimeries ont été complètement désorganisées et actuellement toutes, même les plus petites de province, sont débordées de commandes pour l'Etat. »

Et cependant le commerce de la librairie et des œuvres d'art semble avoir atteint un âge d'or. L'*Encyclopédie Otto*, l'une des plus grandes qui soient, est épuisée depuis plus d'une année, et il en est de même de tous les beaux ouvrages en tout genre. Des artistes de Bohême et de Moravie nous écrivent : « Nous n'avons plus rien à vendre, et nous ne suffisons plus aux commandes, quoique travaillant jour et nuit. Tout le monde achète livres et œuvres d'art, les paysans, les maquignons, les ouvriers et même les pires avares préférant acquérir des *valeurs* pour un argent dont ils ne savent que faire ».— Le pays entier n'est plus qu'une ruche — oh ! pas précisément sans discorde, — mais au travail avant tout. Maintenant que nous voici inscrits au registre de commerce des États officiels, pour ne pas dire indépendants, le monde s'intéressera-t-il davantage à nous qu'avant 1914 ? Cela ne dépendra que de nous. Il faudra plutôt chanter juste que crier fort. Nous avons une histoire des plus longues et des plus variées — comment en serait-il autrement au centre de l'Europe ? — une culture incontestable ; un art populaire encore vivant dans un peuple qui s'entend à labourer ses champs et à chanter l'amour ; une industrie de premier rang ; des amitiés précieuses ; des hommes d'État avertis ; des larmes déjà séchées et du sourire plein la bouche... que voulez-vous que nous craignions ? Sauf

(1) Car veuillez remarquer qu'*avec* le concours des Slaves, l'Autriche eût facilement écrasé la Serbie, dès le début de la guerre, et que, rassurée de ce côté si redoutable, et surtout rassurée à l'*intérieur*, elle eût pu fournir à l'Allemagne l'aide décisive sur laquelle celle-ci comptait.

nous-même.... Il est souvent plus difficile de faire honneur au passé que de conquérir l'avenir. Moins que toute autre nation, les Tchécoslovaques ne peuvent oublier l'un pour l'autre.

Fait étrange : c'est comme pour « boucler » une époque que, depuis une vingtaine d'années, nos pères et nos grands-pères se sont mis à éditer leurs œuvres complètes. Et on a repris, en éditions d'honneur, l'œuvre des pionniers de la Renaissance tchèque. Presque tous nos romantiques et tous nos « classiques » y ont passé, soigneusement revus et commentés. On s'est mis aussi vaillamment à détruire quelques idoles. Une critique littéraire, très ferrée, mais souvent bien froide et manquant de nuances, met de l'ordre dans le bilan du siècle. Pour un peu on pourrait croire que nous voici devant une page blanche.

Nous verrons tantôt si la Victoire a trouvé à leurs postes autant nos intelligences que nos cœurs. Ceci se rapporte surtout à nous, Slovaques. Il paraît qu'on « attend beaucoup de la Slovaquie ». Merci de l'honneur, mais patience, grands dieux ! Se doute-t-on que les « intellectuels » slovaques se comptent sur les doigts d'à peine quelques paires de mains... et de pieds ? Surtout après la guerre ? Qu'un peuple de trois millions d'âmes n'avait pas une école secondaire et que, s'il est le moins analphabète de tout l'ancien empire de François-Joseph, c'est à ses écoles primaires évangéliques et à quelques excellents curés catholiques qu'il le doit ? Dieu me garde d'insinuer ici que la Slovaquie soit entièrement à défricher. Mon prédécesseur — et moi-même — vous avions déjà parlé de nos lettres et en parlerons encore. Il serait puéril de prévoir quoi que ce soit ; mais, dans de pareilles circonstances, que peut-on espérer avant au moins deux générations ? Tout au plus... un génie providentiel ! Notre sol n'est-il pas assez fertile, ni nos fumiers assez copieux ? Notre air n'est-il pas saturé d'assez de cris de joie, de rage et de douleurs, pour que cette sorte de fleur rare y éclose enfin une fois ?

A Prague, on multiplie les manuels, les grammaires, les dictionnaires et anthologies slovaques. Le seul éditeur Topic en a lancé plusieurs. Le tchèque comprend, et surtout apprend plus difficilement le slovaque que l'hébreu même. En 25 ans d'études et de séjours en Moravie et à Prague je n'ai pas entendu un seul Tchèque dire une seule phrase slovaque correctement, alors qu'en Slovaquie la langue tchèque devient le pain quotidien

depuis le moment où on sait le *Notre Père*, la langue liturgique étant, par respect du passé, le « tchèque biblique ».

Tout ce qui est grand en Bohême a consacré des pages et des livres de sincère admiration et de tendre pitié à la Slovaquie. C'est avec une grande émotion que je touche par exemple le 56e volume des **Œuvres complètes** d'Adolphe Heyduk, doyen des poètes tchèques, volume contenant, à côté des poèmes sur l'oppression des Slovaques, les chants qui jubilent de la résurrection si appelée, si attendue, si *pressentie*. Dire que l'octogénaire « Rossignol d'Otava » peut voir cette libération !

Le Magyar a assassiné la fleur dorée de ta jeunesse, — emmené ton bétail, brûlé tes chaumières, — il a tout enlevé, il a tout gâté, voulant, par-dessus toutes tes peines, t'arracher ta langue : mais il ne l'arrachera pas — et c'est avec elle que tu porteras plainte devant Dieu. — Et le Seigneur enverra sur eux la peur et l'horreur, et exterminera la race magyare.

Toute sa poésie n'est qu'un chant d'amour et d'encouragement à la persévérance et, quelquefois, d'une douce, c'est-à-dire amère mélancolie devant la séparation littéraire et autres malentendus.

Mon cœur saigne — je péris avec toi — ô mon peuple, ô mon frère! Mais à quoi sert-il de te serrer contre ma poitrine — puisque tu t'échappes de mes bras ?— N'as-tu donc point senti ce battement du cœur de ton frère — en posant ta tête sur ma poitrine ? n'as-tu pas entendu s'unir nos âmes de frères, — et toutes deux chanter les mêmes peines et tristesses ? — Ce que maintenant l'épée ne peut conquérir — le droit et la conscience de soi-même le conquerront.

Evidemment on souriait jadis de ces espoirs de poète...

Sous le titre **Les Chefs tchèques** Topic publie une collection de petites monographies des personnalités « ayant le plus contribué à affirmer l'importance de la nation à l'étranger ». Le choix des sept premières brochures paraît un peu incohérent et, si nous voyons où la collection commence, nous sommes loin de nous douter où elle pourrait bien finir. Il semble que, pour le moment, on tient à « populariser » surtout les ouvriers de la libération et ceux qui, il y a un demi-siècle, en préparaient le plus brillamment les voies. Il importe de savoir que nos hommes politiques ne sont pas de simples diplomates de profession qu'un hasard ou une coterie amène au pouvoir, mais des administrateurs de carrière éprouvés, et de grande culture, qui ne doivent

leur situation qu'à leurs mérites. C'est ce qui ressort bien du *T. G. Masaryk* (qui serait tout entier à traduire) de M. Jan Herben, du *Edouard Benès* de M. Jean Reichmann, du *Karel Kramar* de M. R. Prochazka ; *K. Miroslav Tirs* (par M. K. Domorazek) ne fut pas seulement le fondateur, en 1862, de notre première vraie démocratie — la société de gymnastes *Sokol*, élément des plus importants de la renaissance tchèque et de la démolition de l'Autriche-Hongrie, — mais un savant et le premier critique d'art en Bohême. En 26 chapitres M. J.-V. Novak donne une forte idée de la vie et de l'énorme œuvre linguistique, philosophique, nationale et didactique du premier et du plus grand pédagogue moderne, *Jean Amos Komensky* dit Comenius, ce dernier évêque des Frères Moraves, qui, au XVIIe siècle, malgré une vie chargée de soucis et les contrariétés incessantes que devait subir sa Communauté, put réorganiser l'enseignement dans presque tous les Etats européens. — M. Fr. Taborsky essaie d'expliquer le poète slovaque *Hviezdoslav* et y réussit, grâce à de nombreuses citations. A notre tour citons M. Taborsky sur notre poète.

Sa poésie est — ne t'effraye pas, ô peuple tchèque, toi qui descends des Huns, de Zizka, Chelcicky, Komensky, Palacky et d'autres hommes pieux — sa poésie est une poésie pieuse. Elle est tellement pénétrée de Dieu et du ciel, d'une foi si vraie, si sincère en soi et en sa nation, qu'étonnés nous nous tâtons (pour voir) si nous vivons dans les temps actuels si indifférents et si honteusement hypocrites, ou si on ne nous a transportés à l'époque des « Frères », des Blahoslav, des Komensky. Hviezdoslav est l'élève de la Bible : il en a la langue et toute la magnificence des psaumes et des hymnes. C'est un Frère Morave-poète, mais faisant de la poésie infiniment plus belle que les Frères. Notre jeunesse tchèque est appauvrie de ne pas lire ces *Psaumes* d'une beauté vraiment miltonienne.

Ce poète de la douleur, de la foi connaît cependant la révolte. — Et ici une citation de Hviezdoslav :

Une plainte, Seigneur, une plainte amère et lourde — plainte sans fin. Tu m'as vêtu d'un nuage de douleur ; c'est à cause de Toi que je me lamente ! Tu as rompu la chaîne gentille de la famille. — Tu as déraciné la maison pieuse. Tu as tout jeté au mauvais destin. Ah ! tu as éparpillé le foyer noble, dispersé la race précieuse, enfouissant dans une *mohyla* (tumulus des vieux Slaves) ses froides cendres. Dernière de ses étincelles, je vais, moi, m'éteindre tout à l'heure... Cependant je ne

te reproche rien, Seigneur !... Pardonne !... Je te remercie de tout !

Ou encore :

O Soleil sauveur, dors-tu ? Dors-tu, force de liberté qui éveilles tout ? Dormir n'est pas ton fait : prends donc les clefs de l'aurore et réveille tout à la vie nouvelle ! Dors-tu, Seigneur ? Toi, Puissance de suprême sagesse, où donc se trouvent tes intendants, les tribunaux justes ? Puisque tu ne vois pas décliner la vérité et que tu entends le glapissement du triomphe de l'iniquité ?

Etait-elle trop petite la torture de la vérité, et jusqu'à quand doit-elle durer ? Serait-ce pour l'éternité ?... — Ah, pardonne ! J'ai murmuré, je me tais déjà... L'esprit de l'accusateur s'égare facilement... Eh ! Tu ne dors pas, tu comptes les vagues de l'injustice... et tu viendras tantôt, Juge sévère. Et nos femmes, au lever du soleil, après le samedi de l'affliction, accourront en criant : la pierre est enlevée — nous voici rachetés.

Comment se fait-il que M. Taborsky, homme sérieux et critique éprouvé, citant d'autres poètes, ait avec une telle ostentation tenu à ne pas seulement prononcer le nom de Svetozar Hurban-Vajansky, notre « second » Maître, qui consacra toute sa vie à sa nation et dont l'œuvre de poète, de romancier et de journaliste très militant n'a pas rien qu'une valeur historique ? Si le manque de tact n'était pas, en Bohême, un article de consommation journalière — et même d'exportation, — nous pourrions en vouloir à M. Taborsky de cet... oubli. A moins qu'il n'ait peut-être l'intention de nous donner, dans la même collection, une étude dépourvue de tout ressentiment sur l'auteur des *Tatry et la Mer?*

Le *Karel Havlicek-Borovsky*, de M. H. Traub, trace un bon portrait de cet ex-séminariste devenu anticlérical féroce, poète satirique très violent, dans la première moitié du XIXe siècle, le premier journaliste tchèque moderne. Havlicek passe en bolide dans cette époque faible et troublée, dévoilant toutes les injustices des gouvernements et toutes les faiblesses, ès lettres et politique, de ses compatriotes, mourant à l'âge de 35 ans, victime d'une franchise spirituellement railleuse dont, depuis, aucun journaliste tchèque n'eut à tel point le génie. — Notre si jeune, mais si intelligent et sympathique ministre des Affaires étrangères, M. Ed. Benès, ne pouvait pas manquer dans une telle collection. Son biographe, M. Jan Reichmann, semble avoir tremblé de joie et de fierté en parlant de ce travailleur passionné, élève de Masaryk, lycéen à Dijon, étudiant à Paris, où il obtint le doctorat

avec son *Problème autrichien et la question tchèque* (Paris, V. Giard et Brière, 1908) — puis professeur à l'Université et à l'Académie de commerce de Prague et, dans les dernières années de la guerre, le bras droit de Masaryk et de ce Conseil National Tchécoslovaque qui, à Paris, avait centralisé toute la propagande et la politique antiautrichienne. Le Dr Karel Kramar, de M. Rud. Prochazka, présente l'un des chefs politiques à la fois les plus écoutés et les plus contestés, — à cause de son *néoslavisme* d'avant guerre qui devait remplacer, dans une Autriche fédéralisée et démocratique, le chimérique panslavisme. M. Kramar fut, dès août 1914, le chef de la résistance passive en Bohême et, comme tel, il a été condamné à mort, mais gracié en 1917. — A quand donc la bibliographie du Slovaque Milan Stefanik, cet astronome qui, après avoir eu toute la confiance de l'observatoire de Meudon pour des missions scientifiques des plus délicates en Europe et en Orient, devint l'organisateur et l'âme des armées tchécoslovaques en France, en Italie, en Amérique, et mourut, premier ministre de la Guerre, dans un stupide accident d'avion au seuil même de sa patrie qu'il allait revoir ?

Il nous reste trop peu de place pour parler des romans, des premiers reçus après une interruption de six années. Nous le ferons dans une prochaine chronique.

JANKO CADRA.

BIBLIOGRAPHIE POLITIQUE

William E. Dodd : *Woodrow Wilson and his Work*, New-York, Doubleday et Page. — Charles H. Haskins et Robert H. Lord : *Some Problems of the Peace Conference*, Cambridge, Harvard University Press.

Woodrow Wilson and his Work, le nouveau livre de M. Dodd, professeur d'histoire américaine à l'université de Chicago, est beaucoup plus qu'une simple biographie de M. Wilson et un exposé de sa présidence : c'est une étude, souvent avec une tendance philosophique, sur la vie politique aux Etats-Unis depuis la guerre civile de 1861. M. Wilson y est généralement au premier plan. C'est quelquefois aussi une révélation, suivie toujours par la condamnation de certains mauvais côtés des affaires publiques américaines, qui, on peut le dire en passant, n'étaient pas absents de la campagne électorale qui vient de se terminer et qui justifient pleinement ce commentaire, que je trouve dans

une lettre particulière de l'auteur. Parlant précisément de cette partie de son livre, M. Dodd dit : « Je crois qu'il donne à penser aux Américains de toutes les factions ». Et je partage tout à fait son avis.

D'abord, quelle est l'opinion de M. Dodd sur M. Wilson, dans quel état d'âme aborde-t-il son sujet ? Il faut dire tout de suite que M. Dodd est un ardent admirateur du Président et que son livre est, d'un bout à l'autre, une chaude *apologia pro domo sua*, ce qu'on ne doit pas trop lui reprocher en ce moment-ci où M. Wilson a une si mauvaise presse des deux côtés de l'Atlantique.

Comme Emerson à Harvard, Wilson était assez disposé à l'anarchie académique... Si M. Wilson n'est jamais devenu le grand historien qu'il aurait pu être, on ne peut pas nier qu'il ait influencé, comme peu de personnes l'ont fait avant lui, l'interprétation de l'histoire américaine... Il était par nature un meneur d'hommes, original dans ses recherches, et sans peur dans la promulgation de ses idées... Depuis Jefferson, on n'a pas eu un maître d'hommes comme Wilson quand il est devenu Président... La Grande-Bretagne, stimulée par la marche rapide des Allemands à travers la Belgique en 1914, ne s'est pas organisée si promptement ni si bien que les Etats-Unis en 1917 sous la haute direction du Président Wilson et poussés par l'opinion publique... Il a donné l'impulsion qui va mettre dans un avenir bien proche tous les chemins de fer américains aux mains de l'Etat... Quoi qu'on dise du succès ou de la faillite de la diplomatie wilsonienne à Paris, ses quatorze points resteront comme le plus grand pronunciamento en faveur d'une fédération mondiale qu'ait jamais fait un chef d'Etat responsable... Il ne faut jamais oublier que, depuis 1913, le Président Wilson, au contraire de ce qu'aurait fait à la Maison Blanche un représentant des intérêts industriels, a été forcé presque chaque semaine de se battre pour garder ses positions... Comment M. Wilson allait-il supporter les épreuves qui l'attendaient à Paris, les plus fortes qu'aucun chef d'Etat ait jamais éprouvées ?... Pour briser la puissance de l'Allemagne, M. Wilson a fait par l'itération continuelle de ses idéals autant que n'importe quel chef militaire... « Les idées vivent, les hommes meurent », disait-il un jour... L'organisation d'une fédération mondiale était le fond de tout son programme de guerre ; sans la conviction qu'il pourrait réaliser cette espérance, il n'aurait pas fait le voyage de Paris.

Voilà le Président Wilson peint par le professeur Dodd, et qu'on soit ou non, de ce côté de l'Atlantique, en état de juger si ce portrait est exact, il faut examiner les formes d'activité pure-

ment américaines de Woodrow Wilson. En Europe on a été trop disposé à le juger seulement d'après ce qu'il a fait à Paris ou bien ce qu'il a dit à propos de la guerre, tandis que ce qu'il a accompli en Amérique avant et pendant la guerre constitue la part la plus importante de sa carrière publique. En vérité, on ne peut pas bien comprendre ce qu'il a essayé de faire en Europe, sans avoir considéré auparavant ses luttes et ses victoires aux Etats-Unis. En conséquence, M. Dodd donne avec raison beaucoup de place dans son volume aux actes et aux réformes qui ont signalé le passage de M. Wilson à Princeton comme Président de l'Université, à Trenton comme Gouverneur de l'Etat de New Jersey, et à Washington comme Président des Etats-Unis.

Une fois installé à Princeton, c'était en 1902, le nouveau recteur a commencé immédiatement à inaugurer des changements dans le sens démocratique, et bientôt il avait naturellement contre lui la faction aristocratique, qui était bien retranchée dans cette institution, et tout l'élément, la majorité ici comme partout, qui préfère à toute innovation le *statu quo*. Quoiqu'il n'ait pas mené à bonne fin tout ce qu'il a tenté de faire, il a remué cet ancien siège de culture comme il ne l'avait pas été depuis sa fondation avant la Révolution américaine ; et quelques-uns des effets de ce remuement persistent même aujourd'hui une dizaine d'années après son départ.

A Trenton, son penchant pour la guerre sainte augmenta en force et le champ d'action était plus grand ; au lieu d'une seule petite ville du New Jersey, il avait maintenant devant lui tout l'Etat. Comme à Princeton, le nombre de ses ennemis s'accrut avec chaque coup qu'il dirigeait contre un abus, mais aussi la liste des réformes et des améliorations qu'il introduisait dans la législation s'allongeait quand, au beau milieu de la lutte et du succès, M. Wilson fut appelé à la Maison Blanche.

L'histoire des huit ans de M. Wilson à Washington est la partie la plus développée et la plus suggestive de l'ouvrage de M. Dodd et aussi la plus étroitement liée avec le rôle qu'il a joué à Paris en 1919. A peine installé à la Maison Blanche, il recommence à attaquer l'hydre. M. Dodd signale, avec un plaisir évident et bien justifié du reste, les réformes fédérales que cet Hercule moderne a accomplies ou était en train de prendre en main quand la guerre européenne a arrêté cette intéressante œuvre pour laquelle Woo-

drow Wilson, pacifiste et idéologue par nature, avait une vraie prédilection, et a dirigé son remarquable esprit d'initiative dans une toute autre direction.

Ce que M. Wilson, une fois qu'il eut lancé son pays dans la guerre, a réalisé, appuyé par son cabinet, un groupe de spécialistes et un contingent de grands hommes d'affaires, qui ont offert leur temps et leur expérience au gouvernement sans demander la moindre rétribution, est la plus brillante page de sa vie publique et de l'histoire des Etats-Unis. En France on a beaucoup loué dans le temps, et les fidèles amis louent toujours l'effort américain en Europe ; mais ce que les Américains ont fait, ou étaient en train de faire, chez eux, quand l'armistice a subitement arrêté leur élan prodigieux, est plus remarquable et plus digne d'admiration que ce qu'ils ont accompli en France et en Belgique ; et il ne faut pas oublier que Woodrow Wilson était le centre et l'âme de « ce plus beau geste de l'histoire ».

Naturellement, M. Dodd termine son notable livre avec le dernier épisode de la vie publique de M. Wilson, — sa venue en Europe l'année dernière. Nous sommes encore trop près de ces événements ; il y a trop de bouches fermées aujourd'hui d'où sortiront un jour des secrets de la première importance ; il faut attendre quelques années avant qu'on puisse juger en toute connaissance de cause les résultats du traité de Versailles et les possibilités de la Société des Nations ; des préjugés, des haines et des mensonges obscurcissent la vue ; mais il me semble que si les historiens de l'avenir parlent comme ont parlé les historiens du passé dans des cas semblables, leur verdict ne différera pas essentiellement des conclusions de M. Dodd quand il écrit dans la dernière page de son volume :

Ce que Woodrow Wilson a dit et a fait pendant ces années si agitées et souvent si terribles restera toujours comme un bel héritage à notre peuple et, à moins que la Démocratie fasse faillite, il sera lu et cité parmi les hommes de ce siècle comme aujourd'hui on lit et on cite Jefferson et Lincoln.

Et dans la lettre particulière mentionnée plus haut, M. Dodd ajoute avec la même perspicacité :

Malgré toute la fanfaronnade et l'hypocrisie du moment, je considère le Président Wilson comme d'une valeur inestimable pour nous tous tant que nous sommes, de ce côté-ci de l'océan ou de l'autre.

Et la défaite au scrutin du 2 novembre dernier du parti démocrate n'est que la confirmation de « la fanfaronnade et de l'hypocrisie du moment » aux Etat-Unis ; elle ne touche pas au fond « ce que Woodrow Wilson a dit et a fait pendant ces années si agitées et souvent si terribles », et n'empêche pas qu' « il sera lu et cité parmi les hommes de ce siècle comme aujourd'hui on lit et on cite Jefferson et Lincoln ».

Le livre du professeur Haskins et du professeur Lord, de l'Université de Harvard, deux des plus distingués experts en histoire qui ont accompagné le Président Wilson à Paris en 1919, est spécialement intéressant à cause des nombreux faits qu'il raconte sur le travail intérieur de la Conférence. En effet, **Some Problems of the Peace Conference** nous présente plusieurs fois et assez intimement MM. Wilson, Clemenceau et Lloyd George et nous fait assister souvent à des scènes de la première importance.

Les auteurs parlent du maréchal Foch « avec ses épaules courbées, sa belle physionomie et ses yeux clairs » ; de Clemenceau, « ce tigre en repos, les yeux fixés généralement sur le plafond, qui se montre quelquefois embêté, mais toujours alerte et jamais endormi » ; et le Président des Etats-Unis, « depuis longtemps amateur de golf, suivant toujours la balle... Nul des principaux délégués n'était plus ardent que lui pour donner des faits et nul n'était mieux capable de les assimiler plus vite ou de les employer plus effectivement dans la discussion des problèmes territoriaux ».

Voici l'opinion de MM. Haskins et Lord sur les résultats de la Conférence :

Le Traité de Versailles, comme les autres traités rédigés à Paris, est loin d'être parfait, et ceux qui ont pris part à sa confection seraient les derniers à prétendre que son texte a été inspiré. C'est nécessairement une paix de compromis et d'ajustement, ce qui veut dire qu'elle ne représente pas complètement les désirs d'une personne ou d'un pays. Aussi le traité était-il rédigé à la hâte, point toujours avec des études préliminaires suffisantes, et dans quelques parties il laisse voir des signes de cette précipitation ; mais il représente un effort honnête pour obtenir une solution juste et durable, et ni la Conférence en général, ni les Etats-Unis en particulier ne doivent avoir honte de leur œuvre... Contrairement à tous les traités signés jusqu'à ce jour, ceux de Paris sont dynamiques et non pas statiques ; ils sont constructifs et non pas

seulement restauratifs ; ils regardent l'avenir plutôt que le passé... Ce n'est pas le moindre des services rendus à la France par ce vieillard, Georges Clemenceau, qu'en limitant ses demandes finales aux résultats solides que le traité a garantis, il a refusé d'obéir aux extrémistes.

THÉODORE STANTON.

OUVRAGES SUR LA GUERRE DE 1914-1918

L. Madelin : *La Bataille de France*, Plon.

M. L. Madelin appelle **La Bataille de France** cette suite, presque ininterrompue, d'actions militaires, durant 235 jours, qui commence le 21 mars 1918 pour se terminer le 11 novembre, date de l'armistice. Cette lutte gigantesque se divise en deux phases : la première, du 21 mars au 18 juillet, comprend la période, pleine d'angoisses, si accablante pour les Alliés, qui arrache à M. L. Madelin ce terrible aveu : « Le soir du 29 mai, dit-il, la victoire future de l'Entente eût paru hypothèse folle, même à nos meilleurs amis » ; et sans doute à lui-même, qui avait tant travaillé cependant à transformer en légende glorieuse l'insuffisance des hommes dont les erreurs accumulées nous avaient acculés au bord de l'abîme. La seconde phase commence le 18 juillet, où se déclanche la manœuvre salvatrice, qui, d'étape en étape, de poussée en poussée, va bouter le Boche hors de France.

Les brillantes qualités d'historien dont M. L. Madelin a fait preuve dans ses ouvrages précédents (je parle de ceux d'avant guerre) permettaient d'espérer qu'il traiterait un si beau canevas, non seulement pour en tirer des sujets d'émotion et de frisson patriotique, mais pour lui donner toute son ampleur en mettant en lumière toute la force d'exemple qui y est contenue, avec ses magnifiques leçons, en un mot, pour faire du récit de tels événements la page par excellence de notre histoire militaire. Il y avait une matière d'une richesse inouïe à exploiter dans cette surprenante épopée. L'énergie soutenue, la confiance sereine de Foch constituent le plus bel exemple de force morale que l'histoire militaire puisse citer, sans compter la plus haute leçon de stratégie qui ait jamais été donnée, dans les circonstances les plus périlleuses. On n'a pas assez fait attention, — et M. Madelin lui-même est muet à ce sujet, — que les plus grosses difficultés que Foch eut à surmonter ne vinrent peut-être pas toutes de l'adver-

saire. Il eut à imposer, à faire triompher une doctrine, qui était la sienne, en laquelle il n'avait jamais cessé d'avoir foi, c'est entendu, mais qui, à quelques exceptions près, devait rencontrer une résistance sourde auprès des chefs, dont l'esprit, depuis de longs mois, était perverti par des principes qui en étaient le contre-pied : inviolabilité des fronts, opérations à objectifs limités, guerre de matériel, inutilité de la bataille, tous sophismes d'occasion, sous leur masque de vérités nouvelles, qui obsédaient et énervaient les cerveaux des grands rôles. Presque jusqu'au dernier jour, il lui fallut lutter contre des habitudes paralysantes, intervenir même dans le domaine de la tactique. C'est ainsi qu'il lui faut fixer que « des troupes, lancées à l'attaque, ne doivent connaître qu'une direction d'attaque ; qu'elles ne doivent pas opérer sur des lignes fixées *à priori*, d'après le terrain, etc. » Et cependant, on voit encore un chef d'armées arrêter ses troupes, pendant trois jours, en pleine victoire, pour aligner son front d'attaque et organiser ses communications à travers le terrain conquis, avant de continuer. Délai regrettable qui permet au Boche de s'accrocher au terrain, de se fortifier à nouveau. Finalement, il faudra consentir des sacrifices plus lourds pour le déloger une fois de plus. Foch joue dans ces journées de résurrection nationale un rôle d'une prépondérance telle que jamais chef militaire n'en a tenu de pareil. Il est l'animateur de millions d'hommes exténués, mais qui sentent enfin un souffle libérateur passer dans les rangs, — il galvanise les chefs, il les conquiert tous, l'un après l'autre, à force de volonté souple, mais inébranlable ; il raffermit peu à peu leur foi hésitante.

Sans doute, M. L. Madelin a fait un tableau prodigieusement animé de tout cela. Parfois, il vous emporte au pas de charge. Il aurait été bien près de nous donner un chef-d'œuvre, s'il avait eu le souci d'établir une juste discrimination entre les actes des uns et des autres, s'il n'avait pas distribué également l'éloge, à tour de bras, comme le fait actuellement le gouvernement de ses croix et de ses rubans de la Légion d'honneur, s'il n'avait pas dédaigné toute vérité psychologique, s'il avait tenu compte des exigences de l'histoire, qu'il n'est pas sans connaître. Par là, son livre perd une grande part de sa valeur éducative ; ce n'est plus qu'une magnifique image d'Epinal.

JEAN NOREL.

A L'ETRANGER

Pologne.

Les « affaires de Pologne » continuent à occuper une place très importante dans la politique européenne. En effet,quand, en face du danger bolcheviste, l'Europe paraissait moralement démobilisée, seule, la Pologne sut conserver assez de forces morales pour courir le risque d'une invasion et d'une guerre prolongée. La victoire obtenue, grâce à un excédent de la faculté de sacrifice, a fait, pendant un moment, de Varsovie l'arbitre de l'Est européen. Ceci a, bien entendu, contredit certaines prévisions et dérangé certains calculs. Et comme il arrive toujours sur notre vieux et envieux continent, on s'efforce d'ensevelir la victoire polonaise dans le sable mouvant des jeux diplomatiques.

En attendant ou plutôt *en retardant* — selon les vœux allemands — la consultation plébiscitaire en Haute-Silésie, l'attaque se poursuit simultanément sur deux autres points du front diplomatique : Dantzig et Vilna. Les longs et laborieux pourparlers au sujet de la convention dantzico polonaise, prévue par le Traité de Versailles,ont eu au moins cet avantage d'avoir précisé les véritables directives de la politique britannique sur ce point. L'opiniâtre et clairvoyante opposition de la Délégation polonaise a réussi cependant à arracher à la Conférence des ambassadeurs quelques retouches salutaires au projet primitif de Convention dû à la plume de M. Carr. Ce qui est plus important, l'attribution du mandat de la défense militaire du territoire de la ville libre paraît être assurée à la Pologne.Le vrai caractère des concessions exigées de la Pologne n'en apparaît ainsi que plus clairement. En somme on veut surtout déposséder la Pologne de la *propriété* du port et peut-être créer un précédent d'une interprétation abusive du Traité de Versailles. Pour arriver à ces fins, on n'a ménagé ni pressions amicales, ni essais de persuasion, ni menaces. A tant d'efforts la Pologne a cédé. Eût-elle pu résister ? Assurément oui, à condition cependant d'être préparée aux conséquence d'une fronde ouverte et peut-être d'une provisoire rupture. En ce cas, elle aurait eu pour elle l'opinion française, l'opinion américaine et, *last not least*, le Traité de Versailles. Mais pour que la fermeté réussisse, il faut avoir une politique résolue et continue. Etre ferme par saccades ne mène jamais à rien de

bon. Or la Pologne possède déjà de fort distingués diplomates, — elle n'a pas actuellement une forte politique. Ceci est une constatation et non un reproche. Cette observation vient d'être confirmée d'une façon pittoresque par l'affaire de Vilna.

« L'équipée » du général Zeligowski, sans être aussi colorée que le geste de d'Annunzio, n'en fait pas moins songer aux finesses hardies et désinvoltes de la politique italienne. Hélas ! cette analogie apparente ne sert jusqu'ici qu'à mieux cacher la profonde différence des deux manières : italienne et polonaise. L'acte du général Zeligowski semble en effet tout pénétré de cette charmante candeur qu'ont les hommes francs et convaincus. Une maladresse politique l'enveloppe, maladresse et gaucherie qu'ont d'honnêtes femmes dans un milieu suspect. C'est pourquoi peut-être l'événement parut si savoureux à certains vieux « lovelaces » de la carrière diplomatique. Au fond, pour parler sérieusement, l'affaire de Vilna a sa vraie source dans un vaste malentendu. Au moment de sa renaissance, la Pologne a voulu fermement reprendre sa politique traditionnelle. Ce dessein était sage et généreux. Mais, poursuivant ainsi la rénovation de l'antique union jagelonienne, la Pologne rencontrera une difficulté imprévue. Croyant se trouver en face de son ancienne alliée, éprise seulement d'une passion légitime d'indépendance, elle a rencontré un adversaire intransigeant et tenace : sous un masque de « lithuanisme intégral » se cachait « l'éternel allemand ». Cette substitution est facile à expliquer. En effet, profitant de l'inexpérience politique et de l'infériorité civilisatrice du jeune mouvement lithuanien, les Allemands y greffèrent — provisoirement sans doute — leurs propres intérêts. La Lithuanie de Kowno est devenue ainsi une entreprise politique et commerciale allemande sous la haute protection de certains milieux financiers alliés. Dès lors, toute avance polonaise, toute concession fut acceptée par le gouvernement de Kowno sans en « délivrer le reçu ». A la fin, cette absence de réciprocité a ému l'opinion polonaise, et quelques bons Lithuaniens, qui ne sont pas pour cela de mauvais Polonais, ont cru devoir réagir. Ainsi apparut au grand jour le fâcheux hiatus entre la politique du gouvernement, à dessein conciliante, et l'esprit public. En attendant les troupes du général Zeligowski, originaires (les soldats et le général) de la région contestée, ont tranquillement occupé le

pays : la population, fatiguée du régime bolcheviste et lithuanien, les a reçues à bras ouverts ; les divisions lithuaniennes envoyées par le gouvernement de la Taryba fraternisèrent avec les Lithuaniens de Wilna, et l'incident aurait pu avoir le dénouement du classique roman d'aventures, si d'autres puissants intérêts n'étaient entrés en jeu.

Envisagée sous cet angle, la démarche du gouvernement polonais auprès de la Société des Nations paraît non seulement logique, mais nécessaire, et le geste du représentant polonais serrant la main de M. Woldemar semble autant expressif que naturel. Par contre, la deuxième décision, prise à Bruxelles par le Conseil de la Société des Nations, pèche par un manque de clarté regrettable. La Société des Nations admet en effet le principe de la consultation populaire. (Quel autre procédé pouvait-elle adopter ?) Mais quelle sera cette consultation ? Est-ce un plébiscite ? Est-ce l'élection d'une Constituante ? Consultera-t-on tout simplement — ce qui serait peut-être le plus pratique — l'un après l'autre les paisibles villages de la région ou quelque délégation des habitants improvisée *ad hoc* ? Du territoire soumis à la consultation, la décision de Bruxelles ne semble nullement s'inquiéter ou — ce qui est pire — elle en parle avec une imprécision délicieuse, comme si les choses se passaient sur un Sirius quelconque. Enfin, elle ne souffle mot de la date et du régime transitoire. Tant d'imprécisions — si elles sont volontaires — désarment. C'est pourquoi, probablement, le représentant polonais (suppléant de M. Paderewski) à Bruxelles se défendit si faiblement... Le gouvernement polonais, d'ailleurs, ne l'a pas suivi sur ce terrain et a déjà, tout en acceptant le principe, formulé toutes les réserves nécessaires. Ainsi, avec de la bonne volonté, l'affaire promet d'être réglée un jour ou l'autre... Pour la Pologne, elle n'est d'ailleurs qu'un épisode passionnant et pathétique sans doute, mais modeste, en somme, si l'on considère le drame de sa politique en entier.

La grande question pour elle, le problème capital est celui de la Haute-Silésie. C'est de sa solution que dépend peut-être le sens européen de la politique polonaise. Mais c'est un problème autant polonais que français, et la dernière exigence anglaise de subordonner le règlement des réparations à l'attribution de la Haute-Silésie en dit long à ce sujet.

R. DE BROU.

§

Russie.

L'ACTION BOLCHEVISTE EN ASIE. — Les amis du bolchevisme, les plus optimistes même, se voient obligés de constater que celui-ci n'a pas beaucoup de chance de réussir en Occident. Malgré tous leurs efforts de propagande et toutes leurs dépenses en argent et en diamants de la couronne, les bolcheviks n'arrivent pas à soumettre à leur domination les principales organisations ouvrières d'Europe et d'Amérique : la Confédération du travail américaine, sa sœur la C. G. T. française, le parti ouvrier belge et le Labour Party britannique se sont prononcés, à leurs derniers congrès, contre les méthodes bolchevistes. On peut même dire que le seul résultat réel de l'action bolcheviste en Occident est le renforcement de la réaction sociale qu'on observe partout où la vague bolcheviste a été plus ou moins puissante : les récentes élections municipales en Italie le prouvent d'une façon péremptoire.

Mais, perdant du terrain en Occident, les bolcheviks tâchent de le regagner en Orient et font en ce moment de très grandes tentatives pour amener dans leur ornière les populations d'Asie.

Arrivés au pouvoir en novembre 1917, les bolcheviks laissèrent à peu près intact le « département asiatique » de l'ancien ministère des Affaires étrangères de l'Empire russe et chargèrent de sa direction M. Voznessensky, qui s'était occupé de la gestion de ce département sous l'ancien régime.

Ils prirent à leur service encore quelques agents diplomatiques tsaristes, dont un, M. Bravine, ancien vice-consul russe à Tabriz. M. Bravine commença à déployer un grand zèle dans l'organisation de la propagande bolcheviste en Perse, en Afghanistan, et sur les frontières des Indes britanniques. Le premier résultat pratique de ce travail fut la « révolution » en Afghanistan, où les efforts de M. Bravine avaient trouvé un sérieux appui en la personne d'un politicien afghan, le professeur Baratunella, dont le gouvernement de Guillaume II s'était précédemment servi pour son action anti-britannique dans l'Afghanistan. J'étais à Moscou au moment où la révolution afghane avait éclaté, et j'ai lu, de mes propres yeux, dans le journal officiel du gouvernement bolcheviste (les *Izvestia*) un article de M. Voznessensky où il était proclamé, non sans orgueil, que cette révolution était l'œuvre du bolchevisme. Plus tard les mêmes *Izvestia* publièrent une dé-

pêche adressée par le nouvel émir afghan à « son Excellence Lenine » (*sic*) et par laquelle le petit souverain asiatique exprimait au grand despote moscovite ses sentiments de gratitude et de fidélité.

Le pas suivant du bolchevisme en Asie fut le concours que le gouvernement de Lénine prêta aux insurgés persans dirigés par Koutchouk-Khan. L'action combinée des troupes rouges et des bandes de Koutchouk-Khan amena l'évacuation d'Enzeli par les Anglais.

Ensuite (en automne 1920) les bolcheviks purent provoquer deux « révolutions » au Turkestan : l'une à Boukhara, l'autre à Khiva. M. G. Safaroff, leader bolchevik, écrit à ce sujet dans le *Communiste* de Tiflis (numéro du 26 octobre 1920) que la révolution à Boukhara serait une défaite pour l'impérialisme anglais.

Leur action en Iran et au Turkestan ne leur suffisant pas, les bolcheviks poussent leurs manœuvres plus loin : en Chine et en Asie-Mineure.

En ce qui concerne les intrigues bolchevistes en Chine, elles furent facilitées par cette circonstance qu'il y avait en Russie, avant la révolution, de nombreux ouvriers chinois, engagés par le gouvernement de Nicolas II pour suppléer au manque de main-d'œuvre pour la construction du chemin de fer de Mourmansk.

La plupart de ces ouvriers chinois, sans travail et en guenilles, se sont enrôlés dans l'armée rouge et surtout dans les détachements spéciaux de corps de police et services de répressions. D'autres Chinois et Mandchoux se joignirent à ces détachements, lorsqu'on apprit, aux confins de la Mandchourie, de la Mongolie et du Turkestan chinois, cette nouvelle que, dans le grand pays russe, on partageait les biens des riches.

Un centre de propagande chinois fut créé à Moscou à côté de celui qui existait déjà pour les musulmans. Il n'y a pas longtemps, l'action bolcheviste en Chine obtenait deux résultats considérables : le gouvernement chinois déclara ne plus reconnaître l'ancienne représentation diplomatique russe en Chine et par là même de séquestrer les locaux qu'elle occupait à Pékin, avec ses archives ; seule l'intervention d'autres représentants européens put parer à ce coup.

Enfin une mission chinoise dirigée par un général vint s'établir à Moscou.

Au mois d'août de cette année le gouvernement bolchevik décida de créer à Moscou un Institut Oriental, dont le but est de « former des cadres de spécialistes connaissant les langues asiatiques et pouvant répandre les idées communistes en Orient ». L'Institut est considéré comme école militaire (*sic*) et tous ses professeurs et étudiants ont droit à la même ration alimentaire que les soldats de l'armée rouge. Les auditeurs suivent non seulement des conférences sur les langues orientales, mais aussi des cours sur tous les problèmes, « dont l'étude est nécessaire aux militants du parti communiste ».

Le 1er septembre, un congrès des nations d'Orient a été convoqué par le gouvernement soviétique à Bakou. J'ai lu un rapport sur ce congrès dans les *Izvestia* (organe officiel des Soviets) et mon impression est que le principal but de ses organisateurs était d'exciter la haine des peuples d'Asie contre l'Entente. Zinoviev, qui y parla au nom de la 3me Internationale, annonça que « le moment est venu de faire une vraie guerre sainte » contre les « impérialistes » européens.

Nous déclarerons, dit-il, cette guerre, en premier lieu à l'Angleterre et nous la conduirons jusqu'à ce que nous obtenions une victoire décisive sur nos ennemis.

L'effet que le discours de Zinoviev avait produit parmi les douze cents délégués orientaux est rapporté par le journal bolcheviste dans les termes suivants (*Izvestia*, du 19 septembre 1920) :

Quand Zinoviev parle de l'Entente, les assistants se lèvent de leurs sièges et, chaque fois que sont prononcés les noms de Lloyd George et de Millerand, des éclats de colère violente retentissent de tous côtés. Chacun se jette sur ces noms qui suffisent à donner à la haine toute sa flamme, toute sa vigueur. Une agitation indescriptible s'empare de la masse des délégués. Des centaines de poignards et de sabres se dressent en l'air.

Cette communion de la démocratie bolcheviste et du fanatisme asiatique fut encore soulignée par le curieux fait de la participation au congrès de Bakou du chef des nationalistes turcs, Enver-Pacha. Dans une déclaration écrite qu'il fit au Congrès, celui-ci

s'est rallié au parti de la 3e Internationale pour combattre les impéralistes d'Occident :

Commencée au Transvaal, la guerre mondiale, — déclare Enver, — a connu sa phase la plus tendue de 1914 à 1917, mais elle n'a pas atteint sa fin. Présentement la guerre est entrée dans sa période définitive, et elle se terminera sûrement par notre victoire... Le congrès actuel rendra de nouvelles forces à l'armée rouge, qui verse son sang pour la défense des opprimés, ainsi qu'aux combattants turcs. Le congrès actuel contribuera aussi à notre victoire finale.

Ces menaces d'Enver-Pacha ne sont pas restées vaines : un mois après la clôture du congrès de Bakou, le représentant du gouvernement bolcheviste en Arménie adressa au gouvernement arménien un ultimatum pour lui demander, d'une part, qu'il désavouât le traité de Sèvres et, d'autre part, qu'il assurât aux troupes rouges le libre passage en Arménie, de manière qu'elles pussent se joindre à l'armée nationaliste turque opérant sous le commandement de Mustafa-Kemal en Anatolie. La jeune république arménienne eut assez de courage pour rejeter cet ultimatum, mais pas assez de force pour repousser l'assaut des troupes rouges et de l'armée kémaliste qui l'avaient attaquée de deux côtés ; c'est pourquoi, rapidement écrasée, elle se vit contrainte à demander la paix. Une fois l'Arménie vaincue, les kémalistes se retournèrent immédiatement contre la Géorgie et s'approchent de Batoum, dont la conquête leur assurera la liaison avec les armées soviétistes par le littoral est de la Mer Noire.

La victoire des bolcheviks sur Wrangel ouvre au bloc bolcheviko-turc des perspectives plus vastes et qui sont encore moins charmantes pour l'Entente. Ajoutez à tout cela les résultats des dernières élections en Grèce, dont la répercussion se fera sentir inévitablement sur les forces militaires grecques qui barrent aux kémalistes la route vers Constantinople, et n'admettrez-vous pas facilement qu'on ait quelque inquiétude en pensant au danger que présente un nouveau front — bolcheviko-turc — surgissant devant l'Entente en Asie Mineure et sur les bords de la Mer Noire ?

J'allais terminer cet article lorsque je reçois une nouvelle collection de journaux soviétiques. J'y trouve des nouvelles preuves que les bolcheviks multiplient leurs efforts dans toutes les régions d'Asie. Tout récemment encore, ils ont envoyé une mission

politique et *militaire* au Thibet, chargée d'étudier les moyens d'action contre les Anglais aux Indes. Le journal officiel du Soviet de Moscou, la *Pravda* (voir le numéro du 28 août 1920), publie un article sur « la Révolution prolétarienne aux Indes », qui contient de violentes accusations contre « la domination anglaise dans l'Indoustan », celle-ci ayant « plongé dans le paupérisme la majorité du peuple hindou ». D'après l'auteur de l'article, le mouvement révolutionnaire aux Indes a un caractère anti-britannique en même temps que communiste et les « Indes présentent un vaste champ pour une intéressante expérience révolutionnaire » (*sic*) !

Dans un autre journal soviétique (*Izvestia*) M. Atcharia, communiste hindou, proclame la nécessité de la « révolte nationale contre la domination étrangère » et appelle à cet effet le concours des bolcheviks.

Il dit que ce concours est nécessaire parce que le peuple hindou est sans armes, tandis que le Gouvernement britannique dispose, dans les Indes, de troupes bien instruites et bien armées.

Protestant contre l'intervention des Alliés en Russie, les bolcheviks deviennent interventionnistes lorsqu'il s'agit d'une possibilité de leur propre intervention en dehors des frontières de la Russie soviétique.

La presse anglaise annonce que Lloyd George pose, comme une des conditions à la reprise des relations commerciales avec les Soviets, la cessation de toute propagande bolcheviste dans les colonies britanniques et dans les pays voisins. Je ne sais si Lénine fera cette promesse à Lloyd George ou non, mais ce dont je suis sûr, c'est qu'en tout cas cette promesse ne sera pas tenue par le gouvernement de Moscou, qui cherche et cherchera toujours en Orient une influence qui lui échappe en Occident.

Je ne veux pas être pessimiste, mais je prévois dans l'avenir un grand et long conflit entre les forces bolcheviks asiatiques et l'Entente. Et il n'y aucun doute que les impérialistes allemands feront tout ce qu'ils pourront pour exploiter ce conflit dans leur intérêt. *Caveant consules !*

G. ALEXINSKY.

§

Suisse.

La question des zones. — Le gouvernement de la République

de Genève a eu la bonne idée de publier un rapport sur les négociations relatives aux zones franches de Haute-Savoie et du pays de Gex.

La lecture en peut être utile à tout le monde. Elle initie les journalistes et les gens pressés aux difficultés de toute espèce de négociations. Désormais on a un texte auquel se reporter et renvoyer les bavards (page telle et telle). Parmi les dissertations dans le vague et le vide, voici un cas concret. Mais en examinant un cas concret objectivement, on risque de n'être agréable à personne et de mécontenter les deux parties. Il faut courir ce risque avec sérénité.

Les journaux suisses ont souvent invoqué les lettres patentes d'Henri IV, le traité de Saint-Jullien, etc. Le gouvernement genevois ne fait que deux allusions, en passant, aux garanties « confirmées » (p. 1) il y a plus d'un siècle et au régime « séculaire » (p. 39), basé sur le respect des traités. Mais s'il n'invoque, pour fonder son droit, que les traités de 1815 et 1816, d'autre part il montre bien l'interprétation qu'il en donne quand, à trois reprises, il emploie l'adjectif « permanent ». Il parle dès « droits permanents de la Suisse » (p. 39), des « clauses, pour ainsi dire permanentes, du traité de Turin » (p. 49 et 50) et conclut : « le régime spécial établi par des traités ne saurait disparaître que moyennant compensation d'avantages économiques et politiques *permanents* ». On est bien obligé de poser la question : qu'est-ce qu'un droit permanent ? Cela existe-t-il ? Cela s'est-il jamais vu ?

La thèse française est connue. Elle n'a jamais varié : les servitudes imposées à la France par les traités de 1815-1816 sont atteintes de caducité. Un accord est nécessaire. Il faut négocier sur « table rase » (p. 47). Ici la réplique suisse est péremptoire : « Pour changer un régime issu des traités de 1815 et 1816, il faut tout d'abord reconnaître que ces traités existent » (p. 48).

Droits permanents et table rase, l'opposition est aussi complète que possible. Mais ces termes extrêmes traduisent de façon exagérée les doctrines en présence. Les adversaires se raidissent dans leur armure et cherchent le défaut de la cuirasse. Le Gouvernement français s'est reconnu engagé vis-à-vis des Puissances signataires des traités de 1815 à respecter les zones franches, jusqu'à ce que le régime de ces territoires ait été réglé par un accord

franco-suisse. De son côté la Suisse a reconnu que les stipulations des traités de 1815 et 1816 « ne correspondent plus aux circonstances actuelles » ; que « la logique et l'équité » (p. 25) demandaient que la Suisse fasse « des concessions ». Mais, partant de postulats inconciliables, les concessions ne peuvent se rencontrer.

De tout son passé, la France unitaire, après la reprise de l'Alsace-Lorraine, est poussée à placer sa douane à la frontière politique. Quant à la Suisse, les négociations ont été une assez belle illustration de la devise helvétique : un pour tous, tous pour un. La Suisse a fait sienne la doctrine genevoise. Les parties sont arrivées au tapis vert avec une idée préconçue. De projet en contre-projet, on a abouti à une impasse. Une question exclusivement juridique se pose. Il faut que la politique cède le pas — ou recoure à la force. La parole est aux juristes. Les traités de 1815 et 1816 existent, puisqu'on négocie. Mais en quoi et jusqu'à quel point la grande guerre a-t-elle porté atteinte à leur contenu ? C'est une bonne occasion de demander à ceux qui se moquent de la Société des Nations et de la cour de La Haye : que proposez-vous ?

F. D.

PUBLICATIONS RÉCENTES

[**Les ouvrages doivent être adressés *impersonnellement* à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages *personnels* et remis intacts à leurs destinataires, sont ignorés de la rédaction et par suite ne peuvent être ni annoncés, ni distribués en vue de comptes rendus.**]

Art.

Divers : *Auguste Pointelin et la critique*. Préface par Arsène Alexandre ; Paris. » »

Louis Hourticq : *La Galerie Médicis de Rubens au Louvre*. Illust. de MM. Alinari de Florence ; Laurens. 3 »

Marcel Nicolle : *Le musée de Rouen*, peintures ; Laurens. 3 »

Dr Paul Richer : *Nouvelle anatomie artistique*. II : *Morphologie. La femme* ; Plon. 30 »

Jules Roussel : *Le musée de sculpture comparée, Trocadéro* ; Laurent. 3 »

Histoire

Cte Boulay de la Meurthe : *Histoire de la négociation du Concordat de 1801* ; Mame, Tours. 15 »

H. Fleischmann : *Discours civiques de Danton*, avec une introduction et des notes ; Fasquelle. 5 75

Littérature

Almanach des Saisons, Automne 1920 ; Le pou qui grimpe, Coutances. 3 50

Henri d'Alméras : *La femme amoureuse dans la vie et dans la littérature : Le cœur et les sens* ; Albin Michel. 6 75

France Ardel : *Le long de la route* ; Les Tablettes, Saint-Raphaël. » »

Jules Bertaut : *Le roman nouveau* ; Renaissance du Livre. 4 »
Léon Bloy : *La Porte des Humbles, 1915-1917* : Mercure de France. 8 »
Albert Cim : *Récréations littéraires, curiosités et singularités, bévues et lapsus, etc.* ; Hachette. 15 »
Camille Ducroq : *Cendres du passé* ; Ambert. 7 50
Alexandre Eckhardt : *Remy Belleau, sa vie, sa « bergerie »* ; Champion. »
Paul-Louis Grenier : *L'archipel enchanté* ; Soc. litt. de France. » »
Rabelais : *Pantagruel*. Orné de figures du temps ; La Sirène. 20 »
J.-Fr. Regnard : *La Provençale* suivie de *La Satire contre les maris*. Introduction et notes par Edmond Pilon. Portrait gravé sur bois par Ouvré ; Bossard. 12 »
Joseph de Tonquédec : *G.-K. Chesterton, ses idées et son caractère* ; Nouv. libr. nationale. 5 »
Franz Toussaint : *La Flûte de jade* ; Piazza. » »
Marguerite de Valois : *Mémoires*. Introduction et notes par Paul Bonnefon. Portrait gravé sur bois par Ouvré ; Bossard. 12 »

Ouvrages sur la guerre de 1914-1918

Léon Bocquet : *Courages français* ; Payot. 12 »
Lieut. André Bureau : *Finaud, gars normand* ; Defontaine, Rouen. » »
Marie-Louise Dromart : *Sur le chemin du Calvaire*. Préface de M. Lucien Hubert. Avec 4 vues de Haybes dévasté ; Maison franç. art et édition. 6 »
Colonel F. Feyler : *La campagne de Macédoine 1916-1917*. Avec des photogr. 24 vues h. t. et 3 cartes ; Boissonnas, Genève. » »
Robert de Flers : *La petite table* ; Flammarion. 6 75

Pédagogie.

H. Busson, J. Fèvre, H. Hauser : *La France et ses colonies*. Classe de première ; Alcan. 10 »
Dr Jean Demoor et Tobie Jonckheere : *La science et l'éducation*. Avec 23 figures ; Alcan. » »

Philosophie

Berkeley : *Les principes de la connaissance humaine*. Traduction de Charles Renouvier ; Colin. 4 »
Maine de Biran : *Mémoire sur les perceptions obscures*. Publié par Pierre Tisserand ; Colin. 3 »
Maxime de Montmorand : *Psychologie des mystiques catholiques orthodoxes* ; Alcan. 10 »

Poésie

Etiennette Beuque : *Pour l'honneur, pour l'idéal* ; Maison Rapide. » »
Paul-Gabriel Courant : *Le doux visage de la vie* ; Maison franç. art et édition. 3 »
J. de Cours : *Treize chansons pour exprimer la vie*. Avec une gravure sur bois originale de Gabriel Fournier ; La Phalange. » »
Henri Fauvel : *Paul Deschanel* ; chez les libraires. 1 »
Louis Grailans : *La route sanglante* ; Imp. méridionale, Marseille. » »
André de Lujan : *L'âme et le sang* ; Grasset. 6 75
R. de Manoël-Saumane : *Les torches* ; Soc. mutuelle d'édition. » »
Henry Petiot : *Quelques poèmes des beaux soirs clairs* ; Revue des Indépendants. » »
André Siala : *Jammisme* ; Imp. Lescher Montoué, Pau. » »
Germain Trézel : *Fleurs du maquis*. Préface de Jean Aicard ; Maloine. » »

Politique

Otto Auteurieth : *Les trois guerres prochaines*. Traduit de l'allemand par Gabriel Marul ; Chiron. 3 »
Aveux sur la question grecque ; Atar, Genève. 3 »
Jacques Bainville : *Les conséquences politiques de la paix* ; Nouv. libr. nationale. 7 »
A.-F. Legendre : *Tour d'horizon mondial*. Avec 5 cartes. Préface de M. Michel Revon ; Payot. 15 »
Gabriel Marcel : *Où en est l'Allemagne et où va-t-elle ?* Chiron. 3 50
Raymond Poincaré : *Histoire politique*. I : *15 mars-1er septembre 1920* ; Plon. 7 50

Questions coloniales.

Ernest Vaffier : *La bataille marocaine, l'œuvre du général Lyautey* ; Berger-Levrault. 0 60

Questions juridiques.

Gustave Aron : *L'enseignement du droit et la formation du citoyen* ; Boccard. » »

Questions médicales.

Dr Albert Brousseau : *Essai sur la peur aux armées 1914-1918* ; Alcan. 6 »

Dr Lassablière : *La crise du lait, ses dangers, ses remèdes. Le lait condensé*. Préface du Dr Calmette ; Grasset. 3 »

Questions militaires et maritimes

Henri Malo : *Nos trois ports du nord : Dunkerque, Calais, Boulogne* ; Dunod. 5 50

Roman

Ben Chérif : *Ahmen ben Mustapha, goumier* ; Payot. 7 50

Maurice Bladel ; *Le temple des victoires* ; Renaissance d'Occident, Bruxelles. 6 »

Elémir Bourges : *Les oiseaux s'envolent et les fleurs tombent* ; Plon, 2 vol. 6 »

Adrien Chevalier : *La retraite de M. Plaviane* ; Sansot. 3 90

Michel Corday ; *Les feux du couchant* ; Flammarion. 7 »

Jean Dalcy : *Hercule cheval de guerre*; Maison franç. art et édition. 7 »

John Galsworthy : *Un saint*. Traduit de l'anglais par L.-P. Alaux ; Payot. 9 »

Pierre Grasset : *Un conte bleu* ; Renaissance du livre. 1 20

Henry-Jacques : *Jean Costebelle matelot* ; Fasquelle. 6 75

Lily Jean Javal : *La quenouille du bonheur* ; Grasset. 6 75

Alfred Machard : *Titine, histoire d'un viol* ; Flammarion. 7 »

Lucie Paul Margueritte : *Quand ils n'entendent pas* ; Flammarion. 7 50

André Mary : *Les amours de Frène et Galeran* ; Edition franç. illust. 5 50

Camille Mauclair : *Judith et Béthulie* ; Figuière. 2 80

Camille Mauclair : *L'orient vierge* ; Ollendorff. 3 »

Maurice-Verne : *Les soirs de Babel* ; Calmann-Lévy. 6 75

Henri Ménabréa : *Les avares* ; Plon. 7 »

Jean Nesmy ; *L'arc en ciel* ; Grasset. 6 75

Maurice Renard : *Le péril bleu* ; Edit. franç. illust. 5 »

Han Ryner : *Le Père Diogène* ; Figuière. 5 50

Sheridan : *Car il voyait* ; Renaissance du livre. 6 »

Jérôme et Jean Tharaud : *Dingley l'illustre écrivain*. Dessins de Maxime Dethomas, gravés par G. Aubert ; Mornay. » »

Serge Veber : *Mon ennemi intime*. Préface de Tristan Bernard ; Calmann-Lévy. 6 75

Louis Vuillemin : *L'héroïque pastorale*. Préface de Roland Dorgelès ; Drouin. 6 75

Sciences

Edmond Chouquet Guillon : *L'esprit des fleurs et des végétaux*. Avec 16 planches ; Edit. d'art et de littérature. 15 »

Charles Moureu : *La chimie et la guerre. Science et avenir* ; Masson. 10 »

Sociologie

A.-L. Galéot : *Précis de l'organisation organique et pratique* ; Nouv. libr. nationale. 6 »

Henri Hauser : *Travailleurs et marchands dans l'ancienne France* ; Alcan. 10 »

Théâtre

Georges Bourdon : *Les Chaînes*, pièce en un acte ; Figuière. 2 80

René et Yvette Brévannes : *Business*, pièce en un acte ; Maison franç. art et édition. 2 »

Claude Farrère : *Roxelane*, tragédie. Avec des bois dessinés et gravés par B. Poggioli ; Edouard-Joseph. » »

Henry Marx : *L'enfant-maître*, pièce en 3 actes ; Clarté. 5 »

Raymond Peyregue : *Talma*, pièce moderne en un prologue et 4 actes ; Maison franç. art et édition. 4 »

Emile Verhaeren : *Hélène de Sparte. Les Aubes* ; Mercure de France. 6 50

Varia

J.-G. Courcelle-Seneuil : *Les opérations de banque, traité théorique et pratique* ; Edition revue et mise à jour par André Liesse ; Alcan. 25 »

Voyages

Jean Alazard : *Or San Michele, Sanctuaire des Corporations florentines*. Illust. de MM. Alinari, de Florence ; Laurens. 3 »

Charles Diehl : *Salonique*; Laurens, 3 »

Louis Réau : *Colmar* ; Laurens. 3 »

Jean Thévenet : *Trois villes, Trois âges, trois esprits*. Préface de Maurice Barrès ; Vitte. 6 »

MERCVRE.

ÉCHOS

Les prix Nobel de littérature. — Fondation américaine pour la pensée et l'art français. — Anniversaire de la mort de Guillaume Apollinaire. — Paul Adam enfant à Arras. — A propos de la Dame aux Camélias. — Deux jugements de l'impératrice Eugénie. — La Critique française. — Un nouveau plagiat de Stendhal. — Un précurseur gaulois du maire de Cork. — Publications du « Mercure de France ». — Rachat de numéros du « Mercure de France ».

Les prix Nobel de littérature. — D'après les derniers renseignements qui ont été transmis à la presse, le 12 novembre, par l'Agence Reuter, relativement à l'attribution du prix Nobel de littérature, Knut Hamsun se verrait décerner non le prix de 1919, mais celui de 1920. Le prix de 1919 irait à Carl Spitteler.

Pour la première fois, depuis l'origine de la fondation Nobel, le prix de littérature sera de ce fait donné à un lauréat de nationalité suisse : Carl Spitteler est né le 24 avril 1845 à Liestal (canton de Bâle). On le considère comme l'un des plus grands, le plus grand peut-être, des lyriques de langue allemande. Et ce rare éloge a pu être fait de son caractère : « Il ne lui a manqué que l'habileté à se faire valoir pour acquérir plus tôt un renom universel. »

Carl Spitteler est aussi, on le sait, ardemment francophile. M. François de Curel a rappelé ici même (*Mercure* du 15 janvier 1920) qu'au moment où l'armée de Guillaume II envahissait la Belgique, Carl Spitteler avait eu « le courage de manifester hautement son mépris et son dégoût pour la force momentanément triomphante ».

Dans une conférence qu'il prononça à Zurich et qui déchaîna contre lui toutes les haines allemandes, le poète s'écria : « Il n'a pas suffi à Caïn d'assassiner Abel, Caïn a ensuite calomnié son frère. »

Deux de ses œuvres en prose : *Imago* et *Le lieutenant Conrad*, ainsi que ses *Souvenirs d'enfance* ont été traduits en français ; son œuvre maîtresse : *Le Printemps olympique*, épopée lyrique de plus de vingt mille vers, doit l'être prochainement. Restent inédits pour nous : *Prométhée et Epiméthée ; Extramunda ; Le Papillon ; Les Ballades ; Friedli du Koderli ; Gustave ; Les petits Misogynes*, etc.

Carl Spitteler vit très simplement avec sa femme et ses deux filles à Lucerne. M. de Curel nous a tracé de lui cette jolie silhouette :

« Un homme à figure pensive, encadrée de barbe grise, descendait la rue déserte, un panier à chaque bras. C'était un mardi, jour de marché, et j'avais sous les yeux Carl Spitteler allant aux légumes et aux fruits. Le grand poète, le fier citoyen ne dédaignait pas de se mêler aux humbles et de discuter avec eux le plus ou moins de fraîcheur d'un œuf... »

§

Fondation américaine pour la pensée et l'art français. — Sous ce titre a été fondée récemment, comme on le sait, sur l'initiative d'une Américaine, Mme Blumenthal, une association ayant pour but de resserrer, dans le domaine de la littérature et de l'art, les liens entre l'Amérique et la France, et, en vue de cet objet, de rechercher des protecteurs de la pensée et de l'art français, de découvrir des jeunes gens d'avenir et de favoriser l'éclosion de leur talent, notamment par la création de bourses de 6.000 fr. par an, à offrir pendant deux années consécutives à des écrivains, peintres, sculpteurs, graveurs, décorateurs et musiciens de l'un ou l'autre sexe, de nationalité française, ne dépassant pas l'âge de 35 ans au moment de leur nomination et qui seront désignés par l'un des jurys respectifs formés à cet effet.

La première attribution de ces bourses de 12.000 fr. vient d'être faite comme suit :

SCULPTURE. — M. Malfray, titulaire de la bourse Henry Walters. — M. Antoine Orlandini, titulaire de la bourse Florence Blumenthal.

LITTÉRATURE. — M. Jacques Rivière, titulaire de la bourse donnée par M. Edward R. Stettinius et portant le nom de la bourse Général Pershing. — M. André Thérive, titulaire de la bourse donnée par M. Henry P. Davison et portant le nom de bourse à la mémoire de Jane A. Delano, chef des American Red Cross Nurses, morte au Service de la Croix Rouge.

MUSIQUE. — M. Georges Migot, titulaire de la bourse M. et Mme Thomas F. Ryan.

GRAVURE. — M. Binet, titulaire de la Bourse Charles Hayden.

ARTS DÉCORATIFS. — M. P. Bablet, bijoutier, titulaire de la bourse donnée par M. John Pierpont Morgan et portant le nom de son père John Pierpont Morgan 1837-1913. — M. G. Serré, céramiste, titulaire de la bourse George F. Baker. — M. Joseph Inguimberty, peintre décorateur, titulaire de la bourse George Blumenthal.

Deux incidents se sont produits à cette occasion. La bourse de peinture n'a pu être donnée, non par manque de candidatures dignes d'intérêts, mais par le fait que chacun des membres du jury, MM. L. Bénédite, A. Besnard, E. Laurent, Aman-Jean, Vuillard, Desvallières, J.-E.

Blanche, Lebasque, L. Simon et Maurice Denis, est venu avec son candidat et qu'aucun n'a voulu l'abandonner lors du vote.

D'autre part, un candidat de l'art décoratif ayant dépassé de quelques années la limite d'âge, Mme Blumenthal, pour rester dans l'esprit des statuts, sans écarter pour cela une candidature hautement intéressante, a assumé personnellement la charge d'une bourse pour ce candidat.

Ajoutons que, d'après les mêmes statuts, « les bourses, dans les intentions des donateurs, ne doivent pas être distribuées dans un but charitable, mais décernées pour faciliter la création d'œuvres originales».

Le secrétaire général de l'Association est M. André Dezarrois, 24, rue de Varenne, Paris, VIIe.

Mme Blumenthal, qui va repartir pour l'Amérique, compte revenir en France avec « une moisson d'autres bourses ».

§

Anniversaire de la mort de Guillaume Apollinaire. — Le dimanche 14 novembre dernier, les amis et admirateurs de Guillaume Apollinaire, groupés sous le nom de « Souvenir de Guillaume Apollinaire », ont commémoré le second anniversaire de la mort du poète (9 novembre 1918) en déposant des fleurs sur sa tombe qui se trouve au Père-Lachaise, dans une allée transversale, entre les 89e et 93e divisions.

Des poèmes ont été dits par Mme Eve Francis et Pierre Bertin. Puis la plupart des pèlerins se sont rendus sur la tombe de Jean Moréas, qu'ils ont également fleurie.

Le temps était couvert ; il bruinait. Chacun, suivant l'émouvante expression de M. André Billy, « interpellait dans son cœur » le *Poète assassiné*. Et on regrettait — pourquoi le cacher ? — on regrettait de ne pas trouver sur la croix de bois le nom de l'écrivain, « ce beau nom d'Apollinaire qui lui allait si bien, qui lui ressemblait... »

§

Paul Adam enfant à Arras. — Ce soir, comme je rendais visite à un voisin de campagne : « J'ai lu l'article que vous avez écrit sur Paul Adam et *Le Lion d'Arras*, me dit M. B... Cela m'a rappelé de vieux souvenirs. Il était de mon âge et je l'ai beaucoup connu à Arras quand il était enfant, jusqu'à l'âge de 15 ou 16 ans, où je l'ai perdu de vue. Nous allions ensemble à ce qu'on appelait l'*asile des anges* et qui était tenu par le même ordre que maintenant encore, les sœurs de Sainte-Agnès. Nous avions sept à huit ans l'un comme l'autre, cela peut se placer vers 1869 ou 1870.

« Quelque anecdote à vous conter sur lui ? Aucune ne me revient à la mémoire et pourtant je le vois encore parfaitement. Il était déjà original, déjà artiste, si l'on peut dire, fort déluré, un vif et joli enfant,

petit, brun, toujours bien habillé, oh! oui, *bien ficelé*, bien arrangé avec un rien. Exubérant, prompt à la riposte, il vous la renvoyait comme balle. Il avait en tout une incroyable facilité, s'exprimant, tout enfant, avec une rare aisance. C'était naturel chez lui, cette allure qu'il avait. On le croyait Parisien, tellement il avait le chic ! Je ne crois pas qu'il soit né à Arras. Il nous étonnait, nous autres provinciaux. C'était un séduisant petit camarade.

« Vers huit ans, donc, il est allé au collège de la ville. Nous nous rencontrions dans la rue, on allait se promener ensemble, il venait chez moi et j'allais chez lui. Son père était receveur des Postes à Arras dans une maison qui appartenait au mien. Nullement des gens littéraires, ses parents : je me demande où il a été pêcher cela.

« Il avait beaucoup de camarades, il était très aimé. Que voulez-vous, il avait le chic... Il a dû partir à Paris vers quinze ans, je ne l'ai plus revu. »

On songe, devant ce simple portrait de l'enfant, au truculent portrait de l'homme par Jacques-Emile Blanche qui est au Luxembourg...

ANDRÉ M. DE PONCHEVILLE.

§

A propos de la Dame aux Camélias.

Paris, 20-11-20.

Monsieur,

Dans son intéressant article, « La fin de la Dame aux Camélias », M. Johannès Gros déclare (p. 62) ne pouvoir identifier deux des cinq amis qui auraient suivi le convoi funèbre de Marguerite, Olympe A... et Edouard D... « Olympe A..., dit-il, pourrait être Olympe Audouard, qui avait alors dix-sept ans(!!). Le dernier (Edouard D...) garde pour nous son masque. »

Je crois que le masque de l'un et de l'autre est extrêmement transparent. Il s'agit sans doute d'Olympe Aguado et Edouard Delessert, deux des plus brillants fashionables de l'époque.

J'ai eu l'honneur, dans ma prime jeunesse, de connaître M. Edouard Delessert. C'était un homme délicieux, d'une grande culture, d'un cœur chevaleresque. Ayant toujours vécu dans le plus grand monde, il avait tout lu, tout vu, tout su. J'ignore s'il y a quelque part des mémoires de lui. Je regretterais qu'il n'y en eût pas. En tous cas, le geste de suivre chapeau bas le cercueil de la charmante et touchante pécheresse est bien dans sa manière.

Agréez, Monsieur, etc...

AMBROISE COLIN.

§

Deux jugements de l'Impératrice Eugénie. — Le colonel William Willoughby Cole Verner — un des plus brillants officiers de

l'armée britannique, auteur de plusieurs ouvrages fort estimés — publie dans un des derniers numéros de la *Nineteenth Century Review* ses souvenirs sur l'Impératrice Eugénie, dans l'intimité de laquelle il fut admis pendant près d'un quart de siècle.

Les anecdotes rapportées par le colonel Verner complètent les mémoires d'Augustin Filon, parus récemment, en ce sens qu'ils nous révèlent les opinions de l'Impératrice touchant les événements les plus récents, et notamment ceux de 1914-1918.

C'est qu'en effet, contrairement à ce que l'on aurait pu croire, l'ex-impératrice ne vécut pas ses derniers jours dans une retraite mélancolique, se désintéressant des choses de ce temps. Bien au contraire, elle suivait les faits politiques avec un intérêt très vif.

« Naturellement, confessait-elle un jour au colonel Verner, la politique ne me regarde plus, à présent. Mais une fois qu'on y a touché, il est impossible de ne pas s'y intéresser par la suite, on ne peut s'en empêcher. »

C'est donc d'un regard passionnément attentif qu'elle surveillait les péripéties de la guerre, et pas une seule fois, apprenons-nous, sa confiance dans la victoire ne faiblit. L'union de la France et de l'Angleterre lui semblait en effet un gage certain de succès. Elle disait : « Ces deux nations ont été créées par la Nature pour travailler ensemble, car chacune d'elles possède de hautes qualités qui font défaut à l'autre. Combinées, elles deviennent invincibles. On trouve en Angleterre une endurance étonnante, une grande fermeté et une détermination que rien ne peut troubler. En France, il y a l'élan, le tempérament sanguin, mais, par-dessus tout, la *prévoyance*. C'est ce qui manque et qui a toujours manqué à l'Angleterre. »

Jugeant les hommes que la guerre avait portés au premier plan, elle s'exprimait ainsi à l'égard de Clemenceau :

« Clemenceau, c'est un journaliste. C'est désastreux, car tous les journalistes ne sont que trop enclins à agir sur une impulsion, en vue d'un effet immédiat. Ils ne pensent jamais aux conséquences de leurs actes dans l'avenir. Voilà le danger de Clemenceau. A part cela, il est l'homme le plus utile à présent. »

§

La Critique française. — Le plus ancien quotidien de New-York, l'*Evening Post*, vient de modifier la rédaction de son supplément littéraire, en appelant au poste de rédacteur en chef M. Henry S. Canby, professeur à l'Université de Yale, et de rédacteur en second le poète William Rose Benet. En tête du premier numéro de la nouvelle rédaction, qui vient de paraître, se trouve cette comparaison entre la critique française, anglaise, allemande et américaine :

Les Français, avec une sensibilité exquise à la forme littéraire, que les autres races ne peuvent qu'envier, ont toujours considéré la critique comme un art, et l'ont pratiquée comme tel. En Allemagne, au cours des dernières années, la critique a été une science, une question de poids et mesures. En Angleterre, c'est une évocation, en quelque sorte un sous-produit des esprits cultivés, ou un moyen de révolte. En Amérique, elle n'a été, trop souvent, qu'un simple comptoir dans le magasin du journalisme, la cinquième aile sur la droite, quand vous venez de la première page où sont tapageusement annoncés les derniers livres parus. Ou encore elle a été de la pédanterie. C'est plus rarement qu'en France ou en Angleterre qu'elle fut excellente.

Nous n'aurons jamais une critique française en Amérique, parce que nous ne serons jamais la France. La critique émane d'une société très centralisée d'intellectuels, fort lettrés, qui se tiennent à l'écart des paysans à tête dure, à l'esprit étroit et de la petite bourgeoisie qui ne lisent pas de livres. Les intellectuels et les sophistes font les livres, font la critique, et ceux-là seuls lisent véritablement. L'Amérique n'est pas une nation comme cela et elle ne le sera jamais.

La critique anglaise atteint au même niveau d'excellence que la critique française. Les loisirs ont été noblement employés en Angleterre. Il y a là une tradition de méditations riches et fécondes, qui, appliquées à la littérature, donne une critique à trois dimensions : — profondeur, largeur et aussi ampleur.

Pendant encore bien des générations, conclut l'*Evening Post*, nous ne pourrons rivaliser, à cet égard, avec l'Angleterre, et quand nous le ferons ce devra être une quatrième dimension, qui sera à la mesure d'un peuple dont les goûts, comme la fortune, ne sont jamais stables.

Quant à la critique allemande, essentiellement pratique, elle est inaccessible pour le commun des Américains. Les faits, tous les faits, et rien que les faits sont bien la dernière chose que désire connaître le lecteur américain relativement au livre qu'il va lire. Et il est impossible de lui faire prendre les faits de la littérature aussi sérieusement qu'il le devrait.

Voici, n'est-il pas vrai, un jugement bien sévère porté par un Américain sur des compatriotes...

§

Un nouveau plagiat de Stendhal. — Dans notre petit article : *Quelques lettres inédites de Mérimée* (*Mercure* du 15 novembre), nous signalions un plagiat non encore noté de Beyle dans les *Mémoires d'un Touriste*. Il est, en effet, avéré qu'à Millin il ajouta le plagiat de Mérimée, pour sa description de différents lieux du Midi de la France. Qu'on en juge par les passages suivants, où les deux textes sont produits en face l'un de l'autre :

Mémoires d'un Touriste (éd. originale de 1838, chez Ambroise Dupont), t. II, p. 251 : M. Pelet, savant infatigable, a fait des modèles en liège des monuments romains du Midi de la France.

Notes d'un Voyage dans le Midi de la France, par Prosper Mérimée, Inspecteur-général des Monumens historiques de France (Paris, Fournier, 1835), p. 372 :

Il est impossible de voir une imitation plus habile et en même temps plus exacte. Comme ces modèles sont exécutés sur la même échelle pour la première fois, j'ai eu l'idée de la grandeur comparative de ces monuments : les jolis édifices de M. Pelet ont un centimètre pour mètre. J'ai vu avec étonnement que l'arc de triomphe d'Orange, cet ouvrage gigantesque, passerait facilement sous un des arcs inférieurs du pont du Gard.

Après plusieurs années consacrées à l'étude des monumens romains du midi de la France il a l'heureuse idée d'en faire des modèles en liège et de les exécuter sur la même échelle, d'un centimètre pour mètre... Dans le cabinet de M. Pelet on voit avec étonnement que l'arc de triomphe d'Orange, cet ouvrage gigantesque, passerait facilement sous la grande arche du pont du Gard.

Ibid., t. I, p. 292 :

En entrant à Avignon, on se croit dans une ville d'Italie. Les hommes du peuple, au regard ardent, au teint basané, la veste jetée sur l'épaule, travaillent à l'ombre, ou dorment couchés au milieu de la rue.

Ibid., p. 131 :

En arrivant à Avignon, il me sembla que je venais de quitter la France.. Je me croyais au milieu d'une ville espagnole... Les hommes du peuple, basanés, la veste jetée sur l'épaule en guise, de manteau, travaillent à l'ombre, ou dorment couchés au milieu de la rue...

Ibid., t. I, p. 295 :

J'ai admiré : 1° Au *Musée Calvet* une excellente petite caricature du Caracalla représenté en marchand de petits pâtés ; 2° une enseigne romaine en bronze fort bien ciselée : ce sont deux cercles qui se touchent et 3° une mosaïque qui représente une vue *à la cavalière* d'une ville ou d'un camp fortifié avec des tours carrées. Ce musée contient aussi quelques bas-reliefs d'un bon style...

Ibid., p. 155 :

J'y ai admiré... une petite caricature de Caracalla, représenté en marchand de petits pâtés...; un morceau fort curieux, c'est une enseigne romaine en bronze d'une conservation parfaite ; elle est formée par deux cercles tangens l'un à l'autre...; quelques débris de mosaïques, mais de peu d'intérêt, à l'exception d'une, assez grande, sur laquelle est tracé un plan, ou plutôt une vue oblique d'une ville ou d'un camp fortifié de tours carrées.. enfin un assez grand nombre de bas-reliefs recommandables...

Ibid., t. I, p. 295 :

J'ai passé le Rhône pour voir Villeneuve et sa belle tour.

J'ai trouvé le tombeau gothique d'Innocent VI ; une belle descente de croix d'un maître italien, un jugement dernier et enfin l'admirable portrait de la marquise de Ganges *en pénitente*, par Mignard, cet excellent copiste des peintres d'Italie.

Ibid., p. 161 :

Je suis allé aujourd'hui à Villeneuve visiter le tombeau gothique d'Innocent VI...

J'ai vu dans cette église (*de Villeneuve-lez-Avignon*) une fort belle descente de croix d'un maître italien... L'hôpital de la même ville possède un autre tableau très remarquable du XVe siècle ; il représente le jugement dernier... Dans la même salle, le parloir de l'hôpital, on voit un buste de

Ibid., t. I, p. 172 :

Dans les dernières années du douzième siècle, les comtes de Toulouse mirent Vaison à feu et à sang. Les malheureux habitans cherchèrent un asile sur une montagne voisine...

femme d'une beauté angélique... Elle est habillée en pénitente, d'une robe de bure et tient des roses dans son tablier. C'est la célèbre marquise de Ganges, par Mignard.

Ibid., p. 297 :

Les comtes de Toulouse la saccagèrent dans les dernières années du XIIe siècle et, de cette époque, sa ruine fut consommée ; les habitans, chassés de leurs maisons par le fer et le feu, allèrent chercher un asile sur une hauteur voisine...

Il nous serait aisé de prolonger cet édifiant parallèle. La dépendance de Stendhal à l'endroit de Mérimée ayant déjà été établie — mais pour l'ouest de la France — par M. Ferdinand Gohin dans son article de la *Minerve française*, du 1er janvier dernier : *Stendhal plagiaire de Mérimée*, il restait à compléter le chapitre des « Sources » de Beyle pour le Midi, chapitre qu'a commencé d'écrire le *Mercure* du 1er février. Mais, avec l'Inspecteur des *Monuments historiques*, son ami, Stendhal ne se conduit pas comme avec l'honnête antiquaire qui fonda le *Magasin Encyclopédique* : par coupes sombres. Et il se garde, surtout, de procéder avec Mérimée comme avec Millin, qu'à l'occasion il tourne en ridicule, tout en le démarquant sans vergogne. Il n'utilise l'auteur des *Notes d'un voyage dans le Midi de la France* qu'avec infiniment de précautions et de temps à autre. Aussi bien, le récit de Mérimée, admirablement objectif, ne prêtait guère à des transcriptions littérales et il était, aussi, trop récent pour que Beyle, roué compère, ne flairât pas le péril. Aussi, n'a-t-il tondu de ce pré que la largeur de sa langue. Suffisamment pour que le plagiat existe, et patent... C. Q. F. D.

C. PITOLLET.

§

Un précurseur gaulois du maire de Cork. — Quelques humanistes — s'il en est encore — se seront souvenu, en lisant les dithyrambes des gazettes sur le maire de Cork, du cas de Mucius Scaevola, plus ou moins mal traduit en leur prime jeunesse, sur les bancs de quelque lycée, à l'époque où les lycées enseignaient sérieusement le latin, qui est passée, comme tant de belles choses d'antan... Mais combien seront allés chercher, dans la continuation des *Commentaires* de César par son lieutenant, Aulus Hirtius, la tragique histoire d'un des compagnons de notre immortel Vercingétorix ? C'est cependant à ce Drappès que l'on songe, en face du cas de Mac Swiney, et qu'aussi l'histoire, éternellement, ne sera jamais qu'un monotone retour. Alésia était tombée et le chef gaulois, rebelle malgré la défaite, avait repris la

lutte contre l'envahisseur romain et organisé la suprême défense d'Uxellodunum. C'est au cours d'une sortie entreprise pour se ravitailler qu'il fut pris par l'ennemi et que le captif préféra se laissa mourir de faim que de survivre à la liberté de sa patrie, esclave à Rome. Le texte latin qui nous a conservé ce magnifique exemple n'est pas très clair sur les circonstances du sacrifice volontaire du héros et se borne à dire que celui-ci *mourut en peu de jours*. Mais, de cette trop sobre indication, il est légitime de déduire cette conclusion, peu à l'honneur de notre civilisation — qui, d'ailleurs, a fait suffisamment ses preuves, de 1914 à 1918... et après, — et de l'Angleterre en particulier : que les Romains eussent été incapables d'imaginer la mise en scène raffinée qui, si longtemps, a pu laisser croire aux âmes ingénues que le beau rôle était, non à la victime, mais aux bourreaux de l'Irlandais...

§

Publications du « Mercure de France ».

LA PORTE DES HUMBLES, pour faire suite au *Seuil de l'Apocalypse*, 1915-1917, par Léon Bloy. Vol. in-16, 8 francs. La première édition a été tirée à 1.100 exemplaires sur vergé pur fil des papeteries Lafuma, savoir : 1.075 exemplaires numérotés de 421 à 1495 à 15 francs ; 25 exemplaires marqués de A à Z, hors commerce. Il a été tiré et numéroté à la presse de 1 à 420 : 49 ex. sur chine à 40 franc ; 371 ex. sur hollande à 35 francs.

HÉLÈNE DE SPARTE, LES AUBES, par Emile Verhaeren. Vol. in-16, 6 fr.50. La première édition a été tirée à 770 exemplaires, sur vergé pur fil des papeteries Lafuma, savoir : 745 exemplaires numérotés de 1 à 745, à 12 francs ; 25 ex. marqués de A à Z, hors commerce.

A nos abonnés de l'étranger. — Nous avons déclaré dans notre dernière livraison que nous comptons ne rien modifier à nos prix actuels d'abonnement. Mais il va de soi que notre tarif étranger devra être augmenté des majorations d'affranchissement qu'élabore en ce moment la Conférence de Madrid. Toutefois, il est bien entendu que les abonnements en cours et les abonnements *expédiés* avant l'application de ces majorations *en seront exonérés* (nous disons *expédiés* et non *reçus*, ce qui est important pour nos souscripteurs éloignés).

§

Rachat de numéros du « Mercure de France ». — Nous rachetons au prix de 3 francs l'un les fascicules de 1918 suivants : Nos 469, 471, 472, 475, 477.

MERCVRE.

Le Gérant : A. VALLETTE

Poitiers. — Imp. du Mercure de France, Marc Texier, 7, rue Victor-Hugo.